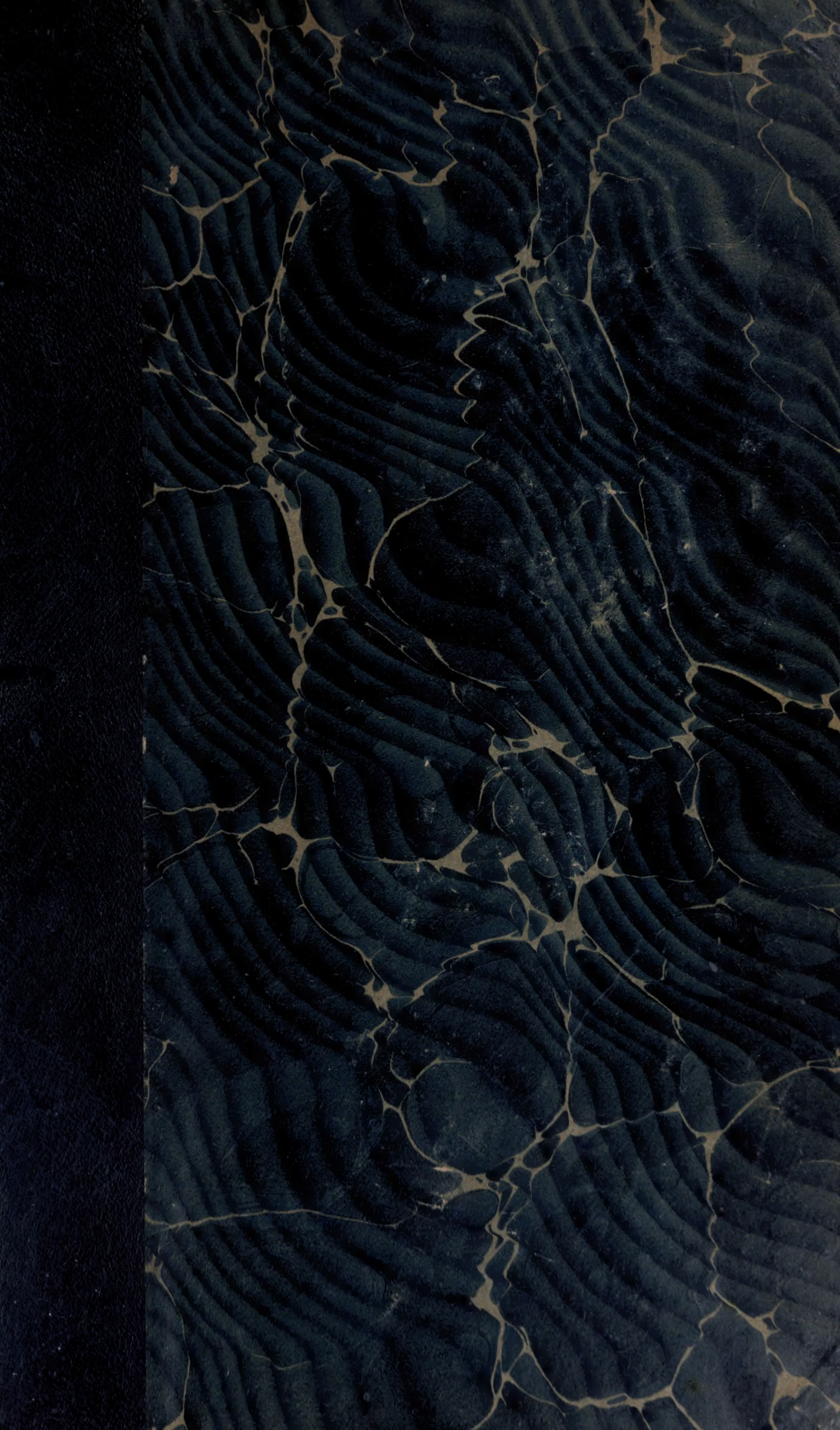






ESSAI SUR

L'ÉVOLUTION INTELLECTUELLE DE L'ITALIE

DE 1815 A 1830

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

ESSAI

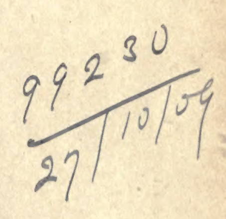
SUR

L'ÉVOLUTION INTELLECTUELLE DE L'ITALIE

DE 1815 A 1830

PAR

JULIEN LUCHAIRE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

EN SOUVENIR DE MON AMI

LOUIS HERRENSCHMIDT

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — L'effet, — action et réaction, — produit sur le public toscan par la Révolution française. — L'œuvre napoléonienne, qui discipline et virilise, détruit les vieilles formes sociales, et commence à réveiller le sentiment patriotique. — L'émotion profonde et le désarroi causés par les bouleversements européens de 1813, 14 et 15.

CHAPITRE I : **Les conditions de la vie intellectuelle**, à la suite du rétablissement de l'ancien régime : le caractère à la fois despotique et paternel du gouvernement restauré, — la façon dont il flatte, surveille et endort l'opinion. Et particulièrement : l'action personnelle du ministre Fossombroni sur la moralité publique; — les procédés de la police : l'espionnage de la pensée, les poursuites contre les délits d'opinion, l'étouffement systématique de l'activité intellectuelle, l'expulsion des éléments vivants qui viennent du dehors; — le fonctionnement de la censure sur les imprimés, les directions que, par l'intermédiaire du censeur, on essaye de donner à l'esprit public; — l'action de la législation empirique, traditionnelle et absolutiste; — l'influence du clergé, surtout du clergé régulier revenu avec les princes restaurés, remis en possession de l'enseignement. — Rapide description des milieux où peut se développer l'opinion : la petite bourgeoisie dispersée dans les villes de Toscane, la jeunesse universitaire, la population commerçante de Livourne, la société florentine.

CHAPITRE II : **Les grandes influences**. — Analyse de la matière intellectuelle héritée de l'époque précédente, qui forme le fonds de l'esprit public. Ce sont d'abord certaines opinions et surtout certaines formes de pensée, legs du faux classicisme, de l'arcadisme florissant au xviiie siècle : la « manie littéraire » qui entrave l'évolution intellectuelle; l'influence stérilisatrice de Monti. — L'esprit français, ou philosophisme, commence à perdre de sa force active; mais il imprègne encore beaucoup de pensées. — Le romantisme, avec sa contre-partie le néo-classicisme, réduits à leur juste signification : celle de deux mouvements littéraires, apparaissent encore comme deux facteurs importants dans

la formation de la mentalité nouvelle. L' « Alfiérisme », ensemble de conceptions, de sentiments, d'attitudes morales, produit par la popularité immense d'Alfieri : étude de cette puissante personnalité, telle qu'elle est entrée, comme tout d'une pièce, un peu maquillée par lui-même, dans la mémoire des générations voisines. — Une autre grande influence, celle de Foscolo, poète et romancier, semeur d'enthousiasme, de mélancolie et de rébellion.

CHAPITRE III : **L'importation et la production intellectuelles.** — Dans les conditions exposées au chapitre I, — dans les directions indiquées au chapitre II, — les esprits reçoivent et assimilent les aliments intellectuels nouveaux que chaque année leur apporte. Que lit-on et qu'écrit-on en Toscane pendant ces quinze années? On constate : que la production imprimée augmente sensiblement pendant ce temps; mais qu'elle contient une quantité de non-valeurs exceptionnellement grande. Les livres de censure, enregistrant jour par jour tout ce qui passe par les presses toscanes, permettent de déterminer les points où se porte la faveur publique. Les catalogues des libraires nous font savoir quels étaient les ouvrages étrangers le plus en vogue. Enfin, dans ce pêle-mêle d'œuvres de tous siècles, de tous pays et de tous genres, on voit se dessiner les grands mouvements qui entraînent la pensée publique, qui sont ce qu'elle a de plus fort et de plus vivant. L'étude de ces grands mouvements est le sujet de la seconde partie du livre.

CHAPITRE IV : **Le Nationalisme**, conscience de la nationalité italienne, et revendication de ses droits à l'existence; avec cette série de sentiments annexes : orgueil des gloires nationales, souvenir des temps où l'Italie commandait ou enseignait au monde; douleur et honte de sa situation présente; haine de l'étranger, en particulier de l'Autriche et de la France; volonté de rompre les barrières morales qui aggravent le morcellement de l'Italie, etc. Ce nationalisme est étudié successivement dans la personne et l'œuvre de trois écrivains, qui se rencontrent à Florence à cette époque : Giordani, Leopardi, Niccolini. — Giordani, lettré, styliste, appartenant à la génération précédente par ses habitudes d'esprit, et dont la conversion au patriotisme est significative. — Leopardi qui, entré dans la vie intellectuelle juste aux environs de 1815, forme son nationalisme de toutes les colères et de toutes les douleurs qui vibrent autour de lui ou naissent en lui spontanément, et met au service de cette passion sa forte éducation classique, vivifiant le patriotisme italien de toute l'ardeur du patriotisme antique. Niccolini, esprit vigoureux et étroit, qui, sans vouloir sortir de la réserve de l'homme de lettres, et comme malgré lui, tire de l'histoire d'Italie et met sur la scène les sujets les plus propres à exciter le désir de l'indépendance nationale. — Ensuite, un coup d'œil jeté sur l'état d'esprit des conspirateurs Carbonari fait constater l'incertitude et la faiblesse du nationalisme, quand il est mis à l'épreuve de l'action, — fait comprendre le caractère encore trop abstrait de ce sentiment, à cette époque.

CHAPITRE V : **Le Libéralisme**, c'est-à-dire l'ensemble des opinions et des sentiments qu'a suscités la restauration des monarchies absolues.

Il apparaît d'abord sous la forme rudimentaire et violente d'une tyrannophobie, inspiration essentielle des Sociétés secrètes. — A côté des conspirateurs, voici les littérateurs, qui agissent sur l'imagination et font du libéralisme une sentimentalité spéciale : le dramaturge Niccolini, qui, à propos d'un épisode de l'histoire de Venise, stigmatise la tyrannie hypocrite, la Police; l'historien Colletta, dont l'histoire du royaume de Naples, composée avec la collaboration de plusieurs libéraux florentins, est un étonnant recueil d'anecdotes tragiques et touchantes, de grands tableaux dramatiques, de réquisitoires contre l'injustice et la violence, de leçons d'héroïsme, d'encouragements à la révolte. Mais il y a à Florence un groupe de libéraux, qui font du libéralisme un programme de rénovation, à la fois prudent et précis : c'est Gino Capponi ; et ses amis, collaborateurs de l'*Antologia.* La personne de Capponi ; les débuts significatifs de la nouvelle revue florentine. Le programme : rattacher autant que possible le présent au passé, évitant ainsi les révolutions violentes; rappeler et défendre les principes protecteurs de la liberté et de la dignité humaines : développer chez les hommes, par l'instruction, le sens de leurs droits, le goût de la vie sociale et l'esprit d'initiative; procurer en même temps l'amélioration matérielle de leur sort, inséparable de leur amélioration intellectuelle, par le développement de la science économique.

CHAPITRE VI : **Le Moralisme.** — L'époque du Risorgimento est remarquable, non seulement par d'innombrables exemples d'héroïsme, mais par une sorte de rafraîchissement général de la moralité; Alfieri avait dit : la liberté est une vertu, — Leopardi déclare que le patriotisme est une vertu. Cette vertu est chez les uns, disciples d'Alfieri, un raidissement de la volonté, une espèce de stoïcisme. Chez d'autres, qui ont subi l'influence de Rousseau, se développe un mysticisme singulier, où se mêlent indissolublement Dieu, la patrie et la liberté. Chez d'autres enfin, c'est un renouvellement profond de la piété chrétienne, un néo-catholicisme, mouvement qui devait prendre une grande importance après 1830. La genèse en est étudiée dans Manzoni : le récit critique de la conversion de Manzoni, l'analyse sommaire de son livre sur la Morale catholique, un bref examen des *Promessi Sposi* comme expression de cette moralité spéciale la font connaître dans ses grands traits. Pellico fournit ensuite un exemple de ce que cette conception de la vie peut devenir chez des esprits moins fins, dans la masse. Les premiers écrits de Rosmini sont l'expression critique et philosophique de la même tendance.

CHAPITRE VII : **Le Pessimisme.** — Il s'agit d'une nombreuse catégorie d'esprits qui n'ont pas trouvé comme les précédents, le nouvel équilibre moral cherché; dont le désarroi et la souffrance sont une autre forme de la crise que subit à cette époque l'esprit public. Le pessimisme est étudié d'abord chez Guerrazzi, romantique, byronien, — caractère sombre et tourmenté, tempérament de rebelle : sa douleur, d'origine à la fois politique et morale, est une douleur furieuse; elle s'attaque à l'optimisme béat, à l'indifférence; elle enseigne la violence et prêche le sacrifice de soi-même. — Le pessimisme de Leopardi, incomparablement plus philosophique et en apparence implacable, doit cependant être rattaché à la même tendance; l'analyse qui en est faite montre qu'en dépit de son isolement farouche, la préoccupation sociale reste domi-

AVANT-PROPOS

Ceci n'est pas un livre d'histoire littéraire, ni un livre de critique littéraire. Aucun ouvrage, aucun auteur, aucun genre n'y est étudié pour lui-même. Je n'ai voulu donner ici que des indications sur les origines intellectuelles de l'Italie contemporaine. J'ai tâché de faire connaître le fonds commun de la pensée de cette nation, l'esprit public, à un moment donné; et je n'ai présenté les individus qu'à titre d'exemples.

Le Risorgimento est une admirable histoire, pittoresque, tragique, touchante, qui en des temps reculés eût fourni une ample matière à l'imagination épique. Mais cette histoire est toute proche de nous; les documents de tout genre abondent, chaque année en voit venir au jour un grand nombre. Or il semble résulter de tous, décidément, que quelle qu'ait été la complication des événements et l'influence de la politique européenne sur les destins de la nouvelle Italie, elle a dû sa victoire moins encore aux circonstances favorables et à l'action des forces matérielles, qu'à la force extraordinaire d'une idée. La diplomatie de Cavour et la campagne de Napoléon III ne sont que les causes dernières de la révolution de 1859-60.

Depuis 1870, et maintenant encore, dans leurs jours de gêne et de mauvaise humeur (il en est pour la plus jeune des nations d'Europe, malgré son intense vitalité, les grands progrès faits en peu de temps, et peut-être à cause de tout cela), les provinces d'Italie se reprochent entre elles parfois ce qu'elles se coûtent les unes aux autres : certaines gens murmurent que l'Unité a été plus nuisible qu'utile aux intérêts économiques de chacune.... Bien entendu, si un État étranger faisait mine de toucher à la patrie italienne, le premier coup de télégraphe enflammerait la péninsule d'un bout à l'autre ; et l'irrédentisme, la revendication véhémente des morceaux de la nation restés en dehors de l'Unité, est aujourd'hui en Italie, il est aisé de s'en apercevoir, un sentiment répandu dans toutes les classes et dans tous les milieux, une passion quasi offiicielle. Admettons cependant que l'on puisse imaginer quatre ou cinq États italiens, royaumes ou républiques, Suisses, Belgiques et Hollandes méditerranéennes qui seraient plus prospères séparément qu'elles ne le sont aujourd'hui dans l'ensemble.... Mais on n'imaginera pas cela un instant, si l'on sait un peu dans quelles pensées ont vécu les habitants de la péninsule, du moins ceux qui pensaient, depuis le début du XIXe siècle. Fût-elle économiquement inutile, — hypothèse sans doute erronée, — « l'Italie une » était *intellectuellement* nécessaire. Cette vérité est une des raisons du présent Essai.

Un autre sujet digne de réflexion est l'étonnante force morale qu'a montrée ce peuple, ou du moins (que cette restriction soit faite une fois pour toutes) la portion de ce peuple qui a fait l'Italie moderne. Chaque nation a sa

forme particulière d'énergie, qui se manifeste surtout dans les moments difficiles, et qu'on peut appeler sa vertu, dans le sens païen du mot. Il y a eu, il y a sans doute encore une vertu allemande, une vertu française; il y a, certes, à l'heure qu'il est, une vertu russe : nous verrons se développer une vertu italienne.

Autant qu'il est permis de limiter d'une façon précise une évolution de ce genre, on peut dire que c'est entre la chute de Napoléon et la crise de 1830 que l'Italie prépare son avènement à la vie moderne; c'est pendant cette quinzaine d'années que les populations disséminées depuis le Brenner jusqu'aux îles Egades commencent à réunir les éléments d'une volonté commune, se disposent à devenir une nation.

On sait combien était misérable, en 1815, la situation politique de l'Italie morcelée, entièrement dominée par une puissance étrangère, dont les intermédiaires étaient de petits despotes. Intellectuellement, elle s'est alors laissé distancer par l'Angleterre, par la France, par l'Allemagne; ces trois pays ont sur elle une avance si forte, qu'il semble qu'avant longtemps elle ne puisse plus aspirer qu'à les suivre. Et il eût mieux valu pour elle, à certain point de vue, être un pays fruste, à peu près nouveau, comme avait été l'Allemagne : car elle traîne avec elle un bagage encombrant. Un Italien[1] — pessimiste d'ailleurs à l'excès, — examinant à ce moment la situation intellectuelle de son pays, déclare qu'en somme, depuis longtemps, la littérature italienne est une œuvre de mots plus

1. Carlo Vidua, *Dello stato delle cognizioni en Italia*, Torino, Pomba, 1834.

que de pensées; il constate avec tristesse que la majeure partie des penseurs et savants de son pays s'est absorbée dans la philologie, l'archéologie, l'érudition en général, et les travaux de l'ordre ecclésiastique[1]. En fait, si l'Italie a eu des philosophes et des critiques de premier ordre, si ses savants ont fait de très grandes découvertes en mathématiques, en physique et en sciences naturelles, si certains travaux de ses juristes et de ses économistes sont supérieurs à ce qu'on faisait dans le reste de l'Europe au même moment, — il ne s'est produit dans la société italienne, pendant les XVII[e] et XVIII[e] siècles, rien qui ressemblât au puissant mouvement d'idées qui entraînait la France à la Révolution : les efforts individuels n'ont pas animé l'esprit public.

Or, à ce pays sauvage encore en certaines parties, divisé moralement autant que politiquement, sans armées, sans instruction publique, et, de plus, surveillé par l'Église de très près, voici qu'un demi-siècle va suffire pour briser des chaînes plusieurs fois séculaires, devenir une nation indépendante, civilisée, laïque.

La première période de l'histoire de cette évolution n'est pas la plus attrayante au premier abord. Après 1830, les passions se font plus ardentes, les idées plus nettes; c'est alors seulement que les premiers essais de relèvement commencent à se réunir en un puissant essor. Auparavant, on hésite encore, on tâtonne; ou l'on reste dans l'abstrait, dans l'imprécis. Giusti écrira en 1847 qu'il serait à cette heure tout autre que ce qu'il est, si le souffle de vie qui agite alors l'Italie était venu le secouer dans sa jeunesse. Balbo

1. Carlo Vidua, *Dello stato*, etc.

peut publier en 1834 l'essai du comte Vidua sur l'*État des connaissances en Italie*, terminé en 1816, comme étant un ouvrage d'actualité, auquel il suffit d'ajouter quelques notes. C'est que le progrès général, pendant les années écoulées, a été moins apparent que profond. C'est, si l'on veut, une période de demi-vie, où naissent et s'agitent confusément les germes de la vie prochaine[1].

J'ai pris comme centre de cette étude, sans m'interdire toutefois de m'en écarter, un des États italiens : il le fallait, pour pouvoir serrer d'assez près certaines questions, et pour éviter de recommencer la même analyse cinq ou six fois. Turin, Milan, Florence, Rome, Naples (pour ne parler que des principaux) sont alors des foyers distincts, diversement alimentés, et dont les produits ne sont pas les mêmes. La production imprimée de la Toscane est, pendant l'époque qui nous occupe, moins considérable que celle de Milan par exemple. Il semble que d'une façon générale on y soit moins actif qu'ailleurs. Niccolini, Florentin, après s'être moqué des divagations romantiques des Milanais, ajoute : « malgré cela, je conviens qu'il vaut mieux délirer avec les Lombards que dormir avec les Toscans. Si l'inertie et la superstition avaient un palais, comme les poètes en ont élevé pour le Sommeil et pour l'Envie, certainement je le placerais à Florence[2] ».

Mais la Toscane est malgré tout la Toscane, pays unique qui n'aura son juste tribut de louanges que lorsqu'il

1. Zobi, *Memorie economico-politiche*, vol. I, Firenze, 1860; p. 173 et 174. — Giuseppe Giusti, lettre à Giacinto Collegno du 10 déc. 1847.
2. Vannucci, *Ricordi della vita e delle opere di G.-B. Niccolini*, Firenze, Le Monnier, 1866, I, p. 432.

aura été chanté, comme la Grèce, par les poètes du monde entier. Dans le triste état où nous trouvons l'Italie, une petite flamme claire et douce brille encore sur le campanile de Giotto. « Le paysan toscan, s'écrie Vidua, Piémontais, dépasse infiniment tous les autres peuples d'Italie, par son instruction, son amabilité, la pureté de ses mœurs; partout ailleurs la plèbe est encore grossière, inculte, en certains lieux presque barbare[1]. » Sur l'instruction, même dans la haute société de Florence, il y avait beaucoup à redire. Mais cette légendaire douceur du peuple toscan, que le général Gaultier signalait, dans un ordre du jour, à l'armée française d'occupation, en 1799, ce caractère foncièrement humain et raisonnable, cette finesse d'intelligence que possèdent même les plus humbles gens de là-bas sont des dons exceptionnels. Et en tout cas, en Toscane comme dans toute l'Italie, au moment précis où nous sommes, une élite d'esprits conscients s'exalte, dans la sensation douloureuse de la faiblesse de l'Italie en face de l'étranger, de son morcellement, de sa torpeur; tous expriment le même besoin d'activité, de sérieux, de méthode, d'indépendance, le même désir de remettre en valeur l'intelligence italienne. Là-dessus, ils sont d'accord avec leurs frères du nord et du sud. Seulement, au lieu qu'ailleurs on va à l'extrême, on crie, on conspire, on se bat, ici on est plus calme; on dirait qu'il s'y opère une sorte de filtrage des idées qui troublent la péninsule. Manzoni[2] songera en 1822 à s'établir en Toscane, parce que c'est un des pays d'Europe « où s'agitent le moins de

1. *Stato delle cognizioni*, etc., p. 118.
2. A. de Gubernatis, *il Fauriel e il Manzoni studiani nel loro carteggio inedito*, Roma, 1880, p. 199.

passions, où l'on souffre le moins, où l'irritation et la douleur sont le moins grandes... ». Cette attitude de l'esprit public en Toscane s'explique, non seulement par le naturel des habitants, mais par des circonstances spéciales, et d'abord par un passé récent, qu'il nous faudra résumer en quelques pages.

Auparavant, je dois remercier les personnes qui m'ont aidé à m'orienter sur un terrain vaste et difficile; en particulier, et très respectueusement, le disciple du grand Carducci, M. Guido Mazzoni, érudit, professeur, poète et patriote : chacune de ces qualités m'a rendu précieuse la moindre des indications qu'il m'a données.

Je dois aussi m'excuser de ce livre auprès de mes amis d'Italie. Une synthèse telle que celle-ci, portant sur un grand nombre de faits et d'œuvres et d'individus, et forcément sommaire[1], est une entreprise hasardée : elle est particulièrement difficile, et elle risque d'être irrévérencieuse, quand l'auteur l'applique à un pays qui n'est pas le sien. Sans désirer (tout au contraire) échapper aux critiques que j'aurais méritées, j'espère qu'on me tiendra compte là-bas des sentiments qui m'ont inspiré : une vive admiration pour l'œuvre révolutionnaire de l'Italie dans la première moitié du XIX[e] siècle, — une sympathie profonde pour le peuple italien d'aujourd'hui, ses souvenirs et ses espérances.

1. On verra que je me suis abstenu de citer l'opinion des critiques, sauf dans les cas où je leur devais quelque chose de la mienne, — et de la discuter quand elle différait de la mienne. — Et je n'ai mis dans les notes, à très peu d'exceptions près, que les références des citations faites dans le texte, ou des ouvrages ou parties d'ouvrages qui y sont (rarement) résumés.

ESSAI SUR
L'ÉVOLUTION INTELLECTUELLE
DE L'ITALIE
DE 1815 A 1830

INTRODUCTION

LA TOSCANE AVANT 1814

I

Il avait fait bon vivre en Toscane pendant quelques années avant 1789 [1]. Un des princes philosophes du siècle, Léopold d'Autriche, avait fait en ce pays une expérience, dont sa bonne volonté sincère, son labeur, sa fermeté, et aussi la petitesse de son domaine, avaient permis la réussite, ou peu s'en était fallu. Dans ce coin du monde, on avait vu la liberté individuelle assurée par la loi, les abus de pouvoir supprimés, la misère atténuée. On avait vu une tentative tout à fait énergique, et dont on avait pu un instant espérer le succès, pour l'établissement d'un catholicisme semi-indépendant de la cour de Rome, tolérant, éclairé. On avait vu un souverain absolu faire imprimer

1. Voir Zobi, *Storia civile della Toscana*, Firenze, Molini, 1852, t. III; — *Manuale storico di economia toscana*, Firenze, Onesti, 1847; Reumont, *Geschichte Toscana's* (Gotha, 1877), vol. II[e].

un gros volume où il publiait sa comptabilité, justifiait point par point son administration. Ainsi, parmi les autres États italiens, la Toscane avait été un objet d'admiration ou de scandale.

Seulement, les réformes léopoldines, et toute cette politique intelligente avaient été imposées par le souverain. Sans parler du petit peuple ignorant et docile aux moines, la grande majorité, dans la haute classe, avait été d'abord hostile et le restait. Influence de la cour de Rome, poids de la tradition, et des intérêts de famille, si forts dans un petit pays.

Le spectacle des convulsions françaises vint, comme partout ailleurs, fortifier la tendance réactionnaire. Après 1792, Ferdinand rapporta les plus importants édits de son père, aux applaudissements de la foule. L'esprit public non pas seulement par ses conceptions politiques, mais par son éducation générale, était trop loin en arrière. Quelques économistes très intelligents, quelques philosophes et moralistes, disciples des encyclopédistes français, ne formaient qu'une très petite avant-garde. Bien plus tard, après 1815, les fameuses réformes léopoldines ressusciteront, sous la forme d'un idéal regretté, embelli par les regrets, auquel se rattachent des aspirations anciennes et nouvelles.

Mais quand la Révolution, sous la forme de quelques régiments républicains, apparaît, victorieuse, sur la crête des Apennins, en 1799, beaucoup de gens changent tout d'un coup d'attitude. Déjà, depuis de longs mois, la Toscane recevait, du nord ou du sud, de la Cisalpine ou de la Parthénopéenne, un air de plus en plus chargé de jacobinisme. Il paraît que pendant la réaction qui suivit le premier et très court séjour de l'armée française en 1799, on ne poursuivit pas, en Toscane, moins

de vingt-deux mille personnes sous l'inculpation « d'opinions françaises ». Sur un million d'habitants que comptait le pays tout entier[1] ! Ce n'était là qu'un soubresaut de l'opinion, non pas une évolution durable.

Soubresaut encore, en sens inverse, le tumulte sanglant que produisit en Toscane, cette même année, le retour offensif des Alliés dans la Haute-Italie. C'est le curieux soulèvement des « Vive Marie ». Il éclata dans un moment critique, où nul gouvernement régulier n'existait plus, où les généraux français, encore maîtres du pays, s'apprêtaient à battre en retraite. Quelques milliers de gens d'Arezzo, de Cortone et des campagnes avoisinantes s'arment de pieux, de fourches et de faux, chassent de ces deux villes les garnisons françaises, emprisonnent et massacrent les partisans des Français, pillent un peu partout. Ils sont conduits par un soldat d'aventure, un moine et une femme. Dès que l'armée française a évacué la Toscane, ils marchent sur Florence. Le Sénat, fantôme de gouvernement improvisé dans l'attente du retour du grand-duc, n'a rien de plus pressé que de les y recevoir avec honneur : cette bande prend possession de Florence, enseignes déployées. Ces enseignes sont celle de l'Autriche, celle du Pape, et la bannière de la Vierge miraculeuse dite *del Conforto*[2].

Étrange confusion des esprits. Non seulement on assassine et on vole au nom de la Vierge Marie, mais pour chasser les étrangers, on arbore le drapeau d'un État étranger. Il n'y a pas de patriotisme, pas d'esprit politique. Il n'y a pas de dignité, pas d'énergie collectives. Lorsque

1. Zobi, *Manuale*, etc., p. 283.
2. *Insurrezione dell' inclita e valorosa città d'Arezzo mirabilmente seguita il dì 6 maggio 1789, contro la forza delle armi e delle frodi dell' anarchia francese, esposta a gloria di Maria S S. del Conforto, dal canonico G. B. Chrisolino dei Conti di Valdoppio*. Città di Castello, 1799.

les commandants français, au début de la sédition des Vive Marie, rendaient, par décret, responsables de tous les crimes commis les prélats, abbés, curés et en général tout les ministres du culte catholique, ils avaient raison en un sens, car sans les excitations du clergé, pareil déchaînement n'aurait pas eu lieu. Mais le mal est plus profond : c'est une défaillance intellectuelle, chez cette petite nation.

Quinet a raison en somme, en disant que la Révolution française a été pour l'Italie d'alors un remède trop fort, qu'elle était incapable de supporter[1]. Mais il attribue trop d'importance à la réaction cléricale qui survient à ce moment. Il était inévitable qu'alors, un peu dans tous les coins de la péninsule, les Madones se missent à cligner des yeux ou à changer de couleur. Quelques milliers de paysans fanatisés, ce n'est pas très significatif. Ce qui l'est beaucoup, c'est l'abstention et l'indécision de la classe éclairée. Du jour au lendemain, les partisans des Français peuvent être des milliers, ou quelques dizaines. Et même ceux qui semblaient depuis longtemps acquis aux idées libérales et révolutionnaires sont tout d'un coup décontenancés. On sait dans quel désordre vécurent les républiques fondées par le Directoire. D'un bout à l'autre de la péninsule, les esprits sont troublés, incertains. Au fond, cependant, cette inertie et ce malaise de l'Italie au contact de la Révolution française, en même temps que le résultat de longues années d'apathie, semble être aussi, peut-être, la première forme, instinctive, négative, du sentiment national. On refuse d'assimiler la Révolution, parce qu'elle est brusque, autoritaire, parce qu'elle est étrangère. On a confusément conscience que l'œuvre à faire devrait être faite par la nation elle-même, ou point du tout. A tout

1. *Révolutions d'Italie*, liv. IV, chap. I.

prendre, ceci est une bonne indication pour l'avenir. Mais en attendant on boude et on ne fait rien.

Suivent pour la Toscane plusieurs années lamentables. Gouvernement éphémère de l'Autriche, dictature de Murat, règne scandaleux de l'infant d'Espagne, Louis de Bourbon, régence de sa femme Marie-Louise[1] : les Toscans changèrent de joug quatre fois en huit ans; que les événements fussent beaucoup plus forts qu'eux, cela est certain, mais ne suffit pas à excuser leur parfaite résignation. Pendant le même temps, la production intellectuelle est fort médiocre, sans écho. Les publications sérieuses, comme les Actes des Géorgophiles, dont nous aurons à parler plus d'une fois, ralentissent et s'étiolent.

Enfin, la mollesse et le désordre dans l'administration cessent, lorsque Napoléon se décide à annexer la Toscane, en novembre 1807. Les sept années de la domination napoléonienne vont marquer ce peuple profondément.

Du jour au lendemain, Napoléon imposa à la Toscane la Révolution française, dans l'application de ses principes essentiels : égalité de tous devant la loi, unité administrative et centralisation, laïcité, obligation du service militaire. C'était bouleverser une organisation séculaire, heurter de chères habitudes. Du jour au lendemain, les aînés cessent d'hériter au détriment de leurs cadets : de là, dans les conditions de la propriété et les mœurs familiales, le changement qu'on peut imaginer. D'un trait de plume, disparaissent les centaines de statuts locaux qui d'un bout à l'autre du pays gênaient les relations commerciales, empêtraient la justice, éternisaient la routine et les préjugés. L'état civil est remis aux autorités civiles, et régu-

1. Cf. Marmottan, *le Royaume d'Étrurie*, Paris, Ollendorf, 1896.

larisé : encore une façon d'imposer brusquement la notion de la discipline sociale. Autre commotion violente : la suppression presque totale des congrégations, — rigoureusement exécutée, car la confiscation des biens de main-morte venait fort à point rétablir l'équilibre des finances[1].

Les moines devaient revenir après 1814, et le Code Napoléon disparaître tout d'un coup, comme il avait été imposé. Mais on aura beau restaurer, à coups de *motuproprii*, l'ancien régime, on n'effacera pas l'impression produite par les sept années où ce pays aura vécu, bon gré mal gré, dans une autre atmosphère, comme dans un autre temps. De même que l'âge d'or de Léopold, l'âge d'airain de Napoléon aura ses enthousiastes. Parmi les plus acharnés détracteurs du tyran, du mangeur d'hommes, beaucoup révèreront en même temps le vigoureux administrateur, qui a rétabli l'ordre, la justice, et créé la liberté civile. Des conceptions introduites par lui, et qu'on croira envelopper et détruire dans la réaction générale, se trouveront si bien implantées, sans qu'on s'en soit aperçu, que rien n'y pourra.

Assurément, l'œuvre impériale ne fut pas digérée tout entière; tant s'en fallut. Elle avait des vices évidents : impôts très lourds et vexatoires, système de conscription odieux, et en général une allure militaire, antipathique. Mais l'antipathie même qu'elle provoque fera du bien. Le mauvais effet produit par telle loi française, inconsidérément appliquée, n'a pas d'importance en face de ceci : tous les éléments libéraux et progressistes que contenait la petite nation sont éveillés, excités par le nouveau régime[2]. Non pas d'ailleurs que ce fussent là autant

1. Zobi, *Manuale*, etc., p. 306 à 328.
2. *Ibid.*, p. 283.

de chauds partisans de Napoléon; tout au contraire.

En même temps, tout froid et bureaucratique qu'il soit, ce régime relève la moralité politique. Un historien toscan, Zobi, après avoir reproché à Napoléon d'avoir traité l'Italie en « fils dénaturé » (refrain habituel aux Italiens de ce temps; nous l'entendrons encore), après avoir signalé la dureté de l'autorité préfectorale, reconnaît volontiers qu'en même temps qu'on transformait tous les services publics, on recherchait et honorait les hommes de talent; que la compétence et le sérieux étaient devenus indispensables pour obtenir les emplois; que les fonctionnaires négligents étaient destitués et punis. Ainsi l'esprit public est non seulement tonifié, mais discipliné. D'excellents fonctionnaires se forment sous Napoléon, que la Restauration emploiera.

Il faut songer aussi que pendant sept ans la liberté de conscience, en matière religieuse, est absolue. C'est beaucoup de pouvoir lire librement Voltaire, Rousseau, Helvétius, Mably, tous les écrivains rationalistes du siècle passé. C'est plus encore de vivre sous une autorité strictement laïque. La réaction sera cléricale, naturellement; mais le cléricalisme sera désormais étiqueté, suspecté, au fond affaibli. Il faudra une sorte de rénovation du catholicisme pour que la lutte reprenne sérieusement entre la religion et la libre pensée. Lutte tout à fait intéressante, qui ne débutera pas en Toscane, mais y aura ses épisodes.

La littérature toutefois continue d'être, en Toscane plus encore que dans le reste de l'Italie, formelle et vide. Le purisme est à la mode du jour, c'est-à-dire l'imitation des auteurs classiques, l'application aveugle des règles traditionnelles, la recherche de l'élégance, de la sonorité, le goût des expressions rares et archaïques : prédominance

triomphante du mot sur l'idée[1]. Cela n'a qu'une excuse, il est vrai, sérieuse, et sur laquelle on insiste : la nécessité de faire cesser l'invasion du gallicisme, sous laquelle la vraie langue italienne menaçait de périr. Nous verrons ce que signifiera, pour certains, la question de la langue. Or Napoléon encourage vivement le purisme. Il reconstitue à Florence, en 1808, l'Académie de la Crusca, qui fut alors le plus beau nid de grammairiens qu'on pût voir. Une Société d'encouragement pour l'étude de la langue et de la littérature italiennes, qui existait alors à Lyon, proclame que ce décret est un des plus grands bienfaits que Napoléon pût accorder à l'Italie! En 1809, autre décret, tendant à assurer la conservation du pur langage italien. L'année suivante, Napoléon fait ouvrir un solennel concours littéraire, dont il fait juge l'Académie de la Crusca.

Ce fut un grand événement dans le monde des lettres. Les principales œuvres récompensées furent : *l'Italie avant la domination romaine*, de Micali; *les Noces de Jupiter et de Latone*, par Giovanni Rosini; *Polyxène*, tragédie de Niccolini; *les Grâces*, dialogue sur la langue, de A. Cèsari. Micali était un bon archéologue, Cesari un excellent grammairien et styliste, Niccolini un poète de grand talent. Mais quel intérêt vivant, quels gages d'avenir trouver dans ces œuvres, et dans les quelques tragédies et traductions du latin et du grec, qu'avec celles-là l'Académie distingua? Piètre production, pour une époque remplie de grands événements, et pendant laquelle, un peu partout en Europe, on sentait et pensait profondément.

On comprend pourquoi cette littérature plaisait à Napoléon. Une édition du *Dictionnaire de la Crusca* (on en commence une en 1813) n'a certes rien de révolutionnaire :

1. Voir chap. II, p. 57 à 65.

peut-être n'en est-il pas de même, par exemple, de l'*Histoire de la guerre d'Amérique* de Botta, qui n'obtient qu'une mention au concours de 1810 : ce n'est pas là une de ces productions inoffensives, que recommande le gouvernement impérial. On sait qu'en France les mesures prises contre la liberté d'écrire, en matière politique et sociale, se firent de plus en plus sévères : il en est de même dans les pays italiens soumis à l'Empire. En Toscane, à partir de 1810, la surveillance sur les imprimés devient minutieuse. On crée des vérificateurs, qui sont des censeurs sous un autre nom. On oblige les libraires à déposer leur catalogue, à demander le visa de l'autorité pour tout ouvrage qu'ils introduisent de l'étranger. Le gouvernement a la liste de toutes les personnes qui possèdent une presse[1].

Le décret impérial du 5 février 1810, qui réduit le nombre des imprimeurs, est accompagné de considérations inquiétantes : « L'Empereur veut restituer à la plus belle découverte des temps modernes son lustre et sa dignité ; il veut trouver dans les imprimeurs des espèces d'officiers ministériels de la pensée, qui soient parmi les hommes, pour la transmission des lumières, ce que sont les notaires pour la transmission des propriétés... ». Il résulte d'ailleurs de l'enquête préparatoire à ce décret, que l'industrie typographique n'est guère prospère en Toscane. Des dix-sept imprimeurs que contient le département de l'Arno, le plus riche, Alauzet (c'est un Français, et franc-maçon, qui a les commandes officielles), jouit d'un revenu net de quatre mille francs par an[2].

Signalons encore cependant, comme un des meilleurs produits du régime, les sentiments très vifs que suscite la personne même de Napoléon. La littérature du temps est

1. Archives d'État de Florence, série *Prefettura dell' Arno*, n° 22, 193, 452, 458.
2. Archives de Florence, *ibid.*

pleine de lui, cela se conçoit[1]. Bien entendu, les éloges enthousiastes que beaucoup de poètes lui adressent, en Toscane comme ailleurs, sont tout autres que sincères : les Autrichiens, à leur retour, recevront, des mêmes poètes, pareille adulation. Chez les Toscans, la beauté de la forme ne compense même pas la médiocrité de l'inspiration, comme chez les grands poètes cisalpins, Cesarotti, Monti. Tout ce qu'on peut faire entendre au terrible empereur, ce sont quelques prières timides, comme celles que Benedetti glisse dans son *Ode* de 1811 *sur la naissance du Roi de Rome*[2]. On y voit percer, à travers le vêtement empesé de la lyrique académique, les souffrances et les angoisses présentes : après une dizaine de strophes où l'on nous a montré toutes les divinités de l'Olympe s'empressant autour du berceau, le poète imagine que l'enfant s'obstine à pleurer, épouvanté par le bruit incessant des combats. Puis, il s'écrie apostrophant Napoléon : « Nous aussi te crions : ah ! de l'empire du monde abandonne la pensée... ». Et plus loin : « Nous te recommandons — de notre Italie l'humble fortune. Par les Dieux délaissée — hélas, protège-la, toi qu'elle fit naître ; — refais-la grande, et rassemble ses membres épars... ». L'unité : les patriotes italiens depuis longtemps déjà prononcent ce mot-là, qui soulèvera bientôt des passions ; pour l'heure, la volonté de Napoléon est trop pesante, indiscutable ; on sait bien que tant qu'il sera là, l'Italie ne sera pas autre que ce qu'il a décidé qu'elle fût. Lorsque les Toscans, humiliés d'être simplement annexés à la France, demandent à l'Empereur un souverain, et qu'il leur envoie Elisa Baciocchi, il semble que beaucoup d'entre eux se soient tenus pour satisfaits.

1. Cantù, *Monti e l'età che fu sua*, Milano, 1879, p. 58 et suiv.
2. *Opere* di Francesco Benedetti (Firenze, 1858), vol. II, p. 259.

Mais, tout bas, on se lamente sur d'autres misères; on récapitule les griefs contre le maître. Les principaux sont contenus dans une autre poésie de Benedetti, l'*Ode sur les mœurs du siècle présent*[1], écrite en 1813. Elle est très violente contre les Français; on y sent l'influence d'Alfieri, qui sera bientôt si puissante[2], — mais plus encore, en dehors de toute influence littéraire, l'exaspération des sujets de Napoléon pendant les dernières années de l'Empire. « Comme une troupe affamée de loups, qu'excite l'odeur des gras débris... » : ceci s'adresse aux fonctionnaires impériaux, qui pressurent l'Italie au profit du Trésor français. « De ton sein maternel on arrache tes fils... » : ceci pour la conscription.... « Ici règnent l'oisiveté, la mollesse, les mœurs efféminées de la Sybaris française, etc. », — longue diatribe où la France et en particulier Paris apparaissent comme responsables de l'affaissement moral dont souffre l'Italie : entre la mode française et la mode anglaise, l'Italie n'est plus elle-même; elle est en train de perdre jusqu'à sa langue.... Hélas! où est le temps où elle gouvernait les nations?

Chez Benedetti, caractère faible, le poids du joug napoléonien, la disproportion immense entre les aspirations de l'Italie et sa situation présente produisaient un découragement profond : le jeune poète l'exhalait, à la fin de la même ode, en des vers mélancoliques, où il disait son désir de fuir vers « les libres contrées ». La même sensation d'étouffement et de désespoir se retrouve dans un sonnet de Niccolini[3] « composé en 1810 dans

1. Benedetti, *Opere*, II, p. 266.
2. Cf. chap. II.
3. *Poesie inedite* di G.-B. Niccolini : *Canzoniere civile*; ed. Gargiolli, Firenze, Barbèra, 1884, p. 23.

le bois des Cascine, en pleurant sur l'esclavage de ma patrie » :

> Je viens en ces bois pleurer avec toi,
> ô mon Italie, à l'ombre sainte du laurier;
> du Français je fuis la fureur aveugle,
> et les lois cruelles dont il est si fier [1]....

Mais à Niccolini, nature vigoureuse, Napoléon inspire autre chose encore que des plaintes. Il sent et exprime avec force le tempérament exceptionnel, gigantesque du conquérant. Il fait de lui un personnage d'épopée, dont l'enfance même a dû avoir quelque chose de surhumain :

> Souvent pendant son sommeil, sa voix terrible
> rompit le silence de la nuit obscure,
> alors que plein d'images de guerre
> il rêvait [2]....

Ailleurs il se dresse contre lui, et l'avertit solennellement : il voit « avec son pouvoir croître en lui la soif d'un empire illimité [3] ... ». Souvent, exaspéré, il l'injurie et le menace, et demande quand il se trouvera « un poignard pour prouver à la terre étonnée qu'il n'est pas immortel [4] ». La terreur qu'inspire l'ombre du Colosse projetée sur l'Italie, l'admiration, la haine, et ce goût de la force et de l'audace qui est le produit spécial de l'influence napoléonienne : voilà ce qu'un Niccolini eût mieux exprimé s'il eût donné à la poésie politique le temps qu'il consacrait encore à des tragédies académiques.

II. — 1813-1814

Deux années d'angoisse. Dans la petite Toscane comme dans le reste de l'Europe, tous les regards sont tournés vers

1. *Poésie inédite* di G.-B. Niccolini : *Canzoniere civile*; ed. Gargiolli, Firenze, Barbèra, 1884, p. 15.
2. *Ibid.*, p. 16.
3. *Ibid.*, p. 21.
4. *Ibid.*, p. 22.

les champs de bataille où le sort du monde est en balance, et l'on vit dans l'attente.

Habituée à trembler, le front baissé,
elle attend, pensive et taciturne
que les destins qu'on agite sortent de l'urne [1],

écrit Benedetti en 1814; et en 1815 encore :

Incertain de sa destinée
mon cœur bat pour elle, plein d'amour [2]....

Elle, — la patrie bien-aimée, l'Italie. Car les plus folles espérances s'élèvent. Qui sait ce qui peut sortir de ces bouleversements inouïs? Le Florentin Bagnoli, autre poète, — autre naïf, s'écrie :

Italie! Italie! ah! si aux races étrangères
les crêtes des Alpes cessaient d'ouvrir leurs portes
Si tu redevenais notre mère à tous, et toi aussi
pouvais combattre un jour, entourée de tous tes fils [3]!

Le remaniement de l'Europe, préparé avec tant de solennité par le Congrès de Vienne, ne pourra être que rationnel et équitable, — fondé sur les différences de race et les limites naturelles : ainsi rêvent Benedetti et tant d'autres. La déception, après ces longs mois où l'on s'excite et s'énerve, sera cruelle, chez certains, ineffaçable. Dans le langage des patriotes, l'expression « Congrès de Vienne » ne se séparera plus de l'épithète « exécrable », jusqu'en 1859.

Quand les Italiens se laissent aller à pareille chimère, ce n'est pas seulement par la faute des Alliés, dont les proclamations, engageantes sans doute, ne leur promettent cependant ni l'unité ni la liberté. Au fond, c'est eux qui veulent se faire illusion, peut-être dans le secret désir de

1. Benedetti, *op. cit.*, p. 284.
2. *Ibid.*, p. 276.
3. *Poesie scelte* di Pietro Bagnoli (Firenze, Le Monnier, 1857), p. 156.

presser ainsi sur les décisions des maîtres de l'Europe, — et surtout par crainte : ils sentent que la réorganisation de l'Europe sera définitive, au moins qu'elle durera longtemps ; et ils se savent impuissants. Quelques-uns sont pessimistes dès le premier moment : tel Niccolini, qui ne voit qu'une chose : les étrangers, les barbares de nouveau sur les Alpes, — et grogne tristement[1]. Mais la plupart, les jeunes surtout, veulent espérer.

Qu'on lise la touchante, pitoyable production poétique de Benedetti, où il exprime ses illusions successives. A mesure que se succèdent en Toscane les Napolitains, les Anglais, les Autrichiens, de nouveau Murat pendant les Cent-Jours, puis les Autrichiens encore, — le pauvre Benedetti compose successivement : un poème à Joachim, un à lord Bentinck, un au Grand-Duc pour son retour, puis un autre à l'occasion de la fuite de l'île d'Elbe, un autre enfin pour célébrer le retour des œuvres d'art enlevées jadis à Florence par les Français, et que le congrès de Vienne lui restitue[2].... A chacun des vainqueurs du jour le poète recommande la destinée de l'Italie, et semble croire fermement que celui-là sera son sauveur. En publiant ces poèmes tous ensemble, quelque temps après, il explique que ses changements d'opinion ne sont qu'apparents, qu'il a toujours été du même parti : celui de la patrie[3].

Il ne mentait pas. Et ses écrits sont le témoignage moins d'une âme vile, que d'un embarras extrême, que presque tous alors ressentaient. Ainsi, il est probable que l'officielle *Gazette de Toscane* (*Journal du Département de l'Arno* jusqu'au 5 février), le seul journal politique du pays, a exprimé, jour par jour, l'opinion de la majorité de

1. Niccolini, *Canzoniere civile*, ed. Gargiolli, Barbèra, 1884, p. 35, 36.
2. Benedetti, *op. cit.*, p. 277, 282, 285, 295, 297.
3. *Ibid.*, p. 257.

ses lecteurs, pendant les trois mois, janvier à avril 1814, que la fortune mit à passer définitivement d'un camp à l'autre : d'abord, et jusqu'à l'arrivée de Murat, tout chante la gloire de Napoléon : les Alliés, selon ce journal fidèle, sont des monstres hypocrites, d'ailleurs constamment battus. A l'arrivée des troupes de Gioacchino, le ton change, et son règne éphémère fait transition. On ne parle plus de Napoléon. Bientôt enfin, les ennemis ne sont plus les Alliés, mais les Français. Trois mois ont suffi pour faire opérer à beaucoup de gens ce joli renversement.

La Restauration, ici comme ailleurs, trouve le terrain en somme favorable. Les peuples d'Europe sont alors harassés de tant de guerres; cela se sent jusque dans la Toscane, éloignée des champs de bataille. L'annonce du retour du grand-duc Ferdinand III[1], fut accueillie avec une joie sincère parce qu'il représentait certainement la paix : aussi bien c'était le cri de guerre des Alliés : la paix. Ils en auront un autre : l'ordre. — Une autre considération était de grand poids : la Toscane redevenait un État indépendant, Florence redevenait capitale; l'esprit particulariste servait les gouvernements restaurés, qui allaient mettre leurs soins à l'entretenir. La haine ou la défiance de l'étranger (entendez par là tous les non-Toscans) est un des sentiments qui animent le public pendant ces deux années de crise; et le nouveau gouvernement, en multipliant les arrêtés d'expulsion, satisfait un désir général. « Tous les gouvernements font de ces nettoyages aujourd'hui, écrit le gouverneur de Pise. Il vaut mieux risquer de mettre dehors de braves gens ; il suffit qu'ils ne soient

1. Voir dans la *Gazzetta di Firenze* la proclamation de Bartolommei, « mere della città di Firenze », le 28 avril 1814. Benedetti, *op. cit.*, p. 285, l'ode : « Del selvoso Appennino... ». Bagnoli, *op. cit.*, p. 513, le poème : « Or le ghirlande e i bei panni ripiglia, etc. ».

pas de notre famille. Les bons restent chez eux, par le temps qu'il fait[1] ».

C'est dans un même mouvement instinctif que cette population se replie sur elle-même, et recule vers le passé. Ainsi que le pense Reumont[2], ce n'est pas le seul régent Rospigliosi qu'il faut rendre responsable de la réaction radicale, aveugle, qui sévit pendant l'été de 1814, en attendant le retour du Grand-Duc. Des mesures absurdes, comme la suppression de l'état civil, ne choquent alors qu'un petit nombre. Du jour au lendemain, le petit peuple se trouve fanatisé[3]. Les libéraux, les personnes suspectes de regretter le régime napoléonien, ne peuvent plus dans le premier moment rester dans les campagnes ou dans les très petites villes : leurs vies y sont menacées. Il y a un entraînement général vers le rétablissement de l'ancien état de choses, en morale comme en politique. Rospigliosi peut dire, dans une proclamation officielle[4], qu'il n'y a plus qu'un parti : celui de la Religion ; si le gouvernement régulier, institué par Frédéric III à partir de septembre, reviendra sur quelques-uns des actes de cet exalté, du moins il ne désavouera pas ces paroles-là. Le culte catholique reprend sa splendeur et son caractère officiel. Le retour de Pie VII à Rome provoque à Florence un enthousiasme peut-être égal à celui que cause le retour du Grand-Duc. Quatre jours après l'arrivée de Rospigliosi, la censure[6] a commencé à enregistrer toute une littérature ecclésiastique, ou d'inspiration religieuse : une foule de pièces de vers en l'honneur du

1. *R. Archivio di stato di Firenze*, *Archivio segreto del buon governo*, cité par Marcotti : *Cronache segrete della polizia toscana*, Firenze, Barbèra, 1898, p. 62.
2. *Geschichte Toscana's*, II, p. 445, 446.
3. *R. Archivio di Stato di Firenze*, *Archivio segreto del buon governo*, filza 2, aff. 29; filza 3, aff. 36; etc.
4. *Gazzetta di Firenze*, 3 mai 1814.
5. *Id.*, 10 sept. 1814.
6. *R. Archivio di Stato di Firenze*, *registri di Censura*, 1814.

pape, ou de la Vierge, ou de saints locaux, dont on peut dire qu'ils reviennent aussi; manuels de confession, instructions pour se bien mortifier; éloges de tel ou tel personnage ecclésiastique, règlements pour associations pieuses, — voire quelques opuscules où sont vantés les mérites de la compagnie de Jésus. Des onze cents imprimés dont la Censure inscrit les titres de mai 1814 à la fin de 1815, la moitié au moins se rapportent au culte ou au sentiment catholique.

Et si l'on essaye, dans le reste de cette production hâtive, de distinguer les sujets qui attirent le plus l'attention publique, on trouve en somme ceux-ci : d'abord la retraite de Russie, la campagne d'Allemagne et de France, la personne de Napoléon, sa chute, son installation à l'île d'Elbe; le retour des Bourbons en France, le souvenir de Louis XVI et de Marie-Antoinette; la délivrance du pape, l'histoire de ses tribulations. Puis le débarquement au golfe Jouan, Waterloo, la défaite de Murat, enfin la paix, et, bien entendu, les deux retours de Ferdinand III en 1814 et en 1815. Sur chacun de ces faits abondent les études historiques, géographiques (ou soi-disant telles), les discours d'apparat, les éloges, les poèmes, les sonnets, et les chansonnettes à chanter par les aveugles sur les places publiques.... Curieuse littérature d'un temps de crise, à la fois sincère, puisque les sentiments violents et simples qu'elle exprime étaient réellement éprouvés, sinon par tous ceux qui l'écrivaient, du moins par la foule pour qui elle était écrite, — trompeuse cependant, parce qu'elle résultait d'un état d'exaltation qui ne pouvait durer; elle ne représentait pas un travail de l'esprit, mais seulement une soudaine et vive impression.

C'est pendant les années suivantes que se fera le vrai travail, c'est-à-dire la mise en œuvre de l'héritage intel-

lectuel du passé, des émotions récentes, des réflexions faites sur le présent et sur l'avenir. Dès 1816, cette végétation d'écrits de circonstance s'éclaircit, quelques œuvres sérieuses apparaissent, le cercle des sujets choisis s'élargit. La littérature d'imagination refleurit; les traductions d'œuvres étrangères se font plus nombreuses; on recommence à travailler l'histoire, les sciences, à se préoccuper de problèmes délicats, comme les questions d'éducation. C'est la reprise de la vie normale.

Elle se produit toutefois dans des conditions singulières, moins pénibles qu'en d'autres parties de l'Italie, — mais peut-être, pour cela même, moins favorables.

CHAPITRE I

LES CONDITIONS DE LA VIE INTELLECTUELLE

. — LE GOUVERNEMENT

Rarement on a pu voir un peuple aussi adroitement détourné du chemin du progrès social et de la révolution, aussi aimablement tyrannisé que les Toscans après 1815, sous le gouvernement absolu de Ferdinand III jusqu'en 1824, puis de son fils Léopold II. Cette honnête et grave famille allemande avait des qualités qui la rendirent sympathique à ce peuple, pourtant si différent d'elle : la simplicité de mœurs et la douceur. Le système du « despotisme paternel » était de tradition en Toscane depuis le siècle dernier; mais il est curieux de le voir appliquer immédiatement après les tragédies de l'époque révolutionnaire et impériale, à un moment où les souverains restaurés, maîtres de toute l'Europe, maintenaient les populations dans l'obéissance par des procédés tout autres que paternels. Sans vouloir exagérer la mansuétude du gouvernement granducal, il faut reconnaître qu'il ne fut pas sanguinaire, qu'il n'emprisonna ou exila, pour des motifs politiques, que peu de gens, et à regret, qu'il évita les injustices trop grandes et les scandales, et se montra souvent conci-

liant et même bienveillant : en somme qu'il fut, en son temps, une remarquable exception. Il répandit ainsi dans tout le pays un air de paix et de modération, que même les étrangers sentaient dès leur entrée en Toscane, et dont presque tous les Toscans furent pénétrés, bon gré mal gré.

Et tout cela : l'affabilité, les demi-mesures, les yeux fermés, et, de la part de la population, la soumission et presque la bonne humeur, tout cela était bien de la sagesse, au sortir d'une période douloureusement agitée; mais justement cette sagesse était trop tentante, et elle était au fond contraire aux intérêts de l'une et de l'autre partie. Si le gouvernement toscan (et les gouvernements voisins ou alliés le lui reprochèrent âprement) n'avait pas refusé d'adhérer au programme de réaction appliqué alors dans toute l'Italie, s'il n'avait pas fait un trou dans le filet, l'œuvre de restauration, à laquelle son existence était malgré tout attachée, n'aurait pas été peut-être si vite compromise. Quant au public, — sans parler de la masse indifférente, véritablement endormie, — le singulier modérantisme auquel se trouva presque obligée l'élite, seule capable d'opposition, risquait aussi de compromettre, ou au moins de médiocrement soutenir ses intérêts.

C'est qu'il n'y avait pas seulement là une question de tactique. Il s'agissait de l'éducation d'un peuple fatigué par tant de secousses, et qui avait besoin d'excitants, plutôt que de soporifiques. Or la Toscane risquait de ne garder du régime napoléonien et de ne prendre de la Restauration que ce que l'un et l'autre avaient de défectueux moralement.

Une combinaison malheureuse des défauts des deux régimes se trouvait alors incarnée, mieux encore que dans le souverain, en son premier ministre, le fameux Victor Fossombroni.

Capponi[1] a fait de Fossombroni un portrait en somme très sévère, malgré de grands éloges : et de même Reumont dans son *Histoire de la Toscane*[2]. Tous deux s'accordent à dire qu'il eut, sur le moral de la nation qu'il gouverna pendant tant d'années, une influence détestable. Il est vrai qu'ils écrivaient l'un trentre ans, l'autre soixante ans après le moment où nous sommes. Il semble que dans les premiers temps, après 1815, Capponi ait considéré d'un regard plus complaisant cet aimable, trop aimable ministre. Très intelligent, très spirituel, très indulgent, accueillant, et même familier, et même discret jusqu'à s'amuser à dissimuler son autorité, qui était absolue, ne prenant pas trop au sérieux ni les hommes, ni les affaires, ni les idées (intègre cependant), incrédule, mais respectueux des formes religieuses, Fossombroni était, avec cela, de première force en agriculture, hydraulique et économie politique : bref, par son tempérament, par ses habitudes, par ses études de prédilection, il était aussi Toscan qu'on pouvait l'être.... Mais un Toscan de l'ancien régime, et qui avait vu la Révolution française, et vingt-cinq ans de bouleversement en Europe, et qui avait été, comme administrateur, à l'école de Napoléon. Les deux premiers ministres de la Restauration toscane, Fossombroni et don Neri Corsini, avaient vécu à Paris quelque temps, comme membres du Sénat impérial : ce n'est pas sans importance. De l'esprit napoléonien, Fossombroni portait une marque très nette : son antipathie pour les grands principes et les grands systèmes, pour ce que l'Empereur appelait avec le mépris que l'on sait, l'idéologie. Comme à beaucoup d'esprits de sa génération, il ne lui restait, du grand mouvement d'idées du XVIII[e] siècle, que le scepticisme. Quant au nouveau spiri-

1. *Scritti*, II, p. 428 (Firenze, Barbèra, 1877).
2. *Geschichte Toscana's*, p. 437, 477.

tualisme, plus ou moins religieux, que favorisait ailleurs la Restauration, et qui commençait à animer les jeunes générations, il va sans dire qu'il n'était ni de son âge, ni de son caractère. Et comme Fossombroni avait, en plus, cette sorte de fatigue et d'éloignement pour l'action, très communs après 1815, le scepticisme chez lui s'accompagnait de paresse. De la période révolutionnaire proprement dite, dont il avait perdu l'enthousiasme, si jamais il l'avait eu, il avait gardé seulement certaines façons brutales de penser et de parler, de mauvaises façons de matérialiste : ce que le vertueux Capponi appellera son « cynisme ».... Telle est la singulière mixture morale qui allait se répandre doucement dans tous les organes directeurs du pays, pendant de longues années.

En effet, outre ce qu'il y avait dans sa personne, de sympathique à son peuple, son système de gouvernement offrait de grands avantages matériels. Partisan convaincu de la doctrine du libre-échange, il l'appliquait avec constance ; si ce n'était pas là une façon d'exciter l'activité industrielle et de préparer un véritable enrichissement de ce petit État, du moins il assurait ainsi à la foule le pain quotidien, et lui épargnait les angoisses que le régime napoléonien lui avait causées. D'autre part, diplomate très habile, et influent dans les cours étrangères, il sut, au moment où régnait en Europe la plus impérieuse coalition de grandes puissances qu'on ait jamais vue, soustraire la Toscane à de gênants protectorats, rendre à ce peuple, après vingt ans d'humiliations, un peu de son indépendance et de sa dignité. Certes, à aucun peuple la réaction qui suivit 1815 n'apporta de tels bienfaits : c'est ce qui rend si intéressante et significative l'histoire de l'évolution que l'esprit public allait faire sur les bords de l'Arno. « *Il mondo va da se* », disait Fossombroni : c'était

sa maxime de gouvernement, qui voulait dire qu'il faut se garder de le pousser en avant ou de le tirer en arrière, et que les hommes sont des animaux bien sages, quand on ne leur fait pas sentir les rênes. Ainsi, raconte Capponi, il n'avait pas honte d'enseigner, lui, premier ministre, aux employés trop zélés, qu'ils feraient bien mieux, du moment qu'ils avaient reçu leur traitement, de ne pas se donner tant de peine, et de rester tranquilles.... La tranquillité, bien délicieux, surtout alors, — parole charmante qui résumait tout le programme de Fossombroni. Mais il n'y a pas vraiment de tranquillité là où elle est imposée par la violence. En Toscane, cas rare, peut-être unique, le programme fut réellement appliqué.

On voit aussi comment, par ce qu'il y avait en lui de plus sympathique aux Toscans, et de meilleur réellement, il favorisait cet esprit particulariste, arme excellente fournie aux gouvernements restaurés par les Italiens eux-mêmes, contre cette aspiration nationale, que 1814 avait un instant excitée[1].

II. — LA POLICE

Le prudent Fossombroni voulait bien fermer les yeux, mais seulement après avoir vu ; son système, tout de ménagements, de demi-mesures, et d'insensible enveloppement, exigeait que le chef du gouvernement fût instruit par le menu des faits et des personnes, chaque jour et dans tout l'État. C'est pourquoi la surveillance policière fut aussi étroite, plus étroite peut-être en Toscane qu'en d'autres pays plus despotiquement traités. Jamais gouvernement ne fut mieux renseigné sur ce que faisaient ses

1. Voir chap. II, p. 84 et suiv., et chap. IV.

sujets, sur ce qu'ils disaient et pensaient. Et les archives de police[1] nous montrent le gouvernement en contact quotidien avec l'opinion publique, la tâtant, la soupesant, essayant de la modeler à petits coups, sournoisement. Par-dessus l'épaule de Fossombroni, l'Autriche aussi, très attentivement, surveillait l'esprit public. A la fin de décembre 1820, un agent secret est envoyé à Florence avec la mission : « 1° d'étudier, d'une façon générale, l'esprit public en Toscane et particulièrement Florence; 2° d'observer s'il existe ou non dans le public une tendance vers le soi-disant libéralisme; 3° de reconnaître si l'on y a cet attachement au souverain et à l'état de choses actuel, désirable et nécessaire dans toutes les classes de la société mais surtout chez les employés de l'État et les militaires; 4° de chercher à connaître les personnes qui, par leurs principes subversifs, leurs paroles et leurs actions, se distinguent dans le sens contraire; 5° de rechercher s'il existe en Toscane des sociétés secrètes, maçonniques ou carbonariques; 6° de se procurer les noms des membres de ces sociétés, donner leur signalement, et autant que possible entrer dans ces sociétés pour les découvrir plus facilement[2]... ».

L'idéal, qu'évidemment on ne comptait pas atteindre, mais qui transparaît dans les rapports de police et dans toute la conduite du gouvernement, eût été que personne ne parlât. Il y a dans ces rapports un mot couramment employé pour désigner les suspects : on les appelait les « opinionistes », c'est-à-dire tout simplement les gens qui avaient des opinions en matière politique, sociale, philo-

1. *R. Archivio di Stato di Firenze, Archivio segreto del buon governo*, passim. — Del Cerro, *Misteri di polizia*, Firenze, Salani, 1890, et Marcotti, *Cronache segrete della polizia Toscana*, Firenze, Barbèra, 1898, ont utilisé ce fonds, mais sans donner, ni l'un ni l'autre, les références exactes.

2. Cité par d'Ancona, *Federico Confalonieri*, Milan, 1898, — p. 227.

sophique, et les exprimaient tout haut, ou même à demi-voix. Peu nous importe de savoir comment s'y prenait Aurelio Puccini, ancien jacobin repenti, président du « Bon Gouvernement » (autrement dit, du ministère de la Police), pour connaître ce qui s'était dit tel jour dans la boutique de tel pharmacien, lieu de réunion des libéraux, ou dans la loge de Gino Capponi au théâtre, ou même à la table de S. E. don Neri Corsini, ministre de l'Intérieur. Ce qui nous intéresse, ce sont des actes de pression directe sur l'esprit public, comme la circulaire du 13 mars 1815 « contre les bavardages [1] », adressée aux commissaires de police de Florence : « Vous surveillerez attentivement les nouvellistes politiques, et les bruits alarmants qu'ils font circuler. S'ils n'ont péché que par légèreté ou ignorance, pour la première fois vous vous bornerez à les avertir sévèrement qu'ils se mêlent de leurs affaires, s'ils ne veulent pas s'exposer à la prison, à la relégation, ou à d'autres châtiments plus sévères », etc. Bien entendu, on ne pendait jamais personne pour délit d'opinion, et même l'emprisonnement était rarement employé; mais par des menaces sévères, par des procès rapidement faits, à huis clos et sans confrontation de l'accusé avec les témoins, procès qui portaient officiellement le nom de « procès économiques » et où il était fait, c'est vrai, une grande économie des garanties de la justice (de pareils procès furent instruits par centaines), on signifiait que la consigne était de ne pas parler et de ne pas s'occuper des choses présentes, — on intimidait la population sans aller jusqu'à la révolter par de graves sévices. Dans toutes les instruc-

1. Marcotti, *op. cit.*, p. 85 ; et *Arch. segr. del buon governo*, 1814-15, aff. 35 (progetti sullo spirito pubblico) ; *ibid.*, aff. 206 (Corrispondenza segreta sulla vigilanza dei popoli sullo spirito pubblico); 1819-21, aff. 28 (ciarle sulla venuta dell' Imperatore); aff. 20 (indice dei ciarlatori); — 1825-26, aff. 29 ; 1827-28, aff. 3, etc.

tions données par le gouvernement à ses agents, en même temps que l'ordre de découvrir les sociétés secrètes, de surveiller les personnes suspectes, toujours se répète cette recommandation : renseignez-vous, renseignez-nous sur « l'esprit public ». On leur demande même des rapports sur l'esprit public des états limitrophes[1], crainte de contagion. Les libelles anonymes, jusqu'aux inscriptions sur les murailles, si elles sont, non pas seulement séditieuses, mais simplement moqueuses, sont l'objet d'enquêtes diligentes[2], parce qu'on croit y saisir, mieux que dans un ouvrage de cabinet, le vif de l'opinion publique.

Il faut empêcher qu'on n'écrive sur les murs. Pour que la masse n'ait pas d'opinion sur ce qui se passe dans l'État, il est plus simple qu'elle ne le sache pas. Nous parlerons plus loin du régime de la presse. Le système général est que les événements, comme les personnes, fassent le moins de bruit possible. On aime mieux laisser un coupable impuni, que de le punir avec bruit. Lors du fameux duel entre Lamartine et Guillaume Pepe, en 1826, le gouvernement, après avoir essayé de l'empêcher, fit de grands efforts pour éviter qu'on n'en parlât; pour cela il se garda d'inquiéter Pepe, bien qu'il fût étranger, et carbonaro notoire; puis il défendit à l'*Antologia* de publier, non pas seulement la pièce de vers que Giuseppe Borghi avait écrite sous le coup de l'injure, en réponse à la *Terre des morts*, mais même un compte rendu, très modéré dans la critique, du malencontreux passage de Lamartine[1]. C'était le système. On n'essayait pas de violenter l'opinion. Point de proclamations ou rescrits solennels, affichés dans les rues, ou lus au prône. Point de journal

1. Marcotti, *op. cit.*, p. 574.
2. Voir Gino Scaramella, *Spirito pubblico, società segrete e polizia in Livorno dal 1815 al 1821* (Biblioteca Storica del Risorgimento italiano), Roma, società editrice Dante Alighieri, 1901, p. 24 et suiv., et passim.

gouvernemental, avec opinions officielles et obligatoires : cela, c'était bon sous le régime napoléonien. La Restauration florentine, en matière de médecine sociale, n'est pas interventionniste et drogueuse, elle est préventive et sédative.

Il était certains germes pathogènes qu'elle surveillait avec une attention particulière : les étrangers : il faut entendre par là principalement les Italiens des autres États, révolutionnaires bannis, ou simples libéraux, attirés par la réputation de tolérance du gouvernement toscan[2]. Chacun des réfugiés de marque avait son espion, et ne faisait pas un pas sans être suivi[3]. Suivis, mais non persécutés : toujours le même système. On laissait l'Académie des Géorgophiles élire le même jour l'exilé Poerio, l'exilé Colletta, l'exilé Giordani. On usait, même à l'égard des plus compromis, d'une indulgence qui, dans la pensée des gouvernants, était le meilleur moyen de les rendre inoffensifs, d'atténuer en eux cette force de propagande révolutionnaire que le martyre, ou la liberté complète, n'auraient fait qu'exciter. Il y a là-dessus un rapport de Puccini[4], qui est du plus pur, et du meilleur esprit de la Restauration florentine. D'abord, disait-il à son prince, si nous voulions mettre à la porte ces exilés (napolitains ou siciliens), nous ne le pourrions pas, matériellement, puisqu'on ne les accepte nulle part, et que, vers quelque frontière que nous les dirigions, ils nous seraient renvoyés par les autorités pontificales, ou sardes, ou autrichiennes. Ensuite, si la Politique commande d'éloigner les personnes capables de

1. Dernier chant de *Childe-Harold*, XIII.
2. Voir les rapports de police sur Rasori (*Arch. segr. del buon governo*, 1814-15, aff. 41), Poerio (*ibid.*, aff. 367), Pietro Giordani (*ibid.*, 1822-24, aff. 78), Mario Pieri (*ibid.*, aff. 97).
3. Del Cerro, *op. cit.*, p. 88, 109.
4. *Ibid*, p. 114.

répandre des idées subversives, l'Humanité (sous cette phraséologie qui sent le XVIII[e] siècle, on devine la pensée intéressée qui la dicte) l'Humanité commande d'éviter le spectacle de familles entières, composées de gens qui ont de l'éducation et des sentiments, réduites au désespoir, ne sachant plus en quel coin de la terre trouver un abri.... En somme, Puccini conseillait l'hospitalité la plus large; pour ceux auxquels il serait nécessaire, par convenance diplomatique, de signifier un arrêté d'expulsion, s'ils résistaient, on n'emploierait pas la force pour les faire obéir. Dès 1815, à un moment où il se croyait obligé encore d'user de rigueur, Puccini avait écrit : « peut-être le temps n'est-il pas loin où nous pourrons renoncer à toutes les défiances politiques[1] ».

Puccini ajoutait toutefois : « il est vrai, bien que les derniers événements garantissent pleinement la solidité des gouvernements, il y a partout, spécialement dans notre Italie, tant d'humeurs mauvaises, que nous devons continuer à être scrupuleusement vigilants; car, enfin, on ne peut nier que le parti abattu n'ait pour lui une grande somme d'intelligence... ». De même le roi de Naples (ainsi raconte Giordani) dit un jour à quelqu'un, qui avait sollicité de lui et obtenu une charge à sa cour : « La situation des rois est bien triste par le temps qui court : les gens intelligents se sont écartés de nous; et seuls les imbéciles nous restent attachés[2]... ».

C'est par la censure des imprimés, — procédé moins cruel que les poursuites contre les individus, — que le gouvernement essaya d'atténuer les effets de cette « grande somme d'intelligence », laquelle était, de son propre aveu, la force de l'opposition.

1. Marcotti, *op. cit.*, p. 174.
2. Giordani, *Opere*, ed. Gussalli, Milano, 1856, *Epistolario*, t. V, p. 395.

III. — LA CENSURE

La presse clandestine ayant été très peu active en Toscane jusqu'en 1830, presque toute la production imprimée de ce pays a passé, jusqu'à cette date, entre les mains du Censeur : son œuvre, dans ces conditions, ne laisse pas d'avoir une certaine importance. Bien entendu, les imprimés, livres ou journaux, venus de l'étranger et particulièrement de France, ont eu à certains égards plus d'influence que les produits nationaux. Sur ceux-là, les prohibitions de la Censure, la surveillance douanière, les perquisitions chez les libraires semblent avoir été très peu efficaces ; on put toujours lire en Toscane, en secret mais assez aisément, les ouvrages considérables parus au delà des Alpes. Il faut d'ailleurs remarquer que la Censure aurait pu se montrer sur ce point beaucoup plus vigilante et rigoureuse qu'elle ne le fut. Là encore on ne voulut pas aller jusqu'au bout du principe. Ou plutôt, c'est toujours ce système : on laisse passer les idées comme les hommes, à condition qu'elles passent doucement et en ordre, au tourniquet.

La garde du tourniquet fut confiée, pendant toute l'époque qui nous occupe, au père Mauro Bernardini, de la congrégation des *Scolopi*, la plus libérale qui fût en Italie; et le P. Mauro était peut-être le plus libéral des Scolopes. Entre le conservatisme modéré, le spiritualisme borné mais tolérant de la famille régnante, et la pensée de ce religieux sur les questions morales et sociales, il y avait de l'affinité. Bref, il semble que le P. Mauro ait assez précisément et sincèrement représenté la pensée officielle. C'est pourquoi l'on peut trouver fort intéressants les rapports qu'il a écrits sur les ouvrages qui lui étaient soumis. Même quand il ne motive pas son arrêt, le relevé des interdictions par lui prononcées n'est pas sans nous

instruire. D'ailleurs, dans les cas délicats, il recourt à ses supérieurs, et c'est alors le gouvernement lui-même qui prononce [1].

Sans importance est la Censure ecclésiastique, exercée par l'archevêque sur les ouvrages touchant à la morale et à la religion. Il était, en principe, interdit de lire dans les bibliothèques publiques, Voltaire ou Rousseau, sans une permission spéciale du vicaire capitulaire. Mais on ne faisait qu'en rire. Et il est visible que la Censure gouvernementale tenait en médiocre estime la censure épiscopale, et ne l'écoutait que dans les cas où leur opinion était la même. C'est que l'archevêché représentait le parti de la réaction cléricale à outrance, inféodé à la cour de Rome : la cour de Florence n'était pas tout à fait de ce parti-là. Dans les premiers temps qui suivirent les troubles de 1815, il n'était pas facile d'être à la fois mesuré et ferme. Il fallait résister en même temps au bouillonnement des idées révolutionnaires, vaincues dans leur œuvre, mais non réprimées, — et à l'assaut des opinions réactionnaires extrêmes. A ce moment, dans tous les autres États d'Italie, la Censure était incroyablement sévère. Dans les dix volumes de la grande revue de Milan, la *Bibliothèque italienne*, pour l'année 1816, on ne trouve pas un seul article sur des questions de politique, ou de philosophie, ou de morale, ou de religion. Pendant ces années, la Censure toscane applique un programme, qui, sans être libéral assurément, ne laissait pas d'être assez intelligent. D'abord, tant que le péril napoléonien n'est pas complètement écarté, empêcher la diffusion des écrits répandus par les partisans de l'empereur déchu, — et surtout des proclamations de Napoléon lui-même, lesquelles font visiblement grand peur : si nous pouvions faire qu'on en ignore même l'exis-

1. Rapport de police du 11 juin 1814, *Arch. segr.*, filza 2, aff. 29.

tence! s'écriait Puccini[1]. Si toute l'Europe regardait avec inquiétude du côté de l'île d'Elbe, à plus forte raison les Toscans, qui de leurs côtes voyaient se profiler les montagnes de ce lieu redoutable. Dans les bureaux du *Buon Governo*, on aurait voulu qu'on n'écrivît point du tout sur Napoléon. De 1814 à 1816, la Censure interdit nombre de brochures relatives à lui. Interdites, les « octaves en l'honneur de la Très Sainte Vierge Marie *Annunziata* et des Puissances alliées, contre Napoléon Bonaparte et ses sectateurs[2] », interdites beaucoup d'autres compositions du même goût, pour la raison « que ce sont de grossières satires[3] » : dire du mal de Napoléon, c'est encore parler de lui. Son nom même ne doit pas être imprimé, s'il se peut : on permet la publication d'une pièce de vers intitulée : *le Testament de Napoléon*, pourvu que le titre en soit changé en *Dernières dispositions d'un souverain déchu*[4], et aussi qu'on ait soin de dater l'imprimé d'un autre lieu que la Toscane : car ceci est une ruse souvent employée par le P. Mauro[5], pour dégager la responsabilité de ses chefs devant l'Autriche soupçonneuse.

En général, tout écrit est vu de mauvais œil, s'il traite des événements récents avec passion, et surtout s'il touche aux personnes : la Censure autorise, le 19 mai 1814, l'impression d'une *Relation sur l'enlèvement de Pie VII en 1809*, mais supprime un appendice à cet opuscule, qui contenait les noms de tous ceux qui avaient donné l'assaut au palais pontifical[6]. Le désir du gouvernement est certainement que la grande crise européenne, à peine terminée,

1. Marcotti, *op. cit.*, p. 100.
2. *R. Archivio di Stato di Firenze, Registri di Censura*, 1814, 24 mai, n° 44.
3. *Ibid.*, 31 août, n° 310.
4. *Ibid.*, 26 mai, n° 64.
5. *Ibid.*, 29 mai, n° 54.
6. *R. Archivio di Firenze, Registri di Censura*, n° 35.

apparaisse déjà, aux yeux du public, dans le lointain de l'histoire. Nous avons vu qu'il aurait voulu empêcher les Toscans de parler des faits politiques : à plus forte raison, il ne fallait pas qu'on en écrivît. Dans toute la Toscane, dit un haut fonctionnaire en 1815[1], il n'y a que les habitants de Livourne, port de commerce, auxquels il importe de savoir ce qui se passe dans le reste de l'Europe.... Encore n'en devaient-ils savoir que juste le nécessaire pour leurs affaires, — par des feuilles volantes, qui paraissaient irrégulièrement, et que le gouvernement surveillait de près. Dans la capitale, la *Gazette de Florence*, presque toujours vide ou mensongère, ne renseignait vraiment personne. Ailleurs, il n'y avait rien. Quelques abonnés à des journaux français ne pouvaient certes pas suffire à tenir au courant, de vive voix ou par lettre, un million de Toscans, épars dans ce vaste jardin qu'est la vallée de l'Arno, et dans les montagnes.

Voici encore une savoureuse citation de Puccini : une note au sujet d'une demande adressée au gouverneur de Livourne pour la fondation d'un nouveau journal. Elle montre, d'une façon frappante, que le gouvernement en veut, non pas seulement à la pensée politique, mais à tout travail intellectuel portant sur les conditions de la vie contemporaine, sur les idées en cours : « S'agissant d'un journal qui devrait être aussi politique et littéraire, je ne croirai pas devoir le permettre. Au sujet du caractère littéraire qu'on entend lui donner, il me semble que la loi du 28 mars 1743, § 20, interdit les Gazettes ou bulletins littéraires, à cause de la difficulté qu'il y a de les *retenir dans les limites de la simple instruction*, et parce que le journaliste, qui sait qu'il plaira davantage si sa critique et

1. Marcotti, *op. cit.*, p. 104.

ses raisonnements sont *appliqués aux faits, devient politique et influe aussi sur l'opinion publique.* Il me semble que c'est la vraie raison pour laquelle nos lois ont voulu satisfaire la curiosité littéraire par *la publication des Actes des Académies*, lesquels sont le résultat d'un travail entièrement appliqué à l'instruction, au lieu de s'en remettre pour cela aux journaux, qui n'approfondissent pas les sujets et les tournent toujours du côté où penche le goût public ».

Ainsi, sauf quelques exceptions, — il est vrai, fort importantes, — dans tout ce monde, et même dans les milieux cultivés, on vivait en somme isolés du reste de l'Europe, à peu près ignorants de ce qui s'y passait, à peu près indifférents. Point de ces secousses, de ces émotions causées par les événements appris chaque jour, qui font circuler plus vite les idées, et donnent une chaleur à tout le corps social. Parmi ceux-là mêmes qui sont situés de façon à pouvoir suivre des yeux la vie de l'Europe, beaucoup, nous le verrons, vivent, comme les autres, avec une sorte de lenteur, comme les autres ne s'éloignant guère, ni matériellement ni en pensée, des confins de leur pays. Ces habitudes casanières de l'esprit public lui firent produire des fruits particuliers, dont quelques-uns excellents, et que le gouvernement n'avait pas désirés. Dans une atmosphère plus agitée, certaines pensées hautement abstraites, certaines œuvres purement belles ne seraient peut-être pas nées. Leopardi aurait-il écrit à Milan ses Dialogues moraux? La villa de Brusuglio, où Manzoni écrivait ses *Fiancés*, n'était guère une retraite plus calme que ne l'était la Toscane tout entière, par les soins du gouvernement et de la Censure.

De cette façon, le gouvernement étant mené un peu plus loin qu'il n'aurait voulu, l'opposition moins loin qu'elle n'aurait dû, un état social et intellectuel intermédiaire

tendait à s'établir, intéressant compromis entre les principes de la Restauration, la tradition intellectuelle léguée par les siècles passés, et les conceptions propres d'un peuple à l'esprit fin et mesuré.... C'est du moins ce qui semble se préparer entre 1815 et 1830, c'est peut-être l'imagination secrète d'un Fossombroni, — c'est le programme plus ou moins nettement exprimé par certains des personnages les plus éminents de l'opposition, aperçu par quelques opposants plus radicaux, et combattu par eux aussi vivement que le système réactionnaire intégral, — d'ailleurs avec peu de succès.

La Censure faisait savoir en somme qu'en évitant certains sujets délicats, surtout la politique quotidienne, et en adoptant, pour toutes choses, les solutions moyennes, on n'était pas empêché d'écrire et d'imprimer, — et que le gouvernement n'était pas obscurantiste, qu'il était même favorable à une certaine activité littéraire, pourvu qu'elle ne fût pas rebelle à sa direction. Direction non pas seulement prohibitive et appliquée à maintenir l'ignorance ou la soumission : il est curieux de voir que le Censeur, croyant la responsabilité du gouvernement peu ou prou engagée dans les œuvres par lui approuvées, a souci de la valeur et de la dignité de tout écrit qui sort des presses de Toscane : il remarque avec peine que tel livre est mal écrit et que les noms propres y sont estropiés ou que l'orthographe y est défectueuse : pour un peu il en interdirait l'impression[1], bien qu'il n'ait rien à y reprendre d'ailleurs. Il refuse de laisser publier certains documents historiques, à moins qu'on ne lui apporte la preuve qu'ils sont authentiques[2]. Il ne laisse passer telle œuvre licencieuse, qu'à condition qu'elle porte la date d'un lieu

1. *R. Arch. di Firenze*, *Registri di Censura*, 1814, 7 mai, n° 5.
2. *Ibid.*, 1814, 28 mai, n° 71.

étranger, — celle de Genève, par exemple, — ou celle d' « Italie »[1] : l'Italie était alors pour le P. Mauro et ses semblables, une contrée à peu près aussi chimérique que l'Atlantide ou l'île de Calypso.

La Censure a des idées arrêtées sur la morale : elle interdira une inscription destinée au Crucifix du Carrefour de la Croce Rossa, parce que cette inscription : « Je ne connais pas les ingrats », lui paraît « non conforme au véritable esprit évangélique[2] ».

La Censure a aussi des idées en philosophie et en métaphysique : elle est spiritualiste, elle veut qu'on soit spiritualiste en Toscane. Le P. Mauro se trouve dans l'embarras, lorsque paraît, en 1816, un grand ouvrage du célèbre physiologiste Mascagni, dont le début contenait cette définition de l'homme : « l'homme est un corps organique et animé, composé de diverses parties, que la nature destine à accomplir les diverses fonctions des sens, communes à tous les autres animaux... ». Et l'âme? s'écrie le Censeur désolé; n'est-elle pas la principale chose dans l'homme? à quoi pense donc notre grand Mascagni? N'est-il pas très important « qu'une bonne renommée en matière de religion et de morale fasse écho à la gloire que lui ont procurée sa science et ses découvertes anatomiques? » Cette malheureuse phrase pourrait faire tort à l'auteur : elle doit être supprimée[3] : c'est du moins ce que le P. Mauro propose à son chef Puccini, l'ancien jacobin, lequel jadis, à ce qu'on raconte, avait planté de ses mains à Florence un arbre de la liberté avec cette inscription : « Je suis petit, mais sur les bords de l'Arno je deviendrai grand ». Peut-être Puccini aura-t-il contre-

1. *Registri di Censura*, 1816, 21 juin n° 1 556.
2. *Ibid.*, 1825, n° 10 693.
3. *Ibid.*, 1816, 10 janvier, n° 1 141.

signé sans rire la proposition du Scolope, car l'on parlait maintenant une autre langue. Le P. Mauro, qui n'était pas un grand philosophe, reproduisait, pour réfuter Mascagni, un argument qu'on trouve toujours dans la bouche des braves gens, quand ils veulent défendre l'immortalité de l'âme : serions-nous donc pareils à des chiens? C'était bon pour des jacobins; depuis 1815, l'âme humaine a recouvré sa dignité : la Censure toscane n'admet pas qu'on ait seulement l'air d'en douter, ni même qu'on pose la question; et la distinction qu'elle établit entre l'Homme et la Machine Humaine, à l'encontre de Mascagni qui semblait malicieusement les confondre, a quelque chose d'officiel et d'impératif.

D'ailleurs, nous le verrons, une grande partie de la société d'alors détestait sincèrement le matérialisme, et la Censure ne faisait qu'exprimer à sa façon le sentiment public quand elle interdisait, en 1817 [1], la réimpression de l'ouvrage de Cabanis, *les Rapports du physique et du moral*. Le P. Mauro, qui aime fort à s'appuyer sur des opinions autorisées, constate qu'en France cette œuvre « est actuellement considérée par tous les honnêtes gens comme absolument pernicieuse », et rappelle avec une satisfaction naïve la rétractation faite par Cabanis lui-même, et « la vie pénitente par laquelle il a reconnu le mal qu'il avait fait à la Société ». Que pendant ce temps on continuât, dans les établissements religieux d'éducation, à enseigner le sensualisme de Condillac, peu importait au brave Scolope, et d'ailleurs cela n'était pas précisément contradictoire. Qu'il nous suffise d'avoir montré, par quelques traits, comment le gouvernement usait de la Censure pour détruire doucement le système d'idées politiques et morales qui

1. *Registri di Censura*, 1817, 1er octobre, n° 2 585.

avaient fait la Révolution, et y substituer celles qui lui convenaient.

Il employait à cela d'autres moyens encore.

IV. — LA LÉGISLATION

Dans les États absolutistes comme est la Toscane à partir de 1815, la police a plus d'importance que la loi, — ou plutôt, la loi fait défaut sur beaucoup de points, et le bon plaisir du gouvernement y supplée. Pourtant l'ensemble des lois et coutumes mis en vigueur par le gouvernement restauré, quelque défectueux qu'il soit, n'en constitue pas moins une forme, donc l'esprit public prend ci et là l'empreinte. La législation toscane est alors réactionnaire, c'est-à-dire qu'elle cherche à rétablir un passé déjà ancien, contre les tendances progressistes de la fin du XVIII[e] siècle, et surtout contre la conception révolutionnaire. On sait quelle confusion, quelles situations absurdes ou scandaleuses l'application de ce programme causa dans tous les pays. Bien qu'en Toscane le régime ainsi établi soit parmi les moins mal équilibrés, les plus soutenables, il se ressent du trouble que les révolutions des vingt dernières années ont mis dans les esprits, en matière de science sociale et de législation; cela s'aperçut dès le premier moment, dans les hésitations, dans les mesures contradictoires, imprudentes, prises par la commission législative de 1814, présidée, en l'absence du Grand-Duc, par son haut commissaire Rospigliosi[1]. Celui-ci voulait la destruction complète de tout le système politique et civil de Napoléon, — qui fut décrétée en effet[2]; mais il y avait, dans cette commission, une mino-

1. Zobi, *Storia della Toscana*, IV, 35.
2. *Arch. di Fir.*, *Segreteria di Stato, registro* 1815, p. 1, n° 4, 24. — *Recueil des lois et décrets*, 8 juillet 1814, LXVIII.

rité hostile à la restauration intégrale du régime ancien, désireuse de réformes, par où l'on aurait pris aux idées françaises tout l'acceptable : cette minorité obtint gain de cause sur quelques points[1], surtout après l'arrivée du Grand-Duc, qui comprit et corrigea plusieurs maladresses de Rospigliosi. Par contre, on accentua certains traits de l'ancien régime, par lesquels on se trouva être moins avancés en 1815 sous Ferdinand III que sous Léopold Ier en 1789. Et voici les résultats principaux de cette œuvre incertaine et médiocre.

D'abord, en matière politique, de la liberté, entendue dans le sens d'une participation du peuple au pouvoir, il n'est plus question. Comme on n'en avait eu, sous Napoléon, que tout juste le nom, la privation n'était pas grande : cependant le principe pouvait avoir son importance : on le traitait comme s'il n'existait pas, ni la loi ni personne n'en parlait plus. Mais on ne voit pas qu'il fût question du droit divin du Grand-Duc, ni d'aucune déclaration de principe touchant l'origine du pouvoir restauré; si la nation ne songeait pas à réclamer de constitution, ni de charte, ni de garantie d'aucune sorte, le souverain de son côté ne sentait pas le besoin de faire entendre à la nation cette pompeuse phraséologie politico-morale, dont usait la Sainte-Alliance; il était revenu, et s'était réinstallé presque comme si de rien n'était : et c'était la meilleure façon d'abolir des souvenirs qui auraient pu être dangereux : car voici que son peuple le reprenait sans discussion, avec satisfaction même, comme une vieille habitude un temps quittée.

Il est cependant curieux que — non pas dans la masse populaire, mais dans la société cultivée, mais dans l'entourage même d'un souverain intelligent et bienveillant, —

1. Reumont, *op. cit*, p. 458.

au moment même où le roi de France octroyait une charte, où plusieurs souverains de cette Allemagne du sud, où le Grand-Duc avait vécu, établissaient dans leurs États le système représentatif, on ait été en Toscane si bien d'accord pour considérer l'absolutisme comme la seule formule politique possible. Pression de la toute-puissante Autriche, souvenir charmant des temps de Léopold, d'autres causes encore firent donc qu'on ne parla pas de la liberté, même pour la honnir; et la loi fut sur ce point tout à fait persuasive en étant tout à fait muette. Jusque dans les plus petits coins de la machine politique, on rechercha, pour les faire disparaître, les traces du principe représentatif; par exemple la nomination des magistrats municipaux fut rendue aux agents du gouvernement. Et la nation toscane, ainsi remise en tutelle, restera de longues années sans goût pour la politique proprement dite, au point qu'elle se montrera presque rebelle à la propagande des sociétés secrètes, si active dans tout le reste de l'Italie.

En matière pénale, les lois substituées au Code Napoléon furent celles du temps de Léopold Ier; elles étaient assez douces; et le décret du 8 juillet 1814 qui les rétablissait, s'exprimait d'une façon probablement sincère et juste, en alléguant « que la douceur des mœurs en Toscane rendait inutile un système pénal extrêmement sévère » : tel paraissait à ces gens le système français. Donc la législation favorisa la bonté des mœurs en faisant une justice indulgente. Ceci ne veut point dire qu'elle aidât en même temps à développer chez les justiciables le sentiment de la justice. Tout au contraire. Ainsi, parce que les peines étaient assez légères, ils supportèrent sans se révolter ces « procès économiques[1] » auxquels nous avons déjà fait

1. V. Marcotti, *op. cit.*, p. 225.

allusion : mais c'étaient des jugements rendus sans plaidoiries, sur la déposition d'un seul témoin parfois, avec lequel l'accusé n'était même pas confronté : ainsi le public s'habituait à l'injustice.

Des égards pour les individus, point de souci des principes : ceci caractérise cette législation et l'influence qu'elle pouvait exercer à la longue. Autres caractères : elle favorisait l'esprit de tradition contre l'esprit d'innovation, — l'esprit particulariste contre l'esprit centralisateur. Ceci s'applique surtout à la législation civile. Des rapports de police [1] nous racontent avec quelle impatience on attendait, dans l'automne de 1814, la publication du nouveau Code civil. « Les avocats disent qu'il sera plus vaste que le code français, mais moins beau. » Moins beau en effet, parce que moins systématique, moins régulièrement déduit des grands principes du droit : le gouvernement n'admirait pas cette beauté-là. Quand il parut, ce furent des commentaires sans fin. Beaucoup se plaignent du rétablissement des tribunaux dans plusieurs petites villes, — ce sont surtout les juges qu'on y envoie. Cela sent le moyen âge, dit-on aussi. Des avocats libéraux dont nous retrouverons les noms, Collini entre autres, déclarent que « les tribunaux à un seul juge sont une institution vicieuse, qui ne peut plus se soutenir après les progrès qu'a fait l'esprit humain ».

Mais d'autres disaient bonnement : « cela est plus conforme à nos habitudes, cela est moins compliqué... », — et le gouvernement comptait bien que la voix de ceux-là l'emporterait. C'est que l'ordre, la légalité ne sont pas choses simples et faciles : et il faut que tout se fasse simplement, à la bonne franquette, dans la Toscane restaurée.

1. *Archivio Segreto*, 1814. Filza 2, aff. 29.

Un des plus forts griefs qu'on a contre le système napoléonien, c'est qu'il était compliqué. Rospigliosi, dans son ardeur de simplification, était allé jusqu'à supprimer l'état civil. Comme il s'agissait là d'un de ces progrès considérables, auxquels on s'habitue très vite et qu'il est malaisé d'abolir, il fallut bien rétablir quelque chose de semblable. Mais le gouvernement laissa les registres entre les mains des curés, non qu'il y eût avantage, mais parce que c'était la tradition, — et parce que les autorités ecclésiastiques le voulaient, autre raison dont nous apprécierons le poids.

Il convient toutefois de remarquer que la législation de Léopold Ier était, pour le temps où elle fut édictée, exceptionnellement libérale ; qu'elle avait supprimé les tribunaux spéciaux, assuré l'égalité de tous devant la justice ; de sorte que la Toscane de 1815 se trouvait, sur certains points, plus avancée que l'Angleterre même. En particulier, l'esprit de caste y était plus affaibli que nulle part ailleurs : le gouvernement ne semble pas avoir rien fait pour le ressusciter. Qu'il y eût là un élément favorable à une brusque évolution démocratique, comme il devait en effet s'en produire une, et assez surprenante, trente ans plus tard, — les gens au pouvoir en 1815 probablement n'y pensèrent pas : cet état social particulier à la Toscane, où nobles, bourgeois et petites gens se coudoyaient familièrement et étaient, en comparaison de ce qui se passait ailleurs, comme les membres d'une famille unie, cette concorde et cette simplicité sociales étaient choses trop anciennes dans le pays. Quand le gouvernement rétablit l'ordre de Saint-Étienne, avec accompagnement de cordons, commendes et pensions, il est clair que ce ne fut pas autre chose qu'une façon de Légion d'honneur, en tout cas, pour une institution d'origine aristocratique, aussi peu aristocratique que possible.

Un autre caractère marqué du peuple toscan était son humeur pacifique : la législation militaire de la Restauration fut bien faite pour l'accentuer encore. Soit sur l'ordre de l'Autriche, soit par calcul, non seulement on réduisit au minimum l'effectif, mais on adopta cet extraordinaire mode de recrutement : l'enrôlement forcé des « mauvais sujets », qui faisait d'une partie de l'armée une grande compagnie de discipline. Et naturellement, pour une armée pareille, on ne pouvait trouver de bons officiers. Dans les conditions politiques où était l'Italie, peu importait pour le moment qu'il y eût ou non une armée toscane; mais l'effet moral d'un tel régime s'aperçoit aisément[1]; on remarqua avec raison que si le Piémont en avait fait autant on aurait pu attendre beaucoup plus longtemps la libération de l'Italie. Le peuple toscan était un très petit lionceau : encore lui rognait-on les griffes de la belle façon.

V. — LA RELIGION ET L'ENSEIGNEMENT

Il y avait dans la question de la politique religieuse, pour le gouvernement restauré en 1814, un côté moral et un côté matériel, sur lesquels ses intérêts n'étaient pas d'accord. Matériellement, la continuation du régime napoléonien, qui tenait l'Église en tutelle, lui eût été fort avantageuse; Ferdinand III ne pouvait pas oublier la lutte fameuse soutenue par le grand Léopold pour libérer l'État de l'ingérence politique de la cour de Rome et de ses exigences financières : ces questions avait été passionnément agitées dans ce petit pays, et l'on voit qu'en 1814 la déclaration du clergé de France de 1682 était encore matière à dis-

1. Marcotti, p. 333.

cussion[1]. Bref, c'était une tradition déjà ancienne, pour le gouvernement toscan, que de tenir la dragée haute à l'Église. Mais d'autre part, pour achever de ruiner l'influence révolutionnaire, n'était-il pas utile d'ouvrir toutes grandes les portes à l'influence religieuse? Le Grand-Duc pouvait se souvenir aussi qu'après avoir supprimé les congrégations, Léopold les avait rétablies, pour combattre les idées subversives[2].

Il s'en souvint sans doute, puisqu'il les rétablit, — et ce fut une des grandes affaires du nouveau règne, et un acte d'une grande portée. Non que Ferdinand III l'ait fait avec enthousiasme . aux âpres réclamations de la cour de Rome, il répondit avec assez de froideur. Cependant, le 4 novembre 1814, le flot qui montait à la frontière : Dominicains, Franciscains, Bénédictins, Barnabites, Scolopes, etc., fit irruption et s'étendit dans tout le pays : Niccolini écrira, quelques années plus tard, que l'Académie de la Crusca est devenue une congrégation de prêtres et une antichambre pour courtisans[3]. Plus de deux cents monastères reconstitués du coup : l'historien Zobi[4] montre quelle perte énorme on fit subir au Trésor et à tout le public en restituant leurs biens à ces congrégations. Il parle aussi du dommage moral causé; car la plupart des moines revenus étaient des propagandistes ardents, émissaires de la cour de Rome, c'est-à-dire, à ce moment-là, de la réaction à outrance, du fanatisme et de l'obscurantisme méthodiques; et Zobi pense que la liberté d'action de ce clergé régulier fut plus grande qu'avant 1799, le gouvernement ayant perdu depuis lors ses habitudes de résistance ferme et

1. *Registri di Censura*, 1814, 6 juillet, n° 167 : *Esame del 4° articolo delle dichiarazioni del clero di Francia adunato nel MDCLXXXII*, trad. dal francese.
2. Zobi, *Manuale storico di Economia Toscana*, p. 311
3. Vannucci, *Ricordi della vita e delle opere di G.-B. Niccolini*, I, p. 448.
4. *Storia della Toscana*, t. IV.

réfléchie aux empiétements romains : il est certain qu'en laissant rentrer les moines sans restrictions préalables et sans essayer de limiter leur influence, le Grand-Duc favorisa le parti réactionnaire, plus qu'il ne l'aurait voulu. Sous la pression violente de ces exilés, les éléments modérés du monde religieux furent annihilés; en quelques semaines, avant l'arrivée du Grand-Duc, sous le prétexte de punir les créatures de l'archevêque français, on avait persécuté et réduit à l'impuissance tous les personnages ecclésiastiques qu'on savait attachés à la tradition libérale de Scipion de Ricci. A partir de 1814, le clergé est une puissance morale ultra-réactionnaire. Puissance peu respectée au fond, mais non pas négligeable, ne fût-ce que parce qu'elle s'exerçait sans contrôle sur l'enseignement.

Car la grande réforme de la Restauration toscane sur ce point consista à remettre l'enseignement entre les mains du clergé, régulier ou séculier, à le délaïciser[1]. L'organisation universitaire française est supprimée, — supprimée l'Académie dont le chef-lieu était à Pise; et l'un des premiers actes, et des plus significatifs, est la réintégration de l'archevêque de Pise dans son ancienne qualité de Grand-Chancelier de l'Université pisane. Supprimée, la chaire de littérature française dans cette Université[2]. Rétablie, dans les mêmes conditions, l'Université de Sienne[3], que Napoléon, peu sensible aux considérations d'intérêt local, avait abolie, comme inutile. Dans l'enseignement secondaire, même bouleversement; les collèges, enlevés à l'autorité du recteur, sont remis sous celle de l'évêque du diocèse :

1. *Lois et décrets*, 30 mai 1814 (XXVI) : Interdiction d'imprimer sans autorisation; 7 novembre : rétablissement de l'Université de Pise.

2. *Arch. di Fr.*, *Segreteria di Stato*, *registro* 1814, p. 78, n° 54, — p. 14, n° 19, — p. 46, n° 11.

3. *Ibid.*, p. 23, n° 69, — p. 78, n° 7 : Ordine relativo alla riapertura della medesima, il 1° gennaio 1815.

quelques années plus tard, Giordani donnera sur ces établissements de tristes détails [1]. Le corps enseignant laïque est destitué pour faire place, ici aux Barnabites, là aux Scolopes; la grande organisation des Scolopes est reconstituée dans toute la Toscane [2]; à Livourne, les Barnabites sont remis en possession de leur monopole [3], les séminaires renaissent. Par lui-même, le gouvernement fait très peu pour l'instruction. Il attend plus de vingt ans avant de réorganiser définitivement l'Université de Pise. Il laisse l'enseignement libre : c'est-à-dire qu'il le laisse à l'Église. Aussi l'instruction primaire est fort négligée.

C'est qu'à de rares exceptions près, le clergé est très ignorant : ce sont les propres agents du gouvernement qui le disent dans leurs rapports secrets [4]. Ainsi, par l'inertie du gouvernement, par l'influence inhibitive du dogme catholique, par la médiocrité de ses représentants, on voit languir en général tous les établissements consacrés au travail de l'esprit; la flamme manque partout. Les Académies, autrefois si actives productrices, ne sont plus guère que des sociétés mondaines occupées à préparer des représentations théâtrales. La Crusca avait eu sous Napoléon un regain de splendeur : le gouvernement restauré, qui fait des économies, supprime [5] le prix fondé par l'empereur, qui permettait à l'Académie de distribuer des couronnes aux poètes et aux historiens.

« Réjouissons-nous donc, dit Giordani en 1817, du grand repos qui est offert et commandé aux intelligences, dans le temps où nous sommes. » Mais Giordani habite alors un pays où pèse une tyrannie plus brutale, et qui révolte :

1. *Arch. di Fr.*, *Segreteria di Stato*, *registro 1814*, p. 5, n° 1. Giordani, *Epistolario*, IV, lettre du 20 novembre 1819, p. 330.
2. *Ibid.*, p. 18, n° 65.
3. *Ibid.*, p. 11, n° 23; p. 11, n° 1.
4. Del Cerro, *op. cit.*, p. 162.
5. *Segreteria di Stato, registro* 1814, p. 84, n° 29.

les Jésuites sont les maîtres à Plaisance. A Florence, le repos intellectuel n'est pas commandé, il est insinué : ce pouvait être plus grave.

N'oublions pas cet autre élément : la situation économique. 1816, 17, 18 furent des années d'épidémie et de famine; mais peu de temps après tout était réparé, et au delà : agriculture, commerce, industrie se développent; la population augmente régulièrement, la criminalité diminue. « Prospérité, écrira Zobi en 1860, qui pourrait sembler fabuleuse, si beaucoup de ceux qui l'ont vue de leurs yeux n'étaient pas encore vivants[1]. » Prospérité ne voulait pas dire : activité fiévreuse; car en Toscane l'agriculture prime tout; quant au commerce, il ne veut pas dire : spéculation, — ni l'industrie : agglomération ouvrière et concentration des capitaux; et la fabrication des chapeaux de paille, la plus florissante, est une industrie, bien « innocente », selon l'expression même d'un Géorgophile de ce temps-là. Tout cela veut dire seulement qu'en Toscane, pendant cette période, règne l'aisance en même temps que la tranquillité.

Tout conspire décidément pour qu'en ce pays, apanage de la plus fortunée des Restaurations, on ne puisse penser, parler ou écrire qu'avec mesure, sans véhémence ni amertume. Il faudra un mauvais caractère comme Niccolini, pour faire entendre des grognements de colère; ou qu'un étranger, errant, pauvre et malade, un Leopardi, y vienne pousser quelques cris de douleur, qui font un étrange effet sous le ciel souriant. Lorsque, tout à fait à la fin de notre période, peu avant 1830, paraîtront les jeunes fanatiques, Guerrazzi, Mazzini, ce sera le signe de temps nouveaux.

1. *Memorie*, etc., p. 165. — Voir aussi *Atti dell' Accademia dei Georgofili*, XIV, p. 155.

VI. — LES MILIEUX

Il y a, cependant, dispersée dans tout le pays, dans les petites villes ou dans la campagne, une classe de petits bourgeois : propriétaires, fonctionnaires, médecins, classe probe et sérieuse, où beaucoup lisent et réfléchissent, qui eût fait un excellent milieu intellectuel si on l'y eût un peu aidée, qui du moins prépare pour l'avenir une génération cultivée. Ceci est le bon fonds moyen de cette petite nation, pour l'instant improductif : on y lit, mais de vieux livres, — on y réfléchit, mais sans assez de connaissances; les journaux n'y arrivent pas, les revues n'y circulent pas. La fameuse bourgeoisie française du temps de la Restauration, voltairienne et abonnée au *Constitutionnel*, n'a pas son équivalent en Toscane, peut-être parce que le *Constitutionnel* n'a pas le sien, et pour d'autres raisons. Ces gens, dispersés, moralement comme matériellement n'ont pas une opinion commune, pas un de ces sentiments profonds qui animent un groupe social. Ils sont las de tant de tribulations politiques et de graves malaises économiques. Ce sont ceux-là surtout qui ont envie de vivre tranquilles.

Leur inertie fait que partout semble dominer la note des passions populaires : non pas que la masse des paysans et des artisans soit turbulente; cependant, embrigadée par le clergé en confraternités laïques, en confréries du tiers-ordre, elle est assez violemment rétrograde pour rendre, dans les petits pays, la vie impossible aux libéraux, dont beaucoup sont obligés d'émigrer dans les grandes villes[1]. Cela dans les premiers temps, vers 1815 : il ne semble pas que cela ait duré. Car c'est, on nous l'a dit, un peuple

1. *Arch. segr. del buon Governo*, 1814-15, aff. 42.

doux et fin, et que l'on ne sent pas foncièrement rebelle au progrès; s'il n'est pas, pour les artisans du progrès, un terrain favorable, il les attire cependant; nous verrons comment certains libéraux essaieront de le conquérir, et que l'éducation et l'amélioration du petit peuple sera un de leurs constants soucis. Parmi ceux qui pensent et qui écrivent, beaucoup aiment à passer de longs mois dans leurs maisons de campagne, non pas seulement pour la tranquillité dont ils y jouissent (la vie de la capitale n'est pas si fiévreuse) ou pour la beauté des vergers d'oliviers ou des lignes des cyprès sur la crête des collines, — mais aussi pour la joie de se retrouver dans ce milieu paysan, encore très arriéré, mais sympathique et secrètement bienfaisant.

Les bourgeois ont des fils, qui vont à l'Université, — qui n'ont pas la lassitude et la réserve de leurs pères : aussi le milieu de la jeunesse des Écoles est-il un des plus vivants. Si les études ne sont pas très fortes, les sentiments le sont, et parmi eux un grand désir de nouveautés, et un instinctif attachement aux doctrines que le gouvernement et l'Église réprouvent. Le Recteur de l'Université de Pise se plaint ainsi de ses étudiants : « ils sont chauffés pour la liberté... ils suivent les idées constitutionnalistes de Filangieri; ils prennent modèle sur la vie d'Alfieri.... Ils font vœu d'éviter de saluer notre souverain, de ne jamais passer devant le palais royal; de ne point aller à la messe.... Pour eux Dieu n'existe pas et l'âme n'est pas immortelle[1]... ». C'eût été très grave, si cette jeunesse avait été plus nombreuse, si elle avait représenté une force intellectuelle plus grande, si les professeurs avaient fait cause commune avec elle, si elle s'était alliée avec les autres groupes subversifs,

1. Del Cerro, *op. cit.*, p. 163.

avec la population révolutionnaire du port de Livourne par exemple.

Du moins, il y avait là un petit point de fermentation, qui n'était pas à négliger. Giordani, le grand publiciste de ce temps, déclare dans un article de la *Bibliothèque* de Milan, en 1815 [1], que « les lecteurs auxquels il s'adresse et qu'il veut avoir, ce ne sont pas les savants ni les ignorants, mais cette génération qui a de vingt à trente ans, et qui seule est apte à recevoir les vérités nouvelles... », Giordani pourtant n'est plus un jeune homme, ayant dépassé la quarantaine. C'est que ces jeunes gens lisent avec passion, et font aux moindres allusions de sonores échos. C'est parmi eux que la littérature clandestine trouvera, après 1830, des lecteurs frémissants, des collaborateurs même. Ce sont eux qui feront aux drames patriotiques de Niccolini leur formidable succès. Lorsqu'en 1821 le gouvernement fait rechercher les Carbonari, on trouve parmi les affiliés plusieurs jeunes gens, frais émoulus des facultés de Droit. Ils sont là, à Pise, à Florence, à Sienne, maintes têtes éveillées, dont les regards se tournent souvent vers les frontières, qui tendent l'oreille aux bruits du dehors. Ils n'ont pas d'influence, mais on peut en avoir sur eux, ce qui est beaucoup. N'ayant pas d'intérêts matériels, ou n'y songeant pas, ils sont infiniment sensibles aux idées. Rentrés dans leurs familles, ils y font quelque remue-ménage, même dans les plus tranquilles, — et cela un peu partout, puisqu'en cette même année 1821 le gouvernement hésite à poursuivre rigoureusement les jeunes agitateurs, et finalement y renonce [2], de peur d'atteindre « une quantité de personnes et de familles honorables » et de provoquer

1. N° 5, p. 186.
2. Zobi, *Memorie*, etc., p. 433.

une agitation plus vaste que celle qu'on veut réprimer.

A Livourne, l'agent secret du gouvernement, un prêtre fort bien au courant des êtres et des choses[1], écrit en 1815 que la « maudite maladie jacobine s'est répandue formidablement dans la jeunesse, qui ne connaît plus que débauche et libre pensée ». Ici, ce ne sont plus seulement les jeunes gens destinés aux professions libérales, ni seulement les jeunes gens. Il y a dans Livourne, port de mer, toute une population mélangée : commerçants, marins, étrangers, juifs, beaucoup moins séparés du reste du monde que les gens de l'intérieur, — plus turbulents, plus accessibles à tout genre de propagande. Le commerce des opinions se fait avec celui des marchandises, par-dessus le marché. Mazzini y fondera le premier journal subversif qu'on ait vu en Toscane, sous la forme d'une feuille d'annonces. Là auront leur point d'attache des cosmopolites comme Mayer; là se développent des éléments intellectuels virulents, comme Guerrazzi. Les mœurs, qui ne sont guère sévères nulle part en Toscane, sont à Livourne beaucoup plus relâchées qu'ailleurs. Mais le gouvernement reconnaît qu'on ne doit pas traiter les gens de là comme ceux des autres villes. On ne peut pas empêcher qu'il n'y ait à Livourne à la fois plus de corruption et plus de vie.

Cependant le centre intellectuel de tout le pays est sans conteste dans la société florentine. Sismondi écrit de Pescia en 1817 : « Florence est notre centre; toutes nos communications, toutes nos affaires et souvent nos pensées, nous ramènent là[2] ». Là seulement les intelligences sont en assez grand nombre, le travail et l'échange des

1. Marcotti, p. 28 et suiv.
2. *Lettres de Sismondi à Mme d'Albany*, Paris, 1863, p. 310.

idées assez constants; là seulement il y a une production littéraire abondante, un théâtre, une Revue, des corps savants, des salons et des groupes littéraires. Et parce que la politique active est interdite, et que l'activité industrielle et commerciale n'est pas très développée, et aussi pour des raisons de tradition, et pour des raisons de circonstance, la société florentine est une des plus intellectuelles qui soient, sauf celle de Milan, dans toute l'Italie. Ce n'est pas qu'elle soit en général très ardente, ou très sérieuse, ou très riche en idées : mais on y vit beaucoup par l'esprit, les choses qu'on dit ou qu'on écrit y prennent beaucoup d'importance. A cet égard, il y a un grand et rapide progrès à partir de 1815. Si hostile qu'il soit, au fond, à la vraie activité de l'esprit, le gouvernement de Ferdinand III est pour ce monde florentin, même pour les opposants, un régime plus normal que celui du Bourbon d'Espagne ou du préfet de Napoléon. Dans les grands palais des bords de l'Arno, à l'Académie des beaux-arts, aux Géorgophiles, au théâtre du Cocómero, dans les cafés, autour du Campanile, au Marché Vieux, le Florentin se sent de nouveau chez lui. La Vénus de Médicis est revenue aux offices, et la Magliabechiana a retrouvé ses manuscrits précieux.

D'ailleurs les troubles passés ont laissé un levain, qui n'est pas sans action. En face des nobles conservateurs qui sont le noyau de la haute société florentine, il est resté des libéraux, des progressistes, des amis des Français, voire quelques jacobins, dont quelques-uns, comme le marquis Torrigiani, sont assez haut placés pour n'avoir pas à cacher leurs opinions, et font un petit scandale journalier. Nombreux sont, dans cette même société, les moindres personnages qui disent tout bas ce que celui-ci dit tout haut; la commission d'inquisition politique de 1815 a observé que

les opinions condamnables sont fréquentes, en particulier chez les médecins[1]. L'inspecteur de police dresse à Florence une liste[2] de cent quarante-deux opposants déclarés au régime nouveau, qui sont des gens très répandus dans la société : hommes de lettres, avocats, prêtres. Nous sommes loin des 22 000 inculpés de 1799 : mais les temps sont changés. Ces gens parlent le plus qu'ils peuvent, remuent des idées tant qu'ils en trouvent. Un policier esquisse ce portrait d'un avocat, Luigi Piccioli : « Celui-ci est le Socrate des lois; c'est un homme qui censure tous les jours les opérations du gouvernement actuel, — qui croit à l'indépendance italienne plus qu'à l'Évangile, — orgueilleux, gonflé et qui parle comme un oracle. Franc-maçon avéré, il a essayé plusieurs fois d'ouvrir une loge dans sa villa, où, lors de la venue des Napolitains, il a donné un banquet de réjouissance. Toutefois la loge n'a pas été ouverte, parce que tous les paysans de l'endroit menaçaient de mettre le feu à la villa...[3] ». Plusieurs de ces personnages ont occupé de hautes situations sous Napoléon. D'autres, sans être des jacobins, ont voyagé ou fait de longs séjours à l'étranger, en ont rapporté des livres et des idées, y ont laissé des amis avec qui ils correspondent : quelques-uns de ceux-là sont parmi les plus importants de l'État : c'est don Neri Corsini, le ministre de l'Intérieur, c'est Fossombroni lui-même; ce sont les nobles Capponi et Ridolfi; on les écoute avec un intérêt particulier, non seulement parce qu'ils sont riches et puissants, mais aussi parce qu'ils sont en relation avec le monde d'au delà des Alpes. De ces éléments réunis,

1. Marcotti, p. 97.
2. *Arch. segr.*, 1814-15, aff. 42.
3. *Ibid.*, aff. 42.
4. Voir chap. v.

une grande agitation ne peut naître, nous savons pourquoi, — mais une fermentation légère, qui entretient la vie.

Les étrangers même sont nombreux à Florence. Ce ne sont pas, comme à Livourne, des commerçants, des officiers, des marins : ce sont des proscrits, ou de riches oisifs, ou des diplomates, tous gens du monde, quelques-uns hommes de lettres de leur métier. La plupart, il est vrai, sont venus chercher sur les bords de l'Arno le repos ou l'amusement; et, par exemple, la valeur intellectuelle de la société florentine n'est pas sensiblement accrue par la présence d'un Louis ou d'un Jérôme Bonaparte, ces bons vivants. D'autres, Lamartine, Heine, Stendhal, passent sans laisser de trace. Mais des hôtes comme Sismondi n'étaient pas sans prix pour la société qui les recevait. Parmi ces éléments venus du dehors, les plus considérables sont des Italiens ces exilés que la police surveille de si près et avec tant d'égards : lutteurs ardents ou sérieux travailleurs, dont la seule présence dit beaucoup de choses; et l'on s'empresse autour d'eux. Lorsque Colletta, le vieux général et homme d'État, entreprend en écrivant son Histoire, de combattre une dernière fois, Capponi, aidé de Giordani (autre réfugié), se met à l'ouvrage avec lui : toute la société littéraire et patriote de Florence attend avec impatience la fin de leur travail. L'éloquent et remuant Giordani aura aussi son action tonique, pendant les quelques années qu'il passera à Florence; et c'est lui qui y fera venir Leopardi....

Nous retrouverons ces personnages, et quelques autres, qui presque tous sont leurs amis. Car dans cette société florentine, assez disparate, il est facile de discerner un groupe plus restreint, un seul, qui est le noyau de cette société, et dont tous les membres se tiennent assez étroitement. De même, si les lieux mondains, les salons de Tor-

rigiani, ou du prince Borghèse, — ou les premières loges au Cocomero ou à la Pergola, sont des lieux où les mots circulent, où l'esprit vole, il en est d'autres où, moins publiquement et dans un cercle plus intime, on travaille et on discute. C'est l'Académie des Géorgophiles, le sanctuaire de l'économie politique et de l'agronomie, sciences chères aux Toscans : là s'assemblent, chaque mois, de grands propriétaires terriens comme Capponi ou Ridolfi, des naturalistes comme Targioni, des érudits comme Repetti ou Capei, Inghirami l'astronome, Collini l'avocat, et même des gens de lettres comme Niccolini; nous nous apercevrons que dans leurs graves réunions ils ne parlent pas seulement d'agriculture, mais étendent volontiers leur compétence jusqu'à la limite où les problèmes sociaux touchent à la politique ou à la morale. — Les Géorgophiles sont une très ancienne, quelque peu solennelle institution : en voici une qui date de 1820 seulement, et qui est ouverte quotidiennement et à tous : c'est le Cabinet littéraire du Genevois Vieusseux : non pas que les abonnés y viennent en foule : soixante-quinze seulement au début, parmi lesquels une grande majorité d'étrangers : mais c'est le même groupe de tout à l'heure qui se transporte là, plus à son aise pour causer, — au milieu des Revues qui arrivent de toutes les capitales d'Europe, et des livres que Vieusseux met en abondance à leur disposition, se les transmettant, s'écrivant à ce sujet quand ils sont séparés.... Si l'on cherche le vrai foyer de la Toscane, c'est au palais Buondelmonti qu'il faut aller, à partir de 1819. La police s'en doute, et adresse au gouvernement des rapports inquiets, où elle représente la salle de lecture comme le siège d'une conspiration permanente contre la sûreté de l'État. Conspirateurs, non pas, mais gens unis dans la résolution de savoir et de penser le plus possible et le

mieux possible, et de répandre le plus largement autour d'eux la force et l'intelligence ainsi acquise. C'est le même groupe qui fonde, l'année suivante, la fameuse *Antologia*, — grande affaire, pour laquelle on tâtonne longtemps, on met ensemble toutes les bonnes volontés, et il n'est pas jusqu'à Foscolo qui, du fond de son exil, n'envoie des conseils et des promesses : c'est qu'il ne s'agit de rien moins que de donner à la Toscane un organe qui exprime tout le meilleur de sa pensée[1].

Société moins brillante et moins bruyante que tel cénacle fameux alors en Europe, et même bien peu influente en apparence : pour une trentaine de collaborateurs, l'Anthologie ne compte pas encore, au bout d'un an, cent abonnés. Il n'en existe pourtant pas un pareil dans toute l'Italie, puisque la rédaction de l'officielle *Biblioteca* de Milan est un groupe hétérogène, qui se désagrège bientôt. Et quelque modestes que soient les habitués du cabinet Vieusseux, on reconnaîtra bientôt qu'ils sont une force, en voyant leurs idées s'insinuer partout, et tous les mouvements qui, d'année en année, se produisent comme en prolongement du leur. Et l'historien, quatre-vingts ans après, ne voit, dans toute la vie de l'Italie à cette époque, aucun sujet beaucoup plus digne d'être étudié. Ils sont un rare exemple de l'importance de la pensée, dénuée de toute aide matérielle, et même de tout écho solennel. Ils sont peu de chose, leur valeur est indéfinissable, mais elle est inestimable aussi. A l'époque même, à peine se sont-il affirmés, que de tous côtés des regards se tournent vers eux, y trouvant une consolation au triste état de l'Italie. Grâce à eux, la Toscane apparaît comme le refuge moral des esprits inquiets. Il faut entendre les

1. Voir chap. v.

exclamations de joie du naïf Mario Pieri, quand il lui est enfin donné de s'établir à Florence, en 1823 : « Mon Niccolini m'a fait un tendre accueil, m'a promis société, livres, amis, toutes sortes d'agréables distractions. On attend d'ici peu Giordani et Gargallo. Oh! quel plaisir! Tous les vrais lettrés devraient venir ici. Ici, on peut penser, parler, écrire, imprimer, vivre enfin : car n'est-ce pas là toute la vie de l'homme de lettres? Je respire! Il me semble que je suis dans un autre monde[1]. » Et quand Giordani arrive à son tour, l'année suivante, il date ses lettres : « du Paradis terrestre[2] ».

1. *Memorie inedite nella Biblioteca Riccardiana,* 28 août 1823.
2. *Epistolorio,* V, p. 275.

CHAPITRE II

LES GRANDES INFLUENCES

Les hommes de ce temps ont reçu de la génération précédente un patrimoine intellectuel dont il nous faut maintenant inventorier les éléments les plus importants. Ceci n'est pas du passé : c'est de la matière encore vivante ; c'est une grande part de l'esprit public lui-même. Car les livres d'une époque et d'un pays ne sont pas seulement ceux qu'on y écrit, mais aussi ceux qu'on y lit, qui peuvent être anciens, mais être restés les plus influents. Que les Italiens, au moment où nous sommes, pensent et sentent comme beaucoup, ou comme quelques-uns ont pensé et senti avant eux, ceci va de soi : mais il importe de savoir sur quels points, et dans quelle mesure. Certaines pensées individuelles, quelques matériaux d'origine étrangère ont passé dans le fonds public, sont devenus des états d'esprit communs.

I. — LA MANIE LITTÉRAIRE

A considérer la production imprimée de la Toscane, pendant la période que nous étudions, on est surpris, un peu inquiet, de tout ce qu'elle contient, — non pas de

médiocrités, ce qui n'est pas un cas particulier à ce pays et à ce temps-là, mais d'œuvres artificielles, où l'on reconnaît la marque d'une formule vieillie, comme automatiquement exécutée, œuvres sans air et sans lumière, qu'on dirait faites par des gens qui ne seraient pas sortis de leur cabinet depuis un siècle ou deux, ou qui au moins n'auraient regardé la vie qu'à travers leurs carreaux. Toutes les littératures contiennent de pareilles œuvres; mais vraiment, dans l'Italie d'alors, la proportion est très forte. Il faut voir ce qu'une histoire littéraire détaillée, comme le récent gros volume de M. Guido Mazzoni[1], est obligée de remuer de ce fatras. La faute en est pour une part au mauvaises conditions politiques et sociales, que nous connaissons, — mais aussi, et pour une bonne part, au développement exagéré de l'esprit littéraire même, développement qu'on peut bien appeler maladif, puisqu'il est la cause d'une série d'infirmités intellectuelles, aisément reconnaissables. L'amour de la littérature et du métier littéraire était profondément enraciné chez les Italiens, depuis le xve siècle. Il avait fait produire quelques chefs-d'œuvre, — et beaucoup de littérature. Beaucoup de littérature, surtout, pendant les deux derniers siècles, fertiles, comme on sait, en pédanteries et en fadaises. Même après quinze ans de bouleversements sociaux extraordinaires, et depuis plus longtemps que de vigoureux courants rénovateurs parcouraient l'Europe intellectuelle en tous sens, il y avait encore beaucoup de « littérateurs » à Florence, à Milan, à Rome, sans compter tous ceux, en nombre infini, qui végétaient dans les petites villes. Disséminés dans toute l'Italie, se ressemblant tous, se connaissant et se soutenant même quand ils s'entre-dévoraient, ils formaient la « république des lettres », qui

1. *Storia letteraria d'Italia scritta da una società di professori* : *L'Ottocento*, par Guido Mazzoni, Milan, Vallardi (en cours de publication).

se prétendait souveraine des esprits[1] : elle l'était en un certain sens, puisque tous ceux qui se mêlaient de penser ou d'écrire ne pouvaient guère faire autrement que d'y entrer, presque sans s'en douter, et qu'elle imposait insidieusement, même à des jeunes gens, des façons de penser, — ou plus souvent des façons de ne pas penser. La littérature est devenue une sorte de franc-maçonnerie, dit Niccolini... Influence rétrograde s'il en fut, que certains surent combattre, mais que presque personne alors ne put vaincre tout à fait.

Voici, par exemple, un personnage, bien oublié aujourd'hui, mais qui occupait alors, dans la république des lettres, un poste fort honorable : le chevalier abbé Jean-Baptiste Zannoni, Florentin, secrétaire de l'Académie de la Crusca. Chez celui-ci, qui est une moyenne intelligence, les symptômes sont tout à fait clairs : ignorance volontaire ou affectée des événements contemporains, indifférence aux problèmes politiques, indifférence aux problèmes moraux, — défiance ou haine des idées nouvelles, mépris pour toutes les formes de l'activité sociale, sauf pour le métier littéraire; seules préoccupations : la linguistique, la stylistique, et quelques questions d'esthétique. Voilà du moins ce qui ressort de son œuvre : de *l'Histoire de l'Académie de la Crusca*, des *Rapports* sur les travaux de l'Académie de 1819 à 1827, des *Éloges* des membres défunts[2]. Quand on lit, après ces rapports, ceux de Ridolfi ou d'autres à l'Académie des Géorgophiles, qui n'est pourtant pas un nid de révolutionnaires, il semble qu'on respire, et qu'au lieu d'un mur orné des éditions successives du *Dictionnaire*, c'est l'Europe entière qui apparaît comme toile de fond.

1. Vannucci, *Ricordi della vita e delle opere di G. B. N.*, II, p. 9.
2. Zannoni, *Prose accademiche*, Firenze, 1818.

Zannoni pense que le véritable homme de lettres, les yeux sans cesse levés sur l'idéal traditionnel, ne doit rien voir ni rien entendre : « ô lettrés, dit-il à ses confrères[1], — vous que l'on attaque, soyez forts de votre patience; retenez en vous la colère, ne perdez pas en polémiques votre temps, qui est consacré à l'intérêt des lettres; lesquelles ont besoin d'esprits tranquilles, à l'abri des tempêtes.... Et si parfois il arrive que dans les matières relevant du bon goût, — dont les lois sont immuables dans chaque nation, — vous voyiez l'opinion publique s'abandonner à de fausses opinions, dites-vous que c'est un nuage, dont le soleil ne peut être que momentanément offusqué[2]... ». Lorsque Zannoni prononce l'éloge de Collini, qui était, dans cette société florentine, un des esprits les plus ouverts aux idées nouvelles, les mieux au courant du mouvement européen, il nous présente son personnage de telle façon, qu'il est heureux que nous le connaissions par ailleurs, sinon nous ne verrions en Collini qu'un avocat habile et un écrivain élégant, — pas toujours aussi élégant que Zannoni l'aurait voulu. Cependant il parle un instant de « l'esprit français » de Collini : va-t-il être question du bagage d'idées philosophiques, politiques, scientifiques que l'avocat florentin avait de son mieux répandues autour de lui? Mais non, il ne s'agit que de cette sorte d'élégance intellectuelle particulière aux Français, dont leur phrase légère et claire est l'image : c'est certainement tout ce que Zannoni admire de la France du XVIIIe siècle. Et quand il exhale sa mauvaise humeur contre la philosophie (il n'en perd pas une occasion[3]) il est simplement ridicule : ce beau parleur ne mériterait que d'être passé sous silence,

1. Zannoni, *Prose accademiche*, p. 381.
2. *Ibid.*, p. 371.
3. *Ibid.*, p. 133, 217.

s'il n'était pas évident que beaucoup de gens alors ont l'esprit rétréci, sclérotique comme il l'a.

Tous ne sont pas d'aussi purs exemples : chez certains, cette fâcheuse influence dispute la place à des tendances toutes contraires. Tel Benedetti, qui n'est pas seulement le lyrique éploré que nous avons vu, mais encore un auteur dramatique applaudi. Il écrit en 1816 une tragédie : *Tamerlan*[1], où l'on sent, au premier acte, dans la représentation de la victoire de Tamerlan et de la chute de Napoléon, l'écho de l'émotion causée par l'écroulement de la fortune de Napoléon : est-ce quelque chose comme le *Nabuchodonosor* que Niccolini écrivait au même moment, pièce bizarre, mais moderne au fond d'un bout à l'autre, malgré sa forme classique et tous ses défauts? Non; chez Benedetti, l'esprit stérilisateur reprend aussitôt le dessus; à partir du deuxième acte, nous retrouvons les motifs traditionnels, nécessaires à la forme traditionnelle : Tamerlan amoureux de la femme de Bajazet, — celle-ci, partagée, comme il convient, entre deux sentiments contraires. et se tuant enfin pour sortir d'embarras; à la fin du Ve acte, le féroce Tamerlan revenant à de meilleurs sentiments....

Ce n'est pas seulement là une erreur de métier, et *Tamerlan* n'est pas seulement une de ces tragédies comme on en avait tant fait; que ce poète, qui n'était pas un sot, ait aperçu la façon de faire avec ce sujet un drame émouvant et fort, que probablement même il ait choisi ce sujet parce qu'il le sentait ainsi, — et que cependant il lui ait été impossible de le traiter comme il l'avait entrevu : c'est le fait d'un esprit, non pas débile, mais plutôt estropié, et qui lutte inconsciemment contre son infirmité. Benedetti aurait probablement guéri, s'il eût vécu : dans la pièce qu'il

1. *Opere*, I, p. 311.

termina quelques jours seulement avant sa mort, *Cola di Rienzo*[1], les critiques remarquent une évolution très nette vers le romantisme. Mais ne s'agit-il pas de bien plus que d'une conversion à une théorie littéraire? n'était-ce pas, chez le pauvre Benedetti, un grand effort vers une libération, une résurrection intellectuelle, à laquelle il tendait depuis longtemps? Et parmi les raisons de son suicide, dans cet affolement devant les menaces d'une police qui n'était pas cependant meurtrière, ne reconnaît-on pas une reprise du même mal, l'infirmité morale d'un lettré élevé dans la peur de l'action, dans la peur du réel?

Quand on parle de faiblesse morale, il est impossible de ne pas songer à un autre poète, en qui tout le monde saluait alors le plus grand des poètes italiens vivants. Celui-là, type admirable de lettré, artiste de premier ordre, — aussi intelligent qu'on peut l'être sans effort, avait traversé les révolutions, servi le pape, la république, Napoléon et l'empereur d'Autriche, célébré les conceptions morales et sociales les plus opposées, — bref, vécu avec son temps comme il n'est pas possible de le faire mieux, jour par jour, avec une agilité infatigable : justement parce que, lettré le plus lettré de tous, il ne s'était pas plus intéressé à Pie VII qu'à Lazare Carnot, à Napoléon qu'à François, ne s'était jamais donné la peine d'approfondir une idée, de comprendre vraiment aucun système, bref avait vécu séparé de son temps comme par un mur de cristal, invisible pour beaucoup de gens et pour lui-même.

L'influence très grande de Vincenzo Monti, vrai centre de cette « république des lettres » dont nous parlions (il employait lui-même volontiers cette expression), a certainement contribué à détourner beaucoup d'esprits des grands

1. *Opere*, II, p. 197.

mouvements intellectuels, à retarder ou affaiblir ces mouvements. « Monti nous ramène au siècle de la pédanterie », dit Niccolini. Et en 1820 faisant allusion encore à Monti : « Les Puristes, qui veulent condamner notre raison à une perpétuelle enfance, sont les plus détestables Italiens [1] ». C'est Monti en effet qui a prolongé le règne de la poésie sans âme. C'est lui qui a provoqué et alimenté cette oiseuse querelle avec la Crusca, qui fit perdre tant de temps à tant de gens intelligents, et détourna l'attention de problèmes plus graves. Il suffit de lire la correspondance de Monti, pendant les années où nous sommes, pour se rendre compte que connaître Monti, admirer Monti, pouvait être bon pour l'éducation artistique, mais était d'ailleurs déplorable. Dans ces quelques centaines de lettres, écrites du même style abondant et clair, supérieurement facile, à des correspondants de toutes les provinces d'Italie, de toutes les sortes de gens cultivés : écrivains, professeurs, administrateurs, prêtres, avocats, gentilshommes, agriculteurs, — de tous les degrés d'intimité, depuis le gouverneur de Milan jusqu'à son gendre Perticari, toute la vie intellectuelle du grand écrivain transparaît : et l'on voit avec stupeur à quoi cette vie se réduit : questions d'art littéraire et de philologie, corrections d'épreuves, rapports avec les éditeurs et les directeurs de revue, compliments d'auteur à auteur ou querelles personnelles : il est rigoureusement exact de dire que Monti ne sort pas de là un instant : lui, placé de telle façon qu'il aurait pu, pour peu qu'il l'eût voulu, s'entretenir de tous les grands problèmes avec les personnes les plus compétentes dans chacun, — entouré de tant de respect, qu'un mot de lui aurait sans doute lancé en avant on ne sait

1. (Lettre du 30 déc. 1818), Vannucci, *op. cit.*, I, p. 432 (*ibid.*, p. 459).

combien d'intelligences et de bonnes volontés. Mais non, dans la république des lettres, pour son chef comme pour la plupart de ses membres, rien n'importe, rien n'existe que le choix des mots, l'arrangement des phrases, et le soin de la gloire littéraire. Ils n'essayent même pas de de donner le change, tant cette attitude leur paraît naturelle et louable. Monti écrit, le 27 octobre 1813, de Bologne[1] : « au milieu des terribles agitations présentes je vis ici aussi tranquille que possible, aimé bien au delà de mon mérite, — prié de ne point partir, — témoin quotidien de l'excellent esprit politique, de la concorde unanime qui règne dans tous les cœurs ». Point d'agitation dans son entourage immédiat : c'est l'essentiel pour lui, qui pense, comme Zannoni, que le lettré a besoin de vivre « à l'abri des tempêtes ». Le seul malheur est « que l'amour des études languit, ou, pour mieux dire, est paralysé tout à fait ». En 1813! — Un autre malade de littératurite, Mario Pieri, écrivait le 8 mars 1814, comme les Autrichiens venaient de faire leur entrée à Parme, où il demeurait : « Voici trois jours que je vis plus content que d'habitude.... Je passe une bonne matinée au lit avec les Satires d'Horace; puis je me lève, je déjeune; vers les trois heures de l'après-midi, je sors, et passe deux heures à la promenade, ou en visite chez les littérateurs mes amis[2] .... ».

Monti vit avec douleur la chute du gouvernement napoléonien, qui l'avait comblé d'honneurs. Mais le 4 janvier 1815 il écrit que ceux qui l'ont cru abandonné de la fortune, et l'abandonnent en ce moment, « reviendraient bien vite lui faire la risette, s'ils savaient

1. *Lettere inedite o sparse di V. Monti*, ed. Bertoldi e Mazzatinti, Turin, 1893, vol. II.

2. *Memorie inedite*, II, p. 77.

que grâce à la généreuse faveur des nouveaux maîtres, il est retombé sur ses pieds comme avant » ; si bien « qu'il se sent lié à ce gouvernement par une reconnaissance qui ne finira qu'avec la vie ». Ainsi, le *Mystique hommage* de 1815, venant après le *Barde de la Forêt Noire* de 1806, n'est pas seulement une pièce faite sur la commande du gouvernement autrichien succédant aux commandes de Napoléon, et il ne faut pas reprocher au poète d'avoir obéi par lâcheté et en violant sa conscience : on peut seulement admirer la constance tranquille avec laquelle Monti et les lettrés ses pareils s'en tiennent à leur point de vue particulier sur les événements de ce monde[1].

II. — ROMANTISME ET CLASSICISME

De cette « atmosphère artificielle », comme dit De Sanctis, il ne serait pas juste de rendre responsable le classicisme : bien plutôt l'arcadisme du siècle précédent. Mais la confusion qui fut faite alors entre les deux termes n'est pas de tous points regrettable, puisque les attaques des romantiques, même injustifiées, révolutionnèrent la république des lettres, et obligèrent le classicisme même à se renouveler. Et la querelle romantique, éclatant au lendemain de 1815, ne contribue pas peu à donner à l'esprit public sa couleur particulière.

Sa couleur, non point vraiment sa matière. On a dit et redit de nos jours, — et d'ailleurs, dès l'époque, certains s'en étaient aperçus, — qu'on a abusé du mot de romantisme, et qu'on lui a fait perdre toute signification précise, à force de l'étendre. Il y avait pourtant des raisons pour

1. Voir encore l'attitude significative de Monti dans l'incident de l'Amalaric (*Lettere inedite*, etc., p. 174, 179, 180) ; dans l'affaire Sgricci (*ibid.*, p. 194-199, 202-205, 215), etc.

qu'il ne fît pas fortune en Italie; pour qu'il y eût un sens, il fallait d'abord le détourner tout à fait de son sens originel; car si l'on pouvait en France, par opposition à la littérature classique, faire remonter les origines du romantisme à la littérature médiévale, aux épopées et aux romans populaires, en Italie la littérature, dès le moyen âge, s'était inspirée des modèles latins, et avait été tout de suite, par plus d'un point, ce qu'on est convenu d'appeler une littérature classique; pour les Italiens le rappel au moyen âge, thème favori des romantiques des autres pays, ne pouvait avoir la même valeur que pour ceux-ci; et tandis que nos romantiques n'hésitaient pas à condamner à peu près toute la production littéraire française entre Ronsard et eux, les romantiques italiens ne pouvaient pas ignorer qu'un fil solide reliait Dante à Alfieri et Monti, en passant par Pétrarque, Arioste, Tasse, Machiavel, Galilée, Parini. D'ailleurs, la conception classique, alors qu'on pouvait soutenir en France qu'elle n'était pas nationale, l'était chez eux indéniablement; elle y était en somme substantielle, indestructible, modifiable seulement. Et si l'on cherche à déterminer quels écrivains italiens ont été d'esprit et dans l'ensemble de leur œuvre, romantiques, et quels ne l'ont pas été, on trouve : qu'il y a nombre d'auteurs dont on peut dire qu'ils sont romantiques alors qu'ils ont toujours nié l'être, que d'autres, qui ont voulu l'être, ne l'ont pas été, — et aussi que presque tout le monde l'a été à un moment, ou que personne ne l'a été tout à fait, — qu'il y a dans tout classique un traître au classicisme et dans tout romantique un opposant à tout ou partie du romantisme. Et les plus récents manuels d'histoire de la littérature italienne s'empêtrent en des distinctions singulières entre « romantiques classicisants » et « classiques romanticisants ».

Quoi de plus romantique en effet que le lyrisme tour à tour orageux et mélancolique des *Dernières Lettres de Jacopo Ortis*? cependant Foscolo a protesté contre les théories romantiques de Manzoni, et l'application qu'il en faisait dans son *Carmagnola*. Et qui a fait ce poème au titre ossianesque : le *Barde de la Forêt Noire*, et l'a rempli de l'appareil cher aux romantiques : vastes paysages assombris par l'orage ou la nuit, chansons guerrières ou amoureuses, avec accompagnement de luth et de pleurs? c'est Monti, le représentant attitré de la poésie classique. Mais Manzoni, le chef officiel de l'école romantique, n'est-il pas l'esprit le plus mesuré, n'a-t-il pas horreur de l'orgueil, de la violence, de l'étalage du moi, et aussi du nuageux, de l'étrange, du fantastique, du mélancolique : bref, de bon nombre des éléments de la formule romantique? Or ce n'est pas donner une explication, que d'observer que le romantisme italien ressemble moins encore que le romantisme français aux romantismes anglais et allemand, — qu'il est un « romantisme latin », c'est-à-dire qu'il n'a pu échapper au besoin de mesure et de clarté qui domine les esprits de race latine. Il est impossible de mettre le romantisme italien d'accord avec lui-même pour peu qu'on s'écarte de quelques points précis. C'est ainsi qu'on pourra disserter très vainement sur le romantisme de Manzoni, à moins qu'on ne se borne à dire qu'il est romantique par la technique de son vers et de sa prose, par certaines préférences intellectuelles, — aussi parce qu'il déclare lui-même être romantique; et que pour le reste il est... Manzoni. Déterminons donc brièvement ce qu'est le romantisme italien dans son acception la plus stricte, et de quelle façon il a influé sur le mouvement intellectuel de l'époque.

Car le romantisme n'est pas ce mouvement même, —

il n'en est même pas la moitié, le classicisme étant l'autre. Il est bon de dire clairement cela : la plupart des critiques et des historiens de la littérature, aujourd'hui encore, malgré beaucoup de restrictions, continuent de donner cette fausse impression. Certes il se produit à cette époque, en Italie comme en France, il se fera surtout après 1830 un grand effort de rénovation intellectuelle : dans l'art, dans la philosophie, dans la morale, dans les études scientifiques même et dans la politique; en Italie il s'agit en plus d'une résurrection nationale. Or on a voulu que le romantisme fût tout cela. Ce n'est pas vrai. Les romantiques de Milan ont fait croire que romantisme était synonyme de libéralisme et de patriotisme; il paraît qu'à Milan tout le monde le crut en effet. A Florence tout le monde ne pensait pas ainsi; et si la rédaction de l'*Antologia* se déclara pour le romantisme, ce fut avec une grande modération. Ces gens sentaient que sans le romantisme, libéralisme, nationalisme, rénovation religieuse, restauration de certaines études, bref, les éléments les plus importants de la vie intellectuelle de ce temps-là, n'auraient pas moins existé. A moins d'édifier un concept philosophique, abstrait, du romantisme[1] (ce qui est permis d'ailleurs, mais n'entre pas dans le cadre de notre étude), nous ne pouvons voir dans le romantisme autre chose qu'un mouvement littéraire, qui impose une formule, ou plutôt un ensemble de formules artistiques, et des thèmes spéciaux.

Il apparaît d'abord très nettement aux Italiens comme une invention étrangère, dont il s'agit de savoir s'ils doivent la prendre, — et ce qu'ils doivent en prendre et en laisser. Non pas qu'avant 1816, date où la question fut posée dans

1. B. Croce, dans la *Critica*, 1906, p. 241-245.

les milieux littéraires, il n'eût pas été déjà fait allusion à des théories nouvelles, qui étaient dans l'air, ayant passé les Alpes en avant-coureurs, et sans faire trop de bruit. Mais quand Mme de Staël insère dans le premier numéro de la *Bibliothèque italienne* cet article fameux, où elle déclare aux Italiens que leur littérature est décrépite, et qu'ils doivent maintenant faire des traductions, en attendant d'être capables de créer une littérature vivante, on comprend tout de suite que le moment est venu de choisir. Les uns, choqués de cette façon, après tout assez discourtoise et déplaisante, de leur faire la leçon, répondent que les Italiens n'ont rien à envier à personne. D'autres répliquent que si la leçon est désagréable, elle est juste, et que la littérature présente de l'Italie est en effet à renouveler : et Berchet prend texte de deux ballades de Bürger pour établir la doctrine nouvelle. Quels sont les points essentiels de cette doctrine?

En règle générale, renoncer à la littérature de pure forme, mettre dans les écrits en vers comme en prose le plus de pensée et de sentiment possible, exprimés simplement, d'une façon accessible à tous. Ne pas rechercher une perfection artificielle, renoncer aux modèles d'art traditionnels, à la convention, pour observer et reproduire la nature, ainsi que l'ont fait de grands écrivains anglais et allemands. En particulier : briser les règles classiques de l'art dramatique, — mettre au rancart l'attirail mythologique, — cultiver quelques genres jusqu'à présent presque inconnus aux Italiens, le roman surtout.

C'était à peu près tout. Il y avait d'ailleurs là de quoi créer une littérature diamétralement opposée à l'ancienne. Mais les novateurs eux-mêmes disaient qu'on pouvait trouver dans les chefs-d'œuvre de la littérature italienne à tous les âges, maint exemple de l'application de leurs

principes, et ils ne reniaient presque aucun des chefs-d'œuvre classiques. Cependant il ne s'agissait pas non plus d'en refaire de pareils. Ils disaient aussi que la *Divine Comédie* ou le *Roland Furieux* étaient des œuvres immortelles, parce qu'elles exprimaient la pensée et l'imagination de leur temps, — que la littérature actuelle devait être l'expression du temps présent. Or les caractères intimes du romantisme : personnalisme excessif, mysticisme, imagination fantastique ou grotesque, sentimentalité et vague mélancolie, correspondaient à un état d'esprit en somme rare en Italie dans ce temps-là, qui ne se répandirent que dans un certain milieu littéraire, et qu'on y sent là même artificiels, sauf rares exceptions.. On les trouverait plutôt chez Dante, chez Pétrarque, dont l'école nouvelle prétendait bien qu'ils étaient les premiers romantiques italiens, — sans s'apercevoir que, dans ce sens-là, ils étaient les premiers et les derniers, ou à peu près. Ni Manzoni, ni Pellico, ni aucun des romantiques de marque ne le fut dans le sens où l'on pouvait dire que Dante l'avait été. Ils ne furent romantiques que sur certains points, tandis que sur d'autres ils suivaient le courant traditionnel de la littérature italienne. L'Italie n'eut pas de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Théophile Gautier. Elle eut Manzoni, Leopardi, Giusti, Mazzini, qui sont aussi grands ou aussi intéressants, mais dont il est moins essentiel de savoir s'ils ont été ou non romantiques.

Ceci ne veut pas dire que le mouvement romantique n'ait pas été important en Italie. Il l'a été d'abord dans la mesure de l'importance qu'on lui a attribuée alors, — de l'intérêt avec lequel le public a suivi les polémiques, accueilli les œuvres qui se réclamaient de l'une ou de l'autre doctrine. Quelle qu'ait été la substance du romantisme, il a été un fort excitant intellectuel ; et même la lutte

seule entre les deux conceptions, à travers beaucoup de discussions et de dissertations oiseuses, aurait suffi à faire un courant d'air rafraîchissant : on voit classiques et romantiques, en dépit de leur hostilité, attirer l'attention publique sur les mêmes sujets d'étude : par exemple sur l'histoire nationale, — ou sur les sciences sociales : cela pour le renouvellement de l'art littéraire, chacun au nom de sa propre doctrine. En réalité ni le classicisme ni le romantisme ne sont cause plus l'un que l'autre du regain des études historiques ou sociales, mais ils ont contribué à les remettre à la mode. — Bien qu'on eût commencé beaucoup avant 1815 à traduire Shakespeare, Ossian, Sterne, Gœthe, Wieland, Gessner, Chateaubriand, Mme de Staël, la mode romantique fit qu'on traduisit, qu'on lut davantage les littératures vivantes et spécialement les livres récents, ce qui changea les habitudes du public italien, jusqu'alors assez lent à recevoir les importations étrangères. Certains esprits, d'une qualité peu fréquente en Italie, Mazzini, Guerrazzi, ne se seraient probablement pas développés dans le sens où ils le firent, s'ils n'avaient été romantiques, s'ils n'avaient pas, par exemple, considéré Byron comme une sorte de prophète, s'ils n'avaient pas retenu qu'une sorte d'effervescence, d'exaspération intérieure est une des plus nobles attitudes de l'esprit humain [1]. Le romantisme, qui n'était pas une philosophie spiritualiste, et qui n'avait pas partie liée avec l'esprit religieux, a cependant aidé à l'essor de l'un et de l'autre, parce que d'une façon générale il invitait à toutes les nouveautés, et aussi parce qu'il prônait les sentiments simples et spontanés, — et encore, tout simplement parce qu'ailleurs et en France particulièrement il y avait alliance entre lè roman-

1. Voir chap. VII.

tisme et la renaissance spiritualiste et religieuse. — Il faut encore savoir gré au romantisme italien d'avoir fourni, au moment où l'instruction, ou tout au moins le goût de la lecture allaient se répandre dans le peuple, des livres de grande valeur que le peuple pouvait lire, et contribué ainsi à l'éveil de couches sociales jusque-là inertes. Enfin tout le monde sait qu'il a servi à la cause nationale, en masquant, sous couleur d'agitation littéraire, l'agitation politique, soit qu'il ait été un instrument entre des mains conscientes, soit que par le principe de rébellion qui était dans la doctrine, il ait encouragé sourdement l'esprit révolutionnaire.

Quant au classicisme, il était, chez certains, la doctrine de l'art pour l'art, — chez tous au moins le culte passionné de l'art. Mais il semble que ce fût chez les Italiens l'expression d'un instinct profond, qui se manifestait depuis des siècles, et peut-être ne mourra jamais. Le beau, on l'a dit mille fois, et c'est vrai, attire ce peuple plus fortement qu'aucun autre, sous ses formes les plus simples ou les plus raffinées, et aussi bien aux époques où le goût est chez lui le plus corrompu. Il faut comprendre que la création artistique est pour l'Italie un besoin national, que l'esprit public sent vivement que quelque chose d'essentiel manquerait, si quelqu'un, d'un côté ou de l'autre de l'Apennin, n'était pas en train de produire un chef-d'œuvre. Et c'est une joie nationale qui s'empresse autour du chef-d'œuvre, plus fervente et unanime qu'ailleurs. Aux alentours de 1815, il est un homme que l'Italie révère comme un Dieu, qu'elle met au-dessus de tous ses écrivains, de ses penseurs, de ses savants : c'est le sculpteur Canova. On trouve, dans la *Biblioteca italiana* de cette année, une lettre à Nicolas Bettoni sur la collection de gravures entreprise par le fameux éditeur : *Ritratti d'illustri*

Italiani viventi. On y voit la liste de tous ceux que l'Italie considérait en 1816 comme ses grands hommes. Cicognara, l'auteur de la grande *Histoire de la sculpture*, l'historien Botta y sont longuement célébrés, Monti aussi, bien entendu, et Volta. Mais le plus adoré de tous est Canova : « le délice de l'univers, l'homme dont ce siècle voudra porter le nom[1] ».

Signe d'une disposition des esprits particulière. Le classicisme, considéré comme le gardien de la tradition artistique contre le romantisme, qui veut mettre au-dessus du beau le réel ou même l'utile, ne pourra pas être tout à fait vaincu. Certains penseurs, des plus sérieux et des plus passionnément désireux du bien de leur pays, sentiront le besoin, le devoir de le soutenir : en tête de tous, Leopardi. Le classicisme, pendant la période qui nous occupe, est plus qu'une tradition qui dure. Il s'épure et s'affermit sous les coups du parti adverse; on voit peu à peu disparaître les « classicisants » bornés et stupides, — en même temps d'ailleurs que les romantiques échevelés. Quand Fauriel écrit[2] que Hermès Visconti lui semble avoir fort bien défini le romantisme en posant la question suivante : « quel peut être le caractère de la poésie de nos jours, étant donné qu'on veut la débarrasser de tout ce qu'elle contient de conventionnel, et la fonder sur les éléments poétiques qui vivent encore, d'une vraie vie, dans nos âmes? » Fauriel, ne songe pas qu'au même moment plusieurs écrivains du groupe classique, en Italie, cherchent à résoudre le même problème. Il y a dans l'air un sens de la mesure et de la raison, que le classicisme, théorie artistique, n'a pas créé, puisqu'il n'en est qu'une expression, — mais dont il aide les bons effets.

1. Voir p. 147.
2. De Gubernatis, *Fauriel e Manzoni*, p. 145.

Il aide aussi à conserver une foule de thèmes : souvenirs de l'antiquité héroïque, décors mythologiques, conceptions philosophiques ou morales provenant de la civilisation païenne, — qui sont pour l'Italie un vrai trésor national : matériaux depuis longtemps assimilés, et qu'on n'aurait pas rejetés sans grand dommage. Nous verrons comment certains sauront en user.

Enfin, contre le romantisme catholicisant, le classicisme, bien qu'il n'y ait pas non plus partie liée entre lui et le rationalisme, n'est pas sans utilité pour la défense de l'esprit laïque, le maintien d'une partie de la tradition philosophique du XVIIIe siècle. Mais il se trouve qu'ici le classicisme, qui se dit une doctrine essentiellement nationale, aide à la survie d'une influence qui avait été toute-puissante en Italie quelques années encore auparavant, et qu'il combattait d'autre part : l'influence de l'esprit français.

III. — L'ESPRIT FRANÇAIS

Il ne s'agit pas ici de départager l'influence de Voltaire, de Montesquieu et de Rousseau, — celle de Condorcet ou de Mme de Staël. Il existe une façon de penser, un ensemble d'opinions qui résulte de l'influence combinée des publicistes français du XVIIIe siècle et de certains écrivains anglais par leur intermédiaire : c'est ce qui nous intéresse. Cet esprit est français, non pas seulement parce que certains, qui l'ont et essayent de le répandre chez leurs compatriotes, ont occupé des situations importantes dans les républiques révolutionnaires, ou dans le royaume d'Italie, ou ont été fonctionnaires de l'Empire. Nous savons que le peuple les désigne volontiers sous le nom de jacobins. Mais le jacobinisme, c'est-à-dire le démocratisme autoritaire et

violemment anticlérical, n'est pas la seule forme de l'esprit français; même, après 1815, il n'y a plus guère de jacobins à proprement parler, et les souvenirs de la période révolutionnaire ne sont pas ceux qu'on rappelle le plus volontiers.

Ce qu'on admire et ce qu'on exalte plus haut que toutes choses, quand on a l'esprit français, c'est le xviiie siècle, le siècle des lumières, le siècle exceptionnel, gigantesque, qui a révélé l'humanité à elle-même et ouvert toutes grandes les portes de l'avenir, — le siècle où les idées ont foisonné et circulé avec une intensité inouïe, où les nations se sont pénétrées, et où ont été jetées les bases de la paix et de la fraternité universelles [1]. Un collaborateur de la *Bibliothèque italienne*, laquelle, subventionnée par l'Autriche, n'est pas suspecte de tendances progressistes, reproche au comte Bava di S. Paolo, auteur d'une *Vue historique et philosophique sur les transformations et les progrès des sciences, des arts et des mœurs jusqu'au XVIIIe siècle*, de n'avoir point voulu parler du xviiie siècle alors qu'il écrivait au début du xixe siècle : « c'est-à-dire à l'époque où s'offrait tout entière à son regard la carrière éclatante du siècle passé [2] ». Quand on pense ainsi, on le dit bien haut, car ce n'est pas une opinion ouvertement subversive et punissable, et cependant trop de gens puissants voudraient maintenant l'étouffer. Empêcher qu'on n'étouffe les « grands principes » sous le prétexte que la révolution sortie d'eux a fait faillite et pour des raisons de conservation sociale : voilà le premier désir de ceux qu'anime la « *genialità francese* ».... Ils ne sont pas des novateurs à proprement parler; ils ne cherchent pas à établir, sur les données du siècle passé, un système adapté aux expériences

1. Voir les rapports de Ridolfi à l'Académie des Géorgophiles (*Atti*, etc., XII, 14; XIII, 120).
2. 1816, p. 411.

faites et aux besoins présents; leur rôle n'est pas si grand; ils ne créent pas, ils sont seulement une influence, parce que ce qu'ils défendent est déjà une tradition. C'est une des raisons pour lesquelles ils s'attachent si fort à la pensée française, généralisatrice et vulgarisatrice, négligeant en somme l'effort fait par les Italiens eux-mêmes au XVIIIe siècle, effort remarquable cependant : justement, la pensée de Vico est trop intuitive, et, pour un Gioja, malaisément assimilable.

Pour eux, tout se résume dans ce mot : philosophie, auquel ils donnent le sens le plus vaste, les acceptions les moins attendues. On peut lire dans Gioja[1] que c'est à la philosophie qu'on doit les améliorations apportées à la construction des cheminées : tout rentre dans le domaine de la philosophie, tout doit y rentrer, car son caractère essentiel est d'être un système qui, régissant avec quelques principes toute l'activité humaine « assure d'une façon très simple et tout à fait nécessaire le bonheur universel ». Ces principes, on sait quels ils sont : rejet de toute croyance non contrôlée par la raison, guerre au préjugé et aussi au scepticisme (appelé alors : pyrrhonisme), développement infini et souverain de la science, diffusion de l'esprit de tolérance et de justice, amour de l'humanité, foi profonde dans le progrès. Tel est le credo que l'avocat Lorenzo Collini, haï de la police granducale, développe devant ses collègues des Géorgophiles dans la séance solennelle du 17 octobre 1817[2] : l'invention de l'imprimerie et celle du paratonnerre, la guerre d'indépendance de l'Amérique, Dugald Stewart, Adam Smith, Descartes, Locke, Leibniz, Galilée, la nature et les droits de l'homme passent au fil de ses phrases grandiloquentes, dans un pêle-mêle tout ency-

1. *Nuovo Galateo*, ed. de Milano, 1848, p. 24.
2. *Atti dell' Accademia dei Georgofili*, t. X, p. 8.

clopédique. Assurément ce discours n'est pas un programme, et les opinions de l'avocat Collini ne constituent pas une doctrine. Et quand le jeune Guerrazzi a reçu des mains de son père une malle[1] qui contient (avec Ossian et les *Mille et une Nuits*), Bacon, Voltaire, Montesquieu, une collection de Voyages et d'Histoires naturelles, et qu'il a lu et assimilé tout cela avidement, il n'a pas non plus dans la tête une doctrine : mais il a, en un sens, mieux que cela : le goût de la vie intellectuelle intense, un grand besoin de vérité, un grand désir de justice, le sentiment de la dignité et de la force de l'homme, et une conception du monde qui, pour n'être pas sans chimère, est du moins assez large, et tout orientée vers l'avenir.

Il est d'autant plus utile d'enregistrer cette marque de fabrique de la « philosophie » française, que l'œuvre du XVIIIe siècle contenant une quantité immense de vérité, personne, bien entendu, ne peut la répudier tout à fait, et que même chez ceux qui s'en écartent il est facile de retrouver les traces évidentes de son influence. Mais qu'il y ait, après 1815, en Italie, des gens qui pensent, sur les questions morales et sociales, à peu près comme on pensait quarante ans auparavant dans les salons parisiens, voilà ce qu'il faut relever. Ces gens-là ne sont déjà plus très nombreux, et il y en aura de moins en moins. Ils ne sont plus, comme on dit, dans le mouvement, — ou, pour mieux parler, le mouvement n'est plus en eux. Ils subsistent cependant, témoins d'un âge trop vite disparu; car, malgré tout ce qu'on peut dire contre *l'Esquisse sur les progrès de l'esprit humain*, en face du livre de Pellico sur les *Devoirs des Hommes* il sera difficile de ne pas la regretter. Et ces survivants, ces démodés font encore impression; ils font

1. *Memorie di F. D. Guerrazzi*, Livorno, 1848, p. 41.

encore des disciples, qui leur prendront, non tout, du moins une part de leur inspiration.

Par exemple, si l'on ne savait quels bizarres mélanges intellectuels sont possibles, on se demanderait ce que la génération nouvelle a pu tirer du *Nouveau Galathée* de Melchior Gioja, dont les rééditions se sont succédé pendant longtemps encore sous la Restauration et furent répandues dans toute l'Italie. Il y en a une de 1848, dont l'éditeur, qui est imbu — ou veut le paraître — de la religiosité que le néo-catholicisme a mis à la mode, ajoute ci et là, au bas des pages, quelques notes rectificatives, entre autres celle-ci, que la philosophie du XVIIIe siècle, quoi qu'en dise Gioja, n'a été profitable ni à l'humanité ni à la morale, puisqu'elle a foulé aux pieds les plus saintes autorités.... Alors, pourquoi réimprimer une page du *Nouveau Galathée*? Car c'est la « philosophie » en préceptes, que ce curieux petit livre; et probablement il faut aller jusqu'au début du XXe siècle pour retrouver un traité de morale pratique, à l'usage du grand public, aussi délibérément laïque et rationaliste que celui-là.

Le *Nouveau Galathée* ne veut être qu'un manuel de politesse. Par la politesse, l'auteur entend toutes les règles concernant les rapports sociaux en général. Mais les devoirs de l'homme envers ses semblables, ce sont ses seuls devoirs, ou peu s'en faut, ou du moins tous reviennent à ceux-là. Ainsi le Galathée, sous couleur de leçons de politesse, établit, sans en avoir l'air, toute la morale de l'homme moderne. De la religion, il n'est guère question que dans un chapitre secondaire, où sont cités des exemples d'intolérance ou de superstition. L'homme moderne n'existe que par la société. L'homme primitif (n'en déplaise à Rousseau) était barbare et féroce : c'est la « raison sociale » qui l'a amélioré, et, en progressant elle-même, le rendra parfait un jour [1]. D'ailleurs

1. *Nuovo Galateo*, p. 9.

la seule raison que nous ayons de ménager nos semblables et de vouloir leur bien, c'est « la somme des services espérables, unie au sentiment habituel de notre faiblesse[1] »; mais cette raison est plus que suffisante, la solidarité humaine étant absolue. Au fond, il n'y a pas de règles préétablies, en morale, il n'y a que des faits, qu'il faut connaître[2]; il faut savoir, par exemple, que « jamais, à égalité de circonstances, le mérite pauvre n'obtiendra le même crédit qu'un habit brodé », que par suite le christianisme nous abuse quand il nous enseigne que l'esclave peut être, moralement, l'égal d'un roi : « l'état de servitude a toujours été et sera toujours un état d'abjection » : la dépendance, le salaire misérable mettant l'homme hors d'état d'être utile à ses semblables, c'est-à-dire de remplir son devoir d'homme.

Ainsi le premier précepte de cette morale est celui-ci : savoir; connaître le plus précisément possible les conditions de la vie sociale, afin d'y jouer le rôle le plus actif possible. Mais pour bien savoir, il faut être intelligent : ceci est encore un précepte; du moins il est clair que pour Gioja la valeur morale d'un homme n'est pas distincte de sa valeur intellectuelle; les défauts d'intelligence, de mémoire, de raisonnement sont mis par lui sur la même ligne que le défaut de bonté, ou de pudeur, ou d'autres qualités que la tradition chrétienne nous habitue à considérer comme plus morales que les premières[3]. Et si l'obligation de s'instruire est au premier rang des devoirs, on ne voit pas pourquoi Gioja n'indiquerait pas, — comme il le fait, le genre d'instruction qui lui paraît le plus conforme aux intérêts de la société moderne, et l'on n'est pas surpris d'entendre qu'il con-

1. *Nuovo Galateo*, p. 10, 45, 46.
2. *Ibid.*, p. 54.
3. *Ibid.*, p. 72 à 75.

damme le système classique, et veut que l'instruction soit fondée sur l'étude des sciences et des langues modernes[1].

Autre principe : en morale, comme dans la loi civile, les conséquences d'une action déterminent sa gravité. Ainsi, dit Gioja, qui tient à se faire comprendre par des exemples familiers, et que le ridicule n'effraye pas, — ainsi, dire qu'une jeune fille a une haleine nauséabonde, c'est plus mal que de dire la même chose d'une femme mariée, parce que c'est faire courir à la première un risque que la seconde ne court plus, celui de ne pas trouver de mari[2]. C'est aussi un devoir que de se bien porter, et l'hygiène est une partie très importante de la morale[3]. D'une manière générale, la prospérité individuelle et surtout la prospérité sociale sont en rapport étroit avec la morale[4]: entendez que tout ce qui est contraire au développement économique d'une nation est immoral, et inversement. « La corruption est en rapport direct du manque de civilisation » : voilà une formule de Gioja[5]. Il se fâche contre un moraliste, qui félicitait le peuple de Londres de prendre plaisir à jeter de la boue sur les habits des élégants à la promenade : pour lui le luxe, source d'activité industrielle, n'est pas immoral, il est même une condition de moralité[6]. Outre toutes les raisons qu'il donne pour fonder le précepte de la pudeur féminine, il trouve encore celle-ci, qui semble être pour lui la plus forte : que cette vertu alimente plusieurs industries; fabrication de voiles, fichus, etc. Il y avait là, après tout, une intelligence de la complexité de la vie, de la pénétration du physique et du moral, —

1. *Nuovo Galateo*, p. 97, 98.
2. P. 48.
3. P. 29, 30.
4. P. 77.
5. P. 133.
6. P. 133.

une inspiration positive et scientifique, en un mot, un sens social qui étaient choses de grand prix, et l'on comprend que Gioja sur la fin de ses jours (il mourut en 1829) soupirât tristement, en voyant que de plus en plus on abandonnait la « philosophie ».

Il est cependant un point qui reste acquis pour toujours : c'est précisément ce sens social. Il ne sera bientôt plus permis à qui pense et à qui écrit de se tenir à l'écart des préoccupations présentes, de se désintéresser des problèmes qui touchent au fonctionnement de la société. Chez beaucoup, ce ne sera qu'une attitude, un sacrifice fait à la mode; mais un Monti même est obligé de le faire. Et ainsi, bon gré mal gré, le nombre des idées en circulation, la monnaie courante de la pensée, augmente considérablement. La « littérature civile », comme on dit alors, envahit la littérature proprement dite, et tend à l'absorber. On doit cela aux Encyclopédistes et à leurs disciples : le romantisme, qui fait de la littérature civile un des points de son programme, formule ainsi une des fortes tendances de l'esprit public.

Et c'est encore le système cher au XVIIIe siècle français, le sensualisme, qui est, et restera quelque temps, la base de l'opinion commune, en matière philosophique. Le kantisme ne fera jamais beaucoup d'adeptes en Italie; le spiritualisme à la nouvelle mode française n'y est pas encore assimilé. Donc l'influence intellectuelle de la doctrine de Condillac et de ses disciples est toujours grande; c'est elle qui est la doctrine officielle, non pas seulement dans les écoles, mais pour tout le public éclairé; c'est la doctrine des revues et des académies. En 1817 paraît la première traduction des *Éléments d'Idéologie*; la *Bibliothèque italienne*, le plus important périodique de la péninsule, en fait un long et enthousiaste compte

rendu[1] : « bien que ce ne soit pas l'habitude de la *Bibliothèque italienne* de rendre compte d'œuvres étrangères, celle-ci mérite une exception, parce que c'est une de ces œuvres classiques comme il n'en paraît que de loin en loin, et qui marquent une étape glorieuse dans le progrès de l'esprit humain ». Seulement, pour réparer ce qu'il pouvait y avoir, dans le livre de Destutt de Tracy, de négligence à l'égard des vérités révélées, l'éditeur de cette traduction avait ajouté au texte original quelques chapitres sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Le rédacteur de la *Bibliothèque* l'en félicite. Telles étaient, en cette matière, les préférences du public, voire du public ecclésiastique, dont le goût s'accommodait, depuis longtemps déjà, d'une philosophie à tendances scientifiques à laquelle on rattachait tant bien que mal la métaphysique catholique.

Un de ces chapitres supplémentaires était extrait du *Manuel de philosophie* du P. Bini, professeur à l'Université de Pérouse[2], et très en vogue alors. Ce P. Bini était aussi un disciple de Condillac. De malicieux critiques insinueront seulement, à propos de son *Manuel*, que le lien qui unit sa démonstration des dogmes catholiques au reste de sa philosophie n'était peut-être pas des plus serrés. Mais les temps ne sont pas encore révolus. Giordani écrit en 1822 « que les deux volumes des *Éléments de philosophie* de Gioja lui plaisent grandement, non pas que le style y soit fin, ni la pensée extraordinairement pénétrante, mais parce qu'ils contiennent un excellent système d'éducation » ; il y voit « un *Émile* plus facile à comprendre, plus développé, plus pratique, tout à fait adapté au temps présent[3] ». Entre Rousseau et Gioja, il y a un abîme, que Giordani, à dis-

1. Mai 1818.
2. Paru à Pérouse en 1815.
3. *Epistolaris*, t. V, p. 152.

tance, n'aperçoit plus. Mais il nous donne ainsi la mesure de l'influence de l'œuvre française du XVIIIe siècle, se prolongeant dans l'Italie d'après 1815.

IV. — ALFIÉRISME

Il n'est pas besoin de démontrer combien était populaire l'œuvre de celui que l'on appelait dès 1802 le premier des patriotes italiens. Popularité bruyante du vivant même du poète, mais qui croît encore après sa mort; à partir de 1815 les éditions de ses ouvrages se multiplient d'une façon extraordinaire : les *Tragédies* sont rééditées successivement ou simultanément : en 1817 à Lucques, à Florence; en 1819, à Pise; en 1820 à Florence, à Milan, à Pise, et avec la date : Italie; en 1821, à Florence, à Pise; en 1823 à Milan, etc. La *Vie* aussi est entre toutes les mains (édition de Florence 1815, Florence 1822, Milan 1823, etc.). Voici un personnage, aux traits exceptionnellement originaux et énergiques (et qu'il a pris soin d'accuser lui-même) — qui est entré tout entier ou, du moins, tel qu'il a voulu paraître avec ses idées essentielles, ses amours et ses haines, et ses préjugés, et les grandes et les petites aventures de sa vie, et quelques centaines de ses vers, dans la mémoire des gens de ce temps, y revit fortement, y tient la plus grande place, quand il ne leur sert pas à proprement parler de père intellectuel, et de modèle de tous les instants.

Il était né[1] au milieu du XVIIIe siècle, en Piémont, à une époque où le Piémont était un des États italiens les plus

1. *Vita, Giornali e Lettere di Vittorio Alfieri*, ed. Teza, Firenze, Le Monnier, 1861.

fort opprimés, par une royauté excessivement militaire et cléricale. Adolescent, il fut interné, — « encagé », dit-il, à l'Académie de Turin, pendant huit ans : huit ans de « non-éducation », pendant lesquels il prit des habitudes de paresse et d'ostentation, dont il devait avoir beaucoup de peine à se défaire. Il en sortit très ignorant, mais plein de rancune contre un système routinier et inintelligent, contre les prêtres qui le lui avaient appliqué. Son père étant mort depuis longtemps, sa mère ne quittant plus Asti, il vécut quelque temps seul à Turin, dans une grande dissipation. Il s'ennuya, se prit d'un vif désir de voir du pays : les difficultés qu'il eut à obtenir de son tuteur l'argent nécessaire, et du gouvernement la permission de franchir la frontière ne firent qu'augmenter son envie de s'éloigner le plus loin et le plus longtemps possible d'une patrie où il se sentait mal à l'aise. Les démarches, les sollicitations auxquelles il dut se plier, lui laissèrent un souvenir odieux : « Il fallut courber l'échine. Par bonheur, cela ne m'empêcha pas de me redresser ensuite, et tout entier[1] ». Cette résolution, prise à dix-sept ans dans un mouvement d'impatience juvénile, était profondément conforme à sa nature, qui dès ce moment se révèle. Il était vrai, qu'elle n'était pas faite pour s'accommoder d'un petit pays, d'une petite société, de petites obligations et de petites pensées. Une de ces natures spontanées et entêtées que la vie exaspère plutôt qu'elle ne les modifie. Dans ses Mémoires, après avoir raconté les épisodes saillants de son enfance et de sa première jeunesse, il conclut : « En somme, à travers les excès provenant du feu du jeune âge, de l'oisiveté, du manque d'éducation et du manque de frein, on pouvait découvrir chez moi un certain penchant

1. *Vita*, ed. cit., p. 54.

pour la justice, l'égalité et pour la générosité de cœur ». De ces excès du jeune âge, qu'il juge avec tant d'indulgence, le résultat durable sera — au moins dans les intervalles de la « générosité de cœur » — beaucoup d'égoïsme, ou, si l'on veut, une faculté marquée de vivre avec soi-même et pour soi; un fort instinct qui le portait à fuir tout engagement et toute responsabilité; un amour-propre qui ne s'oubliait jamais. Mais aussi : une vive répugnance pour toute vulgarité, un amour du noble et du beau vite porté jusqu'à l'enthousiasme, une grande force de mépris et de colère. Tout cela servi par une intelligence lumineuse, mais point subtile ni trop large. Ce n'était pas là, sans doute, une pâte d'homme de qualité tout à fait supérieure : il y avait cependant de quoi faire, les circonstances aidant, une de ces individualités exceptionnelles, qu'un instinct en partie inconscient entraîne bien au delà d'elles-mêmes, dont l'œuvre, exempte de leurs propres faiblesses, est investie d'une puissance énorme et imprévue.

Il se mit à parcourir l'Europe, d'étrange façon. Ignorant, ne sachant pas observer et réfléchir, s'intéressant à peu de choses, sauvage au point de ne vouloir presque jamais se servir des lettres de recommandation qu'il avait, il fit surtout, à travers la France, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Russie, l'Espagne, de longues courses à cheval sur les routes, avec de courts arrêts dans les villes, sauf un grand séjour à Londres : une impatience nerveuse, qu'il garda longtemps, lui rendait insupportable une demeure prolongée, et le poussait toujours en avant. Quelques aventures sentimentales, deux ou trois solides liaisons d'amitié furent pour lui les seuls événements intéressants de ces six ans de voyage dans tous ces pays, dont il ne voulut ou ne put connaître ni les habitants, ni les œuvres d'art, ni la littérature, ni même

la langue. Tout cela, c'est lui-même qui nous le dit. — Et qu'il soit revenu de ces voyages profondément changé, ou plutôt développé, c'est justement cela qui est intéressant. Assez d'autres parmi ses compatriotes rapportaient de leurs pérégrinations des cahiers remplis de notes et de projets; nous verrons, quelque cinquante ans plus tard, Capponi revenir d'Angleterre avec tout un plan pour la régénération intellectuelle de son pays : Alfieri songe bien à visiter des écoles, ou à regarder comment se rédigent les grandes Revues! Il rapporte seulement quelques opinions aussi fortes que peu sérieusement établies, et quelques désirs véhéments.

Quand il avait quitté l'Italie, il ne l'aimait pas, ou du moins la tenait en piètre estime. « Ayant connu des Anglais à Turin, ayant entendu souvent faire l'éloge de ce peuple, de sa richesse et de son influence politique, et, d'autre part, voyant l'Italie sans vie, les Italiens divisés, faibles, et avilis, j'avais grand honte d'être Italien, et ne m'intéressais pas du tout aux affaires de l'Italie. » A tel point qu'il en ignorait en somme la littérature et même en possédait la langue assez mal, la bonne société turinoise ne parlant guère que le français. Or, cette mauvaise humeur qu'il avait contre l'Italie, tant qu'il y avait demeuré, se retourna contre les pays étrangers quand il y eut pénétré : et du même coup il réhabilita l'Italie. Il avait commencé sa tournée par la France et Paris : après cinq mois il s'en était allé, « fatigué de Paris, quoique je n'en connusse guère que les rues, et en somme beaucoup refroidi de mon ardeur de voir des choses nouvelles, les trouvant toujours de beaucoup inférieures, non seulement à ce que mon imagination m'avait représenté, mais aux choses déjà vues en divers endroits d'Italie : et c'est à Londres que j'achevai d'apprendre à bien connaître et à bien apprécier Naples, Rome, Venise,

Florence[1] ». Les appréciait-il vraiment si bien? On en peut douter; mais il l'a cru et l'a dit; on entendit un Italien, revenant de visiter les nations d'Europe les plus fortes et les plus prospères, déclarer à son pays impuissant et humilié qu'il était au moins aussi beau, aussi noble, aussi sympathique que les autres.

Et les rares observations que fait Alfieri sont significatives. Ce qui le frappe dès le premier regard qu'il jette sur une nation, c'est justement ce pour quoi il avait abandonné le Piémont : c'est le peu de liberté qu'on y possède. C'est pour cela que seule l'Angleterre trouve grâce à ses yeux, — non pas qu'il connaisse bien sa constitution; mais il a reconnu, à la prospérité du pays, aux manières des gens, que le gouvernement y est plus respectueux qu'ailleurs de la dignité de l'homme (de l'homme de la bonne société, bien entendu). Il a un curieux flair de la liberté. Il arrive un jour en Russie, et là, « excepté les barbes et les chevaux[2] », tout lui déplaît; il ne veut voir âme qui vive, pas même quelques jeunes Russes qu'il avait connus à l'Académie de Turin; il refuse obstinément de se laisser présenter à l'impératrice Catherine, malgré sa réputation de souveraine libérale.... Plus tard, cherchant à s'expliquer son étrange conduite, il trouva que sa haine instinctive de la tyrannie avait dû lui faire sentir le véritable état de la Russie, le despotisme maintenu malgré les promesses, la barbarie sous le masque européen. Revenant par la Prusse, il a la même impression et passe sans s'arrêter, « sacrant contre Russes et Prussiens, et contre tous ceux qui, sous leur mensongère figure d'hommes, se laissent malmener pis que des brutes par leurs tyrans »; et traversant un

1. *Vita*, ed. cit., p. 75.
2. *Ibid.*, p. 94.

ancien champ de bataille entre Prussiens et Russes, « où tant de milliers de l'un et de l'autre troupeau furent délivrés du joug en laissant là leur peau », il conclut que « les esclaves ne sont vraiment bons qu'à faire du fumier[1] ». Quelque temps auparavant, passant à Vienne, il avait refusé d'aller voir le grand poète italien Métastase, parce qu'il l'avait aperçu un jour dans les jardins impériaux faisant à Marie-Thérèse la génuflexion d'usage : « Jamais je n'aurais consenti à me lier d'amitié avec une Muse louée ou vendue à l'autorité despotique, si ardemment détestée ».

Chemin faisant il lisait quelquefois, sans méthode, mais le plus souvent avec passion. A Genève il achète une provision de livres français et lit Montesquieu deux fois d'un bout à l'autre. Rousseau au contraire lui déplaît, il ne comprend rien au *Contrat social*. Mais pour lui le livre des livres, ce sont les *Vies* de Plutarque, surtout celles des sauveurs de la patrie et des défenseurs du droit : Timoléon, Brutus, Pélodidas, Caton ; il les relit cinq ou six fois avec transports, pleurs, exclamations furieuses, de telle sorte, dit-il, qu'à l'entendre de la chambre voisine on l'eût certainement cru fou[2] : il trépignait et sanglotait de rage, à la pensée qu'il était né Piémontais, sous un gouvernement et en des temps où il était impossible de faire ni de dire aucune grande chose, — inutile presque d'en imaginer....

Alfieri conclut qu'il revint en Italie « la tête étrangement remplie de philosophie, d'histoire et de paresse ». Ceci veut dire, en termes un peu plus précis : qu'à ce moment il est, grâce à ses lectures et aux sociétés qu'il a fréquentées, décidément irréligieux, — sans être cependant imprégné de la sensiblerie, de l'humanitarisme qui chez beaucoup de gens alors remplace la ferveur religieuse : une certaine

1. *Vita*, p. 95.
2. *Ibid.*, p. 83, 84.

rudesse de caractère l'a préservé de cette contagion; — qu'il s'intéresse fort à la philosophie sociale, avec les philosophes français qu'il a lus, avec Helvétius surtout, dont il est pénétré; mais qu'il n'est pas philosophe non plus, en ce sens qu'il n'a pas voulu travailler assez pour ne plus s'accommoder d'idées faciles et mal liées entre elles. Il va sans dire qu'il n'est pas historien : il s'intéresse aux démocraties grecque, romaine, italienne, sans les connaître de près. Italie et liberté : voilà les deux mots qui résument son activité intellectuelle, et le bagage des connaissances qui les accompagne n'est pas lourd.

Et puis encore ce mot-ci : Alfieri. Il veut maintenant faire quelque chose de lui; il est persuadé qu'il en fera quelque chose d'extraordinaire. C'est ce qu'il faut entendre par ce qu'il appelle sa conversion, autour de laquelle il a accumulé les détails dramatiques, avec un artifice aujourd'hui évident[1], mais dont l'effet fut très heureux. Les détails de sa rupture avec la marquise Turinetti, les fuites éperdues et les rechutes, les journées passées attaché sur sa chaise, défense faite à son domestique de le délier malgré ses supplications, toutes ces péripéties tragi-comiques[2] furent bientôt célèbres en Italie, où les combats livrés par la volonté d'Alfieri à son redoutable tempérament auraient été considérées volontiers comme autant de victoires gagnées pour la patrie. La vérité est qu'il ne rompit cette liaison que lorsqu'il en fut tout à fait las, et que d'autre part, peu à peu, l'ambition d'écrire était devenue chez lui assez forte pour primer toute autre préoccupation[3]. Il veut aussi que l'on considère cette vocation littéraire, chez un jeune noble ignorant et pares-

1. Voir le récent livre de Emilio Bertana : *Vittorio Alfieri*, Torino, 1904.
2. *Vita*, p. 125 à 146.
3. *Ibid.*, p. 147.

seux, comme un événement miraculeux. Tout autre que miraculeux : la manie d'écrire était générale en Italie ; est-ce qu'il y avait, pour le jeune noble en question, un autre moyen de satisfaire à la fois son désir de gloire et son humeur farouche, que de s'enfermer chez lui, et d'écrire? Mais en entourant — après coup — de tant de solennité cette évolution très naturelle, il en fit une sorte de symbole, d'une grande valeur d'exemple.

Un autre acte symbolique fut l'arrangement conclu avec sa sœur, par lequel il lui cédait tous ses biens et revenus, moyennant le versement annuel d'une certaine somme d'argent, — et ainsi se « dépiémontisait et se désinféodait » pour toujours. Il lui fallut presque un an de démarches pour faire ratifier par le gouvernement scandalisé cette donation, que lui-même considéra comme l'action la plus importante de sa vie et qu'il voulut que personne n'ignorât : rupture complète d'un noble, d'un riche, avec son gouvernement, avec sa caste, avec sa petite patrie, action révolutionnaire, quoique tout individuelle et même, au fond, anarchique, — action faite pour frapper vivement l'opinion italienne, puisqu'on crut voir qu'au fond le farouche Alfieri ne s'était dépiémontisé que pour pouvoir être plus complètement italien. Ainsi Giordani, en 1824, quand il refusera de rentrer dans Plaisance sa patrie, parlera de son « *spiacentinamento* ». Après cela faut-il dire les petites raisons d'intérêt qui ont pu décider Alfieri à accomplir cette fameuse donation[1]? — Il s'établit à Florence. C'est là, au même moment, que commence sa liaison célèbre avec la comtesse d'Albany, reine d'Angleterre in partibus. Il la crut la meilleure et la plus intelligente de toutes les femmes; or c'était une personne en somme

1. *Vita*, p. 191.

médiocre : mais cette fois encore il n'importe pas, puisqu'elle a contribué à faire plus exceptionnelle et plus frappante encore la situation sociale d'Alfieri, puisqu'elle lui a inspiré quelques beaux vers et qu'elle a été, il semble, pour beaucoup dans l'ardeur joyeuse et infatigable avec laquelle il poursuivit désormais sa mission littéraire[1].

Assurément Alfieri n'avait ni l'âme ni les mœurs d'un apôtre : il avait cependant ceci, qui a suffi : qu'il était excessivement franc, c'est-à-dire comme une personne qui ne dit que ce qu'elle veut, capable de taire ou de dénaturer la vérité, mais aimant aussi la dire avec éclat et brutalité ; — absolument spontané, c'est-à-dire parlant toujours d'inspiration propre, et jamais d'après autrui, son ignorance de presque tout ce qu'on avait dit ou pensé avant lui, de ce qu'on faisait ou écrivait autour de lui, le protégeant de toute atteinte à son originalité; — aussi peu impartial enfin qu'il est possible de l'être, s'entêtant comme un forcené dans des opinions à peine soutenables, de vraies toquades : seulement ces toquades étaient justes telles qu'il fallait pour ne paraître à ses compatriotes qu'à moitié paradoxales, et pour le faire considérer non pas comme un génie baroque, en dehors du sens commun, mais comme l'interprète exalté de la pensée italienne, de la volonté italienne, de la passion italienne. Cette manière de parler du roi de Piémont : « c'est un très brave homme, mais c'est un roi, donc il est détestable », était chez lui plus qu'une manière de parler : il n'était pas incapable de détester quelqu'un qu'il eût su le meilleur homme du monde; mais surtout, pour ses lecteurs, cela voulait dire énergiquement : point de compromission; l'Italie ne se relèvera que lorsqu'elle sera débarrassée des souverains

1. *Vita*, p. 188.

absolus. Quand il déclare sérieusement que les banquiers sont la classe de gens la plus vile et la plus méchante, on comprend que sous cette sentence bizarre se déguise ce sentiment : que désormais les Italiens ont autre chose à faire qu'à gagner de l'argent, que l'intérêt mercantile, que l'égoïsme doivent disparaître devant le grand intérêt national.

« Le cri d'un cœur profondément révolutionnaire, d'un cœur meurtri depuis sa tendre enfance et débordant de la haine de l'universelle oppression[1] » : ainsi Alfieri définit son traité *De la Tyrannie.* Mais le public entendit ce cri-là encore et beaucoup mieux dans ses tragédies. Et ceci est bien d'Alfieri, — et bien de son temps aussi, — que ce soit sous la forme la plus purement littéraire, la moins raisonnée et la moins précise, qu'il ait fait comprendre et partager ses conceptions. C'est qu'elles étaient elles-mêmes si peu précises! Bien fin qui dira ce que rêvait Alfieri, d'après ses traités politiques : l'Italie centralisée, ou fédérée? la monarchie constitutionnelle, ou la république, et quelle république? Supposez qu'un littérateur, à la plume éloquente et qui ne s'embarrasse pas d'objections, consacre cent cinquante pages à démolir la Monarchie, la Noblesse, la Magistrature, l'Armée, l'Église et la Religion : vous aurez le traité *De la Tyrannie.* Mieux valait faire des tragédies. Beaucoup mieux même, étant donnés les Italiens de ce temps-là.

D'ailleurs, sans parler de sa mission révolutionnaire, Alfieri a pris tout à fait au sérieux son métier d'écrivain, d'artiste en langage; quand on lui demande quel est son métier, il ne répond pas : je suis polémiste, ou théoricien

1. *Vita*, p. 187.

politique; il répond : je suis auteur dramatique; et il dit la vérité, car il est impossible d'être plus amoureux de son métier qu'il ne l'est, plus préoccupé de la beauté et de l'intérêt du sujet, de l'enchaînement et de la vraisemblance des péripéties, de la vérité psychologique des personnages, de la puissance et de la valeur artistique du dialogue; il est, — ou plutôt il est devenu dès qu'il s'est mêlé d'écrire, un styliste raffiné et passionné. Mais il se trouve que cela même est une œuvre nationale, et il l'entend bien ainsi; il veut contribuer à réhabiliter la langue italienne, la plus belle des langues, à côté de laquelle toutes les autres ne sont que des jargons barbares, — et particulièrement la langue florentine, les autres dialectes d'Italie n'étant que des jargons aussi. Et pourquoi la langue florentine? parce que c'est la langue de Dante, de Machiavel, des plus grands génies italiens, la langue nationale....

Il s'en donna à cœur joie. Eschyle, Plutarque, Tite-Live, Tacite, l'Écriture Sainte lui fournirent de beaux sujets, où des caractères entiers, superbes, sauvages se heurtent avec fracas, à la Corneille. Les tragédies d'Alfieri sont plus mâles encore que celles de Corneille : point de sacrifices inutiles à la sentimentalité; dans un grand nombre de ces pièces on ne voit pas paraître un amoureux : dans *Polinice*, *Agamemnon*, *Oreste*, *Timoléon*, *Mérope*, *Marie Stuart*; — dans *Brutus l'Ancien* et *Brutus le Jeune* il ne paraît même pas une femme. Et bien que les pièces d'Alfieri ne contiennent pas d'allusions à proprement parler et que le désir de faire un beau drame le détermine d'abord dans le choix de son sujet, — bien qu'il ait écrit une *Sophonisbe* uniquement parce qu'il y voyait l'occasion de mettre l'une en face de l'autre Carthage et Rome, qu'il ait écrit les deux Brutus parce que Voltaire en avait fait un : « quel Brutus! Brutus par Voltaire, gentil-

homme ordinaire du Roi! J'en ferai, moi, des Brutus, je les ferai tous les deux même, et nous verrons bien[1]! — cela n'empêche qu'intentionnellement ou non, toutes ses tragédies se ressemblent par un point : elles mettent en face les uns des autres des oppresseurs et des opprimés, et la grande nouveauté de chacune, c'est la façon dont on y attaque et dont on y défend la liberté. *Philippe*, c'est l'amour opprimé par un tyran, et en même temps un fils opprimé par son frère; *Virginia*, c'est la chasteté menacée par la passion d'un homme puissant, c'est la dignité populaire offensée par un magistrat aristocrate; *Timoléon*, c'est la lutte du patriote intègre contre l'ambitieux qui aspire au despotisme; *Agide*, c'est la fin tragique d'un roi ami du peuple et de la liberté, — la *Conjuration des Pazzi*, *Brutus l'Ancien* et *Brutus le Jeune* sont trois histoires de tyrannicide. Alfieri nous confie qu'en juillet 1778 il écrivit la tragédie des *Pazzi* avec une fièvre frénétique de liberté[2] : on le croit sans peine.

Ce mélange, d'où sont sorties les tragédies alfiériennes, de passion politique et de passion artistique s'excitant et s'exaltant l'une l'autre, est un phénomène littéraire remarquable; c'est la parfaite fusion, dans ces pièces, de l'élément proprement dramatique et de l'élément social qui fait que les tirades politiques ou morales ne choquent pas, n'ont pas cet aspect de postiches, qu'elles ont dans Voltaire ou dans Joseph Chénier. Qu'on relise quelqu'une de ces déclarations brûlantes, parfaitement à leur place dans la tragédie, mais qui se trouvèrent, quelques années plus tard, dans la bouche de tous les patriotes italiens, comme si elles avaient été faites pour cela : par exemple, la belle scène du début de la *Conjuration des Pazzi*, où le fils reproche amèrement

1. *Vita*, ed. cit., p. 246.
2. *Ibid.*, p. 200.

au père de supporter avec trop de résignation la tyrannie des Médicis[1]. — Il dit : « Souffrir, toujours souffrir? tu n'as pas d'autre conseil à me donner, mon père? Tu t'es fait à tel point esclave, que tu ne sens plus même le poids du joug des Médicis, et les outrages qu'on nous fait? — Je sens tout profondément, mon fils; je sens même, beaucoup plus que nos injures privées, le mal fait à tout le peuple. Mais que puis-je faire? La division des partis a réduit les citoyens de Florence à tel point, que le plus léger mouvement nous serait funeste, et tournerait à l'avantage des tyrans. Un État aussi malade qu'est le nôtre, le moindre changement le ferait empirer. — L'État? reprend le fils. Eh! dis-moi donc où est l'État? et s'il y en a un, comment il pourrait être pire? Est-ce que nous vivons? est-ce qu'ils vivent, ceux qui pleins de peur, de soupçons, de lâcheté, traînent des jours pénibles et infâmes? Quel malheur peut nous arriver? Qu'au lieu de nos larmes inefficaces et honteuses, ce soit notre sang qui coule? Est-ce que tu appelles cela un malheur? » C'est bien ainsi que la pièce devait commencer, puisqu'elle consiste tout entière dans les préparatifs de l'assassinat de Julien de Médicis, dans les efforts que fait le jeune Pazzi pour grouper autour de lui tous les mécontents, tous les amis de la liberté et de la justice, à commencer par son père. — Mais Alfieri en écrivant ces vers a-t-il songé que le même raisonnement était valable pour le temps présent, et qu'un bout de dialogue comme celui-ci : « A quoi bon supprimer ces deux-là : est-ce que les tyrans manquent jamais pour les peuples esclaves? — Est-ce que le poignard manque jamais aux hommes libres? Rien ne me retient plus au monde, que le serment solennel et inexorable de détruire la tyrannie et

1. *Congiura dei Pazzi*, atto I, sc. I.

les tyrans[1] », — pouvait être répété à l'adresse des rois de Naples ou de Piémont? Qu'il y ait pensé ou non, plus d'un carbonaro a su par cœur ces vers-là, de même que les apostrophes des deux Pazzi aux tyrans : — « Eh! quoi? est-ce que vous prétendez maintenant jusqu'à nos pensées? est-ce qu'une parole devient un crime capital? En sommes-nous venus là? Vous agissez par peur, votre règle et votre Dieu, c'est la peur[2]... ».

De même on pourrait imaginer, si les récits du temps ne nous l'apprenaient, quels élans d'enthousiasme produisirent, lues par des esprits prévenus, les nombreuses scènes de ses tragédies où Alfieri met en scène un personnage que nos tragiques classiques ne connaissaient guère : le Peuple, et, bien entendu le Peuple noble et bienfaisant, le Peuple qui se lève en fureur pour défendre la liberté et la justice, comme on le voit dans la dernière scène de *Brutus le Jeune*, se ruant à l'assaut du Capitole : « Allons! arrachons aux traîtres la roche sacrée! — Brutus : A la mort, allons à la mort ou à la liberté. — Et le Peuple reprend : A la mort, allons avec Brutus à la mort ou à la liberté... » ; — ou dans la dernière scène de *Virginia*, lorsque après l'acte farouche du tribun Virginius, qui tue sa fille pour la soustraire à la honte, — on entend le Peuple atterré et indigné gronder : « O spectacle atroce : Appius est un tyran! — et le père alors : Romains, c'est maintenant que vous vous irritez? on ne rend pas la vie aux innocents! — Et la voix du Peuple reprend, plus fort : Appius est un tyran; qu'il meure! — la foule entoure menaçante le tribunal où siège le préteur inique, Virginius s'élance, et le rideau tombe sur une scène d'émeute, parmi les hurlements du Peuple déchaîné....

1. *Congiura*, atto III, sc. II.
2. *Ibid.*, atto II, sc. II.

Mais Alfieri n'est pas seulement le poète de la liberté; il a voulu être aussi celui de la vertu. Quelle vertu? il n'est pas plus un saint, ni simplement un homme vertueux, qu'il n'est un apôtre. Pas plus en morale qu'en politique il ne s'est donné la peine d'avoir un système. Si l'on regarde ce qu'enseignent ses tragédies, on trouve : l'orgueil, la rébellion, et la haine, quand ce n'est pas le meurtre. Et le critique[1] qui a rectifié, pièces en main, le portrait un peu flatté qu'Alfieri avait tracé de lui-même, a facilement montré qu'il avait plus de violence que de volonté, plus de hauteur que de dignité.... Mais encore une fois peu importait. Ou plutôt, il faut tenir compte de la déformation, souvent considérable, que subissent les idées ou les sentiments en passant de l'esprit d'un écrivain dans celui du public. Violence et orgueil, transmis à la masse, peuvent devenir dignité et volonté. Et telle est justement la formule alfiérienne de la vertu, comme le public la comprit, et comme Alfieri, avec son autorité d'attitude et son autorité verbale incroyables, géniales, la lui imposa. Paroles de mépris pour les faibles, les timides, invectives aux lâches et aux traîtres : il y en a tant et tant dans les tragédies, dans les satires, dans le *Misogallo*, si ardentes et si fièrement frappées, qu'on n'est pas étonné qu'elles aient fait une marque dans les cœurs. Et sa façon de dire, laconique, tendue, superbe était juste à l'unisson des sentiments qu'il exprimait et qu'il voulait transmettre. Encore aujourd'hui, où tout pourtant, dans l'œuvre d'Alfieri, forme et pensée, a vieilli, il ne faut qu'un petit effort de bonne volonté pour nous laisser entraîner, ressentir le frisson alfiérien, et au bout d'un temps nous surprendre à esquisser intérieurement des gestes héroïques, à regarder le monde d'un œil de défi.

Assurément tout cela, au lieu d'âmes véritablement

1. Emilio Bertana, dans le livre cité plus haut.

fortes, comme l'Italie en avait en effet grand besoin, pouvait faire des matamores, et ne manqua pas d'en faire. Mais des matamores même, c'était déjà mieux que des apathiques. Il y avait du bon et du mauvais dans cet aliment excitant : mais c'était un excitant. Et combien fort! Il suffit, pour s'en rendre compte, de connaître un peu l'état des esprits en Italie à l'époque où Alfieri écrivait : elle apparaît alors, avec ses étroitesses, avec son « puffisme », comme un coup de force à jamais admirable. Et puisque le bruit ne s'en perdit pas à travers les tempêtes de l'époque napoléonienne, au contraire, puisque nous voici, après 1815, au temps où d'enthousiastes jeunes gens élèvent des autels au poète dans les lieux solitaires et y célèbrent un culte mystique, — où des conspirateurs, en leur langage secret, désignant l'Italie du nom de « Maman », réservent à Alfieri celui de « Père[1] », nous voyons à peu près au juste quelles idées, quels sentiments il inspire aux Italiens d'alors, — ou qu'au moins il aide à développer chez eux, en leur en fournissant les formules, en leur montrant le modèle vivant où ils avaient été incarnés : l'idée de la patrie italienne, avant lui à peine existante, après lui indéracinable; l'amour passionné de cette patrie, l'orgueil de sa gloire passée, la confiance dans sa gloire future; le culte de la liberté, la haine de la tyrannie, le respect de la dignité humaine et de la force morale, — et surtout cette façon de concevoir comme inséparables la vertu et le patriotisme, que l'histoire nous montre commune à tous les peuples chaque fois qu'ils sont à la veille de faire un grand effort national. Son œuvre répétait tout cela en paroles claires, retentissantes, en un moment où l'unité italienne venait d'être, officiellement, à jamais condamnée par l'Europe, où dans toute l'Italie les

1. *Vita Italiana del Risorgimento* (Milan, Treves), t. II, p. 148.

principes révolutionnaires étaient voués à l'exécration publique, l'absolutisme triomphant et très pratiquement réorganisé. C'est grâce à Alfieri que cette gageure audacieuse était publiquement posée, dans ses termes extrêmes.

On se demande même comment les gouvernements restaurés permettaient tant de réimpressions de l'œuvre d'Alfieri. Il paraît bien qu'ils ne pouvaient guère faire autrement — l'œuvre étant déjà classique; il y eut peut-être d'abord quelque hésitation de leur part : en 1815, le censeur toscan ne permit la publication de la *Vie* qu'avec la date d'un pays étranger[1]. Mais on considéra sans doute aussi que les déclamations alfiériennes, très littéraires dans la forme, étaient en train de passer au lieu commun, et que la pointe en était déjà émoussée. Il y avait du vrai, en ce sens que si les patriotes s'étaient bornés à réciter des vers d'Alfieri en se bouchant les oreilles, ils n'auraient pas été dangereux. Tout ce qu'avait dit Alfieri était à reprendre, à approfondir, à préciser. Nationalisme, libéralisme, réforme morale, — trois grands mouvements qui vont entraîner les esprits, il ne les avait pas créés à vrai dire, il les avait seulement formulés. C'était beaucoup et c'était peu. Quand le professeur Pieri, alfiériste jusqu'au bout des ongles, raconte qu'un jour, en 1814, comme il se promenait seul par les rues, triste et ennuyé, « peu à peu le souvenir du grand Alfieri, et de sa *Vie* qu'il lisait et voulait lire toujours comme le seul réconfort qu'il eût, allégeait un peu le poids de son cœur[2] » et se répète en s'encourageant le sonnet du maître :

Le jour viendra, le jour reviendra,
où les Italiens ressuscités se dresseront
sur le champ de bataille..., etc.

1. *R. Archivio di Firenze*, *Registri di Censura*, n° 940, 3 sept. 1815.
2. Journal cité, II, p. 80.

voilà de la bonne influence alfiérienne, — comme des milliers de braves gens l'ont ressentie, en des heures difficiles. Mais quand le même Pieri prononce emphatiquement « qu'il a une âme tellement indépendante et altière, qu'elle semble vouloir laisser périr sa misérable dépouille mortelle[1] », ou quand il enrage et se dégoûte à l'idée « que les cours de l'Université vont reprendre, que son esclavage va recommencer », et qu'il promet à Dieu, s'il lui donne la liberté, c'est-à-dire la faculté de ne plus rien faire qu'écrivasser, « de renoncer à tous les plaisirs du monde, de renoncer même à sa maîtresse, et d'embrasser pour toute la vie une magnanime pauvreté[2] », ceci est encore de l'alfiérisme, mais du mauvais alfiérisme : beaucoup d'esprits médiocres en ont été atteints, non sans dommage pour la véritable indépendance, et pour l'esprit d'activité laborieuse et de discipline.

Et sans doute encore faut-il attribuer à Alfieri quelque responsabilité dans l'intensité avec laquelle sévit, comme nous l'avons vu, la manie littéraire endémique chez les Italiens. La lecture de la *Vie* excite chez maint intellectuel un désir de gloire littéraire, vraiment frénétique. En lisant le récit de la réception triomphale faite à Voltaire par les Parisiens, Pieri « pleure, sanglote et palpite » de jalousie! Mais Pieri et ses pareils avaient une excuse : Alfieri n'avait-il pas dit que le métier d'écrivain est, non seulement plus beau que celui de diplomate et d'administrateur, mais plus utile à la patrie? Que l'Italie enchaînée, incapable de se révolter, doit se racheter d'abord par l'œuvre de ses écrivains; l'action par la pensée, la propagande précéder l'action par les armes?

Ce programme, tracé par lui, d'autres allaient le repren-

1. Journal cité, II, p. 95.
2. *Ibid.*, 26 sc. II, 1818.

dre et l'exécuter : il y aura, dans le mouvement intellectuel de l'Italie en ces temps-là, quelque chose de conscient, de volontaire, qui est exceptionnel, et d'une grande beauté : c'est Alfieri qui, avant tous les autres, a marqué le but et indiqué le moyen. Pieri, toujours après avoir lu la *Vie*, songe qu'il n'a encore rien écrit de remarquable, qu'il n'est pas encore bien avancé sur le chemin de la gloire, — et se désole : « Si les circonstances n'avaient pas étouffé ses dispositions naturelles, il aurait, sinon égalé Alfieri, au moins marché sur ses traces[1] ». Vers le même temps, un autre lettré inconnu, et qui a lu aussi la *Vie*, dit la même chose, presque dans les mêmes termes : mais c'est Leopardi[2]. Il écrit le 21 mars 1817 qu'il lui est arrivé souvent de plaindre Alfieri ; et il dit encore, en des termes où l'on sent l'incitation directe du maître : « J'ai un immense, excessif, insolent désir de gloire. Je n'ai plus de paix et ne me soucie plus d'en avoir. Ferai-je jamais rien de grand? Même pas maintenant que je me débats dans ma cage comme un ours[3]? »

V. — FOSCOLO

Ugo Foscolo, par sa fortune littéraire, par la vigueur et l'accent particulier de son œuvre, est aussi un grand « éveilleur ». Sa popularité ne fait que croître après 1815 ; son influence, analogue à celle d'Alfieri, la complète. Elle s'exerce sur des esprits d'élite. Pellico, — avant les *Prisons*, — est enthousiaste de Foscolo[4]. Ils seront, un peu

1. Journal, II, p. 74.
2. Lettre à Giordani du 21 mars 1817.
3. Lettre du 21 juil. 1819.
4. Pellico, *Epistolario* (Torino. 1897, p. 5

avant 1830, tout un groupe de jeunes, bientôt illustres : Guerrazzi, Mazzini, et leurs amis, qui « foscolisent » avec passion. C'est qu'il a repris les plus grandes idées d'Alfieri, en les teintant d'une mélancolie et d'une sentimentalité très séduisantes pour les gens du temps. Il est plus souple, plus distingué, plus cultivé, plus moderne. Son art, très proche de la formule romantique, plaît aussi davantage; il touche plus profondément. Enfin, lui, le combattant de Gênes, le professeur de Pavie, l'exilé de Londres, est aussi une grande figure sympathique.

Lui-même se reconnaissait le disciple d'Alfieri. « Votre gloire, lui écrivait-il en 1802, m'est un encouragement perpétuel à de nobles entreprises et à de libres écrits : de vous sont venus la plupart de mes pensées et de mes sentiments[1]. » Ceci en lui envoyant les *Dernières Lettres de Jacopo Ortis*, ce roman singulier, par lequel il allait attirer à lui beaucoup de cœurs, en attendant que son poème des *Sepolcri* lui conquît toute la jeunesse et créât, selon le mot d'un critique en 1826, une nouvelle manière de sentir[2].

Ortis, c'est Foscolo, avec tout ce que la vie, à vingt-cinq ans, lui a déjà appris et fait souffrir. Né dans les îles Ioniennes, orphelin, déraciné très tôt et transplanté à Venise, qu'il adopta pour patrie en attendant d'en vouloir une plus grande, à vingt et un an il avait fait déjà du journalisme, goûté de la prison et de l'exil : juste en ces temps où la vieille Venise se débattait dans une convulsion suprême, un instant relevée et maintenue par Bonaparte, puis aussitôt plongée par lui-même dans l'horreur de la domination autrichienne.... Si Foscolo fut toute sa vie un

1. *Opere edite e postume di Ugo Foscolo*, ed. Orlandini e Mayer, Epistolario, I (Fir., Le Monnier, 1854), p. 24.
2. Mazzoni, *L'Ottocento*, p. 63.

révolté, la faute en est pour une grande part à un événement qui le frappa dans la pleine effervescence de ses espérances et de ses enthousiasmes juvéniles : le traité de Campo Formio, cette trahison de Bonaparte que les libéraux italiens n'oublièrent jamais. Foscolo ne chercha pas à guérir sa colère et son amertume. Au contraire, il les cultive, comme Alfieri et probablement à son exemple. Il dit : « Je suis ennemi du monde, et les événements me sont ennemis » ; et : « c'est la colère qui crée mon courage ». Il est l'homme douloureux, sauvage, orgueilleux, au « cœur riche de vices et de vertus[1] », — l'ennemi de l'ordre, qui se déclare incapable de vivre avec méthode, de sacrifier sa paix, son caprice, son « libre génie » ; — l'ennemi de la raison, qui s'écrie : « Qu'est-ce donc que l'homme, si on l'abandonne à la seule raison, froide et calculatrice? un scélérat, un bas scélérat ». Il se dépeint

le front sillonné, les yeux creux et intenses,
la chevelure fauve, les joues vides, l'air impérieux,
les lèvres gonflées et lentes à sourire,
la tête baissée, le cou fin, la poitrine velue,
les membres bien faits, les vêtements simples et élégants....

Dans cette enveloppe romanesque habite un cœur puissant et tendre, capable d'emportements inouïs et d'abattements profonds.

Cependant, ce beau ténébreux ne veut pas être un pervers, tout au contraire; les passions qui le dominent sont de « nobles », de « généreuses » passions. La première passion de ce désenchanté, ennemi du monde, est l'amour et la pitié des hommes souffrants, et en particulier des Italiens opprimés. Il a une sentimentalité patriotique, dont les accents sont tout nouveaux alors : « Je

1. Sonnet « Solcata ho fronte... ».

vous reviendrai, terres sacrées, qui avez entendu mes premiers vagissements, où si souvent je reposai mes membres épuisés, où dans l'obscurité et la paix j'ai goûté mes rares moments de joie, à qui enfin, aux heures de souffrances j'ai fait la confidence de mes pleurs! Puisque l'univers est pour moi revêtu de tristesse, puisque je n'ai plus rien à espérer que le sommeil éternel de la mort, du moins vous seules, ô mes forêts, entendrez mes dernières lamentations, vous seules couvrirez mon froid cadavre de vos ombres, verseuses de paix[1] ». Dans le roman — et c'est là ce qui le distingue essentiellement de Werther dont il est imité, et en fait une œuvre tout à fait italienne, — la passion patriotique partage avec l'amour de Thérèse le cœur d'Ortis; et peut-être celle-là l'aurait-elle distrait et sauvé de celui-ci : Ortis se tue parce que Thérèse est mariée et qu'il ne peut plus être aimé d'elle, mais aussi parce que sa patrie est entre les mains de l'étranger, et qu'il ne peut rien faire pour elle, rien attendre d'elle. « Cette fureur de patrie bouillonne chaque jour plus fort dans mes veines; et quand je pense à Thérèse, et que j'espère, — je rentre soudain en moi-même, cent fois plus triste qu'avant, et je me répète : quand même mon amie deviendrait la mère de mes fils, mes fils n'auraient pas de patrie.... » Et tandis qu'il groupe autour de son amour, qu'il attache à la personne de Thérèse divinisée toutes ses aspirations esthétiques, l'amour de la nature, de la beauté et de la grâce, le sentiment de la pureté morale, de la tendresse, de la bonté, toute la surhumaine poésie de l'âme comme il la conçoit (nous voici assez loin d'Alfieri), en même temps sa conception de la patrie s'affermit, — s'enrichit d'une série de sentiments sociaux : sentiment de la dignité collec-

1. *Ultime Lettere di Jacopo Ortis*, ed. Orlandini e Mayer, 1850, p. 126.

tive, du droit à la liberté, de la justice, de la solidarité.

Du commencement à la fin du roman (les Dernières Lettres ont été commencées en 1798, terminées en 1802) l'idée qu'Ortis se fait de sa patrie semble changer; sa patrie est d'abord Venise; mais quand Venise est asservie, et qu'Ortis la quitte, sa nouvelle patrie n'est pas la République cisalpine, c'est l'Italie tout entière, soudain aperçue. C'est un remarquable voyage qu'Ortis, chassé de sa cité et fuyant son amour, fait à travers les grandes villes italiennes, Florence, Milan, Gênes. Rempli des souvenirs glorieux qu'il a évoqués sur sa route, des réflexions amères que le présent lui inspire, il arrive à Vintimille, escalade les premières pentes des Alpes, et après avoir contemplé les rochers, les torrents et les neiges, senti le rude souffle de la tramontane et l'horreur des solitudes inaccessibles, il se retourne vers les plaines italiennes, et jette une suite d'appels douloureux : « Voici donc, ô Italie, tes véritables frontières.... Mais à chaque instant l'avidité obstinée des nations les franchit. Où sont donc tes enfants? Où est l'antique terreur qu'inspirait ta gloire?... Je me retourne, je cherche autour de moi, je ne trouve plus ma patrie.... Du haut de ces Alpes, contemplant l'Italie, je pleure et je frémis, et je crie vengeance contre nos envahisseurs[1] ».

Appel à la haine, mais aussi appel à l'union, à la volonté, à la force morale, à la vie même, tout simplement la vie, que Foscolo voit lente et endormie autour de lui, — qu'il voudrait frémissante, exultante. Et voici quelques-uns des thèmes, que des voix innombrables reprendront après lui, pendant cinquante ans. Guerre au provincialisme, à l'esprit de clocher : « Ainsi tous les Italiens sont en Italie des exilés, des étrangers!... Dépouillés par les uns, objet de

1. *Ultime Lettere di Jacopo Ortis*, p. 122, 123.

moquerie pour les autres, trahis par tous, — abandonnés par nos compatriotes, qui, au lieu de nous plaindre et de nous secourir dans notre désastre commun, regardent comme des barbares tous les Italiens qui ne sont pas de la même province, — dont les chaînes ne rendent pas le même son! » — Et ceci : l'esprit national se perd, l'action du XVIII[e] siècle cosmopolite a contribué à l'affaiblir : il faut le reconstituer, en l'alimentant aux anciennes sources intellectuelles. Ortis entre chez un libraire à Milan et demande la *Vie* de Cellini : elle n'y est point. Un autre lui répond, avec une nuance de dédain, qu'il ne vend pas de livres italiens. Ortis s'aperçoit avec colère que les gens bien élevés (à Milan du moins) parlent élégamment le français, et comprennent à peine l'italien. — Et ceci encore: le public, la masse du peuple est apathique; elle n'a point de sentiment patriotique, en général point de sentiments communs, elle se désintéresse de tout. Ortis, dans les rues de Milan, demande où sont les salles de séances des Conseils législatifs : peu de gens comprennent seulement ce qu'il veut dire; très peu lui répondent quelque chose; personne ne lui donne l'indication juste[1]. Foscolo, qui n'est pas un aristocrate comme Alfieri, a beaucoup plus sincèrement que lui le souci du peuple, l'idée de sa valeur et de ses droits. Il parle quelque part du droit que la nature a donné au pauvre sur les biens du riche. Du moins, ce « réveil de léthargie séculaire », c'est pour toutes les classes de la société qu'il le sonne, avec une énergie désespérée.

Il a pour cela des accents bibliques. « Fiers esprits, solitaires ou persécutés, qui frémissez sur les antiques misères de votre patrie, si le ciel vous refuse les

1. *Ultime Lettere di Jacopo Ortis*, p. 100.

moyens de lutter contre la violence, au moins racontez vos malheurs à la postérité. Élevez la voix au nom de tous, et dites au monde que nous sommes des infortunés, mais pas des aveugles ni des lâches, et que ce n'est pas le courage qui nous manque, mais la force. Si vous avez les bras liés, au moins n'enchaînez pas volontairement votre esprit, dont ni les tyrans ni la fortune, maîtres de toutes choses, ne pourront être les maîtres jamais. Écrivez. L'humanité d'aujourd'hui a les fureurs et les faiblesses de la décrépitude : mais c'est quand l'humanité est le plus proche de la mort qu'elle renaît, pleine d'une vigueur irrésistible. Écrivez, pour ceux qui viendront, et qui seront dignes de vous comprendre, et assez forts pour vous venger. Persécutez vos persécuteurs avec la Vérité. Puisque vous ne pouvez les écraser vivants par les armes, au moins vous les écraserez sous la honte pour tous les siècles à venir.... Vous jugerez l'Europe vivante, et votre sentence éclairera les générations futures. La lâcheté humaine vous fait voir mille terreurs, mille périls : mais êtes-vous donc immortels? à travers les prisons et les supplices, vous vous lèverez contre le puissant, et sa fureur contre vous accroîtra sa honte et votre gloire [1] ». — Rarement appel à la postérité a été aussi bien entendu que l'allait être celui-là. On le répétera longtemps, sans se lasser, sans croire qu'on l'a jamais assez répété, et même après que tout le monde sera bien « réveillé », afin qu'on le soit mieux encore, et que l'excitation monte jusqu'au paroxysme. Cette résolution, prise consciemment par tout un peuple, de vivre, de sentir, de penser avec intensité, phénomène rare et admirable dans l'histoire morale des peuples, — voilà surtout ce qu'est le *foscolisme* [2].

1. *Ultime Lettere di Jacopo Ortis*, p. 107, 108.
2. Sur l'influence des dernières lettres d'Ortis, voir Mazzoni, *Ottocento*, p. 130.

C'est encore une certaine tristesse solennelle, qui élargissait l'âme, et élevait les chagrins, les angoisses de l'heure présente à la hauteur des grandes douleurs éternelles de l'humanité.

C'est ce que trouvèrent, dans le grand poème des *Tombeaux*, des milliers de lecteurs passionnés. En vérité, dans ces 295 vers, il y avait encore bien autre chose; il y avait de quoi nourrir plusieurs générations; si l'on relit ce petit poème en imaginant, de son mieux, les dispositions intérieures de ceux qui alors l'apprenaient par cœur et le déclamaient cent fois, on sentira les raisons de sa singulière popularité. D'abord c'est une œuvre d'un art magnifique et charmant, un des grands poèmes lyriques de toutes les littératures : ce qui suffirait déjà à justifier l'enthousiasme d'un peuple artiste, à ce moment plus avide que jamais de cette gloire-là. Ils y trouvaient d'abord, traitée de main de maître, en passant, cette matière traditionnelle de leur imagination poétique : le souvenir du monde antique, cette mythologie, trésor de belles formes, où Foscolo, après tant d'autres, venait puiser : dans ce poème par ailleurs si moderne, c'est avec joie qu'ils voyaient « danser devant leurs yeux les Heures futures », — entendaient des vers, si parfaitement remplis de la lumière et de l'harmonie grecques, que seul, parmi nos poètes, André Chénier nous donne une impression semblable :

Et vous, palmiers et cyprès qu'ont plantés
les brus de Priam, et qui croîtrez vite, hélas,
arrosés par leurs larmes de veuves....
... Un jour vous verrez
un aveugle mendiant errer
sous vos ombrages antiques, et tâtonnant
pénétrer dans les tombeaux, embrasser les urnes,
les interroger. Alors la caverne gémira
dans sa profondeur, et le sépulcre tout entier racontera

l'histoire d'Ilion rasée deux fois et deux fois relevée
splendidement sur ses chemins déserts,
— pour faire plus beau enfin leur trophée
aux Pélides, instruments des Dieux.

Mais à travers le classicisme de Foscolo apparaît un monde poétique nouveau. Sans parler de certain clair de lune, avec accompagnement de chiens hurlants, de hiboux et de têtes de mort, — un coin de décor romantique, — il y a dans les *Tombeaux*, non pas seulement une vision de la nature très fine ou très ample, — mais plus encore : le sens de la vie de la nature, dans son intensité mystérieuse. « Le promeneur solitaire » entend « le soupir que des tombeaux jusqu'à nous exhale la nature... ». Le sens de l'immensité aussi, — de l'au-delà, de tout ce qui dépassa la vie, l'enveloppe ou l'écrase :

Me rendrait-elle ma vie perdue, cette pierre
qui séparerait mes os du nombre infini
de ceux que par les terres et les mers disperse la Mort?
Il est trop vrai, Pindemonte : même l'Espérance,
Divinité dernière, abandonne les tombeaux; et l'Oubli
dans sa nuit enveloppe toutes les choses :
une force infatigable les malmène
d'étape en étape, — et l'homme, et son tombeau,
et son ultime apparence, et les restes
de la terre et les restes du ciel, le Temps les travestit...

Une sensualité fine et pénétrante, qui unit aux joies physiques les impressions morales; et ce n'est pas Alfieri qui aurait exprimé « cette douce tristesse qu'éveille le souvenir des morts dans l'âme de ceux qui restent », et cette mystérieuse « relation d'amour, don céleste fait aux humains... ».

Ceci pour qu'on devine la séduction foscolienne sur une jeunesse rêveuse et vibrante qui s'éprenait en même temps de Byron. Avec cela, le poème contenait les enseignements

et les encouragements les plus clairs et les plus éloquents. Foscolo est assez teinté de philosophisme; et il est question dans les *Tombeaux* de la « bête humaine qu'ont adoucie les lois, les tribunaux, les autels ». Mais ce n'est qu'une trace; ce qui est plus sensible, c'est l'esprit païen, où ceux qui voudront pourront voir une intention anticatholique; la religion antique, religion de lumière et de beauté plastique, y est exaltée, à l'encontre du christianisme triste et énervant : « Ce n'est pas de tout temps que

... les cités ont été attristées de sculptures macabres....

Autrefois

... cyprès et cèdres,
de purs effluves imprégnant les airs,
étendaient leur verdure éternelle sur les urnes
qui font le souvenir éternel, et des vases
précieux recueillaient les larmes pieuses.
Les amis enlevaient une étincelle au Soleil
afin d'éclairer la nuit souterraine,
parce que les yeux de l'homme cherchent en mourant
le Soleil; et que chaque dernier soupir
s'élance de la poitrine vers la lumière qui s'enfuit.
Les fontaines versant les eaux lustrales
faisaient croître l'amaranthe et la violette
sur la terre funéraire; et qui s'asseyait là,
offrant des libations de lait et racontant ses peines
aux morts aimés, autour de lui sentait
un parfum pareil au souffle du bienheureux Élysée....

Mais voici qui approche davantage des préoccupations présentes, et après la première centaine de vers, long préambule poétique tantôt solennel, tantôt charmant, — la pensée du poète se découvre, et s'exprime d'une façon vigoureuse : là où dort le désir de gloire, là où dominent l'esprit de lucre et la peur, peu importent les belles sépultures; les seules belles sépultures sont celles des « forts », par lesquelles

A de grandes actions les âmes fortes sont animées;

la terre qui les contient est sacrée; c'est là que réside l'âme de la nation; c'est là que dans les temps douloureux elle doit puiser son espoir. Que l'Italie se souvienne que là elle a des trésors comme aucun peuple du monde n'en possède, et qu'il y a plus là qu'un souvenir glorieux : le réservoir d'une force vivante, éternelle, qu'il ne s'agit que de réveiller.

Certes, Florence est belle :

> Heureuse Florence, heureuse de la douceur
> des souffles imprégnés de vie, des eaux limpides
> que de ses sommets verse sur toi l'Apennin!
> Éprise de ton ciel, la lune revêt
> d'une clarté transparente les collines
> joyeuses de la vendange prochaine, et les vallons
> peuplés de maisons et de vergers d'oliviers
> envoient aux étoiles mille parfums de fleurs....

Mais Florence est plus que belle : c'est la ville sainte où sont les tombeaux des héros de la pensée italienne : Dante, Pétrarque, Machiavel, Michel-Ange, Galilée, Alfieri enfin, qui, maintenant

> Avec ses grands devanciers habite éternellement, — et ses os frémissent d'amour pour la patrie....

Ainsi les tombes de Marathon, — ici le poète, par cette comparaison lointaine, semble abandonner le vif de son sujet, et glisser dans le lieu commun : mais non, c'est une hardiesse de plus, car ainsi il fait entendre que le souvenir de ses gloires doit exciter l'Italie, non pas seulement à penser, mais à combattre, — ainsi les tombes de Marathon, ainsi le tombeau d'Ajax invitaient les Grecs à poursuivre des gloires nouvelles. Car la gloire, c'est la vraie immortalité, — c'est la seule. Et c'est la mort qui la décerne; ce sont les tombes qui la conservent; auprès des

tombes sont assises les Muses, « animatrices de la pensée humaine », et quand

> Le temps de ses ailes glacées a balayé
> même les ruines, les Sœurs immortelles réjouissent
> de leur chant les déserts, et leur harmonie
> perce le silence de mille siècles.

Des héroïques défenseurs de Troie, il ne reste plus aucune trace matérielle : mais voici que le poète nous fait entendre Cassandre, au moment où elle leur prédit, en même temps que leur mort prochaine, l'immortalité qu'Homère leur donnera : la mort n'est rien, quand on meurt en défendant une cause sainte, puisque alors la gloire est certaine : Hector sera célébré éternellement,

> partout où sera vénéré et pleuré le sang
> versé pour la patrie, et tant que le soleil
> resplendira sur les douleurs humaines.

CHAPITRE III

L'IMPORTATION ET LA PRODUCTION

Il est heureux, à notre point de vue, que la censure sur les ouvrages imprimés hors de Toscane ait été tout à fait illusoire; dans d'autres États moins favorisés, il se faisait une grande importation clandestine, dont on ne peut plus saisir que les traces. Ici, les œuvres les plus contraires à l'esprit de la Restauration, les œuvres de Bayle, de Voltaire, de Rousseau, d'Helvétius et autres s'étalent dans les catalogues des libraires [1]. Le Censeur voit pourtant ces catalogues; un jour, en 1825, il s'étonne de voir figurer sur la liste de Piatti les œuvres de d'Argens, qu'il avait laissées passer sur celles de 1817, et il prend, à propos de cet ouvrage « odieux », la résolution de faire supprimer à l'avenir tous ceux qui seraient « éminemment incrédules ou éminemment indécents [2] ». On ne s'aperçoit pas qu'il ait tenu parole, sur le premier point au moins.

Donc tout, ou à peu près, peut entrer en Toscane : tout n'y vient pas cependant, parce que le commerce de librairie

1. Pour tout ce chapitre, les catalogues des libraires du temps ont fourni des indications précieuses, particulièrement ceux de Pagani, Molini et Piatti, auxquels je renvoie une fois pour toutes. Il est bien entendu que les notes de ce chapitre ne peuvent servir que d'indications, et ne sont pas un répertoire.

2. *Registri di censura*, 1825, 17 sept., n° 11 027.

est loin d'être florissant; Vidua, en 1816, s'en plaint amèrement ; à l'en croire, si un livre allemand va de Kœnigsberg à Bâle en un mois et quelques jours, une œuvre imprimée à Bologne met dix ans à franchir l'Apennin ; et alors que les *Dernières lettres de Jacopo Ortis* étaient, chez les Italiens du nord, entre toutes les mains, à Florence et à Rome on n'en savait même pas encore le titre [1]. Il faut faire la part de l'exagération, mais reconnaître que les faits ne lui donnent pas tout à fait tort, quelque singulier que ce soit : en 1817, à Florence, on ne vend guère de livres qui aient moins de cinq ou six ans de date, à moins, bien entendu, qu'ils ne soient imprimés en Toscane.

Mais quelques années plus tard, il n'en est plus tout à fait ainsi; les livres parus à Naples, à Turin, à Venise, à Milan surtout (où les presses sont très actives) arrivent à Florence aussitôt [2]. Sans doute la prospérité générale dans ce pays encourage les achats; l'influence d'un périodique comme l'*Antologia*, qui annonce tous les bons livres à mesure qu'ils paraissent, y est aussi pour quelque chose, et encore l'influence du cabinet Vieusseux et de toutes les sociétés de lecture qui à l'image de celle-ci se sont formées dans chaque ville de Toscane. Quoi qu'il en soit, c'est là le signe d'un accroissement notable de l'activité intellectuelle. En même temps, s'accroît aussi le nombre des ouvrages mis en vente; le fonds des librairies les plus importantes augmente de moitié depuis l'époque napoléonienne jusqu'aux environs de 1830.

La production originale toscane augmente dans le même temps, mais dans une plus grande proportion : elle double,

1. *Stato delle cognizioni*, p. 60, 61.

2. Toutefois Niccolini se plaint encore en 1829 : « Les conditions sont telles en Italie, pour ce qui est de littérature, que je sais plus facilement ce qui s'imprime à Paris que ce qui s'imprime à Milan » (Vannucci, *Ricordi delle vita e della opere di G. B. Niccolini*, II, p. 105).

ou peu s'en faut. Les livres de Censure enregistrent six cents numéros par an en 1815, douze cents en 1830. L'*Antologia*, dont les débuts avaient été difficiles, dépasse cinq cents abonnés, chiffre considérable pour ce temps. Les comptes de l'éditeur Molini, pour les années 1824, 25, 26 spécialement, attestent, en même temps qu'une activité plus grande dans l'entreprise, un accroissement des tirages et une vente rapide [1]. Un autre indice remarquable est le nombre des ouvrages publiés par fascicules, la plupart destinés à une diffusion rapide et vaste : leur nombre est presque nul en 1815; il monte à près d'une trentaine en 1825 [2]; plusieurs de ces ouvrages, comme l'*Histoire d'Italie* de Botta, sont importants, d'autres ont un caractère de vulgarisation qui montre que le public lisant commence à s'étendre. Florence ne reste pas en arrière de Milan, dans la publication de ces grandes collections de classiques italiens ou étrangers, qui va contribuer si utilement à l'éducation publique. Molini imprime sa *Bibliothèque portative*; Batelli, Borghi, Magheri chacun ses classiques; on voit naître plusieurs *Parnasses italiens*, et aussi une *Bibliothèque des jeunes gens*. Aujourd'hui, les publications de ce genre sont si nombreuses, qu'on n'y prend plus garde : mais alors chacune d'elles faisait sensation. Le nombre des périodiques s'accroît aussi, sans arriver à être grand : on compte, outre l'*Antologia*, le *Journal des Lettrés de Pise*, le *Journal des Sciences et des Arts*, le *Journal des Géorgophiles*, le *Journal agraire*, le *Journal des Apologistes de la Religion*, le *Journal des Dames* sans parler de l'officielle *Gazette de Toscane*, et de plusieurs journaux de modes.

1. *Operette bibliografiche del cav. Giuseppe Molini*, Firenze, 1858 : Annali delle opere pubblicate, etc.
2. *Registri di Censura.*

Tout cela n'est pas grand'chose. Mais que l'on songe à la crise que la production intellectuelle a subie sous l'Empire, et aux mauvaises conditions qui lui sont faites encore. La torpeur est moins profonde, un peu de vie s'éveille. Mais comment se répartissent ces quelques centaines d'œuvres annuelles? Il faut mettre de côté un cinquième environ d'imprimés administratifs, d'avis divers, surtout pour des réunions pieuses. Un autre cinquième est composé de poésies dites de circonstance, c'est-à-dire inspirées par des cérémonies mondaines ou religieuses, des faits divers. Un peu plus d'un cinquième encore par des ouvrages de piété. Un peu moins d'un cinquième par les œuvres de pure littérature : poésie, roman, théâtre. Le reste est partagé entre la critique, l'histoire, les sciences morales et politiques, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, la médecine, et diverses techniques. On voit que les trois cinquièmes de toute cette littérature sont à considérer d'emblée comme de nulle valeur intellectuelle; et dans le reste, bien entendu, il y a à choisir. Telle est, du moins, la proportion pour 1815; elle dénote un pays intellectuellement affaibli; est-ce le résultat de l'influence combinée de deux siècles de littérature frivole, et de la réaction cléricale qui vient de s'accomplir? En 1825, la proportion n'est plus la même; car les trois premières séries énumérées ci-dessus sont restées au même chiffre, alors que le chiffre total a beaucoup augmenté; la littérature digne de ce nom s'est accrue en nombre et en valeur; les ouvrages d'histoire sont en plus grand nombre[1]. Mais regardons d'un peu plus près.

La littérature religieuse est sans nul doute la catégorie la plus nombreuse. Guides pour les étrangers, instructions

1. *Registri di Censura* (*R. Archivio di stato di Firenze*).

pour les curés, ouvrages sur l'agriculture, tels sont, selon Niccolini, les ouvrages qui, en 1816, font gagner de l'argent aux éditeurs[1]. Il y a là des livres qui sont entre les mains de tous ceux qui savent lire, dont beaucoup n'en lisent pas d'autres. Il est vrai qu'en général ces mêmes livres perdent leur influence à mesure qu'ils pénètrent dans les milieux plus cultivés. Ils n'en sont pas moins, en ce temps où le journal quotidien n'existe pas, le fond de l'éducation publique avec quelques livres scolaires — on ne peut plus rudimentaires, — des romans et des chansons. Et après tout, on ne peut savoir jusqu'où s'étend leur action, d'autant plus difficile à saisir que, dans cette sorte d'ouvrages, les mêmes choses sont répétées depuis des siècles, et que les idées qu'ils prônent circulent sans qu'on y fasse presque plus attention. Il y en a d'ailleurs pour tous les goûts, pour toutes les intelligences, depuis les *Rudiments de la doctrine de Jésus-Christ à l'usage des établissements des Scolopes* jusqu'à la traduction du *Dictionnaire philosophique de la religion et des erreurs de Voltaire*[2], par Nonnotte, ou aux recueils d'*Institutions canoniques*. Il y a les biographies des saints à la mode, les récits des miracles récemment advenus, les complaintes sur les malheurs de Pie VII, les sonnets pour une prise de voile ou une première messe. Il y a les mandements des évêques, il y a des opuscules tendancieux, comme celui-ci, soumis à la Censure toscane en 1825 : *Des dispositions actuelles des esprits en Europe à l'égard de la religion, et de la nécessité de propager les bons principes par le moyen de la presse*[3]. Toute cette production refleurit avec empressement à partir de 1814. A la première inspection, elle suggère quelques remarques.

1. Vannucci, *op. cit.*, I, p. 426.
2. Trad. Firenze, 1773.
3. *Registri di censura*, 1825, 23 déc., n° 11 396.

D'abord, comme dans les pays catholiques en général, la Bible est peu lue. La plupart des éditions latines remontent au XVIIe ou même au XVIe siècle. Et les libraires ont à peu près autant d'éditions françaises de l'Ancien et du Nouveau Testament, que d'éditions italiennes. Mais on ne lit guère non plus les Pères de l'Église ; saint Augustin lui-même est fort délaissé. Dans son ensemble, toute cette nourriture pieuse n'est pas vieille de plus d'un siècle : elle est le produit de la piété du XVIIIe siècle (dont il ne faudrait donc pas penser tant de mal à ce point de vue?). Cependant l'auteur de beaucoup le plus répandu est Segneri [1] ; son *Pénitent instruit*, son *Incrédule sans excuse*, et surtout ses *Sermons de Carême* sont réédités fréquemment et semblent être les livres de chevet d'une masse de braves gens. Après lui, viennent Alphonse de Liguori [2], et Turchi [3], le fameux prédicateur de la cour de Léopold. Les Français sont beaucoup lus aussi, Massillon surtout [4].

La prédication est aussi vieille d'un siècle dans sa forme et dans son esprit. Le grand orateur à la mode, Giuseppe Barbieri, dont les sermons firent accourir tout Florence pendant le carême de 1828, n'est qu'un littérateur prétentieux et médiocre. On a publié, comme un morceau admirable, la péroraison de ce carême de 1828 [5] : cela est horriblement oratoire, sans pensée, sans émotion. — Mentionnons seulement, car elles touchent à l'érudi-

1. Segneri, *Opere*, Brescia, 1822-25, Firenze, 1829 ; — *Penitente istruito*, 1823 ; — *Incredulo senza scusa*, 1830 ; — *Quaresimale*, 1810, 1815, Padova, 1826, 1827, 1828, 1829.

2. Alfonso de' Liguori, *Opere spirituali*, 1820, 1824.

3. Turchi, *Opere complete*, 1805, 1822 (Modena), 1822 (Fuligno) : — *Prediche alla corte*, 1806, 1826.

4. Massillon, *Opere complete*, trad. Venezia, 1819 ; — *Prediche per l'Avvento*, 1817 ; — *Prediche sopra i principali doveri degli Ecclesiastici*, 1808 ; — *Piccolo quaresimale*, Milano, 1815.

5. *Discorsi o orazioni del professore Giuseppe Barbieri*, Firenze, Chiari, 1829, p. 219.

tion littéraire et philologique plus qu'à la religion, toute cette série d'exhumations des orateurs et écrivains religieux du XIVe siècle italien, commencée au XVIIIe, et qui se poursuit, — le *Miroir des Péchés* de Cavalca[1], — le *Miroir de vraie pénitence* de Passavanti[2], les *Fioretti*[3], etc.

Quant aux œuvres modernes, on s'attend qu'elles se ressentent du mouvement de renaissance religieuse que l'Empire a vu naître, et que 1815 épanouit. La *Défense du Christianisme* de Frayssinous[4], et l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*[5] sont traduits à peine parus, et ont aussitôt plusieurs éditions. Mais en Italie, la polémique et l'apologétique catholiques ne sont guère représentées, avant 1880, que par le livre de Manzoni sur la *Morale catholique*, dont le succès fut médiocre.

Voici au contraire un genre très italien, et même très ancien : l'hymne, — qui refleurit après l'immense succès des Hymnes du même Manzoni, à partir de 1822. La *Résurrection*, le *Nom de Marie*, le *Noël*, la *Passion* et la *Pentecôte*[6], en firent naître d'autres de même contenu, bientôt innombrables, car la mode s'y mit, et pour beaucoup ce fut un simple exercice littéraire, si bien que d'aucuns se scandalisaient, et qu'un prêtre chansonnait :

Chez les Arcades
l'amour chantait
qui point n'aimait

1. Cavalca, *Specchio di Croce*, Bologna, 1819; Brescia, 1822; — *Specchio dei peccati*, Fir., 1828.

2. Passavanti, *Lo specchio della vera penitenza*, Milano, 1808; Fir., 1821; Milano, 1825.

3. *Fioretti di S. Francesco*, ed. Cesari, Verona, 1822.

4. *Difesa del Cristianesimo ovvero Conferenze sulla religione*, trad. Foligno 1826, et Firenze, 1827.

5. *Dell' indifferenza in materia di religione*, Firenze, 1819 et Modena, 1824. *Difesa del saggio sull' indifferenza*, Roma, 1822.

6. Manzoni, *Risurrezione*, *Nome di Maria*, *Natale*, *Passione*, Milan, 1815; les mêmes, plus *la Pentecoste*, Milan, 1822. Milano 1822; *Inni Sacri*, Udine, 1823, 1829; Torino, 1824; Italia, 1828. — *Opere*, Pisa, 1826; Firenze, 1828; 1828-1829.

le Romantique
qui point ne croit
chante sa foi [1]....

Cependant les Hymnes et compositions analogues ne sont pas seulement un genre littéraire en vogue; ils expriment plus ou moins directement un sentiment nouveau, — qui du reste ne m'apparaît pas seulement dans les écrits édifiants [2].

La pâture offerte à l'imagination publique, les livres que lisent les oisifs et les femmes et les jeunes gens avides d'aventures héroïques ou romanesques, tout ce qui remplit le vide laissé dans les cœurs par le défaut d'activité réelle, toute cette vie chimérique qui parfois modifie étrangement la façon de concevoir la vraie, surtout quand celle-ci est peu intense, comme en Toscane au moment où nous sommes, — se compose alors de deux éléments fort disparates. D'une part le vieux fonds des conteurs italiens, en prose ou en vers, qui est loin d'être abandonné; il paraît, entre 1816 et 1824, au bas mot une douzaine d'éditions de la *Jérusalem délivrée* [3]; Arioste [4], Boccace [5] à l'avenant. Après ceux-là, Forteguerri [6], Sannazar [7], Tassoni [8] (— et

1. Mazzoni, *Ottocento*, p. 222.
2. Voir chap. VI.
3. Firenze, 1818; Prato, 1818; Firenze, 1818; Padova, 1820; Firenze, 1820; Londra, 1822; Parigi, 1822; Firenze, 1823; Firenze, 1824; Prato, 1824; Milano, 1824; Firenze, 1827; Firenze, 1828; Padova, 1828. *Opere di T. Tasso*, Pisa, 1820; 1821-1832; Milano, 1823. *Opere scelte*, Firenze, 1824.
4. *Orlando furioso* : Londra, 1815; Milano, 1815; Pisa, 1815; Livorno, 1816; Prato, 1816; Milano, 1818; Parigi, 1818; Milano, 1819; Prato, 1821; Milano, 1822; Firenze, 1822; Parigi, 1822; Firenze, 1823; Firenze, 1824; Lucca, 1824; Firenze, 1823-1826; Milano, 1829. — *Le Opere*, Firenze, 1826.
5. *Decamerone* : Londra, 1815; Italia, 1816; Milano, 1816; Venezia, 1818; Firenze, 1820; Fir., 1822; Fir., 1824; Fir., 1825; Londra, 1825; Pistoia, 1825. — *Opere*, Firenze, 1827.
6. *Ricciardetto* : Milano, 1813; Italia, 1819; Firenze, 1828.
7. *Arcadia* : Pisa, 1820; Venezia, 1828; Bologna, 1829.
8. *Secchia rapita* : Venezia, 1817; Firenze, 1823; Fir., 1824.

Pope[1]), sont populaires encore. Aucun peuple ne possède un aussi beau trésor de récits entraînants et gais, pleins d'esprit et de lumière, fixés dans une forme d'art supérieure. Une partie du charme de ces Italiens, qui ravissent Stendhal, vient sans doute de ce qu'ils ont dans la mémoire les paysages du *Roland Furieux*, les séductions d'*Armide*, les scènes savoureuses du *Décaméron*. C'est un patrimoine national, — point toutefois à la manière des *Niebelungen* : car il est d'origine artificielle, il n'est pas l'œuvre de la nation, mais celle de ses écrivains, — et cela se sent malgré le temps écoulé et la popularité immense, en ceci : que s'il meuble richement les imaginations, il ne peut être en même temps une cause d'émotion profonde et d'énergie. Si certains peuples, à des moments critiques, ont pu chercher dans leurs légendes comme un rafraîchissement de l'âme nationale, la même chose n'arrivera pas aux Italiens. C'est leur histoire, nous le verrons, qui leur fournira un aliment de même utilité.

Mais voici de considérables arrivages de l'étranger, aussi dissemblables que possible du répertoire national. Ce sont d'abord les romans sentimentaux, qui viennent de France et d'Angleterre principalement : Marmontel, Baculard d'Arnauld avec *Bélisaire*[2], les *Nouvelles morales*[3], — les *Épreuves du sentiment* et les *Récréations de l'homme sensible*[4], Richardson[5] et Mackenzie[6], et aussi Gœthe avec *Werther* et Lafontaine avec ses *Tableaux de Famille*[7],

1. *Riccio rapito*, trad. : Milano, 1819; Bologna, 1822; Livorno, 1822; Milano, 1830.

2. Trad. Firenze, 1819.

3. *Racconti morali* : Firenze, 1798; Roma, 1801; Venezia, 1827.

4. *Le Prove di sentimento e le Ricreazioni dell' uomo sensibile*, Venezia, 1806, 1819; — *Biblioteca sentimentale*, Venezia, 1817, 1819.

5. *Pamela*, trad. Venezia, 1806.

6. *L'uomo sensibile*, trad. Milano, 1818.

7. *Quadri di Famiglia*, Fir., 1811; — *Nuovi quadri*, Fir., 1815; — *Confessioni*

sont déjà, en 1815, dans les mains de tout le monde depuis quelques années, ou commencent à se répandre, ainsi que les romans de Pigault-Lebrun[1] et *Atala* et *René*[2] de Chateaubriand. Auxquels viennent s'ajouter ensuite, à mesure qu'elles paraissent, les élucubrations de Regnault-Warin[3] auxquels leur teinte réactionnaire procure les avantages de l'actualité, — de Mme Genlis[4], de Mme Cottin[5], de D'Arlincourt[6]. Mais l'Italie ne veut pas rester entièrement tributaire de ses voisins; la marquise Romagnoli-Sacrati, Caroline Decio-Cosenza, Sacchi[7], Bertolotti[8] (dont l'*Ilot des Cyprès*, imité de *René*, en 1823, un succès bruyant) s'élancent à course de plume sur les traces de leurs devanciers, — et encore Mme Ursule Cozzi, dont Piatti, libraire florentin, édite une série de romans aux titres suggestifs, comme *Mélinde ou les Extravagances du Sort*[9], etc.

A la note sentimentale s'ajoute, sur ces entrefaites, et sans lui faire tort, la note fantastique, dont les romans d'Anne Radcliffe[10] donnent les premiers exemplaires, surtout la *Vision du Château des Pyrénées*, traduite en 1817,

al sepolcro, Mil., 1822; — *Orfano della Wesfalia*, Mil., 1822; — *Maria Menzikoff*, 1825.

1. *Il figlio del carnovale*, *Adele d'Albigny*, *Teodoro*, *I signori di Kinghin*, *Metusko*, Verona, 1807; — *I Baroni di Felsheim*, 1810.

2. *Atala*, trad. Venezia, 1802; Milano, 1814; — *Renato*, Firenze, 1824; Milano, 1820.

3. *Cimitero della Maddalena*, Fir., 1801; — *Giulietta e Romeo*, Milano, 1824. Une traduction des *Prisonniers du Temple* est interdite par la Censure (*Registri*, 19 octobre 1814, n° 474).

4. *Alfonsina ossia la tenerezza materna*, Mil., 1814; — *I Battuecas*, Venezia, 1817; — *Racconti morali*, Mil., 1818; — *Sainclair ossia la vittima delle scienze e delle arti*, Mil., 1819.

5. *Elisabetta ossia gli esiliati in Siberia*, Fir., 1807; — *Matilde*, Fir., 1817.

6. *Il solitario*, Mil., 1822, 1823.

7. *Oriele o Lettere di due amanti*, Pavia, 1822.

8. *La Calata degli Ungheri in Italia nel Novecento*, Milano, 1823; — *L'isoletta dei cipressi*, Milano, 1823; — *Amore e Sepolcri*, Mil., 1823, 1824.

9. *Reg. Censura*, 3 oct. 1815, n° 981.

10. *Elena e Vivaldi*, Fir., 1813.

retraduite en 1826. Survient d'Allemagne la ballade romantique, qui accentue encore ce genre d'imagination, — et aussi le *Giaour*, le *Corsaire*, le *Prisonnier de Chillon* [1] : et voici éclore la nouvelle en vers : l'*Ildegonde* et la *Fugitive* du Milanais Grossi [2]; la *Pia* du Toscan Sestini [3], qu'accompagnent une foule d'autres, parmi lesquelles Guerrazzi en 1830 fera son choix pour une *Anthologie romantique* [4]. Éclosion brusque, à Florence du moins, où cette production est nulle avant 1825, et se répand tout d'un coup à cette date [5] : les cerveaux durent soudain s'emplir de visions étranges, de tours démantelées au clair de lune, de fantômes, de hurlements dans les ténèbres, — d'amours persécutées, d'innocences exquises, et de noires scélératesses.

Peu d'années après, une autre mode s'impose avec une pareille brusquerie; mais celle-ci répond mieux aux dispositions du public italien, elle sera plus durable et plus féconde. Une grande édition des romans de Walter Scott avait été commencée à Milan en 1821, en même temps que celle de Paris: mais on en refait une à Florence en 1826, qui coûte beaucoup moins cher, et consacre en Toscane la vogue extraordinaire du conteur écossais. Les *Promessi Sposi* paraissent cependant. Et désormais le roman historique fait prime : en 1825 les éditeurs toscans n'en imprimaient pas un; en 1830 ils impriment ou réimpriment à la

1. *Il Giaurro*, Ginevra, 1818; — *Il lamento del Tasso*, Pisa, 1818; Pavia, 1818; — *Il prigioniero di Chillon*, Torino, 1825; — *Il Corsaro*, Mil., 1820; — *Poemi*, Torino, 1827; — *L'Italia, canto IV del Pellegrinaggio di Harold*, Italia, 1819; Lugano, 1827; — *Profezia di Dante Alighieri* : Parigi, 1821; Nuova Jorca, 1822; Lugano, 1827.

2. *Ildegonda*, Fir., 1823; — *La Fuggitiva*, Piacenza, 1823; Firenze, 1826.

3. *Idilli*, Pistoia, 1815; Messina, 1818; — *La Pia*, Roma, 1825.

4. Voir aussi : *Collezione scelta di poesie del genere cosiddetto romantico*, Fir., 1826.

5. Voir les registres de Censure de cette année.

fois : les *Promessi Sposi* (chez deux éditeurs différents), les *Prisonniers de Pizzighettone*, de Varese, *Falco della Rupe*, *la Bella Celesta degli Spadari*, de Bazzoni, la *Bataille de Bénévent* de Guerrazzi, toutes œuvres devenues célèbres en deux ou trois ans, et en outre plusieurs romans ou « récits historiques » : *Cosme et Lavinie, ou la chute de la République de Venise*, — *Gertrude*, — *Angélique Montanini de Sienne*, — *Emilie*[1]. Et ce n'est qu'un commencement. Guerrazzi a dit les raisons qui poussèrent certains écrivains, comme lui-même, à composer des romans historiques. « Mes amis, écrit-il le 10 mai 1827, sont tous après moi, me pressant de composer un roman historique, me disant que l'Italie manque de ce genre d'œuvres dont les autres nations s'honorent, — que c'est une source de renommée, — que c'est un travail de grande importance, où l'on peut raconter des choses que l'histoire ne peut raconter.... Et déjà je m'y sens fort disposé, étant, par nature, épris d'événements mystérieux, rebelle à toute discipline, désireux d'ourdir de longues trames d'aventures[2]... ».

Il y a cependant deux romans du siècle dernier qu'on relit encore beaucoup, malgré l'invasion des œuvres nouvelles : deux romans proprement italiens : l'Italie jusqu'à ce moment-là n'en avait produit guère plus : c'est le *Jacopo Ortis* de Foscolo, — et les *Nuits romaines*[3] d'Alexandre Verri[4].

1. Voir *Registri di Censura*, 1830.
2. *Lettere*, ed. Martini, 1891, I, p. 7.
3. *Notti romane* : Milano, 1818, 1824 ; Firenze, 1825.
4. Outre les ouvrages précédemment cités, voir, pour l'histoire de la littérature narrative et romanesque, les grandes collections citées plus loin, p. 126, n. 6, et encore : *Raccolta di romanzetti scelti, di la Fontaine, Florian, Genlis ed altri*, Fir., 8 vol. ; — *Biblioteca piacevole ed istruttiva, ossia collezione dei più scelti romanzi inglesi, francesi e tedeschi tradotti in italiano*, Firenze, 110 vol. in-8 ; — la même, *Seconda Raccolta* ; — *Biblioteca amena ed istruttiva per le donne gentili, composta dei più bei romanzetti e racconti, trad. da diverse lingue*, Milano, 1821 et suiv.

Il est évident que le roman en prose, aidé de la nouvelle en vers, supplante la poésie épique. Cependant on copie encore les grands épiques de l'antiquité : le Florentin Bagnoli fait un *Cadmus*. Monti avait voulu ressusciter la poésie dantesque dans la *Bassvilliana* et le *Barde de la Forêt Noire* : l'admiration publique pour ces très beaux poèmes est loin d'être éteinte. Mais surtout il y a Dante que le XVIIe siècle avait tout à fait négligé, auquel le XVIIIe siècle revenait : on se prend maintenant pour lui d'une passion[1]. Dante satisfait le goût du temps pour le fantastique, le ténébreux, le sublime. Mais il y a de tout chez Dante, et l'on y voit alors plus encore qu'il ne contient : le renouveau de la *Divine Comédie* a des raisons si profondes, il est si bruyant et si solennel, que c'est vraiment un événement de la vie morale de la nation; nous en dirons un mot en son lieu[2].

Quant aux poètes lyriques, il est à croire qu'il n'y en avait pas en Italie à cette époque moins qu'aux siècles passés; c'est-à-dire qu'ils étaient innombrables. On sait que cette poésie avait toujours été pour les Italiens, non seulement le premier des genres littéraires, où s'exprimait le fort instinct artistique de leur race, mais encore une mode mondaine, une sorte de jeu, un concours perpétuel, ouvert à tous. Il résultait de là que les maîtres anciens, qui servaient de modèles, jouissaient d'une vogue toujours nouvelle. Les Français, qui ont eu, à chaque époque, leur poète favori, ne peuvent avoir idée de ce qu'est la popularité séculaire d'un poète national, comme Pétrarque. A l'époque

1. 4 éditions de la *Divine Comédie* au XVIIe s.; 33 au XVIIIe; 238 dans les soixante-quatre premières années du XIXe, d'après Vannucci.
2. Chap. VIII.

que nous étudions, les éditions des *Rime* se succèdent, dans la péninsule, à la vitesse moyenne de quatre ou cinq par an [1]. Avec Pétrarque, Anacréon [2] et Horace sont les modèles qu'on relit, et qu'on imite indéfiniment. On relit et on imite aussi ceux qui les ont imités, Bembo et Filicaja [3] au XVIe siècle, Parini [4] et Fantoni [5] au XVIIIe, et tant d'autres dont les œuvres sont conservées dans les nombreuses collections de *Classici italiani*, de *Poeti italiani* [6]. Qu'on cherche dans les histoires littéraires les noms et les œuvres des lyriques de la Restauration, en tête desquels brille l'astre Monti; avec ceux qu'a vus naître la vallée de l'Arno, on ferait déjà une belle liste.

Il n'est pas jusqu'aux genres didactiques [7] que l'on n'aime et que l'on ne cultive (ce qui est bien la meilleure preuve de cet étonnant entraînement à la poésie) : poésie géorgique avec Virgile et Alamanni, dont la *Coltivazione* [8] est plusieurs fois réimprimée, — critique (Anelli écrit les *Chroniques du Pinde*, et il n'est pas le seul qui se livre à des

1. En Toscane seulement : — *Rime*, Prato, 1820; Fir., 1821; Fir., 1822, etc.

2. *Anacreonte e Saffo, le Odi*, trad. : Venezia, 1817; Colle, 1818; Firenze, 1819; Fir., 1822; Livorno, 1824.

3. *Poesie toscane*, Venezia, 1812; Fir., 1823.

4. *Poesie*, Pisa, 1815; Milano, 1821; Milano, 1824; Fir., 1825; Fir., 1825; — *Opere*, Mil., 1825; — *Opere varie*, Milano, 1821.

5. *Poesie*, Fir., 1823; Lugano, 1823; — *Poesie scelte*, Fir , 1816, 1817; Milano, 1823.

6. *Collezione dei Classici italiani*, 250 vol. in-8, Milan, 1802 à 1813; *Collezione dei Classici italiani del secolo* XVIIIe, à partir de 1818; 132 vol. en 1830, Milano; — *Collezione di ottimi scrittori italiani*, Pisa, 1820-24. 24 vol. in-8; — *Collezione dei principali poeti italiani*, Fir., 1817-18, 18 vol. in-32; — *Collezione di poeti italiani*, Parigi, 1820; — *Biblioteca scelta di opere italiane antiche e moderne*, Milano, Silvestri, 240 vol. en 1830; — *Collezione di poeti burleschi antichi e moderni*, Livorno, 1821; — *Classici*, Fir., Batelli; — *Classici*, Fir., Borghi; — *Classici*, Fir., Magheri.

7. *Raccolta di poemi georgici*, Milano, 1826; — *Raccolta di poemi didascalici*, Milano, 1813 (4e vol. de la collection *Classici italiani*); — *Raccolta di poemetti didascalici originali o tradotti* (Milano, 1821), 12 vol.

8. Venezia, 1814; Parigi, 1821; Milano, 1823; 1826 (Silvestri), 1826 (*Classici*); 1828, Parigi; 1828, Bassano; 1830, Firenze (Hauvette, *Luigi Alamanni*, Hachette, 1903, p. 556).

pareils travaux), — descriptive avec Barbieri, — satirique avec d'Elci, — moralisante avec les fabulistes Clasio, Pignotti, etc.

On trouve aussi des artistes, en grand nombre, pour polir, de longues années durant, la traduction de quelque auteur ancien déjà cent fois traduit. Que d'Iliades, d'Énéides, d'Horaces, d'Ovides et de Lucrèces! De toutes les œuvres de Monti, « le premier poète italien vivant », celle qu'on lit et qu'on réimprime le plus, et de beaucoup, c'est sa traduction de l'*Iliade*.

En plus des travaux longuement médités, la poésie intervient dans les événements de la vie publique ou mondaine; toujours prête, et abondante, elle jaillit du fait quotidien, sous toutes ses formes, même les plus nobles, que des mains adroites savent adapter aux plus petits sujets. Épithalames, sonnets pour une première messe, recueils poétiques en l'honneur d'un prédicateur de carême, compliments de bienvenue à de grands personnages, chansons ou complaintes sur des événements récents, telle est la production dont la censure enregistre quotidiennement de nouveaux exemplaires. Mais voici où la facilité poétique de la race s'exerce d'une façon surprenante pour nous : c'est dans les séances d'improvisation qui ont lieu soit dans des salons particuliers, soit au théâtre même : le public d'alors s'y porte avec passion. Quelques critiques sérieux ont beau protester : des voix autorisées s'élèvent pour justifier l'usage de ce que l'on considère volontiers comme un don merveilleux que la nature a fait au peuple italien. Il n'est pas un des États d'Italie qui ne possède un de ces improvisateurs, hommes ou femmes, qui savent, sur un sujet que le public leur désigne sur-le-champ, débiter immédiatement un long poème, voire une tragédie belle et bonne en cinq actes. Voici la liste des poèmes que composa, à Naples en 1824,

l'improvisatrice Taddei, à mesure que de la salle on lui en jetait les titres[1] : *le Tasse et Éléonore. — Artémise buvant les cendres de son époux. — La rencontre d'Hector et d'Astyanax. — L'ingrat. — Les amours d'Ovide. — La victoire de Constantin sur Maxence. — Le bonheur de séjourner dans la belle Parthénope. — La mort de Didon. — La destruction de l'armée de Sennachérib. — Pourquoi la foudre ne frappe pas le laurier. — Paul et Virginie....* Sans parler du tour de force, une telle liste nous renseigne assez bien sur les goûts du public en ce temps-là. C'est sur de pareils thèmes et avec de pareils exercices que Thomas Sgricci[2], Toscan, — le roi des improvisateurs, en quelques années, se transportant de ville en ville, édifiait une fortune considérable, et une renommée dont Monti lui-même, un de ses fervents admirateurs, pouvait se montrer jaloux.

Le théâtre était, à Florence comme partout, le lieu public du soir, comme le café après-midi, les Cascine à la fin du jour; on y causait, on y faisait des affaires, même de la politique; certaines loges, nous l'avons vu, passaient pour des nids de conspirateurs. Les pièces étaient renouvelées très fréquemment; en ce temps où le journal quotidien était inconnu, où les livres nouveaux étaient rares, les pièces de théâtre étaient un des sujets dont on causait le plus souvent.

Ceci ne veut pas dire que la production dramatique fût alors considérable : l'ancien répertoire et les traductions d'œuvres étrangères fournissaient le plus grand nombre

1. Mazzoni, *Ottocento*, p. 426.

2. Sgricci, *La morte di Carlo I°, tragedia improvvisata*, Parigi, 1824; — *Ettore, tragedia improvvisata*, Torino, 1823; — les deux mêmes, Firenze, Molini, 1825; — Crispo, *Tieste e Sansone, tragedie, con altre poesie*, Arezzo, 1828.

des pièces représentées[1]. Voici ce qu'écrivait, en 1826, une personne compétente : « Goldoni composait un quart de de notre répertoire, — les traductions des pièces françaises récentes un autre quart, — un autre quart encore, les traductions de l'allemand, prises, pour la plupart, dans les recueils spéciaux imprimés çà et là en Italie[2]; le dernier quart enfin était formé des comédies d'écrivains italiens contemporains, des tentatives de quelques jeunes, — et enfin des tragédies ». Dans cette classification, probablement juste, ou à peu de chose près, pour tous les États italiens, ne sont pas compris les opéras et opérettes, les pièces à grand spectacle, — ni les comédies-bouffes à l'usage des théâtres populaires, qu'improvisaient ou modifiaient à leur caprice les Stenterelli de Florence, si aimés des Toscans : lesquelles pièces étaient loin d'être dénuées de sens et de portée, puisque c'étaient le bon sens et l'esprit caustique du peuple florentin qui s'y exprimaient à gorge déployée, — et que plus d'un Stenterello, à ce qu'on raconte, alla finir au dépôt de police, pour injures au gouvernement, une soirée employée à soulever des tempêtes de rires et de quolibets. C'était le vrai théâtre du peuple, celui où il retrouvait le tableau de son existence quotidienne, les événements qui venaient de frapper son imagination, — ses opinions, sa conception générale de la vie.

1. François Righetti, dans son *Teatro italiano*, cité par Mazzoni, *Ottocento*, p. 446.

2. Principaux recueils de théâtre parus en Italie de 1814 à 1830, outre les grandes collections indiquées p. 126 :

Collezione scelta di tragedie, drammi e commedie italiane, Bologna, 1835 et années suiv. ; — *Collezione teatrale capricciosa del sec.* XIXe, Fir., 1819, 5 vol. ; — *Nuova Raccolta di commedie in gran parte inedite e non comprese nelle collezioni già pubblicate*, Livorno, 1818, 6 vol. ; — *Raccolta scelta di nuovissime commedie ridotte ad uso del teatro italiano*, Milano, 1822 et suiv. ; — *Raccolta di tragedie classiche italiane*, Venezia, 1819 ; — *Biblioteca teatrale economica*, Torino, 1829 et suiv. ; — *Biblioteca teatrale italiana e straniera*, Venezia, 1820, 12 vol. ; — *Nuova biblioteca di componimenti dramnatici*, Roma, 1827.

De même, il faut comprendre que les préférences de la société mondaine allaient, en premier lieu, aux pièces en musique et à spectacle, où son goût artistique, — son goût pour la pompe aussi, étaient pleinement et de plusieurs façons à la fois satisfaits, et qui en même temps pouvaient répondre à d'autres préoccupations intellectuelles : les librettistes d'opéra (dont quelques-uns furent de bons poètes) suivaient volontiers, pour le choix de leurs sujets, l'exemple donné par le théâtre de drame ou de tragédie.

La comédie occupe les meilleures scènes pendant une grande partie de l'année : sur ce point la production présente est exceptionnellement bonne : le théâtre de Giraud, celui de Nota sont des œuvres souvent fines, gaies, saines, dont le grand succès était mérité. Mais Giraud, Nota et leurs émules sont encore des goldoniens (laissons de côté un essai d'introduction de la comédie larmoyante); par eux et par ses propres pièces, c'est toujours Goldoni qui est toute la comédie italienne, laquelle ne s'est donc pas renouvelée depuis un siècle.

Les tentatives nouvelles, les machines à étonner ou à surexciter le public, sont du répertoire dramatique ou tragique. La tragédie est toujours le genre théâtral le plus estimé. A parcourir la liste des pièces nouvelles imprimées à Florence de ce temps-là, on croirait encore la vieille tradition toute-puissante : les lettrés de Florence s'obstinent à faire des tragédies, à les faire imprimer et même à les faire jouer[1].

Mais beaucoup plus que leurs tragédies, on joue maintenant les drames ou mélodrames traduits du français ou de

1. Grands succès, sur les scènes de Florence, des tragédies suivantes : — en 1823, *Druso*, de Benedetti; — en 1823, *Œdipe*, de Niccolini; — en 1827, *Antonio Foscarini*, de Niccolini.

l'allemand, ou, plus encore, ceux qu'on tire des romans à la mode; en 1823, comme le public s'était épris de Scott et de d'Arlincourt, *le Solitaire*, *Invanhoé*, *Kenilworth* faisaient fureur à la scène[1]. Il était naturel que le public portât au théâtre les mêmes goûts qui lui faisaient aimer les romans nouveaux, ou que ces romans lui faisaient avoir. Pour le satisfaire, il faut que les directeurs de troupe et les auteurs lui donnent : un décor exotique ou médiéval, une action compliquée, autant que possible fantastique et, autant que possible aussi (ce n'est pas contradictoire), tirée d'un sujet historique. Tout le moyen âge italien est appelé à défiler sur la scène, en ses anecdotes les plus étranges, touchantes ou terribles. Et bientôt il faut que la tragédie elle-même se plie à cela, sous peine de mort. Le public ne trouve plus un plaisir assez fort à contempler même un chef-d'œuvre de psychologie, d'architecture scénique et d'éloquence. Il veut du mouvement, de la fantaisie, de l'émotion sentimentale, et aussi des appels directs à certaines de ses passions. Il s'habitue à chercher dans la pièce de théâtre des allusions à ses préoccupations du moment, si bien qu'il lui arrive d'en trouver là où la censure la plus minutieuse n'en a pas aperçu, et où l'auteur n'en avait pas mis[2]. Nous verrons comment le théâtre aidera au développement du patriotisme, du libéralisme[3]. La querelle romantique attire encore plus fort l'attention générale sur tout ce qui touche à l'art dramatique.

On n'a pas perdu en Italie l'habitude de s'intéresser vivement à tout ce qui touche à l'art littéraire et à sa technique; sur ces sujets les livres abondent, et surtout les opuscules, les dissertations. De ville à ville, d'Aca-

1. Mazzoni, *Ottocento*, p. 270.
2. Voir Vannucci, *op. cit.*, III, p. 96.
3. Chap. IV, V.

démie à Académie, on échange les répliques et les contre-répliques. On se dispute longuement sur le sens du fameux vers de Dante : « poscia più che 'l dolor poté 'l digiuno ». Une guerre longue et acharnée se poursuit entre la Crusca de Florence et l'Institut de Milan, sur la question, tant de fois controversée, de l'hégémonie du dialecte toscan ; durant plusieurs années, dans les volumes de la *Proposta di alcune aggiunte e correzioni al Vocabolario della Crusca*, Monti, chef du parti lombard, dépense sans compter sa verve et son talent.... A quoi bon? dans le fatras énorme de ces polémiques, la science philologique, qui ailleurs se développe, reste empêtrée; l'Italie n'a pas encore ses Wolff et ses Raynouard : elle les aura un peu plus tard. Toutefois, si un certain public continue à se passionner pour des questions qui n'ont pas été vraiment renouvelées depuis le siècle dernier, ce n'est pas seulement par étroitesse d'esprit, par routine et par l'effet des vieilles haines provinciales : dans ce désir de constituer une langue nationale, unique, et épurée du gallicisme qui, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe avait fait d'inquiétants progrès, on peut voir aussi une affirmation du sens patriotique.

Constatons, en voyant se succéder les éditions des dictionnaires anglais et surtout allemands [2], qu'on apprend ces deux langues plus qu'avant, — fait confirmé par l'accroissement du nombre des traductions : car, bien entendu, plus on lit les œuvres d'une littérature étrangère en traduction, plus on les lit aussi dans le texte.

La critique, l'histoire et la théorie littéraire, pas plus que la philosophie, ne présentent de considérables acqui-

1. Voir un article de l'*Antologia* significatif sur ce point (I, p. 323-384).
2. Ceux-ci se multiplient brusquement à partir de 1815 ; *Dizionario*, etc., de Jagemann, Vienne, 1816; — *id.*, de Filippi, Vienne, 1820; — *Dizionario portatile*, etc., Milano, 1821 ; — *id.*, Lipsia, 1822.

sitions; nous savons pourquoi. On pourrait s'y tromper, en voyant la masse de Romanticomachies et autres élucubrations que fait naître la grande querelle. Sauf la lettre de Manzoni sur les unités dramatiques, on ne voit émerger de tout cela aucune œuvre importante qui fixe les idées éparses, qui fasse faire un pas en avant aux esprits, en ces matières. Ce bavardage n'a été pour rien dans l'éclosion des grands chefs-d'œuvre, des *Promessi Sposi* ou des Poésies de Leopardi. On réédite toujours les *Leçons de Rhétorique* de Blair [1], l'*Histoire générale des littératures* d'Andrès. L'excellent Tiraboschi n'est pas supplanté; toutefois, pour l'histoire littéraire, deux œuvres étrangères : Ginguené [2] et Sismondi [3], ont un très grand succès, et mérité, car on n'a rien fait d'approchant en Italie. Ce qu'il y a de plus substantiel, en cette matière, se trouve dans les Revues, c'est-à-dire dans deux Revues seulement, la *Bibliothèque de Milan* et l'*Anthologie de Florence* : elles tiennent le public au courant de ce qu'on fait à l'étranger, — il est vrai, d'une façon incomplète.

Il en est de l'histoire comme de la philologie : nous n'en sommes pas encore à la période scientifique. Il y a à Florence un groupe d'hommes qui, après 1840, fonderont l'*Archivio Storico Italiano* : mais il ne paraît pas qu'ils en aient encore l'idée : l'impulsion n'est pas donnée. De plus, la production proprement italienne est minime. Entre les études d'histoire ancienne, qui sont en assez grand nombre et souvent honorables, — et les opuscules que font naître les événements contemporains (et qui ne naissent pas, nous le

1. Blair, *Lezioni di Rettorica* : Parma, 1802; Milano, 1802; Venezia, 1813; Prato, 1820; Livorno, 1825; Firenze, 1827.

2. Ginguené, *Storia della letteratura italiana, tradotta*, ecc., Milano, 1823; Firenze, 1826.

3. Sismondi, *Storia della letteratura italiana dal sec.* XIV° *al sec.* XIX°, Milano, 1820.

savons, en toute liberté), il n'y a pas place pour une bibliothèque. Les ouvrages de Botta[1] font beaucoup de bruit, non pas seulement parce qu'ils sont remarquables, du moins dans le genre de l'histoire éloquente qui sera bientôt abandonné, — mais aussi parce qu'ils sont les seuls vraiment dignes d'attention. Et encore pour cette raison que par leur sujet et l'esprit qui les anime, ils travaillaient directement pour les idées libérales et pour l'idée nationale. Cet intérêt, qui s'éveille chez le public italien, pour les gloires et les malheurs passés de sa patrie, aura été la première manifestation, instinctive et passionnée, d'un sens historique qui rendra possible, quelques années plus tard, un bon mouvement scientifique. Et, en attendant, c'est un fait très important que, dès l'époque où nous sommes, l'imagination publique soit remplie d'histoire italienne. Peu importe, à ce point de vue, que la production présente soit mince, s'il suffit pour cela des œuvres du siècle passé, — en particulier de l'*Histoire* de Denina[2], — ou de livres étrangers récents : en tête de ceux-ci, l'*Histoire des Républiques italiennes* de Sismondi[3], dont la popularité est très grande. En même temps, l'on réimprime à plusieurs éditions les grands historiens de l'Italie libre : Machiavel[4] et Guichardin[5]. Et si nous ajoutons, pour la Toscane, la lecture d'histoires locales[6], et encore tout ce que les

1. *Storia d'Italia dal 1789 al 1814*, Parigi, 1824; — Italia, in-18, 1824; — Italia, in-8, 1824; — Italia, in-8, 1825; — *Storia della guerra dell' indipendenza degli Stati uniti d'America*, Milano, 1819; Milano, 1820; Milano, 1824; Milano, 1825; Livorno, 1825; Milano, 1827; Napoli, 1830.

2. *Istoria della Rivoluzioni d'Italia*, Fir., 1820; Padova, 1822.

3. *Storia delle repubbliche italiane nei secoli di mezzo*, Milano, 1817-19.

4. Machiavelli, *Opere* : Italia, 1814; Firenze, 1820; Milano, 1820; — *Istorie Fiorentine*, Italia, 1814; — *Discorsi sopra la prima Deca*, Milano, 1821; Milano, 1824; — *Opere istoriche et politiche*, Filadelfia, 1818.

5. Guicciardini, *Istoria d'Italia*, Firenze, 1818; Pisa, 1822; Pisa, 1824; Cremona, 1824.

6. Pignotti, *Storia della Toscana sino al principato*, Pisa, 1813; Livorno, 1820; Firenze, 1821; Firenze, 1824.

romans historiques, dont la mode s'établit, contiennent de renseignements historiques, vrais ou faux, nous arrivons à cette constatation singulière, que l'histoire est alors très médiocrement cultivée en Italie, en comparaison de ce que font les autres nations, — et que cependant elle y occupe dans l'esprit public une place plus importante que partout ailleurs. C'est qu'elle n'y est pas pour elle-même, et c'est à propos de tout autre chose que l'histoire, que nous retrouvons bientôt l'histoire et les historiens[1].

Quant à la littérature politique proprement dite, elle se trouve, sous la Restauration, en d'assez mauvaises conditions, comme on peut le croire; il y a trop de choses dont on ne peut pas parler, trop de choses aussi peut-être dont on ne sait que penser, dans l'état déplorable de l'Italie. Pour la partie spéculative ou scientifique, on se contente, en somme, de l'œuvre du siècle dernier, — considérable à la vérité : on relit Filangeri[2], Giannone[3], Beccaria[4], Verri[5], — sans oublier l'*Esprit des Lois*[6], très fréquemment réédité. Il y a, dans l'Italie du nord, deux excellents travailleurs, qui continuent cette tradition : Gioja et Romagnosi. En Toscane, la production sur ce chapitre est nulle, sauf pour l'économie politique[7]. Au reste, les quelques opinions et sentiments qui dominent et entraînent l'esprit public, en cette matière si importante, ne se trouvent pas exprimés seulement, ni même surtout dans les écrits pou-

1. Chap. IV et V.
2. *Scienza della legislazione*, Filadelfia, 1807; Milan, 1817; Milan, 1822; Firenze, 1820; Livorno, 1826 (con i commentari di B. Constant, trad.).
3. Giannone, *Opere complete*, Italia, 1821; — *Istoria civile del regno di Napoli*, Milano, 1823.
4. *Dei delitti e delle pene*, Milano, 1822; Mil., 1823; Livorno, 1824; Livorno, 1828; — *Opere*, Milano, 1821.
5. Verri Pietro, *Opere filosofiche*, Milano, 1823; — *Storia di Milano*, Mil., 1824; Mil., 1830.
6. *Lo spirito delle Leggi*, Milano, 1819; Napoli, 1819; Firenze, 1821.
7. Voir chap. V.

vant se classer régulièrement sous la rubrique : littérature politique.

De même, s'il se produit des changements profonds dans les conceptions morales, — et cela est évident, bien que la Toscane ne produise pas peut-être un ouvrage philosophique digne de ce nom pendant toute notre période, et le reste de l'Italie guère davantage, — nous irons le chercher ailleurs que dans les rééditions de Condillac[1], dans les traductions de Destutt de Tracy[2], de Laromiguière[3], ou de Kant[4].

Nous n'avons pas enfin à parler des travaux de l'ordre purement scientifique, du moins en eux-mêmes; mais nous aurons l'occasion de signaler une relation entre les découvertes faites à la fin du siècle dernier, la grande activité déployée alors même, dans toute l'Europe et en Italie aussi, en physiologie et en chimie particulièrement — et une certaine disposition de l'esprit public[5].

1. *Corso di studi*, Napoli, 1815; — *Opere metafisiche*, Pavia, 1824.
2. *Elementi d'ideologia*, Milano, 1817-1819; — *Principi logici e memoria inedita sulla metafisica di Kant*, Pavia, 1822 (Classici metafisici); — *Memoria sulla facoltà di pensare*, Pavia, 1824 (Classici metafisici); — *Memorie scelte d'ideologia*, Pavia, 1826 (Classici metafisici).
3. *Lezioni di filosofia o saggio delle facoltà dell' anima*, Pavia, 1821.
4. *Critica della ragione pura*, Pavia, 1820.
5. Chap. VI.

CHAPITRE IV

LE NATIONALISME

La revue, que nous venons de faire rapidement, de la foule des livres lus et des livres écrits pendant ces quinze années, nous a fait entrevoir les points où des changements importants s'accomplissent. L'activité intellectuelle en général a donc légèrement augmenté. Dans certaines catégories, notamment en art littéraire, des nouvelles conceptions tendent à remplacer les anciennes. Quelques belles œuvres sont nées. Cela est peu de chose, peut-être, en comparaison de ce qu'on fait en d'autres pays.... Cependant, on a l'impression qu'il s'est produit quelque chose de considérable! Oui, mais ce n'est pas, en vérité, sur tel ou tel point particulier : c'est en des régions plus profondes : c'est dans l'humeur publique, c'est dans l'imagination publique. Un rêve que tout le monde se met à faire, un besoin que tous ressentent, une souffrance qui pénètre dans toutes les pensées : voilà ce qu'il y a de plus important, de plus réel. Cela n'entre pas dans les cadres, ou plutôt cela déborde de tous. La science historique, la science politique n'ont pas fait de grands progrès; mais l'aspiration libérale, la passion nationale ont pris leur essor. On

a peu produit dans le domaine des études philosophiques et morales; mais les esprits se sont inquiétés; on a cherché un équilibre qu'on croyait avoir perdu. Enfin cette même gêne morale, et d'autres, et les pénibles circonstances où vivait l'Italie ont causé une humeur douloureuse, particulière à l'Italie de ce temps-là, bien qu'elle ait quelques rapports avec le mal du siècle dont une partie de l'Europe se disait atteinte dans le même temps.... Tels sont les grands faits nouveaux de la vie intellectuelle, les grands mouvements.

I

L'idée nationale ne pouvait pas être exprimée plus clairement et avec plus de force qu'elle ne l'avait été par Alfieri et Foscolo. En 1815, Murat en avait fait son programme[1]. L'idée était d'ailleurs beaucoup plus ancienne. M. Del Lungo, voit l'idée de l'unité italienne ininterrompue à travers les âges, « comme une parole sacrée qui se transmet de Dante à Alfieri, attestant et proclamant que l'Italie, qu'on veut empêcher d'être une réalité, existe malgré tout, et dans la volonté divine, et dans le cœur et l'imagination de ses poètes fidèles... ». Oui, mais ce n'a été, tout ce temps, qu'une « parole sacrée », une conception de poètes, ou, chez d'autres, l'expression de combinaisons politiques qui n'avaient rien à voir avec l'idée nationale. Après la refonte de l'Italie par Napoléon, qui suscita tant de projets d'unité italienne, une sorte de campagne de presse même, on ne sent pas encore ce quelque chose de profond qui caractérise les vrais mouvements de l'esprit public[2]. Mais la formule a été prononcée et répétée;

1. *La genesi storica dell' unità italiana*, conférence publiée dans la collection *Vita italiana nel Risorgimento*, 1898, t. I.

2. Voir là-dessus d'Ancona : *Federico Confalonieri*, p. 3; — Masi, *Federazione e Unità*, dans la collection *Vita italiana nel Risorgimento*, 4e série, 1901.

et les gens d'après 1815 auront l'impression que le programme unitaire et le sentiment national datent de Napoléon[1]. Les événements de 1814-15 provoquèrent, nous l'avons vu, une sorte d'excitation momentanée du sentiment nationaliste, qui fut très vite réduite par la solution de la crise européenne. Manzoni pouvait écrire en 1815 dans le *Proclama di Rimini* :

> C'étaient les forces qui étaient dispersées,
> et non les désirs ; et dans presque tous les cœurs
> vivait cette croyance :
> Nous ne serons libres que lorsque nous serons unis.

Peu de temps après, il n'aurait pas pu parler d'une telle unanimité. Au manifeste de Murat qui proclamait l'indépendance et l'unité italiennes, l'Autrichien Bellegarde avait répondu en subtance ceci : « il dit qu'il est la liberté : il est la révolution, la guerre, la ruine. En vain il essaye de créer l'illusion d'un impossible royaume, dont on ne saurait même pas où fixer la capitale, tant la nature, en faisant les provinces italiennes si profondément différentes, a rendu nécessaires les divisions politiques. Qu'est-ce qui fait les peuples heureux? ce n'est pas de former une nation étendue et nombreuse; ce sont les bonnes lois, la conservation des traditions anciennes, une administration économe[2] ». D'un côté : gloire, justice, liberté; et surtout : Italie; de l'autre : la tradition, la prudence, le bien-être, — et l'égoïsme provincialiste soigneusement entretenu. Les deux conceptions allaient se combattre longtemps. Pour commencer, le vainqueur fut Bellegarde; nous avons vu, par l'exemple du gouvernement toscan, comment les esprits furent aussitôt et très habilement travaillés dans ce sens.

1. Confalonieri, *Memorie*, p. 81.
2. Zobi, *Storia della Toscana*, t. IV, vol. 2, p. 34-36.

Nul doute que dans les premiers temps il n'y ait eu beaucoup de gens qui pensaient comme Bellegarde, sans compter tous ceux qui n'étaient pas en état de penser, et ceux qui saisissaient avec empressement l'occasion de ne pas penser à une question troublante entre toutes. Giordani écrit, le 1er juillet 1816 : « De l'Italie, c'est à peine si quelque bouche souffle mot; mais rien dans les cœurs ». Quelques années après, il ne sera plus si pessimiste. Après l'excitation de 1815 et l'abattement de 1816, on peut apprécier la véritable force de l'idée nationale, et constater qu'elle progresse, encore que lentement.

La cause italienne eut ce bonheur, que la plupart des gouvernements restaurés se montrèrent odieusement tyranniques. Cependant on pouvait concevoir, dans chaque État italien, une révolution suivie de l'établissement d'une constitution, sans que l'idée nationale intervînt. Il y a des libéraux, des révolutionnaires, dont les regards ne s'étendent guère au delà des limites de leur État. N'aurait-il pu arriver qu'il ne se formât pas de mouvement nationaliste commun à toute l'Italie, et que toute l'agitation se bornât aux révoltes qui vont éclater, par intervalles, dans les différents États? Il y avait là un obstacle, qui se fit sentir en effet. Néanmoins, au lieu que les déclamations d'Alfieri et de Foscolo devinssent, d'une génération à l'autre, de ces lieux communs qu'on répète par habitude et sans conviction, leur influence fut de jour en jour plus forte; sur les mêmes thèmes toute une littérature naquit; un grand mouvement, intellectuel et passionnel, se fit peu à peu autour de l'idée de patrie italienne.

Ce mouvement, par son origine, n'est nullement populaire. C'est même, en partie, parce qu'il ne l'était pas, qu'il a mis si longtemps à triompher. Il est certain que la conception nationaliste fut, dans les premiers temps,

réservée à une élite intellectuelle; c'est par l'effort de ces gens, et les circonstances aidant, qu'elle se répandit peu à peu dans la masse. Seulement, chez ceux-là, nous la trouvons, dès la première heure, solidement installée, — comme passée dans leur sang. C'est d'ailleurs un admirable thème littéraire. Ce fut même là d'abord un grave défaut. Il y a, dans les écrits et dans la pensée des patriotes, quelques lieux communs, — de l'Alfieri et du Foscolo insuffisamment renouvelés.

Cependant, la conception est en somme vaste, profonde. Les grands nationalistes d'alors, s'ils sont impropres à l'action, incapables même d'y inciter directement le public, éprouvent du moins les sentiments simples et violents qui constituent la passion patriotique, et les répandent autour d'eux du mieux qu'ils peuvent. En même temps surtout, d'un grand effort, ils rassemblent dans leur esprit tous les éléments de l'activité intellectuelle de leur nation, de tout ordre, et depuis les origines; ils s'essayent à les refondre, à en faire une force nouvelle et unique, qui assure à l'Italie, non seulement l'existence politique, mais encore une dignité intime sans laquelle il leur semble qu'elle ne mériterait pas l'existence, une valeur complexe, une faculté d'expansion illimitée. Ce qui pouvait paraître une chimère était chez eux la perception d'une vérité plus vraie que la réalité actuelle, pleine de tout ce que contenait encore de vie un passé de plusieurs siècles, et débordant sur l'avenir.

Leur pensée en effet relie étroitement l'avenir et le passé. Plusieurs d'entre eux sont par leurs habitudes, par certaines de leurs opinions, des hommes du passé : ce travail accompli par leur esprit sous l'action du sens patriotique a fait d'eux des révolutionnaires, sans qu'ils aient cessé d'être des conservateurs. L'opposition des faits leur cause une cruelle impatience, mais ne les décourage jamais tout

à fait, et, au contraire, allume en eux la flamme des prophètes. Ils sont historiens, moralistes, orateurs, pamphlétaires, poètes : ils sont aussi, à leurs heures, une espèce de voyants. On est surpris de la précision des prophéties du Risorgimento, chez les écrivains de l'époque, grands et petits. Alfieri en a donné les plus beaux exemples. Un autre, célèbre aussi, est celui de Manzoni : l'idée de la patrie italienne, et la certitude qu'elle serait un jour une réalité ont résisté chez lui à toutes les épreuves, elles ont été exprimées par lui avec une ardeur et une obstination étonnantes, étant donné son caractère. Lorsqu'il publia, en 1848, les strophes composées en mars 1821, où il montrait l'Italie entière levée contre l'étranger, dans le recueillement et l'enthousiasme de la révolte suprême, on ne put admettre que cette poésie fût vieille déjà de plus de vingt-cinq ans; on la crut composée de la veille, la dernière strophe surtout :

O journées de notre rachat!
O triste à jamais celui
qui de loin, de la bouche d'autrui,
comme un étranger, les apprendra!
qui à ses fils les racontant un jour
devra dire en soupirant : je n'y étais pas,
— par qui la bannière triomphante et sacrée
n'aura pas été saluée ce jour-là....

Voici trois hommes : Giordani, Leopardi, Niccolini, qui se trouvent pendant quelques années réunis à Florence. C'est eux qui montrent le mieux, sous ses principaux aspects, le nationalisme italien de ce temps-là. Il est à remarquer que ce sont trois hommes de lettres.

II. — PIETRO GIORDANI

En 1815, peu de temps après que les troupes autrichiennes eurent ramené le pape Pie VII dans ses États, parut à

Bologne une dissertation intitulée : *Discours pour les trois Légations recouvrées par le Pape*, œuvre de Pietro Giordani, secrétaire de l'Académie de Bologne[1]. L'auteur, qui engageait le nouveau gouvernement à ménager ses sujets, à respecter les principes libéraux, fut immédiatement destitué de ses fonctions, et quitta les États du Pape pour toujours.

C'est bien un signe des temps, qu'un homme comme Giordani, ce pur lettré, ce parfait académicien, ce survivant de l'Italie du XVIIIe siècle, pacifique et belle parleuse, ait passé plusieurs mois en prison et n'ait pas été, en somme, moins de trois fois exilé, par trois gouvernements différents. Petit, mince, pâle, avec une petite figure, un grand front, des joues glabres, il n'eut jamais l'air jeune ni vieux, dit son biographe; causeur agréable et fécond, admirable faiseur de discours de circonstance, d'éloges et de notices (il n'a même à peu près jamais fait autre chose), il vécut toute sa vie pour les belles-lettres, ou plus précisément pour le style, — pour le beau style. « Le style, disait-il, est l'arome conservateur des pensées. » Peu de gens comme lui, même en Italie, ont eu le respect de la forme, ce soin minutieux, religieux avec lequel l'écrivain, pareil à un joaillier composant un bijou avec des pierres précieuses, soupèse chaque mot, l'examine à la loupe, reconnaît sa valeur et son éclat propre et celui qu'il emprunte au voisinage d'autres mots. Il disait qu'il s'arrangerait très bien avec la Censure, si elle voulait se contenter de tyranniser les substantifs et les verbes, et le laisser libre seulement pour les adjectifs et les adverbes. C'est d'ailleurs parce que Giordani était un si fort virtuose, qu'il n'a jamais été un grand compositeur. Il doit une partie de sa

1. Voir ce discours et les documents annexes dans P. Giordani, *Opere*, ed. Gussalli, t. IX (Milano, 1856), p. 310 à 328.

gloire à ses épigraphes, genre très cultivé dans l'Italie lettrée. Il s'est complu aussi aux descriptions d'œuvres d'art, particulièrement des statues de Canova, dont il était grand ami, et dont il a écrit le panégyrique. Il a fait des traductions de Tite-Live, de Sénèque. Tout cela n'est pas de la haute littérature.... C'en était cependant, par le haut sentiment de l'art qui animait Giordani, par sa conviction profonde; avec un si mince bagage, il en imposait, et l'on a pu parler à propos de lui, comme à propos de Monti, d'une sorte de dictature littéraire.

Mais, à la différence de Monti, c'était un caractère[1]. Ancien milicien de la Cisalpine et secrétaire du gouvernement provisoire des Alpes, ses opinions libérales étaient tout à fait sincères et fermes. Lorsque ce Discours au pape, qui lui valut l'exil, eut fait le tour de Bologne, soulevant scandale et applaudissements, Giordani se frottait les mains : « Les prêtres enragent, écrivait-il; persuadés qu'ils sont de la lâcheté générale, fondement de leur puissance, ils ne peuvent croire que ce tout petit peu d'esprit libéral, tout étouffé, que j'ai mis dans mon discours, ait pu naître dans le cœur d'un Italien d'ici; ils croient que je l'ai emprunté aux Allemands. Ils m'ont refusé l'impression. Mais la ville ne m'a jamais été si favorable.... A toutes mes œuvres si étudiées, on ne faisait même pas attention : pour ces quelques phrases jetées sur le papier en deux heures, des bravos qui n'en finissent pas[2].... ». — En 1819, indigné des mauvais traitements qu'on faisait subir aux enfants des écoles publiques de Plaisance, dont il entendait les cris de son appartement, il commença une campagne

1. Voir, pour la biographie de Giordani, les *Memorie de Gussalli*, en tête de l'édition des Œuvres citées plus haut et surtout la correspondance de Giordani lui-même.

2. Lettre à Cicognara du 30 août (*Opere*, III, p. 226).

pour faire cesser ce scandale, commun d'ailleurs à toutes les écoles d'Italie; — le ministre de l'Intérieur du gouvernement de Parme ayant fait enjoindre à Giordani de se tenir tranquille, celui-ci prit sa plus belle plume et répondit : « Excellence, le comte gouverneur de Plaisance a fait une chose bien difficile, en exécutant, sans se déshonorer, la commission dont vous l'aviez chargé pour moi. Quant à moi, j'ai appris ce qui me restait à connaître des hommes et du gouvernement de mon pays. Comment! un citoyen crie au feu, le premier magistrat de la cité court éteindre l'incendie, tous les citoyens honnêtes de la ville s'empressent avec lui.... Tous avaient tort! Ils ne devaient pas troubler les plaisirs légitimes des incendiaires! Je sais mieux que personne que dans un pays bien gouverné chacun fait son métier, et personne ne se mêle de la façon dont les autres font leur devoir. Mais quand le corps social est envahi par la gangrène, chaque citoyen a le devoir d'essayer de faire le peu de bien qu'il croit encore possible. Je vois que vous ne voulez pas nous traiter comme des citoyens, mais comme un troupeau que vous menez à coups de bâton, et dont vous trafiquez à votre guise. Soyez au moins des trafiquants avisés, qui ne gâtent pas leur marchandise sans profit. Souvenez-vous aussi, monsieur le commandeur Président, que votre pouvoir passager doit quelque respect à un autre pouvoir, indépendant et durable : aviez-vous donc oublié que, moi aussi, je détiens un peu de ce pouvoir, que les rois ne peuvent ni donner, ni ôter? Les rois et leurs ministres peuvent distribuer l'or ou la prison; mais l'honneur et l'infamie, non pas : tandis que mes pareils le peuvent. Ne savez-vous pas que l'opinion publique a toujours été quelque chose, et que maintenant elle est beaucoup[1]? »

1. Lettera al barone commendatore Ferdinando Cornacchia, presidente dell interno (*Opere*, X, p. 302).

Rhétorique? oui, mais on n'avait pas l'habitude d'en entendre de pareille dans la bouche des gens de lettres s'adressant aux gouvernements; et ceci, après tout, est un morceau de bravoure, dans les deux sens du mot. La Révolution a passé par là; il est des choses qu'on ne supporte plus sans s'en apercevoir ni sans rien dire. Un éveil général de la fierté, voilà donc peut-être le premier élément, tout instinctif, du patriotisme. Il est certain que Giordani, par les trois ou quatre incartades retentissantes qu'il fit, et dont il s'honorait fort, crut servir, en même temps que sa dignité, celle de son pays.

Et, aux gens de lettres, qui, encore une fois, ont un rôle capital en cette affaire, le sentiment de leur importance particulière, comme représentants de l'art italien, de la pensée italienne, leur donne une attitude particulièrement ferme : ils s'y tenaient d'autant plus volontiers, il faut le dire, qu'ils se croyaient par là dispensés d'agir. Giordani s'est toujours défendu avec indignation d'avoir jamais « barbotté » dans la franc-maçonnerie, le carbonarisme et autres lieux suspects. De cet orgueil-là, avec la force et la faiblesse qui en résultent, Alfieri est l'auteur responsable; chez Giordani et ses pareils il est le ressort du nationalisme.

Car c'est bien du nationalisme, leur désir de reconstituer en eux-mêmes et dans leurs disciples l'Italie abattue et morcelée. Le nationalisme de Giordani est un nationalisme intellectuel et artistique. Pour Giordani, diviniser Canova [1], c'est une façon d'exalter l'Italie, peut-être la meilleure selon lui ou la seule possible, dans tous les cas celle qu'il aime le mieux. Ainsi pensait, sans doute, ce public de Padoue, qui, en 1819, apercevant Canova dans

1. Panegirico ad Antonio Canova (*Opere*, IX, p. 16 et suiv.).

une loge du théâtre, lui faisait une ovation bruyante en criant : « Vive Canova *italien*[1] ! » Giordani n'est pas encore de ceux qui vont se dire que pour le salut de l'Italie tout Italien intelligent n'a plus qu'à se faire conspirateur ou pamphlétaire; en lui l'artiste, l'homme de lettres résiste à la passion politique envahissante, et cherche des compromis. Il veut écrire une *Histoire de l'esprit public en Italie pendant six siècles, considéré dans les transformations de la langue*[2]. Il est profondément persuadé (c'est son idée la plus chère, celle sur laquelle il vit) que le progrès politique et social d'un pays est intimement lié au progrès de sa littérature, et que, dans les circonstances où se trouve l'Italie, c'est travailler directement à le relever que d'essayer, en dehors de toute action politique, de relever sa littérature déchue. « Voyez, écrit-il en 1817[3], dans quel état misérable sont tombées les études, dans notre pauvre Italie. Il serait tout à fait sot de compter, pour les améliorer, sur la bonne volonté des princes : ils n'en ont nulle envie, et puis ils n'y pourraient pas grand'chose. Notre seule espérance est dans l'aristocratie italienne; si dans toute l'Italie quelques nobles s'entendaient pour développer vigoureusement chez eux-mêmes et chez les autres l'amour fervent des études, dans quinze ou vingt ans d'ici, au plus tard, l'Italie serait devenue grande et glorieuse. » Il entrevoit la révolution italienne au bout d'un long et patient effort intellectuel, fait par une pléiade de doctes et d'artistes. Il trouve qu'à cette heure les Italiens ne savent plus « penser italien[4] » et qu'il leur faut avant tout rapprendre cela. Par exemple il conseille à un jeune

1. *Epistolario*, IV, p. 195.
2. *Opere*, IX, p. 105.
3. Lettre à Leopardi, du 12 mars.
4. *Epistolario*, IV, p. 16, lettre du 5 mars 1817.

homme, « pour commencer cette régénération intérieure, de s'interdire absolument la lecture d'aucun livre moderne, et d'entreprendre l'étude méthodique des historiens italiens du XVIe siècle ». Le conseil est bizarre; mais l'instinct qui le dictait était fort et juste. L'étude de l'histoire, en particulier, avait déjà été recommandée par Foscolo comme un reconstituant national. Giordani s'écriait, à propos d'un livre de Botta : « oh quel beau cerveau! quel cerveau *italien*! » Un autre ouvrage de Botta, l'*Histoire d'Italie de 1789 à 1814*, provoqua la fondation d'une *Société des Amis de l'Italie*, patronnée par Capponi, laquelle à son tour invita Botta à entreprendre la continuation de l'Histoire de Guichardin[1]. Giordani encore voulait, au moment où toute l'Italie libérale commençait à espérer en Charles-Albert, qu'on fît lire au jeune prince la grande Histoire de Sismondi[2], et c'est encore un mot très expressif.

Mais voici le ridicule, le vêtement vieux et étriqué qu'ils ne savaient pas quitter. En août 1821, quelques semaines après la fin de cette insurrection du Piémont, dont l'échec avait consterné tous les patriotes, Giordani compose des *Instructions pour l'art d'écrire*[3], dans lesquelles, s'adressant à un Italien de cette même jeune et impatiente génération qui venait de tenter le coup de force de Turin, il prononce imperturbablement : « Je te crois préparé à l'étude de cet art, le plus beau de tous, *triomphateur des tyrannies* et de l'oubli. Mais sois bien persuadé qu'il ne te faudra pas moins de dix ans encore pour arriver à t'y montrer seulement médiocre : il n'est pas bon que l'homme publie avant trente ans des écrits forcément prématurés... ».

Inutile de dire après cela que Giordani est un classique.

1. Reumont, *Gino Capponi o il suo Secolo,* Milano, 1880, I, p. 108.
2. *Epistolario*, IV, p. 198; aprile 1818.
3. *Opere*, XI, p. 8.

Cependant, parce qu'il est patriote et libéral, il voudrait bien qu'on pût rajeunir le classicisme. Par exemple, il trouve que l'Italie n'a pas la poésie lyrique qui lui convient, que les poètes devraient prendre pour sujets « les faits et les personnages les plus mémorables du temps présent ». Il aimerait une *Canzone* sur Franklin, avec cette épigraphe : *Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.*

En 1848, âgé de soixante-quatorze ans, et déjà frappé de l'apoplexie qui devait l'emporter quelques mois après, lorsque le gouvernement provisoire de Parme, en le nommant doyen honoraire de l'Université de cette ville, lui décerna solennellement le titre de Prince de l'Éloquence italienne, sans doute Giordani dut croire qu'il avait eu raison, dans son entêtement de vieil artiste, et que cette couronne mise tardivement sur sa tête signifiait le triomphe final de la littérature rénovatrice des nations.

III. — LA « CANZONE ALL' ITALIA »

Il y a beaucoup de Giordani dans Leopardi, du moins dans le Leopardi des premières années : Tous deux communient ensemble avec ferveur dans leur amour pour la *Mamma*, l'Italie; et c'est, avec la littérature, l'objet principal de leur fameuse correspondance. Cependant il y a, dès l'abord, dans Leopardi, sans parler de son incomparable supériorité intellectuelle, quelque chose de nouveau. La jeune génération, qui n'avait pas vu la Cisalpine et la Parthénopéenne, les aventures et les déboires de la période précédente, qui venait au nationalisme en même temps qu'à la vie, y porte une passion plus fraîche, plus de hardiesse et plus d'ampleur.

Qu'on lise cette lettre, écrite le 21 mai 1819 au professeur Montani, lequel, ardent révolutionnaire, reprochait à

Leopardi sa réserve, et aurait voulu l'entraîner dans la lutte. « Selon moi, répond Leopardi, l'Italie n'aura rien à espérer, tant qu'elle n'aura pas des livres lus et compris par le gros public, répandus d'un bout à l'autre du pays. Il me semble que l'exemple très récent des autres nations nous montre clairement tout ce que peuvent dans notre siècle des livres vraiment nationaux, pour réveiller les esprits endormis d'un peuple, et produire de grands événements. Mais pour notre malheur, depuis le xvii[e] siècle un mur s'est élevé entre les lettres et le peuple, qui devient chaque jour plus haut. Nous qui aimons tant les classiques, nous ne voulons pas voir que tous les classiques grecs, tous les classiques latins, tous nos auteurs italiens ont écrit pour leur temps, et suivant les besoins, les désirs, les mœurs, et surtout suivant l'instruction et l'intelligence de leurs compatriotes. De nos jours, une éloquence vraiment italienne, une poésie vraiment ardente, chargée d'idées et de passions sont choses inconnues, il n'y a pas un littérateur italien dont la renommée dépasse les Alpes, tandis que nous voyons tant d'étrangers fameux dans l'Europe entière. C'est pourquoi, Monsieur, je ne voudrais pas que dans la pénurie où nous sommes de vrais citoyens, et par suite de personnes capables d'éloquence ou de poésie généreuse, vous qui êtes un des principaux parmi ces rares, vous laissiez se rouiller votre plume. » On ne pouvait exprimer d'une façon plus forte le point essentiel du programme nationaliste : la formation de l'esprit national. Il est facile de démêler là dedans les traces d'Alfieri et de Foscolo, et plusieurs idées chères à Giordani : mais tout cela est comme éclairé d'une flamme plus pure. Et l'on retrouve grandie et fécondée par la passion nationaliste cette idée, dont l'origine est, nous l'avons vu, dans la littérature philosophique du xviii[e] siècle, et dont les Romantiques faisaient

alors un principe d'art : que s'il n'y a point de patrie là où il n'y a pas de littérature, inversement la littérature ne peut avoir de sens ni de vie, que si elle s'inspire de la connaissance du temps présent, des nécessités présentes, que si elle se fait jusqu'à un certain point populaire, — que si elle veut être, en somme, l'expression forte splendide de l'âme de ce peuple, qu'Alfieri méprisait tant. La formule était donnée, du fond d'une petite ville morte, par un jeune poète solitaire, — et qui était d'ailleurs le plus délicat, le plus raffiné des artistes, et, dans toute sa personne, un aristocrate s'il en fut jamais.

Les tendances de ses parents ainsi que du milieu où il vivait, étaient nettement réactionnaires : après avoir d'abord pensé comme eux, il passa très vite au parti opposé : et il paraît bien, quoique ses parents ne s'en fussent pas aperçus, que ç'ait été avant la liaison avec Giordani, qui ne fit que l'affermir dans ses nouvelles opinions. Comment y était-il venu? Le cas du grand Leopardi peut-il servir à expliquer celui des milliers de jeunes gens de la classe éclairée qui se trouvaient en somme dans la même situation que lui, et qui devinrent patriotes au même moment? Il semble que sa pensée alors puisse se réduire à quelques éléments qui n'ont rien d'exceptionnel, — sauf la façon géniale dont il devait les composer en lui-même et les mettre en œuvre. D'abord, bien entendu, l'influence des auteurs italiens de la génération immédiatement précédente, les premiers grands patriotes; ici, Leopardi note une page des dernières *Lettres de Jacques Ortis*, pour servir de thème à une poésie patriotique[1]; là, il parle avec tendresse et reconnaissance de son cher Alfieri[2]. Mais plus encore que

1. *Pensieri di varia filosofia e di bella letteratura*, I (1898, Firenze, Lemonnier), p. 168.
2. *Epistolario di Giac. Leopardi*, ed. Viani, Fir., Lemonnier, 1856, I, p. 93.

les modernes, il aime les anciens et les écoute; Xénophon, Cicéron, Tacite ont été aussi ses maîtres en patriotisme[1]. M. Zumbini, dans ses *Études sur Leopardi*[2], pense que dans le goût croissant de Leopardi pour la civilisation antique, dans son paganisme, qui se substitue alors au christianisme de ses premières années, il faut chercher « la racine même » de son patriotisme, qui en serait sorti tout entier. Point tout entier sans doute, mais au moins en grande partie. D'ailleurs ceci n'est pas particulier à Leopardi. Très peu de gens, dans l'Italie d'alors, connurent et comprirent l'antiquité comme lui; mais beaucoup puisaient encore dans les grands souvenirs des républiques grecques, de la république romaine, ou seulement dans quelques noms symboliques, un encouragement pareil à celui qu'y avaient trouvé les révolutionnaires français.

D'une façon générale il n'est pas douteux que sa forte éducation littéraire n'ait contribué à développer, à exaspérer chez lui l'instinct nationaliste justement parce qu'elle lui faisait mépriser et détester la petite société provinciale qui était la sienne, où il voyait régner de concert la réaction et l'ignorance, la somnolence politique et la somnolence intellectuelle. Oh! ce Recanati où les noms de Parini, d'Alfieri, du Tasse et de l'Arioste ont besoin d'être expliqués! où dans la riche bibliothèque de son père, le comte Monaldo, généreusement ouverte au public, on ne voit pas un lecteur en un an! même pas pour les journaux[3]! Car du moins Leopardi a cette consolation, d'avoir un père intelligent et instruit, d'appartenir à la seule famille du pays où on lise et même écrive. Seulement, le jeune lettré, dans son indignation contre le reste

1. *Pensieri*, etc., passim.
2. I, p. 68.
3. *Epistolario*, etc., I, p. 28, 33, 34, 35, 36.

de ses concitoyens, n'a pas tardé à s'apercevoir que le morcellement de l'Italie, les murs qui séparent les provinces et les empêchent de mêler leurs vies, sont la grande cause de l'inertie générale : là-dessus il s'oppose à son père, qui est municipaliste convaincu, ne trouve rien d'intéressant en dehors de sa petite ville, à laquelle, il est vrai, il s'intéresse passionnément, jusqu'à fonder un journal, intitulé la *Voix de la Raison*, pour défendre ses droits municipaux contre les empiétements du pouvoir pontifical. Avec cela, Monaldo, comme tous les réactionnaires, était un fervent amateur de tranquillité publique et de repos; il déclarait volontiers qu'il avait peu de goût pour les époques glorieuses de l'histoire d'Italie, qui avaient toujours été des époques fort troublées; que pour lui, il sentait la nécessité de l'obéissance, et qu'il lui importait peu que son souverain fût né en deçà ou au delà des Alpes[1].... Le fils, ombrageux et fier, souligne avec ironie ces pacifiques dispositions de son entourage, et cette résignation que, dans son ignorance de ce qui se passait hors de Recanati, il croyait générale; il se rappelle comme ses chers anciens supportaient mal la contrainte : on rirait maintenant de celui qui prierait les dieux, comme faisaient jadis les Spartiates, de leur donner la patience pour accepter la tyrannie; et Thalès pouvait dire alors qu'il n'y a pas de chose plus rare qu'un tyran qui arrive à la vieillesse : « si par hasard un de nos tyrans ne fait pas de vieux os, ce ne sera pas assurément de notre faute[2] ! »

Leopardi étouffait à Recanati, se consumait du désir d'en sortir, de se mêler à la vie plus ardente des grands centres comme Milan ou Florence[3] : cette haine des bar-

1. Mestica, *Studi leopardiani*, p. 576-7.
2. *Epistolario*, etc., I, p. 75 (10 oct. 1817).
3. Lettre à Giordani du 30 avril 1817.

rières provinciales, ce désir véhément d' « interitalianisme », voilà une forme toute spontanée du patriotisme chez Leopardi, et, pas, chez beaucoup de jeunes gens de sa génération. « Je vous le demande, qu'y a-t-il de beau à Recanati? Rien; et alors que Dieu a fait notre monde si beau, que les hommes y ont fait tant de choses belles, alors qu'il y a tant d'hommes qu'on brûle de voir et de connaître, alors que la terre est pleine de merveilles, moi, à dix-huit ans, je me dis : tu vivras dans cette caverne, tu mourras où tu es né[1].... »

« Qu'y a-t-il de beau à Recanati? » On sent dans ce cri l'impatience des milliers de jeunes gens de la classe éclairée, qui voyaient confusément l'Europe vivre et se mouvoir, et l'Italie retardataire, inerte, inexistante, et se rongeaient d'impatience. Le pauvre Leopardi devait se persuader un jour, bien vite, que le monde n'est pas si beau, qu'il était même tout entier aussi morne que Recanati; mais, en attendant, c'est dans un pareil mouvement d'impatience qu'il avait fait le 21 mars 1817, sa première déclaration explicite, et énergique, de patriotisme italien : « Ne me parlez pas de Recanati. Je l'aime tant, cette ville, qu'elle me fournirait de belles idées pour un traité sur la Haine de la Patrie. Ma patrie, c'est l'Italie; pour celle-là, je brûle d'amour... ».

Ajoutons que même dans ce coin perdu des États de l'Église, la Restauration n'avait pas étouffé les quelques germes qui pendant la période révolutionnaire y avaient été semés. En ceci encore l'histoire de Leopardi dans sa petite ville est instructive : on y voit le désordre que la crise récente avait mis dans les rangs de la société, mêlant dans la même classe, dans un même groupe, souvent dans

1. Lettre à Giordani, du 30 avril 1817.

une même famille, les opinions les plus opposées. Parmi les amis intimes du comte Monaldo Leopardi, nobles comme lui, il y avait des patriotes exaltés, des libéraux, des conspirateurs. Curieuse famille que celle des comtes Broglio d'Ajano[1], où le père et ses deux fils rivalisent d'enthousiasme pour les idées nouvelles, de dévouement à la cause nationale italienne, et même à la cause de toutes les libertés nationales : le fils aîné André, après avoir fait la campagne de Russie, puis défendu, dans Gaëte assiégée par l'armée qui restaurait le Bourbon à Naples, le dernier drapeau tricolore qui eût flotté sur la péninsule, devait finir dans l'armée des philhellènes, emporté par un boulet turc. Il est certain que Leopardi subit l'influence de ces bouillants amis; lorsqu'il publiera sa *Canzone all' Italia*, des gens croiront qu'il s'était, suivant leur exemple, affilié à la société des Carbonari. Ce n'était pas vrai, et lui aurait ressemblé bien peu; même il n'était pas en tout d'accord avec ses amis; aussi loin en effet qu'on puisse remonter dans l'histoire des sentiments patriotiques de Leopardi, on les trouve mélangés d'une gallophobie très déterminée, tandis que Xavier Broglio, le père, était, comme beaucoup de libéraux de sa génération, comme les jacobins de la Cisalpine, chaud partisan de Bonaparte et des Français. Il est vrai que le fils aîné, qui avait failli périr en Russie, l'était probablement beaucoup moins : d'une génération à l'autre, en peu d'années, tant les événements marchaient vite, le patriotisme italien avait dû changer d'orientation; et Leopardi était de la nouvelle génération; à quinze ans, c'est-à-dire au moment où il commençait à regarder autour de lui, il avait vu revenir les rares survivants de la campagne

1. Mestica, *op. cit.*, p. 493, 575.

de Russie; il était de ceux qui ne pouvaient pardonner à la France d'avoir entraîné l'Italie dans ses aventures sanglantes, et finalement dans sa ruine.

Ainsi était né et s'était développé chez lui le sentiment patriotique, — en même temps que l'agitation intérieure qui en était alors inséparable, en ces temps douloureux pour l'Italie. Le 29 juin 1818, il écrivait ces lignes inquiètes : J'ai aujourd'hui vingt ans. Malheureux, qu'ai-je fait! Rien de grand, encore. Je reste là, glacé, entre les murailles paternelles. O ma patrie, que ferai-je pour toi?...

Voici de ces privilèges du génie : quelques mois après, n'ayant pas encore vingt et un ans, Leopardi écrivait la *Canzone all' Italia*, qui est bien une grande chose. Et c'est, recueilli et sublimisé par l'étonnante faculté poétique de Leopardi, tout juste le reflet de ces impressions d'enfance, de ces amitiés, de ces lectures, dont nous faisions à l'instant l'analyse. Même les imitations littérales sont nombreuses dans cette poésie. D'ailleurs tous les gens instruits d'alors pouvaient les reconnaître du premier coup, et elles ne sont pas choquantes, tout au contraire. Il était permis de reprendre des idées et des images dont le sens et la force n'avaient fait que s'accroître : et le caractère collectif, national de l'œuvre du jeune poète en est à nos yeux accentué. C'est d'abord le souvenir de la glorieuse Italie romaine, que Sainte-Beuve, qui a traduit ce beau poème, a qualifié bien à tort de thème rebattu : rien n'est plus sincère chez Leopardi, ni dans sa pensée, plus actuel. Puis, devant l'abaissement et les calamités présentes, l'expression de ce sentiment, naturel à un esprit à ce point obsédé par le souvenir de la puissance et de la splendeur antiques : la stupeur que l'Italie ait pu tomber si bas, presque le refus d'y croire. Puis un rappel douloureux de l'épisode qui, il y

a cinq ans, a profondément frappé l'imagination de Leopardi adolescent, du spectacle que les récits de son ami Broglio ont fait revivre à ses yeux : des milliers de jeunes Italiens, emmenés malgré eux au service de l'étranger, mourant de faim et de froid dans les neiges russes. Et tout d'un coup, emportant l'imagination du poète bien loin du présent déplorable, un cri d'admiration pour la poignée de héros, à jamais célèbre, qui eut le bonheur de périr tout entière pour la défense de la patrie, un récit magnifique du combat des Thermopyles, sur lequel le poète s'arrête, après un dernier élan de respect passionné et d'envie.

« O ma patrie », commence-t-il avec une expression de tendresse qui a été fort remarquée,

O ma patrie, je vois les murailles, et les arcs triomphaux,
et les colonnes, et les statues, et les tours
solitaires de nos aïeux....
Mais je ne vois pas la gloire,
je ne vois pas le laurier et le fer sous qui ployaient
les Anciens nos pères.

Ainsi Foscolo avait dit : « O Italie! où sont donc tes fils?... Où est l'antique terreur qu'inspirait ta gloire? »; ainsi Testi avait chanté[1] bien auparavant :

Certes beaucoup d'arcs de triomphe et de colonnes
gardent de notre antique valeur une haute mémoire :
mais on ne voit plus de gens que leur propre gloire
fassent dignes d'arcs de triomphe et de colonnes...

« Maintenant », continue Leopardi,

Maintenant, désarmée,
tu es là, le front nu, et nue la poitrine.
Hélas, que de blessures,
que de pâleur, que de sang! oh! comme est-ce que je te vois,
toi, la plus belle des femmes! Je demande au ciel
et au monde : dites, dites,

1. Testi, *Quartine* : « Ronchi, tu forse a piè dell' Aventino ».

qui l'a réduite à cet état? Mais ceci est plus cruel :
de chaînes on a chargé ses deux bras,
et voici que les cheveux épars, et sans voile,
elle est assise par terre, seule et désolée,
voici qu'elle cache sa figure
entre ses genoux, et pleure.

Ainsi Monti avait décrit dans le *Bénéfice* :

Une femme de forme imposante et divine,
qu'une longue douleur avait minée, dont la poussière
couvrait l'auguste et vénérable chevelure.
... Un dur rocher à ses beaux flancs servait de lit;
elle appuyait sa figure sur sa main ; son manteau déchiré
découvrait les plaies de sa pudique poitrine.

Cette vision symbolique de l'Italie, sous la forme d'une femme auguste et misérable, hantait l'imagination des poètes de ce temps. Les Carbonari de 1820 se servaient comme emblème d'une « femme pleurant » fort semblable à celle de Monti et de Leopardi : assise sur un rocher dans une attitude lamentable, la poitrine nue, la figure appuyée sur la main gauche [1], et quant au thème : la beauté de l'Italie, envie des nations et de ses malheurs, depuis le fameux sonnet de Filicaja, il était traditionnel; Monti avait dit dans le *Benefizio* :

Elle, qui connaissait par expérience sa fatale beauté...

Rossetti, dans la *Fuga da Napoli* :

Ah! pourquoi ne l'avoir faite, ô Destin,
ou moins belle, ou alors plus forte!

Autre thème, — le thème de la honte :
Monti dans la *Mascheroniana* :

Tu dors, ivre morte Italie, et tu n'as pas honte
qu'un peuple après l'autre soient maintenant tes maîtres
qui furent jadis tes esclaves?

1. Reproduite dans Luzio, *Procès Pellico-Maroncelli*, p. 72.

Et Benedetti en 1813 (*Odes sur les maux du siècle présent*) : « Ni les boucliers enflammés roulant du ciel, ni les vers sybillins ne t'avaient prédit des jours si honteux, ô toi, jadis reine de l'Univers! »

Et Rossetti en 1820 (*Costituzione in Napoli*) :

Tu te laisseras donc enchaîner
par ces sujets couronnés
que tu vis un jour à tes pieds?
... O Esclave de tes esclaves,
tu as été reine un jour!

Et Leopardi :

Pleure, car il y a de quoi pleurer, ô mon Italie,
toi qui étais née pour surpasser le monde
dans le bonheur comme dans l'infortune....

Si tes yeux étaient deux fontaines vives,
jamais encore tes pleurs ne pourraient
égaler tes calamités et ta honte :
car tu as été souveraine, et tu n'es plus qu'une pauvre servante.
Qui donc de toi pourrait parler ou écrire,
sans que, rappelant ta splendeur passée,
il ne dise : elle fut si grande! n'est-elle donc plus la même?
Pourquoi? Pourquoi? où est ta force antique,
où sont tes armes, et ton audace, et ta constance?
Qui t'a enlevé ton épée?
Qui t'a trahie? quelle ruse ou quel effort
ou quelle puissance inouïe
put te dépouiller de ton manteau et de tes bandelettes dorées?
Comment es tu tombée, et quand,
d'une si grande hauteur en un lieu si bas?
Personne ne combat pour toi? aucun des tiens
ne te défend. Des armes! ici des armes! moi seul
je combattrai et je tomberai, moi seul....
Et fais, ô ciel, comme de la flamme
Couler mon sang dans les cœurs italiens.

Mais où sont donc tes fils? j'entends des bruits d'armes
et de chars, et de voix, et de tambours.
Dans des terres étrangères
ce sont tes fils qui combattent!

Regarde, Italie, regarde.... Je vois, il me semble,
un ondoiement d'hommes et de chevaux,
de la fumée, de la poussière, et un étincellement d'épées
comme des éclairs dans un nuage.
Et tu ne te consoles pas? tes regards tremblants,
tu ne veux pas les tourner vers ce mystère?
Pour quelle cause lutte donc là-bas
la jeunesse italienne?... O dieux, ô dieux,
pour une autre nation les glaives italiens sont tirés!

Malheureux qui meurt sur le champ de bataille
non pour défendre sa patrie ou sa pieuse
épouse, ou ses fils chéris,
mais tué par les ennemis d'un autre peuple,
et pour un autre, et qui ne peut dire en mourant :
ô ma belle patrie,
la vie que tu m'avais donnée, je te la rends....

Il est difficile de bien faire comprendre à des Français à quel point cette poésie, dans sa forme et dans son contenu, était à la fois traditionnelle et passionnée, classique et neuve, parfaitement appropriée à la génération qui l'entendit pour la première fois[1]. L'admiration s'accrut lorsque parurent les poèmes suivants, le chant sur le monument de Dante, et le chant à Angelo Mai, dont les autorités autrichiennes interdirent l'importation en Lombardie. Dans la première, le cauchemar de la campagne de Russie revient encore, et plane sur toute la pièce; et le poète lance contre la France une si violente imprécation :

Je tairai tous nos autres ennemis, toutes nos autres douleurs,
Mais point la France scélérate et noire....

que des protestations s'élevèrent dans le public libéral, et que dans les éditions postérieures, le passage injurieux fut remanié[2]. C'est que le patriotisme de Leopardi, chose curieuse, pour être celui d'un lettré et d'un solitaire, était

1. Mestica, p. 495.
2. En 1831. Voir Antona Traversi, *Canti e versioni di G. Leopardi, Città di Castello*, 1887, p. 246.

un des plus farouches; la plupart de ses contemporains, quoique mêlés de beaucoup plus près que lui au mouvement révolutionnaire, peut-être même à cause de cela, sont moins intransigeants que lui.

Beaucoup cependant ont la même défiance instinctive de l'étranger. Il était un sentiment commun à tous : la colère contre les grandes puissances européennes en général, à cause de la façon dédaigneuse dont elles avaient traité l'Italie au congrès de Vienne, dont elles la traitèrent dans les congrès suivants. Manzoni a exprimé ce sentiment dans son poème : *la Proclamation de Rimini*, reprenant, lui aussi, cette figure symbolique de l'Italie, chère à ses contemporains :

Un cri résonnait de toutes parts :
Liberté aux nations, et gloire et paix!
Et le banquet d'Europe était ouvert,
et cette femme de si haute origine,
cette antique et noble combattante,
on ne la jugea pas digne d'y être invitée!
A l'écart, le doigt sur les lèvres,
elle attendait son sort des mains de son ennemi,
comme le mendiant s'assied
à la porte du riche, sur le chemin;
personne ne passe qui l'appelle son ami,
et ne pas lui faire outrage est courtoisie.

D'autres s'exprimèrent d'une façon plus brutale, sinon plus passionnée. Le grave historien Botta traitait les romantiques d'esclaves et de traîtres à la patrie, parce qu'ils aidaient à la diffusion d'idées étrangères[1]. Son *Histoire de l'Italie de 1789 à 1814*, qui fit tant de bruit dans les milieux libéraux, avait été pour lui, d'un bout à l'autre, une occasion de montrer l'Italie en proie aux barbares, français ou allemands : ce motif revient à presque

1. Botta, *Lettere inedite*, ed. Magini, 1900, p. 83.

toutes ses fins de chapitres, avec une monotonie voulue. Rossetti, dans sa poésie *le Remords*, histoire d'une Italienne qui a épousé un soldat étranger, exprime en des vers furieux, qui entrèrent dans toutes les mémoires, une sorte de répulsion physique pour l'étranger. Nous verrons tout à l'heure Niccolini adresser des déclarations de haine à toutes les nations les unes après les autres.

Mais le développement de sa propre pensée aurait suffi à entraîner Leopardi jusqu'aux conclusions extrêmes du nationalisme.

Il savait la signification profonde qu'avait eue pour ses chers Anciens ce mot de patrie, leur attachement au sol, aux tombeaux des ancêtres, aux institutions et aux lois, la demi-mort qu'était pour eux l'exil, l'impossibilité absolue, pour les cités antiques, de supporter l'intrusion étrangère, de s'adapter à d'autres mœurs politiques que celles qu'elles se donnaient à elles-mêmes, les colonies même faites à l'image exacte de la mère patrie, l'étranger, le barbare, toujours méprisé et haï[1].... Leopardi, comparant ces souvenirs au temps présent, trouvait qu'on ne connaissait plus le vrai patriotisme, que l'individualisme d'une part, et de l'autre le cosmopolitisme l'avaient tué; et il voit très bien l'étroite parenté de ces deux tendances modernes : il est vraiment curieux, disait-il, que tandis que les nations tendent à s'uniformiser, que maintenant un homme ne diffère plus d'un autre homme, chaque homme en même temps, dans son for intérieur, est devenu une nation, je veux dire qu'il se suffit à lui-même, qu'il ne fait plus corps avec personne, qu'il n'a plus de patrie. Ah! la philosophie moderne en a fait de belles! elle a voulu que le monde entier ne fût qu'une patrie, conception absurde, contraire

1. *Pensieri*, I, 233.

à la nature humaine, laquelle pousse l'homme à s'organiser en petits groupes, et c'est l'esprit de corps, et non l'amour des hommes, qui a toujours produit les grandes actions. Il en est résulté qu'au lieu d'une grande patrie universelle, il y a aujourd'hui autant de patries que d'individus. Non, non, laissons l'amour des hommes, cette chimère, et aimons notre patrie aveuglément. Car l'aveuglement même est nécessaire. Comment est-ce qu'on aimera sa patrie, si on ne la croit pas la meilleure de toutes? N'en doutons pas : du jour où l'homme a cessé d'être sûr que sa nation soit la fleur des nations, sa race le sommet de la hiérarchie humaine, la nation est perdue, l'impartialité intellectuelle conduit à l'indifférence sentimentale et à l'apathie. Cet orgueil national que nous reprochons aux Français, parce qu'il offense notre amour-propre, c'est la sauvegarde de leur indépendance nationale, comme il l'était chez les anciens ; c'est la raison pour laquelle cette nation, tout en étant si cultivée et instruite, choses tout à fait pernicieuses pour le patriotisme (ce Leopardi a l'esprit terriblement aigu), a conservé jusqu'à présent son caractère national[1]. C'est par la force de ce préjugé, que s'explique la prépondérance qu'a eue la France sur les autres peuples, et que très probablement elle recouvrera.

Mais Leopardi prétend plus encore : il n'y a pas, chez peuple, de vertu sans patriotisme; la religion seule est un insuffisante; et au fond, pour un peuple, patriotisme et vertu sont synonymes[2]. D'où il résulte malheureusement que l'amour de la nation à laquelle on appartient, n'est guère à la portée des petits esprits, soit qu'ils n'aient pas assez de force pour être jaloux des autres peuples, soit qu'ils n'aient pas d'intérêt pour ce qui se passe en dehors

1. *Pensieri*, I, 255; II, 1.
2. *Ibid.*, II, 269.

des murs de leur village [1]. Pourtant l'exemple des toutes petites patries antiques, si fortes et glorieuses, n'est pas à citer aujourd'hui : il faut de grandes nations ; et même on peut soutenir que de notre temps, en général, l'individu est grand ou petit selon que sa patrie est grande ou petite, et c'est pour cela que des morceaux d'Italie ne peuvent plus faire une patrie.... Cette curieuse théorie du patriotisme n'est pas sans quelques contradictions intimes [2]. Leopardi pensait trop, et trop librement, même sur les sujets qui le passionnaient. De ce nationalisme intransigeant, que par ardeur naturelle et par réflexion il poussait tout d'un coup plus loin que la plupart de ses contemporains, il voyait en même temps, et mieux qu'eux, les points faibles, il en sentait l'incompatibilité avec quelques-unes des plus nobles tendances de l'esprit humain.

Est-ce cette force invincible qui, après chacun de ses fiers élans, le faisait se replier douloureusement sur lui-même, dans la contemplation des antinomies de sa pensée et du monde? Est-ce aussi la persécution à laquelle il fut soumis par les siens, dès qu'on connut ses sentiments libéraux : reproches, allusions blessantes, correspondances interceptées, et en somme, un véritable emprisonnement dans les murs de la maison paternelle, toutes choses dont il souffrit cruellement, et purent bien le décourager? Et n'est-ce pas encore sa santé définitivement ruinée dès vingt ans, qui, en lui interdisant tout espoir de vie active, paralysa en même temps son enthousiasme? Probablement pour toutes ces raisons ensemble, les Chants à l'Italie, à Dante et à Mai, produits dans le court espace d'une année, de l'automne de 1818 à l'hiver de 1819, n'eurent point la suite qu'ils faisaient attendre; Leopardi renonça au rôle de

1. *Pensieri*, I, 257; III, 227.
2. *Ibid.*, III, 313.

poète national. Bien entendu il ne souffrit jamais qu'on le supposât passé à l'ennemi, en 1832 il démentira l'attribution qu'on lui fait d'opuscules réactionnaires écrits par son père, et déclarera nettement au vieux Leopardi que son fils ne veut pas passer pour un converti, pour un Monti, et que son nom exige qu'il fasse connaître à tout le monde la fermeté de ses principes[1]. Mais dès 1820, il s'est retiré de la littérature d'action. Bien plus, à partir de ce moment, chaque fois qu'il reviendra sur le sujet de la patrie italienne et du mouvement résurrectionnel, ce sera avec l'amertume d'un homme qui a renoncé à la lutte et qui n'a plus d'espérance, avec une ironie qui se plaît à souligner les fautes ou les ridicules de ceux qui, plus hardis ou plus aveugles, sont restés à l'avant-garde. L'amertume, on la trouve, par exemple, et dès 1821, dans la pièce *Sur le mariage de ma sœur Pauline* :

Ma sœur, en ces temps écrasants,
en ces temps de deuil,
tu augmenteras d'une misérable famille
la misérable Italie....
Ou malheureux ou lâches
seront tes fils. Choisis-les malheureux....

Cependant il y a une nuance d'espoir encore, et en somme une exhortation dans la troisième strophe :

Femmes, ce n'est pas peu de chose
que la patrie attend de vous, etc.

Mais dans l'étonnante *Lamentation de Brutus le Jeune*, écrite en 1821 et 22, l'accablement, le scepticisme sont au comble; et ils dépassent les limites du sentiment patriotique; c'est de l'humanité, c'est de l'univers que Leopardi désespère, et nous touchons là au plus profond de lui-

1. Mestica, *op. cit.*, 503.

même, à cette « idée suprême », dont sa vie est désormais remplie[1].... Quant à l'ironie, elle lui inspirera un chef-d'œuvre, les *Paralipomènes*, et la *Palinodie à Gino Capponi*. Rien, par exemple, n'est plus cinglant, plus outrageant pour les révolutionnaires italiens d'alors, que le passage de ce poème où Leopardi se moque de leur façon de porter de longues barbes, — mode point si anodine d'ailleurs puisque les gouvernements l'interdisaient, et qu'une belle barbe portée ostensiblement a été parfois la cause de véritables persécutions.

> Salut, ô signe salutaire, ô lumière
> qui annonces l'admirable ère nouvelle!
> Regarde comme devant toi se réjouissent
> la terre et le ciel, comme étincelle le regard
> des jeunes filles....
> Grandis, grandis pour la patrie, ô très masculine
> génération! A l'ombre de tes poils
> l'Italie aussi grandira....
> Et vous, saluez d'un sourire
> vos pères hirsutes, ô petits enfants,
> venus en des jours d'or; et ne redoutez pas
> l'inoffensive noirceur de ces chers visages....

Il est vrai que, pleurer et mordre ainsi, c'était montrer une sorte de paroxysme patriotique. Et cette disposition douloureuse était alors générale. Ici le sentiment national rejoint un autre élément essentiel de la vie morale de ce peuple[2].

Leopardi ira jusqu'à douter de la réalité du patriotisme en tout temps et en tout lieu; moins d'un an après avoir composé la *Canzone all' Italia*, il attribue à un égoïste désir de gloire cette défense des Termopyles qu'il avait si ardemment célébrée[3]. Il est heureux pour l'Italie qu'elle ait eu

1. Voir Zumbini, *op. cit.*, vol. I, p. 88 et 89.
2. Voir chap. VII.
3. *Pensieri*, I, p. 179.

alors des nationalistes à l'esprit moins pénétrant, plus capables de violence et d'entêtement. Il faut dire encore, avant de passer à Niccolini, qu'à chercher tout au fond, on ne sent pas chez Leopardi cette ardeur affectueuse, cette charité fraternelle qui animera plus tard beaucoup de patriotes. Ceux de l'époque où nous sommes ont un grand amour pour l'Italie, — un moindre amour pour les Italiens. On ne peut dire que leur patriotisme soit tout à fait intellectuel, car c'est une vraie passion qui souffre et qui pleure. Mais un certain attachement instinctif, quasi physique pour leurs compatriotes, le sentiment profond de leur communauté de chair et de sang, leur manquent encore. On n'a pas encore assez souffert ensemble[1]. Seul peut-être Manzoni, âme tendre, possède alors cette sensibilité spéciale :

D'une seule terre ils sont tous : un même langage
ils parlent tous : frères les déclare
l'étranger : leur commune origine
sur la figure de chacun transparaît....
Cette terre fut leur nourrice à tous,
cette terre maintenant baignée de sang....
.... Ah ! lequel d'eux son épée sacrilège
a tirée le premier, pour en frapper son frère?
... Des frères ont tué leurs frères :
voilà l'affreuse nouvelle que je porte.
... Tous faits à l'image du même Être,
tous fils d'une même Rédemption,
... nous sommes frères; un même pacte nous lie;
maudit celui qui le viole..., etc.

Mais ici le patriotisme se fond dans un sentiment plus vaste : le sentiment chrétien de la fraternité universelle, ou, plus généralement encore, dans cette tendance moralisante, dont les rapports avec le nationalisme nous apparaîtront plus loin[2].

1. Chœur de la bataille de Maclodio, dans *Carmagnola*.
2. Voir chap. VI.

IV. — NICCOLINI

Il est difficile d'être intellectuellement plus simple que ne l'était Jean-Baptiste Niccolini, tout en étant un homme très intelligent. Chez lui, point d'hésitations et point de reculs. Tout ce qu'il écrit, même dans les sujets les plus éloignés en apparence, part de l'idée nationale ou y revient. Alfieri et Foscolo l'ont façonné pour la vie. Sa correspondance est remplie, jusqu'à en être ennuyeuse, de ses préoccupations d'auteur dramatique, et de ses mauvaises humeurs de patriote [1]. En dehors de là il n'y a point de Niccolini. Il est lettré et patriote et n'est pas autre chose. Et il est l'un et l'autre inséparablement. L'Italie est pour lui une entité morale, dix ou vingt fois séculaire, immatérielle et impérissable; elle est Dante, Pétrarque, Arioste, Machiavel, Galilée; elle a été Cicéron, Virgile, Horace, Sénèque. Elle est tout cela à la fois encore présentement. C'est pour cette Italie-là qu'il pense et qu'il travaille. Il célèbre les artistes, les savants... italiens. Il prêcha le travail, la vertu, l'héroïsme, pourquoi? pour le salut de l'Italie. Il est libéral, libre penseur, anticlérical, pourquoi? — L'Italie.

Il se défendit d'être ni classique, ni romantique; cependant il commença sa carrière littéraire par des productions de caractère purement classique : qu'on en juge par les titres, qui sont à cette époque une enseigne qui ne trompe pas : il fit *la Mort de Polyxène*, couronnée en 1810 par la Crusca; puis, très vite après, une *Médée*, une *Ino*, un *Edipe*. La représentation de cette dernière pièce fut en 1823 un grand succès : les rédacteurs de l'*Antologia*, — pour

1. Pour la vie de Niccolini, voir Vannucci, *Vita e opere di G.-B. Niccolini*, le Monnier, 1866.

lesquels cependant cette épithète avait un sens très fort, et qui ne la prodiguaient pas, — déclarèrent que c'était un événement national. Le talent y était mâle, et riche en promesses. A partir de ce moment, Niccolini allait, pendant quarante ans, tenir la première place sur la scène dramatique. Avec quelques pièces seulement, — mais fort différentes des premières, dont les représentations seront accueillies avec un enthousiasme plus bruyant encore, et qui mériteront plus justement que l'*Edipe* le nom d'événements nationaux. Le patriotisme a des exigences qui l'ont entraîné au delà du classicisme.

Ce n'est pas qu'au fond de l'âme de l'auteur, le classique et le lettré ne résistent. C'est un débat curieux. Il dit, à propos d'*Edipe* justement : « Je me suis aperçu que les sujets mythologiques ne conviennent plus à notre époque antipoétique; de quoi j'aurais peu de chagrin, si je ne m'étais aperçu d'une chose pire : savoir que tous les esprits étant tournés du côté de la politique, le sentiment n'est plus compris, et le cœur de la plupart des hommes n'est plus qu'un instrument faussé, par suite muet [1] ». On le voit, dans ses lettres, s'inquiéter des applaudissements que lui prodiguent les patriotes, se fâcher contre les gens qui découvrent des allusions dans ses pièces, protester de cent façons qu'il n'est qu'un auteur, et ne songe qu'à sa réputation littéraire et à sa tranquillité.... Cela ne l'empêchera pas de publier, après *Foscarini*, *Procida*, — après *Procida*, *Arnaud de Brescia*. C'est plus fort que lui. On ne voit pas d'ailleurs qu'il discute intérieurement, travaille et développe ses opinions patriotiques et révolutionnaires. Elles sont en lui comme un instinct. Il vit très à l'écart et ne fait pas de politique. Mais il a gardé, presque intactes, les

1. Vannucci, *op. cit.*, I, p. 486.

impressions de sa jeunesse, du temps de la république cisalpine, du temps où il était ami de Monti, poète révolutionnaire, et de Foscolo. On a pu dire qu'il avait été pris pour modèle du Lorenzo des *Dernières Lettres* : dans ce fidèle ami qui soutient Ortis défaillant, qui le gronde, qui l'exhorte à renoncer à ses faiblesses sentimentales pour se consacrer tout entier à l'Italie, dans cet austère patriote, on se plaisait à voir Niccolini. Tel il était à vingt-deux ans, tel il resta jusqu'à quatre-vingts, inflexible et farouche.

C'est un des traits les plus importants de son caractère, cette humeur farouche, ces manières bourrues, même brutales, qui lui firent beaucoup d'ennemis, et n'épargnaient même pas ses amis. Il aura, en 1847, contre ceux de ses amis patriotes qui se laisseront entraîner dans le courant néo-guelfe, une célèbre colère[1]. Et il se trouve que cette humeur-là a contribué à fonder l'immense popularité de Niccolini, parce qu'elle fut prise par le public pour une attitude de protestation, pour une mauvaise humeur patriotique, — et elle était aussi cela, d'ailleurs : et Niccolini, de la tête aux pieds, si l'on peut dire, symbolisa parfaitement la colère italienne, la rancune italienne, la bouderie italienne, l'entêtement italien, toute l'attitude obstinée de l'Italie esclave et récalcitrante. Né pauvre, quoique de noble famille, et resté pauvre pendant toute sa jeunesse, Niccolini en souffrit, parce qu'il lui fallait, pour vivre, accepter le pain du gouvernement; il appelait ses diplômes de servitude les diplômes que lui conférèrent les fonctions successivement occupées par lui, — fonctions pourtant assez peu assujettissantes d'attaché à l'Archive de Florence, puis de professeur d'histoire ancienne et de mythologie à l'Académie des beaux-arts. Mais c'était trop

1. Vannucci, *op. cit.*, p. 213.

pour lui que d'être obligé de surveiller ses paroles et de s'incliner devant des gens qu'il méprisait; ainsi une des grandes joies de sa vie fut-elle un gros héritage qu'il fit en 1825, et qui lui procura cette indépendance, objet de tous ses désirs, inspiration constante de sa pensée. Voyez Alfieri. Le brave Mario Pieri avait trouvé pour les lettrés italiens une devise, en trois mots, imitée de la devise des moines mendiants : ces lettrés ne formaient-ils pas eux aussi une grande confraternité agissante et prêchante : au lieu d'obéissance et de chasteté, — c'était vérité et liberté; puis la pauvreté, commune aux lettrés et aux moines[1].... Niccolini pensait que pauvreté et liberté ne vont pas bien ensemble; il a écrit un poème, intitulé *Faim et Tyrannie*, où il montre ces deux fléaux s'entr'aidant pour le tourmenter :

Deux spectres, qu'une fatale concorde réunissait,
la Faim et la Tyrannie,
et toute une foule de leurs sœurs redoutables,
je les vis devant moi,
m'entourant et me menaçant de leurs yeux enflammés.
La première me jeta
ses mains glacées sur le cou[2]....

Plus tard Leopardi, en le priant de lui communiquer ce poème, dont il voulait étudier la composition et le rythme, s'excusait de lui rappeler ainsi des souvenirs douloureux. Mais Niccolini, beaucoup plus que la Faim, haït la Tyrannie et cette haine-là ne devait jamais finir. Sur ce sujet, on ne peut pas alfiériser plus ni mieux qu'il ne le fait. Il est l'écrivain aux coups de boutoir, le poète sanglier. C'est lui qui a dit : « les trois fléaux de l'Italie les voici : la fièvre typhoïde, les Allemands, et les moines ».

1. Vannucci, *op. cit.*, p. 111.
2. *Poesie inedite di G. Niccolini*, Barbèra, 1884, p. 9.

Il trouve un âpre plaisir à mettre en vers les déclamations des polémistes du siècle passé contre la tyrannie religieuse[1] :

> Redoutable est celui qui le premier écrit
> dans le livre de l'âme, grâce à qui de l'usage
> la puissance invisible et terrible
> étouffe la raison, et des erreurs antiques
> dans le plus profond du cœur veille le respect;
> par lui se courbent sous le joug sacré
> les têtes les plus fières, et le fer tremble
> dans la main du soldat....

Il y a là un sentiment très fort, et une veine poétique qui n'est pas près de tarir, la question religieuse, pour les Italiens, étant surtout la question pontificale, et intéressant directement l'idée unitaire, le sentiment nationaliste : l'anticléricalisme est, chez eux, une forme du nationalisme.

D'ailleurs, en fier patriote qu'il était, Niccolini en voulait peut-être moins aux tyrans, qu'à ses concitoyens qui les supportaient; c'était aussi l'avis de Foscolo, qui finit même, dans sa mauvaise humeur contre les Italiens, par se désintéresser de leur sort ou à peu près. L'invective à la lâcheté italienne, à la léthargie italienne est un des thèmes favoris des littérateurs de ce temps : Niccolini y excelle. Et c'est un des charmes de son œuvre poétique, que ces changements d'attitude à l'égard de la pauvre Italie, ces alternatives d'amour et de colère. Tantôt ce sont des effusions mélancoliques, comme dans cette pièce : *Dans le bois des Cascines*, dont nous citions au début de ce livre les premiers vers, et qui continue ainsi :

> ... Mais en vain, car ma douleur est toujours avec moi,
> et voile de ténèbres l'azur du ciel,

1. *Poesie inedite*, etc., p. 38.

et l'écho me répète des voix barbares,
une flore étrangère assombrit nos douces campagnes!
Le doux murmure de l'onde courante,
et le vert feuillage de ces plantes, où donc ont-ils fui?
Est-ce que le bois est desséché, et le ruisseau languissant
a-t-il encore rapproché ses deux rives?
Mais non, je me trompe : c'est que mon âme
ne les voit plus et ne les sent plus,
c'est qu'elle ne vit que pour la douleur [1]....

Après ce joli et tendre sonnet, cette pièce, adressée à Florence esclave, après 1815, alors qu'elle subit, non plus la tyrannie française, mais celle de la Sainte-Alliance :

Sale ville, qui voles
aux fleurs leur nom,
qui dans tes rues populeuses
accumule les dangers,
souillures du corps, entraves de l'âme.
Dans ton sein ignoble,
comme si ta malpropreté naturelle ne suffisait pas,
tu accueilles le poison étranger,
et voici que tu es l'égout de toutes les ordures.
A tort, de bonté et de politesse
l'Europe loue ton peuple pacifique :
tu n'es pas bonne, tu es vile;
dans un marais il n'y a point de tempêtes [2], etc.

Voilà Niccolini. Il injurie avec rage et avec joie Il ferait penser que l'invective est une forme nécessaire et belle du sentiment patriotique. Il invective l'Autriche parce que, directement ou par ses suppôts, elle écrase l'Italie tout entière, avec une régularité bureaucratique qui l'exaspère, — la Russie parce qu'elle est l'âme de la Sainte-Alliance, — l'Angleterre parce qu'elle a livré Parga aux Turcs et qu'elle trahit en général la cause des peuples opprimés, — la France... sans raison actuelle, mais parce que l'habitude est prise, chez les alfiérisants, de maugréer contre la

1. *Poesie inedite*, etc., p. 40.
2. *Ibid.*, p. 419.

France; il dit : la mauvaise foi française, comme on dit : la mauvaise foi punique. Bref toute l'Europe y passe. Mais la colère de Niccolini a d'autres objets encore : il invective donc l'Italie parce qu'elle est encore engourdie et lâche; — les diverses provinces parce qu'elles s'entre-dévorent au lieu de ne songer qu'à s'unir; — la cour de Rome parce qu'elle a été et parce qu'elle est encore, selon lui, le principal obstacle intérieur à l'union, et le soutien de l'absolutisme; il invective les lettrés ses pareils et jusqu'à ses confrères de l'Académie de la Crusca, parce qu'ils font de la grammaire et préparent un dictionnaire au lieu de préparer l'Italie.... Niccolini faiseur d'épigrammes patriotiques, n'est pas toujours équitable, ni spirituel; mais il est admirablement hargneux.

De Niccolini critique et historien, nous ne dirons pas que ses ouvrages d'histoire aient, aujourd'hui, beaucoup de valeur, — ni que sa critique ait renouvelé le moins du monde les principes de la littérature ou de l'art. Ce qui nous importe, et ce qui est curieux, c'est le caractère tendancieux de ses écrits. Comment se fait-il qu'un catalogue de musée, publié en 1815 par la *Gazette de Florence*, ait eu une couleur politique, ou plus exactement nationale? c'est qu'il s'agissait des œuvres d'art enlevées par Napoléon à Florence, emmenées à Paris, et que la victoire de la coalition restitua à la Galerie des Offices. Les rapts de statues et de tableaux avaient été une des humiliations les plus sensibles aux Italiens; et cette restitution fut une des rares joies que leur procura la Restauration. On racontait que Tommaso Puccini, directeur de la Galerie, avait caché quelques-unes des plus belles œuvres, envoyé certaines autres en Sicile, avant la spoliation. Quand la Vénus de Médicis eut été enlevée, il laissa le piédestal en place, et disait : la Vénus est allée faire un

tour à Paris, mais elle reviendra bientôt, car l'air de la Seine n'est pas bon pour elle. Et encore : Les Français ont voulu marier la Vénus de Toscane avec l'Apollon romain; mais, pardieu! ils ne feront pas d'enfants[1]! — Niccolini commente énergiquement leur retour. Trois années plus tard, dans une séance solennelle de l'Académie des beaux-arts, dont il était bibliothécaire, prononçant l'éloge de Léon-Baptiste Alberti, dans le langage ampoulé qui était obligatoire alors en ce genre de cérémonies, il interpelle ainsi le célèbre architecte : « Mais pourquoi, parlant des demeures de ces violents auxquels mieux convient une forteresse qu'un palais, pourquoi, ô Léon-Baptiste, avilis-tu un art dit libéral jusqu'à en faire un enseignement de tyrannie? Il est, nous dis-tu, très utile de ménager dans l'ampleur des murs princiers un secret passage, par lequel la voix des domestiques et des étrangers arrive jusqu'à l'oreille vigilante et soupçonneuse du puissant.... Réflexion peu honorable et inutile : avant que l'art l'apprît aux architectes, la peur l'avait appris déjà à beaucoup de rois. En vain tu t'ingénies à protéger leurs châteaux forts : le secours des hommes est inutile à un prince que défend l'amour de ses sujets : mais ni gardiens armés, ni murs de bronze, ni leur courage même ne mettent en sûreté les tyrans[2] ». Ceci comme un échantillon du genre. C'est ainsi qu'on fait de la critique d'art, quand on est patriote comme Niccolini. Lui-même d'ailleurs appréciait ce discours en disant : « J'ai eu la joie de donner, dans la lâcheté générale, un exemple de courage[3] ».

Même chose pour l'histoire. Il était passionné d'histoire. Dans la vaste chambre, très simplement meublée, où il

1. Vannucci, *op. cit.*, I, p. 37.
2. *Opere*, etc., III, p. 60.
3. Vannucci, *op. cit.*, I, p. 437.

travaillait, il avait, toujours étalé sur un lutrin, un atlas historique, et un livre de tables chronologiques, afin de pouvoir résoudre tout de suite les questions de lieu ou de date que lui et ses amis, dans leurs causeries, soulevaient à chaque instant. Mais l'histoire, pour lui comme pour tant de gens de son époque, n'était qu'une sorte de science auxiliaire du libéralisme et du patriotisme. Aussi n'ont-ils aucune peine à l'accommoder à la forme dramatique.

Le premier drame historique de Niccolini fut une composition étrange : une pièce d'actualité, qui n'est qu'une allusion d'un bout à l'autre, — dans la forme et avec le ton d'une tragédie classique. Cela s'appelle *Nabuchodonosor* [1], et c'est l'histoire de Napoléon en 1814, de son retour à Paris (qui ici s'appelle Babel) — le tableau du désarroi qui règne dans la capitale, dans les corps politiques, dans l'entourage même du souverain, le récit de ses derniers efforts et de sa chute. Monti avait, usant du même bizarre procédé, raconté dans son drame : *Thésée*, l'histoire de Bonaparte au retour d'Égypte et la victoire de Marengo. Mais *Thésée* était une pièce officielle : *Nabuchodonosor* est l'œuvre d'un écrivain libre, qui a la prétention de porter un jugement sur l'homme et sur son œuvre. Et il est tout à fait remarquable que ce jugement soit, en effet, aussi impartial que possible : Napoléon, que Niccolini avait tant invectivé, a dans cette pièce un rôle sympathique et beau ; seul Carnot, qui lui tient tête, et représente l'esprit de liberté, le dépasse peut-être en dignité. La pensée du poète apparaît assez clairement : Napoléon est haïssable comme tyran, mais il a au plus haut degré la volonté et le courage, vertus sublimes, que Niccolini a appris à apprécier, — qui ne sont justement pas celles qu'il voit fleurir autour de

1. *Opere*, etc., I.

lui. On comprend la leçon, — à laquelle le poète tenait infiniment; c'est une des raisons qui lui faisaient fort estimer son *Nabucco*, — qu'il ne pouvait songer à faire jouer, et ne put même publier sous son nom.

Et voici le modèle de la tragédie nationaliste, produit combiné de la préoccupation dominante de l'auteur et du public, — des goûts du temps en matière littéraire, — et aussi des ménagements à garder envers l'autorité. De Sanctis, qui n'aime pas Niccolini, a dit beaucoup de mal de *Jean de Procida*. La définition qui vient d'en être donnée est une réponse à sa critique, et aussi, en un sens, l'accueil qui fut fait à l'œuvre en ce temps-là. Les Vêpres siciliennes, cette explosion toute spontanée de la colère populaire, nationale, contre l'étranger, était un des souvenirs que, dans leur asservissement présent, les Italiens rappelaient le plus volontiers. C'est peu de temps après que Michel Amari se mettra à écrire son *Histoire des Vêpres siciliennes*, pour laquelle le gouvernement de Naples en 1842 le révoquera de ses fonctions et l'enverra en exil. Niccolini fut plus heureux en 1830, et en ceci l'on vit une fois de plus que Florence n'était pas Naples; il y avait pourtant dans *Procida* tout ce qu'il fallait pour attirer à son auteur la malveillance du pouvoir. Les invectives que dans la pièce les Italiens du XIIIe siècle adressent aux Français détestés, s'appliquaient merveilleusement, pour des Italiens du XIXe, aux Autrichiens non moins détestés que les Français l'avaient été cinq siècles auparavant. Il est vrai que les Français l'étaient encore assez. On a souvent répété le mot du ministre d'Autriche à Florence, à cette occasion. Le lendemain de la première représentation de *Procida*, quelqu'un lui disait que sans doute le ministre de France avait dû être fort choqué de tant d'injures dites aux Français dans cette tragédie. « Il

n'y a que l'adresse qui soit pour lui, mais la lettre est pour moi », répondit l'Autrichien. En fait, il n'est pas sûr que Niccolini n'ait pas voulu faire coup double ; et dans l'esprit du public, la lettre était pour l'un et pour l'autre [1].

Le rideau s'ouvre sur une sorte de chapelle souterraine du château de Procida, bâti sur une colline au-dessus de Palerme ; dans cette chapelle sont les tombeaux de la famille de Procida. Un de ces tombeaux renferme les restes du fils de Jean de Procida, assassiné par un capitaine français, Héribert, qui dans le même temps enlevait la femme de Procida outragé : le ressentiment et la haine de l'Italien est le ressort de tout le drame, où d'ailleurs le personnage d'Héribert ne paraît pas : mais il est représenté par son fils, Tancrède. Ce Tancrède, né en Sicile, d'une mère inconnue, est un personnage d'une psychologie compliquée, moitié italien, moitié français, produit de la cohabitation de deux peuples : cette double nature sera pour Tancrède la cause de tous ses malheurs. Procida, depuis la catastrophe où il a perdu sa femme et son fils, a disparu. Il a laissé, en son château, sa fille Imelda, qui, séduite par les manières tendres et fières de Tancrède, ignorant son origine, croyant son père mort, l'a épousé, et a eu de lui un enfant. C'est eux que nous trouvons, au début de la pièce, causant dans cette chapelle funéraire, longuement, trop longuement peut-être ; il est vrai qu'ils ont à s'apprendre cette chose tragique que Tancrède est le fils d'Héribert, qu'Imelda par conséquent a épousé un Français, et, qui pis est, le fils du mortel ennemi de son père : les voici donc placés dans une situation profondément douloureuse, d'autant que la haine entre Siciliens et Français ne fait que croître, qu'ils le savent ; et s'en

1. Pieri, *Mémoires*, 2 février 1830.

désespèrent : idylle d'amour et de paix, qui a fleuri au milieu des haines, et que le choc imminent de deux races ennemies va broyer; elle n'est pas étrangère à l'essentiel du sujet, qui est la grande révolte prochaine; ce petit drame est né des mêmes causes que le grand. Une chose pourrait rendre soudain atroce, intenable, la situation déjà si malheureuse de ces jeunes époux : ce serait le retour de Procida. Or le voici, dès le premier acte, qui surgit soudain entre les tombes, devant sa fille restée seule.

A la fois plein de générosité et plein de haine, éloquent, brave, fort, habile, c'est une sorte de génie superbe de la révolte, qui longtemps a voulu rester caché, anonyme, courant les monts et les plaines, attisant les haines, préparant sourdement l'explosion, et qui tout d'un coup reparaît, grandi par le mystère de sa longue disparition, armé d'une telle puissance et d'une telle volonté, qu'on sent qu'à son premier signe les ennemis de sa patrie et les siens s'écrouleront. En face de cet homme redoutable, qui est son père, à qui, sans le savoir, elle a fait une injure sanglante, la pauvre Imelda s'effare, elle dissimule son mariage, sa maternité, elle repousse au plus tard possible une explication qui l'épouvante. Procida lui confie les sentiments et les projets qui l'animent; et que l'on se figure un auditoire italien de 1830 recueillant des déclarations comme celles-ci.

A la fin, l'injure va revenir d'où elle est partie
guerre pour guerre, et sang pour sang....
... O ma fille
tu me regardes et tu pleures! sous ces humbles vêtements
ton père te semble presque un étranger!
Hélas, dans cette terre pleine de cités désunies,
toujours ouverte aux barbares, et ennemie de ses enfants,
le moindre changement de lieu nous fait étrangers.
Et pourtant je n'ai pas trouvé de vêtements aussi misérables
qu'à la honte de tes malheurs
ils correspondent, ô Italie; et mes cheveux

n'ont pas poussé jusqu'à me recouvrir les yeux
et leur épargner la vue de ton déshonneur!...
... Bientôt les Francs
sauront que je vis : je redresserai le front,
je l'espère, pour contempler leur carnage, et vers le ciel
que les esclaves ne sont pas dignes de regarder,
levant les yeux, je dirai joyeux au Soleil :
Ce n'est plus pour le vainqueur que tu fécondes les moissons,
étincelant roi des saisons;
tu te lèves sur une terre libre, et tu n'es plus
le père de jours douloureux et pleins de honte.

Au second acte, le lendemain, Procida est dans une salle de son château, dont toutes les portes ont été fermées. Il voulait agir la nuit même de son retour :

Je devais me lever dans la nuit sombre, inattendu, mystérieux
comme ma vengeance; mais voici que mon cœur las,
fatigué de la haine, se sent attendri
au doux aspect de la maison paternelle.
J'ai contemplé en pleurant le soleil naissant
illuminer les tours de ma patrie,
et Palerme toute se découvrir. Ah! tu ne sais pas
toutes les douceurs qu'a le pays natal
et combien de regrets l'exil,
quelle douleur d'aller vers des toits où personne ne t'attend.
La patrie, Imelda, tu peux l'abandonner,
point l'oublier : j'ai vu, voyageur,
maintes cités, mais aucune ne contenait
un souvenir qui me parlât au cœur,
et toujours m'a semblé plus belle que toutes,
la terre vers laquelle retournait ma pensée.

Cette minute de contemplation rêveuse, émue, est le seul instant où ce terrible caractère de Procida se relâche de son impétuosité et de sa raideur; le passage est charmant. Mais il faut agir. Procida tient, devant nous, une longue conférence avec Gualtiero, jeune chevalier, chef du parti italien de Palerme, le bras droit de Procida — lequel veut lui faire épouser sa fille, nouvelle complication pour la malheureuse, que Niccolini aurait peut-être pu lui épargner, à moins qu'elle ne fût nécessaire pour que son refus, ses réticences accrussent les soupçons de son père jusqu'au

moment où, Tancrède survenant à l'improviste, il faut bien que tout se découvre. La scène, attendue depuis le commencement, est aussi violente et tragique qu'on pouvait l'imaginer. La colère de Procida est quelque chose de biblique : « ô terre, ouvre-toi — près du sépulcre de son père assassiné — engloutis cette misérable ». — Mais Gualtiero intervenant : « A cette heure la colère est vaine, pense à une plus grande vengeance ». — Procida, d'un grand effort, se reprend : « Tu dis vrai, je n'ai pas d'enfants, je n'ai qu'une patrie. Holà, mes vassaux! » Et nous voici au début du quatrième acte, de nouveau dans la mystérieuse chapelle, en pleine réunion de conjurés, où les dernières dispositions sont prises — réunion frémissante, enthousiaste, où l'on ne sait ce qui cause à ces hommes le plus de joie, ou d'être à la veille de la vengeance et de la délivrance, ou de se sentir enfin pour la première fois, tous les intérêts mesquins mis de côté, toutes les haines personnelles oubliées — unis, entre Italiens, frères, pour le bon combat. Notons que ceci encore est une allusion claire, et une leçon et une prière, comme l'était aussi au second acte, cette triste réponse de Gualtiero à Procida qui lui demandait si l'on pouvait compter sur les nobles de ce pays.

... Ils sont désormais habitués
à l'amer esclavage; ils ne sont plus sensibles
aux généreuses douleurs; on voit pleurer le lâche
qui jadis se vanta d'être un rebelle.
... En vain la dérision
s'ajoute aux pillages, et le dédain
fait plus grande l'injustice : une stupeur
mêlée d'effroi, rend l'âme
indifférente aux maux d'autrui et aux siens propres,
abattus sont tous les cœurs et fini le doux
échange des affections humaines.
Une terreur règne,
où la parole est un crime,
et le silence même est redouté, et coupable devient
qui connaît une pensée secrète et ne la révèle pas.

Mais dans l'enthousiasme grandissant, cette note amère est effacée; on ne songe plus qu'à haïr et à verser le sang. Une nouvelle péripétie vient, un moment avant la crise finale, délivrer Procida de cette douloureuse épine : sa colère contre sa fille : un surcroît de malheur accable la malheureuse : on découvre que Tancrède est le fils de la femme de Procida, qu'Héribert avait enlevée, morte peu de temps après sans révéler ce secret. Devant ce comble de l'horreur, Procida ému, ouvre ses bras et pardonne. C'est fini pour lui de tout bonheur humain; il n'en est que plus entièrement, absolument consacré à sa patrie. Le cinquième acte est la représentation même de la révolte, ou plutôt de son début. C'est à la porte d'une église, sur une place pleine de gens; on voit passer et repasser les conjurés, se parlant à voix basse; et voici une invention curieuse, qui ne pouvait naître que dans l'imagination de Niccolini ou d'un de ses contemporains, — tout à fait symbolique de cette union intime entre la littérature et la politique qui est une marque de l'époque : c'est le chant des poètes siciliens, qui tout d'un coup s'élève au milieu de la foule, l'excitant à la douleur et à la colère, appelant le « jour de sang et de liberté », c'est à leurs accents que la foule s'émeut, s'irrite, se sent prête à tout : aussitôt un coup de poignard de Procida, abattant le capitaine de la garnison française, donne le signal du massacre général, et de la délivrance.

V

Au moment même, peut-être, où Niccolini composait cette scène, et pendant les années suivantes, presque chaque année, sur un point ou l'autre de la péninsule, des émules de Procida se levèrent, les armes à la main, proclamant le « jour de sang et de délivrance ». Et il ne fut

pas une nuit sans doute où quelque groupe de conspirateurs, réunis avec des précautions pareilles à celles des conjurés de Palerme, n'aient agité des projets de révolte et de vengeance. Depuis quelques années, on a publié un grand nombre de documents sur les sociétés secrètes en Italie à l'époque du Risorgimento : ils donnent l'impression d'une activité intense; l'Italie apparaît tout entière en effervescence, et sans trêve; on est tenté de se demander comment les idées de liberté et d'unité, disposant d'une force pareille, n'ont pas triomphé en quelques années.

Sans doute, l'agitation des francs-maçons, Carbonari, guelfistes, latinistes, fédérés italiens, etc., — est le réveil confus de l'Italie, « le printemps du Risorgimento », comme on a dit[1]. Mais la cohésion et l'esprit de discipline leur manquaient; c'est à cela en général qu'on attribue leur échec. Et surtout l'idée de l'unité italienne, le sentiment nationaliste ne sont pas encore très vigoureux, avant 1830, chez les quelques centaines de milliers d'Italiens qui d'un bout à l'autre de la péninsule échangent des paroles symboliques et des signes de main mystérieux. Les uns veulent l'expulsion des étrangers, mais ne parlent pas d'unité; d'autres veulent l'unité à tout prix, fût-ce sous le gouvernement de l'Autriche; d'autres demandent aussi l'unité, mais en excluant telle ou telle province[2]. Ainsi, certains Carbonari de Romagne comprenaient sous la dénomination d'Italie les parties septentrionale et centrale de la péninsule seulement. Un plan de révolution et d'unité italienne adressé au conseil central des Carbonari de Bologne en 1817 exclut les Napolitains, comme étant « un peuple vil

1. Oreste Dito, *Massoneria, carboneria ed altre società segrete nella storia del Risorgimento italiano* (Torino, Roma, Roux et Viarengo, 1905), p. 365.
2. Cité par Luzio, *Il processo Pellico Maroncelli secondo gli atti officiali segreti* (Milano, Cogliati, 1903), p. 441, note.

et sans caractère ». Il est vrai que cette exception ne fut pas approuvée par le Conseil central.

Certains enfin imaginent une fédération[1].... Pas un projet précis dans tout cela. L'inquisiteur Salvotti pouvait bien, en parlant des conjurés de 1817, traiter dédaigneusement leurs déclarations « d'opinions vagues », de « songes chimériques[2] ». Un document[3] que Valtancoli, l'espion, faux Carbonari au service de la police florentine, s'empressa de faire parvenir à ses chefs, — daté de 1818, signé : Coriolan, Scevola, Cassius, Fabius, Caton, Spartacus, — contenait le projet d'une fédération italienne, dont le principe essentiel aurait été l'émancipation de toute influence étrangère, même avec une interdiction absolue de contracter aucune alliance avec aucune puissance étrangère! — la Constitution d'Angleterre imposée à tous les États fédérés, avec cette correction que la représentation y devait être réellement nationale. Ce projet devait, selon ses auteurs, sauvegarder la religion, assurer la liberté et la perpétuelle tranquillité de l'Italie, et satisfaire toute l'Europe!

Il y avait en effet beaucoup de rêveurs parmi ces gens : c'est ce qui rend si pénible le récit des drames par où presque toutes les conspirations ont fini : beaucoup de ces jeunes gens, qui finirent sur le gibet ou vieillirent en des prisons lointaines, étaient de doux enthousiastes, nourris de littérature, incapables assurément de faire une révolution : voyez l'histoire de Pellico, et de ce grand enfant de Maroncelli, et de l'inoffensif professeur Ressi, et de tant d'autres, que l'on connaît maintenant dans tous leurs détails.

1. Luzio, *op. cit.*, p. 31, note.
2. *Ibid.*, p. 37.
3. Publié dans la *Rivista storica del Risorgimento italiano*, vol. I, p. 560.

Il semble que le sentiment nationaliste soit, à l'époque où nous sommes, la marque des idéalistes, ou, si l'on veut, des « littéraires ». Dans le royaume de Naples, où les Carbonari furent beaucoup plus puissants et violents que partout ailleurs, ce sentiment n'existait à peu près pas chez eux. Au nord comme au midi, dès qu'on en vient à l'action, on oublie le plus souvent l'Italie pour ne plus songer qu'à sa province; Naples et Turin, en 1820 et 1821, font leurs révolutions à quelques mois d'intervalle, sans se préoccuper les uns des autres.

L'impossibilité de réussir de cette façon, tristement démontrée, servira à faire le nationalisme plus fort et plus précis. Regret de l'Italie antique, dominatrice et prospère, — longs souvenirs des souffrances communes, pendant les siècles du moyen âge et ceux qui ont suivi, — orgueil des splendeurs artistiques et littéraires par lesquelles l'Italie coupée en morceaux a continué d'avoir une seule âme et une seule pensée, — sentiment de l'identité de race et de mœurs, et de langage, haine de l'étranger qui dépouille et qui méprise, — souvenir enfin d'un temps très récent où, par la main d'un presque Italien, l'Italie a été presque faite une, pendant quelques années : tout cela a créé un sentiment très fort chez quelques-uns, — point encore chez un assez grand nombre; puis ce sentiment, même chez ceux où il est au degré de la passion, a quelque chose d'irréel encore. A un moment où les sociétés secrètes comprennent presque tous ceux qui en Italie aspirent à la révolution, l'organisation de ces sociétés même qui s'étend à toute l'Italie, la subdivise en provinces, départements, etc., est certainement artificielle. Dans l'esprit d'un Grand Maître carbonaro ou d'une Haute Lumière de la société guelfe, l'idée de patrie italienne n'est rien de plus que ce qu'expriment la *Conjuration des Pazzi*, les *Tombeaux* ou le *Chant à l'Italie*.

Il n'en est pas tout à fait de même du libéralisme, c'est-à-dire de l'ensemble des idées et des sentiments (abstraction faite du rêve national) qu'a suscité dans toute l'Italie le rétablissement de la monarchie absolue, et de l'ancien régime en général. Là-dessus les sociétés secrètes ont, sinon un corps de doctrines, du moins un corps d'opinions, qui tient au plus profond d'elles, à leur origine même. Mais leur apport propre n'est qu'une faible partie du libéralisme, qui est un ensemble tellement complexe! Tout au contraire du nationalisme, qui était une grande idée simple à laquelle il ne manquait plus que d'être irrésistible. Car nous ne sommes pas encore à l'époque où le mot de libéralisme s'emploiera exclusivement à désigner l'école modérée par opposition à la doctrine révolutionnaire : des deux tendances apparaissent cependant, en même temps qu'un grand nombre d'autres éléments; nous allons y démêler les plus importants, ceux qui tiennent le plus de place dans la pensée publique.

CHAPITRE V

LE LIBÉRALISME

I. — LA PASSION LIBÉRALE

Les emblèmes maçonniques et carbonariques, qu'on vendait alors par milliers, au point que des industriels y faisaient fortune, dit-on, étaient, dans leur forme et leur sens symbolique, vieux de plusieurs siècles; et malgré les grands changements apportés par les temps nouveaux, l'esprit qui animait les membres des sociétés secrètes, professeurs, avocats, officiers, les reliait encore aux vieux compagnons du moyen âge : c'était, essentiellement, l'esprit d'indépendance, et de résistance à la tyrannie, et de solidarité entre les faibles. Au moyen âge, la lutte contre les puissants, corrompus et corrupteurs, avait donné à ces sociétés un caractère nettement religieux et moral : il leur en est resté quelque chose; dans les loges et dans les ventes on célèbre le culte de la vertu, en même temps que celui de la liberté. A ces tendances libertaires et puritaines le XVIII[e] siècle a ajouté l'enthousiasme pour la science, la foi dans le progrès intellectuel et matériel de l'humanité. Tout le programme de la franc-maçonnerie est là dedans : c'est un programme assez vague, qui lui a permis de durer à travers les siècles, en s'adaptant au caractère de chacun :

il fait d'elle l'ennemie naturelle de toutes les forces rétrogrades ; un esprit de progrès, qui a pu s'affaiblir et s'égarer un temps (les loges italiennes avaient été à la dévotion de Napoléon), mais que la persécution réveille : tel est l'apport de la franc-maçonnerie. Il est difficile de l'évaluer exactement. Pour les catholiques et les réactionnaires, la franc-maçonnerie représentait par excellence la libre pensée et la révolution. Jacobin et franc-maçon étaient souvent pris comme synonymes. Les membres de la société secrète, catholique, des Calderari prononçaient ce serment : « Je jure une haine éternelle à tous les francs-maçons et à leurs détestables protecteurs, de même qu'à tous les jansénistes, matérialistes, *économistes* et illuminés[1] ». Toutefois, à l'époque où nous sommes, la franc-maçonnerie paraît avoir perdu de son importance, non pas parce qu'elle est maintenant persécutée, mais plutôt, au contraire, parce qu'elle a été sous l'Empire une institution quasi officielle. Il y a plus de vie dans la société des Carbonari, qui est d'origine tout aussi ancienne, mais qui, sous la Restauration, recueille à peu près tous les éléments d'opposition.

A vrai dire le programme des Carbonari semble d'abord aussi peu précis que celui des maçons, et même anodin, malgré les formules sanguinaires où il s'enveloppe. Quand on faisait jurer à l'apprenti carbonaro de « défendre sa Patrie pour la bonne cause, objet de la société carbonarique, même au prix de son sang et de ses biens », on ne lui disait pas en quoi consistait cette bonne cause ; et dans un catéchisme de seize articles, on n'en trouve pas un qui contienne une idée politique : ce ne sont que préceptes de vertu, de discrétion, d'obéissance, de solidarité[2]. Mais

1. Dito, *op. cit.*, p. 122.
2. *Id.*, p. 159.

ces préceptes mêmes, surtout le dernier, et le seul fait de l'affiliation avaient une valeur révolutionnaire. Quand on lit les actes des procès faits aux Carbonari, leurs interrogatoires et leurs apologies, on est frappé de l'incertitude de leur pensée, — mais aussi de leur ardeur, de leur foi naïve dans l'action, quelle qu'elle fût ; ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient, mais ils voulaient très fort, et le sentiment de leur union leur donnait une assurance singulière, qui aurait été, mieux dirigée, une arme puissante. Cela embarrassait leurs juges, qui tantôt les traitent avec dédain, tantôt voient en eux des hommes redoutables. L'inquisiteur Salvotti a ainsi exprimé sur Maroncelli et Pellico des appréciations tout à fait contradictoires, bien qu'il les eût maniés et fouillés pendant de longs mois et les connût à la fin mieux qu'eux-mêmes : c'est qu'il y avait dans le moindre Carbonaro, même chez les plus faibles de caractère, même chez les défaillants qui vendaient leurs frères, une force mystérieuse qui semblait se dissiper à l'analyse, et réapparaisait toujours.

D'ailleurs, dans l'armée des Carbonari les chefs avaient des instructions plus précises, qu'on ne donnait pas aux simples soldats. L'aspirant au grade de grand maître prononçait, en étendant la main sur un rameau d'acacia, les yeux fixés sur un crâne figurant une tête de souverain assassiné, le serment que voici : « En face de ces restes de la tyrannie abattue, sur cette plante fatale aux Rois, je jure une haine éternelle aux tyrans ; je jure de les détruire jusqu'à leur dernier rejeton, de toutes les forces de mon esprit et de mon bras ; je jure de rétablir le règne véritable de la liberté et de l'égalité ». Il disait encore : « je travaillerai de toutes mes forces, fût-ce au prix de ma vie, à la promulgation de la loi agraire, sans laquelle il n'y a pas de liberté, car la propriété individuelle est un attentat contre

les droits du genre humain[1] ». On entend l'écho des écrivains politiques français du xviiie siècle, et de la Révolution.

Ces déclarations d'un socialisme sentimental n'avaient alors aucune importance. Il n'en est pas de même de la déclaration de guerre à la monarchie absolue, qui est chez les Carbonari l'expression d'une opinion raisonnée, et en même temps d'une haine féroce. La Restauration avait provoqué chez beaucoup une exaspération folle; le caractère sanguinaire du carbonarisme dans certaines provinces effrayait même des libéraux convaincus, comme Confalonieri[2]. On peut dire que la tyrannophobie des Carbonari est tout leur programme, mais c'en est un; et dans les formes diverses que prend la société en passant d'une province à l'autre, ceci reste le point solide.

Pensée encore rudimentaire chez beaucoup, même chez les plus haut placés. Quand Pepe, en 1819, projette un guet-apens pour enlever à la fois le roi de Naples, l'empereur et sa famille et Metternich et quelques autres ministres, espérant détruire ainsi l'absolutisme, il nous fait comprendre que l'idée libérale, chez les gens de sa trempe, est encore loin d'être mûre, que la passion a devancé beaucoup la réflexion. Quel régime les Carbonari auraient-ils voulu substituer à l'absolutisme? Là-dessus leurs opinions divergent et flottent. Les uns sont républicains; les autres tiennent pour la monarchie limitée.

Vers celle-ci se produit, en 1820, un courant d'opinion assez fort pour agiter toute l'Italie, causer deux révolutions; mais ce n'est pas encore le résultat d'un travail sérieux de la pensée publique : l'Espagne vient de se donner une constitution; aussitôt la constitution d'Espagne

1. Cité par Luzio, *Processo Pellico-Maroncelli*, p. 330. — Dito, *op. cit.*, p. 329.
2. Luzio, *op. cit.*, p. 219.

fait fureur, des Alpes à Messine. « Toutes les populations la veulent », écrit un contemporain[1]. Les libéraux napolitains l'imposent à leur roi tout d'un coup et telle quelle. Et il paraît bien qu'on la veut moins encore pour ce qu'elle contient réellement, que parce qu'elle signifie la révolution ; certains ministres auraient consenti à accorder, avec des tempéraments, la chose sans le mot : mais on voulait le mot. Ils l'eurent, — et, aussitôt après, une épouvantable réaction.

Il est vraï qu'ils avaient eu quelques heures d'inoubliable joie. Le fameux chant de Rossetti : *la Constitution à Naples* a d'extraordinaires vibrations d'enthousiasme :

Quel spectacle! les phalanges énormes
semblent des fleuves inondant les rues :
mais sur tant de milliers d'épées
il n'y a pas une tache de sang....
Joyeuse scène! on aplaudit, on pleure,
on jette des violettes, des jacinthes :
les vainqueurs mêlés aux vaincus
échangent le baiser d'amour.
O protectrice des Droits de l'homme,
qui souris, sur nos chaînes brisées,
il est venu, le jour bienheureux
où un roi t'élève un autel.
... A la fin tu es venue, toi-même,
sans l'ombre du plus léger voile,
et je vois briller sur ton front
un rayon descendu du ciel.

Quelque découragement qu'ait laissé l'échec des révolutions constitutionnalistes de Naples et de Turin, l'idée était entrée dans les esprits, et n'en devait plus sortir. D'autant plus que les gouvernements, celui d'Autriche surtout, la poursuivent minutieusement. Quand on arrête à Milan le grand jurisconsulte Romagnosi, et que le juge instructeur

1. Voir L. Palma, *Il tentativo costituzionale del 1820* (*Nuova Antologia*, t. LVI, LVII).

veut avoir sur lui des révélations compromettantes, il interroge un de ses élèves, Cattaneo, uniquement sur la supposée doctrine constitutionnaliste de son maître [1]. Croire « au droit des peuples à une constitution », c'est un délit. Tous les libéraux d'Italie se mettent à y croire avec ferveur. On cherche à s'instruire. Un libraire de Livourne est perquisitionné : il a reçu de deux libraires de Naples une caisse d'opuscules, contenant les diverses constitutions promulguées en Europe depuis 1791 [2]. On peut dire que dès ce moment il y a au bout de l'effort révolutionnaire italien une monarchie constitutionnelle, — et non seulement cela, mais encore : que ce régime constitutionnel monarchique sera à peu près aussi démocratique que peut l'être un régime monarchique. Ceci tient à l'état social de l'Italie, où depuis longtemps l'aristocratie n'avait plus ni organisation ni traditions propres, — mais aussi, sans aucun doute, à l'action des sociétés secrètes, où les distinctions sociales sont effacées, où la devise révolutionnaire : liberté, égalité, fraternité est vraiment mise en pratique.

Si bien qu'à considérer dans son ensemble cette étrange effervescence des « sectes », on trouve que leur importance dans l'histoire de l'esprit public est grande, bien que beaucoup de libéraux italiens aient médit d'elles, effrayés de leurs violences, — bien que les révolutions tentées par elles aient échoué, bien que leur bagage intellectuel se réduisît à quelques idées sommaires, bien qu'elles eussent les ridicules de toutes les sociétés secrètes : elles ont passionné des centaines de milliers d'Italiens. Qu'on dise même qu'il y avait quelque chose de malsain en elles, et qu'elles les ont enfiévrés : cela valait mieux que l'apathie où ils vivaient

1. Luzio, *op. cit.*, p. 417.
2. Scaramella, *Spirito pubblico in Livorno*, p. 84.

peu d'années auparavant. Eussent-elles contenu moins de pensée encore, elles incarnaient l'instinct révolutionnaire. La grande majorité de la nation resta en dehors d'elles; mais par leur existence même, par ce qu'elles avaient de mystérieux et d'inquiétant, elles accroissaient le trouble de l'esprit public. Elles contribuèrent à le remplir d'un violent, indestructible désir de liberté et de justice.

L'amour de la liberté devient alors chez beaucoup de gens une sorte de culte mystique. Rossetti chante, en quittant pour toujours Naples, sa patrie, après l'échec de la révolution de 1820 :

Liberté, tu fuis? Et moi
je te suis : adieu, Italie!
Liberté, jamais de toi,
jamais je n'écarterai mes pas!
Si un jour tu reviens ici,
ce jour-là, je reviendrai....

Et même sur des gens, comme justement la plupart des libéraux toscans, qui voulurent travailler sans eux, d'une façon plus réfléchie, plus philosophique, on ne peut savoir quelle a été l'influence sourde des Bons Cousins Carbonari, et autres agitateurs ténébreux.

De ce bouillonnement de la passion libérale dans certains milieux, des événements tragiques qu'elle provoqua, — et de grands souvenirs du XVIIIe siècle réformateur et de la Révolution, d'excellents écrivains surent alors tirer parti, on dirait avec une adresse merveilleuse, si la même passion dont ils enflammaient le public ne leur avait dicté à eux-mêmes le choix de leur sujet et la façon de le traiter. Grâce à eux, et à d'autres qui imiteront leur exemple pendant deux ou trois dizaines d'années encore, les Italiens auront l'esprit hanté de spectacles atroces ou touchants, de nobles figures, d'actions héroïques, — de terreurs, d'indignations

ou d'amours : tout cela défilant pêle-mêle dans ce rêve de liberté qu'on leur fait rêver tout éveillés.

Par exemple, Niccolini, avant de mettre sur la scène les Vêpres siciliennes pour l'exaltation du patriotisme, a ressuscité, après Manzoni, un des plus sombres méfaits du Sénat de Venise, pour exciter le public à la haine de la tyrannie et à la pitié des opprimés. Le succès de son *Foscarini* fut considérable, inouï pour le temps[1]. Toute une littérature éphémère, vers, portraits, parodies, naquit de cette représentation; une souscription publique s'organisa, pour offrir à l'auteur une médaille commémorative; pour comble de gloire, certains exaltés du parti réactionnaire et clérical prirent cette occasion d'attaquer Niccolini, de relever son attitude de libéral et de libre penseur; et il eut l'honneur d'être uni à Galilée dans un anathème lancé du haut de la chaire par un Frère Prêcheur.

Quelle que pût être l'importance, dans une ville comme Florence, et dans les conditions où se trouvait l'Italie, de l'apparition d'une tragédie bien faite, on pense bien que ce n'est pas seulement ses qualités d'écrivain qui valaient à Niccolini ces applaudissements furieux ni ces attaques. Qu'y avait-il donc dans cette pièce romanesque qui pût émouvoir à ce point les passions publiques? sans doute, à y regarder vite, avec nos yeux habitués à toutes les libertés, c'est peu de chose : c'était beaucoup pour le temps. Et voici : Antonio Foscarini n'est pas seulement un amoureux très constant, c'est aussi un libéral convaincu, qui déteste la tyrannie exercée par la noblesse vénitienne, cette tyrannie soupçonneuse, sanguinaire, et plus que tout cela, secrète; Foscarini est quelqu'un qui veut de la liberté, qui veut de la lumière; au retour de la Suisse, où l'on jouit de l'un et de l'autre,

1. *Gazzetta di Firenze*, 13 febbraio; — *Antologia*, novembre et décembre; — *Biblioteca italiana*, vol. 46, p. 105.

il étouffe dans son pays; et s'il succombe à la fin, ce n'est pas seulement parce que Contarini, mari jaloux, lui en veut à mort, parce que Lorédan, autre inquisiteur d'État, déteste le doge son père : c'est parce qu'un caractère indépendant et fier comme le sien ne peut être toléré dans un État despotique comme est Venise à ce moment. Il est à peine besoin de dire que le personnage d'Antonio Foscarini, historiquement vrai, a été fort travesti par Niccolini, et que la représentation qu'il nous donne des idées et des procédés du gouvernement vénitien est en somme fausse, — elle est plus fausse même, plus poussée au noir que dans le *Carmagnola* de Manzoni, dont l'intérêt est analogue, à ce point de vue. Mais le public n'y regardait pas de si près. Il frémissait, en entendant, dans la première scène, les inquisiteurs d'État proposer, avec de long considérants, une loi féroce et stupide, et le vieux doge essayer vainement de l'empêcher :

J'aime la patrie, moi aussi, mais dans mon cœur
je sens une loi qui répugne à la vôtre,
loi immortelle, écrite dans le livre éternel
où l'homme ne peut rien effacer.
... Vous écrasez impunément
mille innocents pour trouver un coupable :
soyons sévères, mais justes, ayons, ô sénateurs,
moins de soupçons et plus de vertu.

On applaudissait ces réflexions faites à demi-voix par le doge, resté seul, en attendant son fils :

Je connais de mon fils
les opinions magnanimes. Les années encore
ne lui ont pas appris à servir. Je dois refréner
l'impétuosité de son âge, lui enseigner
les prudentes terreurs, et lui dire : on t'a fermé
tous les chemins de lumière, languissants, obscurs
s'écouleront tes jours; et cette mort
des sentiments sublimes, cela s'appelle : l'ordre.

On soulignait, d'un murmure ou d'un sourire, ceci, qui pouvait bien être une allusion :

Il y a un despotisme qui n'emprisonne ni ne tue, une imprudente
tyrannie qui pardonne et qui avilit, on vous étouffe
dans l'âme toute pensée virile
par le vil exemple des grands oisifs,
exemple corrupteur....
Hélas, parfois des supplices peuvent réveiller les hommes :
je déteste le tyran qui les tue avec le sommeil.

On exécrait, enfin, d'aussi bon cœur que le faisait évidemment l'auteur lui-même, ce personnage sinistre, mélodramatique, de Lorédan, l'inquisition faite homme :

Ici il faut feindre le sommeil,
et avoir mille yeux et mille oreilles ouvertes,
recueillir précieusement les paroles et les signes
écrire jusqu'aux soupirs....
... Nous devons descendre...
dans les abîmes du cœur, un seul instant
nous découvre le secret de beaucoup d'années....
... A nous est confié
un immense pouvoir, pouvoir plein de secrets,
pouvoir plein de terreurs; semblable à la nuit
sa force réside dans son mystère, en ce monde
il n'y a pas de grande force si elle ne se fait mystère.

C'est encore ce Lorédan qui s'écrie :

... Ne savez-vous pas
qu'il nous appartient de prévenir les crimes
en précipitant le châtiment? C'est toujours un coupable
que l'homme que l'on craint; et si celui-ci était innocent,
je le punirais parce que je lui ai fait injure : coupable
il deviendra, par vengeance.
... Oh! si je pouvais
être roi de la pensée, et pénétrer dans les cœurs
et punir jusqu'à l'idée!

D'ailleurs, il n'était pas besoin d'inventer des Lorédan. Qu'on lise la déclaration du prince de Canosa lors de la Restauration de 1815 à Naples : « Princes, revenez à votre ancienne façon de vivre. Si vous ne voulez condamner que

peu de gens, du moins condamnez-les vite, et sans pitié : vous avez déjà essayé de la tolérance, sans résultat : faites maintenant l'essai du sang.... Votre premier ministre doit être le bourreau.... Dieu, père de la miséricorde, créa un enfer pour punir les fautes : imitez son divin exemple.... Pas d'hésitation dans le choix des peines : main pour main, œil pour œil, vie pour vie. Une des causes du bouleversement du monde est l'excessive diffusion de l'instruction, et cette démangeaison de littérature qui s'est emparée jusque des marchands de poisson et des garçons d'écurie. Dans ce monde, les docteurs, les gens qui lisent ne sont pas nécessaires, il faut des cordonniers, des tailleurs, des forgerons, des laboureurs, des artisans de toutes sortes; il faut une grande masse de braves gens tranquilles, qui se contentent de vivre sur la foi d'autrui et laissent le monde se guider avec ses propres lumières[1] ». L'empereur d'Autriche avait dit en 1815, en réponse aux professeurs de l'Université de Pavie, dans l'*Aula magna* de cette Université : « Sachez, Messieurs, que je ne veux pas de gens de lettres, que je ne veux pas de savants : je veux que vous me fassiez des sujets fidèles ». On savait ces scandales; et les écrivains avaient une façon de les répéter, qui peu à peu formait dans l'imagination publique une image symbolique de la Réaction, monstre sanguinaire et stupide.

Ainsi le public voyait, dans le Lorédan de Niccolini, une personnification de la police, — la police, raison suprême de tous les gouvernements absolus, dernière forme de l'arbitraire brutal, du mystère et de la terreur, subsistant parmi l'adoucissement général des mœurs, ou même, comme en Toscane, aux côtés d'un gouvernement par

1. Cité par Church, *Brigantaggio e Società segrete nelle Puglie*, Firenze, Barbèra, 1892, p. 20.

ailleurs bienveillant. Voilà pourquoi on acclamait Niccolini. Quelques mois après la représentation de *Foscarini*, dans une excursion qu'il faisait dans les montagnes de Vallombreuse avec Giordani, Vieusseux, le fidèle Pieri, Montani et quelques autres libéraux de marque, la troupe ayant été reconnue par des jeunes gens du village où ils passaient, et aussitôt signalée, Niccolini se trouvait en un instant entouré par toute la population, applaudi, porté en triomphe.

Et voici le général Colletta, qui raconte des événements terribles, sur lesquels quelques années à peine ont passé, — qui prend, on peut le dire, un morceau de sa propre chair encore saignante, et fait un étonnant récit romanesque et moralisant, où l'on sent avant tout le désir de faire durable, chez ceux qui l'écouteront, l'admiration et la colère, souvenirs des souffrances récentes, gages des révoltes futures. Son œuvre en effet durera, répandue en nombreuses éditions, découpée dans les *Recueils* à l'usage de la jeunesse révolutionnaire, les *Actes des Martyrs de la liberté italienne*, et autres, dont se nourrira la génération du milieu du siècle.

Il faut d'abord dire quelques mots de Colletta. C'est une grave figure que celle de ce Napolitain : une figure caractéristique de soldat de la liberté. A Florence, vers la fin de sa vie, la santé ruinée par deux années de relégation, absorbé par le labeur incessant de son histoire, attristé par l'échec de ses espérances, et la mort qu'il sentait venir, il inspirait aux Florentins un grand respect. Il avait débuté, comme son cadet d'artillerie, à Naples, à vingt et un ans, en 1796, c'est-à-dire juste au moment où la tempête révolutionnaire allait éclater sur l'Italie, — où allait commencer dans le royaume des Deux-Siciles une série de

bouleversements terribles, dont toute la vie de Colletta devait être remplie. Lorsqu'en 1798 les Français entreprirent la conquête du royaume de Naples, il combattit dans les rangs de l'armée napolitaine, y apprit le métier de la guerre, — apprit surtout la désastreuse organisation de cette armée, la faiblesse du soldat napolitain, les vices du régime monarchique ; aussi peut-on croire que la défaite lui fit une médiocre peine, qu'il vit même avec plaisir l'armée française républicaine entrer à Naples, et y installer aussitôt la République. Il fut un de ceux qui acceptèrent avec le plus d'empressement le nouveau régime, et prirent part résolument à la vie publique qui pour la première fois depuis le moyen âge était rendue aux Napolitains. Et dans la confusion qui suivit, et dont tous les États révolutionnaires italiens, République transpadane et cispadane comme la parthénopéenne, souffrirent dès le premier moment et moururent au bout de peu de temps, Colletta prit le parti des modérés, des sages, de ceux que le radicalisme des jacobins effrayait, qui auraient voulu ménager les transitions, croyant assurer mieux par là l'avenir de la jeune République. Mais au bout de six mois le contre-coup des événements européens amenait la chute de la République, le retour des Bourbons, et une violente réaction; le jeune Colletta, blessé en combattant les troupes royales, fort compromis, et aussitôt emprisonné, ne dut la vie qu'à un hasard. Chassé de l'armée, il se fit ingénieur civil, et s'occupait à dessécher des marais, lorsqu'en 1806 le retour des armées françaises et l'installation de Joseph Bonaparte sur le trône de Naples rendit Colletta au métier militaire, où sa fortune fut alors rapide; Murat, qui avait pris la place de Joseph en 1808, l'appréciait fort, et lui confia des fonctions importantes, comme l'intendance de la Calabre,

— excellente école pour le futur historien, dit son ami Capponi; il y apprit la marche des choses administratives, observa sur le vif les causes, les préparatifs des troubles politiques, la mauvaise humeur des populations, l'action secrète du gouvernement, la force et faiblesse des partis en présence. En 1813 il était directeur du génie militaire; en 1814 il était major général de l'armée de Murat; et après la défaite, il fut parmi les négociateurs qui, à Casalanza, arrachèrent à la réaction victorieuse des promesses de clémence et de justice qui d'ailleurs ne devaient pas être tenues. De là, comme de toutes les missions qui lui avaient été confiées, il sortit avec une réputation de droiture et de désintéressement. La monarchie restaurée lui conserva son grade de général, mais se défiaït de lui; et il resta au second plan pendant cinq ans, jusqu'à ce que, en 1820, éclatât la révolution.

Colletta l'avait prévue; il ne l'avait pas désirée, espérant encore qu'on pourrait obtenir peu à peu, sans violence, les réformes nécessaires; mais la révolution faite, la Constitution proclamée, il mit au service du nouveau gouvernement sa bonne volonté et ses talents, dont on s'empressa d'user, puisqu'on le fit successivement, dans l'espace de quelques mois, de nouveau directeur du génie militaire, puis commandant en chef de l'armée napolitaine en Sicile, enfin ministre de la guerre, c'est-à-dire, en réalité, chef du gouvernement, à un moment critique, où l'armée autrichienne était déjà sur la frontière. Ce fut, comme pour Santarosa à Turin, une dictature d'un mois à peine : Colletta était ministre le 26 février 1821, — le 7 mars, le général Pepe se faisait battre à Rieti, — le 23, les Autrichiens étaient à Naples, et Colletta emprisonné au château Saint-Elme. Cette fois encore, grâce sans doute au respect qu'il inspirait, — car d'autres, moins en

vue que lui, ne furent pas épargnés, — il eut la vie sauve; il fut interné à Brünn, au pied même de ce Spielberg où Pellico et ses compagnons allaient subir leur martyre; et de là enfin, au bout de deux ans, il eut la permission de se retirer à Florence.

Il avait conçu, pendant son séjour en Bohême, le projet d'écrire l'histoire de sa patrie : la même idée vint à plusieurs de ses compagnons : au général Pepe, le battu de Rieti; au général Carrascosa, son collègue au commandement de la même armée : mais Colletta est le seul qui ait fait, de ses souvenirs personnels, un véritable livre. Dans le travail d'où sortit l'*Histoire civile du Royaume de Naples*, il faut faire la part des amis, des conseillers que Colletta avait trouvés à Florence. Il est certain que s'il était resté à Brünn il n'aurait pas écrit son livre comme il l'a écrit, si même il l'avait jamais écrit. On ne peut déterminer exactement en quoi a consisté, dans la composition et la rédaction de cette histoire, la collaboration de ces deux maîtres écrivains, Giordani et Niccolini; il est inexact, selon toute probabilité, que des passages entiers du livre soient dus à la plume de l'un et de l'autre : mais Colletta les a tous les deux longuement consultés sur le plan à suivre, sur la méthode, sur les choses qu'il fallait dire ou ne pas dire; et il n'est pas un chapitre de son livre qu'il n'ait lu et relu à ses deux amis, et qu'il n'ait corrigé sur leurs indications. C'est vraiment un curieux fait littéraire que cette collaboration, où les collaborateurs étaient tous trois de grand talent. Mais ce n'était pas seulement un fait littéraire. Du travail commun des trois amis, dans leur retraite de Varramista, la villa de Capponi, — le public attendait autre chose encore qu un livre d'histoire, qu'une œuvre d'art. Et l'œuvre en effet, par son allure sévère, solennelle, par le soin que mit l'auteur à dissimuler sa personne. apparut comme une

sorte de long jugement, prononcé par un haut tribunal qu'auraient formé les libéraux érudits de Florence; pendant que, sous cette apparence voulue, on sentit partout une conviction, une âpreté, une façon de revivre les moindres détails de cette histoire, de poser et discuter à nouveau les problèmes, de jeter les yeux sur l'avenir, qui révélaient et propageaient la passion.

Même comme œuvre d'art, le livre était expressif. Si l'on songe que Colletta, pour l'écrire, ne pouvait consulter que peu de documents, que sa source principale était sa mémoire, et que cependant il y a travaillé huit ans, on supposera qu'il apporta, au soin de la construction et de la forme, une attention minutieuse, une vraie patience d'artiste — ou de conspirateur. Colletta, qui avait été officier, ingénieur, ministre, n'avait jamais appris le métier d'écrivain : il se mit à l'apprendre à cinquante ans, et ne se reposa que lorsqu'il le sut; c'est là surtout que les leçons de Giordani lui furent utiles; cet ancien ministre de la guerre écoutait ce professeur de rhétorique comme un petit élève; ce fut une des choses qui touchèrent le plus ses amis de Florence. Il sortit de ses leçons avec un style, qui n'était pas du tout celui de Giordani, qui n'était pas aussi naturel que Capponi le prétend, mais après tout un style très original, un style dont la brusquerie, la raideur, la concision souvent poussée jusqu'à l'obscurité sont d'une qualité toute contraire à l'élégance ample et magnifique de Giordani.

En réalité, Colletta a eu un modèle : c'est le grand historien libéral de l'antiquité, c'est Tacite, et d'ailleurs il l'avoue quelque part[1]. « Si, dit-il, en racontant les suprêmes aventures de Naples, je me rencontre dans ma façon de penser ou d'écrire avec Tacite, là où il représente

1. Liv. V, § 1.

l'état et l'aspect de Rome après le meurtre de Vitellius, que le lecteur sache que j'ai fait exprès de ne pas éviter la ressemblance avec ce grand auteur; car elle me sert à démontrer, que quelle que soit la diversité des temps, des lieux, des mœurs publiques, la nature du peuple ne change pas. » Il ne l'aurait pas avoué, qu'on aurait senti cette imitation presque à chaque page; et si le procédé nous paraît non seulement suranné, mais tout autre que scientifique, songeons que cette façon de raccorder, par-dessus des siècles, l'histoire de Rome antique à celle de Naples contemporaine, de présenter des événements tout récents encore, où le public entier avait pris part, d'acte ou de pensée, comme une matière digne de Tacite, présentait, pour Colletta et ses amis, des avantages qu'un peu plus de rigueur scientifique n'eût pas compensés. Faire du Tacite avec la révolution de Naples, voilà l'art libéral.

Comme Tacite, Colletta, constamment vise à l'effet, et surtout à celui-ci : l'indignation. Un exemple d'une de ses trouvailles. Il fait un long récit de la réaction de 1779, des emprisonnements, des condamnations sans procès, des pendaisons, de la terreur universelle, il raconte la mort épouvantable de l'amiral Caracciolo, il montre trente mille personnes en prison, quarante mille cachées ou en fuite, menacées de la peine capitale; il décrit la fosse de Sainte-Catherine, dans l'île de la Favignana : « une île de la mer de Sicile, qui s'élève toute droite en forme de cône, très haut au-dessus des eaux, surmontée d'une forteresse; et de cette forteresse, par un escalier taillé dans le roc, de la même hauteur que le rocher lui-même, on descend à une grotte, taillée de main d'homme, appelée assez justement la Fosse : là, la lumière est mourante, pas un rayon de soleil n'arrive; le froid est redoutable, l'humidité épaisse, des animaux venimeux y pullulent; l'homme

le plus jeune, le plus sain, a vite fait d'y mourir. Ce fut le cachot de neuf prisonniers, parmi lesquels le prince de Torella, vieux et infirme, le marquis Corletto, l'avocat Poerio, le chevalier Abbamonti ». Après la vision de ces malheureux enfermés au fond d'une montagne, au milieu de la mer, venant après plusieurs pages remplies d'horreurs du même genre, on se croit au bout, et l'on va respirer.... Colletta commence un autre chapitre, et dit : « Je vais entreprendre un récit plus douloureux encore[1] ».

Comme Tacite, Colletta moralise. Il entend, dans son livre, donner une leçon à ses compatriotes napolitains, et, indirectement à l'Italie tout entière. Il le dit expressément : « ma patrie a besoin d'un miroir véridique qui lui retrace son instabilité politique, sa précipitation dans les décisions, sa faiblesse à les soutenir, son penchant à soupçonner, à médire des grands, à abandonner ceux qui luttaient pour elle ; et, après la chute de l'édifice de liberté, ruinée par tant de fautes, sa honteuse résignation, sa joie même dans sa ruine. Le même miroir retracera l'impatience de ce peuple à supporter l'injustice des gouvernements : excellent instinct, qui pousse aux œuvres de liberté; — et sa facilité à s'unir, à se mettre en mouvement, à vaincre; et sa modestie dans la victoire, et sa constance dans la souffrance, etc. Il importe de bien faire connaître à ce peuple ce qu'il est, afin qu'il ne persiste pas, par trop de confiance en lui, dans les fautes passées, ni d'autre part qu'accablé sous des reproches immérités, il ne se croie décidément trop faible, et ne s'endorme désespérément dans ses chaînes[2] ».

Toutefois, s'il n'hésite jamais à proclamer le bien ou le mal, à dire : c'est ainsi qu'il fallait faire, ou : il ne fallait

1. Liv. V, § 4, 5.
2. *Notice* de Capponi.

pas faire ainsi, — sous-entendez, c'est ainsi qu'il faudra faire plus tard ou c'est ainsi qu'il ne faudra pas faire, — il apparaît que les opinions qui motivent ces sentences ne sont pas inflexibles, et que les sentences elles-mêmes sont plus d'une fois quelque peu contradictoires. A l'entendre ici, le petit peuple napolitain est dépourvu d'intelligence et de sens moral et doit être absolument exclu de la direction des affaires publiques; il est vrai qu'à l'entendre là, il est une grande réserve de force politique, capable d'admirables élans; le gouvernement du Bourbon est tantôt, selon lui, le plus léger et le plus imbécile des gouvernements, tantôt, selon lui encore, le plus retors, le plus machiavélique; tantôt le plus mauvais, tantôt un des meilleurs d'Europe; à tout prendre les Carbonari sont un jour une association pacifique et respectable, un autre jour une secte turbulente et dangereuse pour la société. Tantôt il déclare l'Italie mûre pour la liberté, entravée seulement par la violence ou la perfidie des réactionnaires; tantôt il l'accable d'un jugement dédaigneux, lui attribuant la faute de tous ses revers et lui prédisant que d'ici à longtemps encore elle ne sera pas digne de cette indépendance qu'elle réclame, qu'elle a par moment obtenue et qu'elle n'a pas su conserver[1]. On serait tenté de regretter ces contradictions, ces démentis, s'ils n'y étaient pas : ils font l'œuvre de Colletta plus vivante, plus personnelle; ils détruisent l'impression d'artifice qu'aurait produite cette impartialité dont il se vante, et qui, dans les conditions où il écrivait, n'aurait pu être autre chose qu'un masque ; elles font sentir, derrière le juge, l'homme qui a agi, senti, souffert, qui dans l'action, et devant la complexité des problèmes, a hésité, s'est trompé quelquefois, hésiterait encore si

1. VI, 17.

c'était à refaire, qui sent qu'en politique aucune solution n'est ni tout à fait bonne ni tout à fait mauvaise, qui enfin, dans la condition anormale où se trouve sa patrie, alors que la voie du milieu est difficile, parfois impossible à tenir, dans son inquiétude et dans son désir de bien faire, passe d'un extrême à l'autre, et en est bien excusable, après tout : il n'est pas le seul de ses contemporains, loin de là, qui ait connu ces hésitations cruelles.

Dans l'essentiel, son hésitation peut se formuler ainsi : il oscille entre la révolution et l'évolution. Il déteste le désordre, il craint les hasards de l'émeute, il a vu la fragilité et la ruine des édifices politiques trop vite bâtis ; il préfère l'action lente, réfléchie, progressive[1] : ainsi pensait son ami Capponi. Mais Colletta sait aussi tout le bien qui peut sortir d'un élan soudain, vigoureux et bien soutenu : il sait qu'entre la patience, la résignation, l'apathie il n'y a que des degrés insensibles, et que ce pourrait être pour l'Italie une pente fatale.... Et il se trouve, et encore une fois il n'a pas été le seul en son temps, dans l'obligation de recommander à ses compatriotes à la fois la prudence et l'audace, l'enthousiasme et la réflexion, l'un et l'autre indispensables au salut commun. Mais dans quelle mesure doit-on les mélanger? quand faut-il recourir à l'un, et quand à l'autre? Colletta, pas plus que personne, ne pouvait donner une règle générale, c'était une affaire de tact, de moment bien choisi, une affaire de bon sens, de sens moral aussi et de volonté droite : voilà les leçons que le public devra chercher dans cette longue, compliquée, tragique histoire du pays de Naples ; voilà pourquoi Colletta croyait travailler pour le bien de l'Italie en racontant cette

1. VI, 17.

lutte acharnée des Napolitains pour la liberté, et pourquoi il jugeait nécessaire, sur chaque effort nouveau, sur chaque procédé appliqué, sur chaque attitude individuelle ou collective, de donner son avis bien nettement, afin que le lecteur apprît à choisir, selon l'occurrence, entre l'une ou l'autre méthode.

Mais jetons un coup d'œil sur le tableau Colletta avait d'abord voulu commencer son livre à la Révolution seulement; il s'aperçut que s'il voulait expliquer l'état du royaume de Naples à ce moment-là, il fallait remonter plus haut, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Mais la partie vivante de son récit commence à partir de 1791, par le spectacle du désarroi de la cour de Naples à la nouvelle des événements de France, puis de la mort de Louis XVI qui épouvanta tous les rois d'Europe, particulièrement le roi de Naples, Bourbon comme lui; — et les sourds mouvements du peuple, et les mesures de défiance prises par le gouvernement, l'armement de quelques milliers de ces fameux lazzaroni ou lazzari, vraie cour des miracles de Naples, force considérable au service de qui savait la soulever, qui jouera un rôle parfois décisif dans les révolutions, sans avoir d'autres convictions que la dévotion superstitieuse à saint Janvier, animée surtout d'un grand amour du désordre et du pillage. Puis la guerre avec la République française, le royaume envahi par l'armée républicaine, en 1798, la honteuse reddition de Gaëte, la fuite plus honteuse encore du roi.

Moment solennel, où s'ouvre pour Naples la série des révolutions, la vie politique, l'espérance de la liberté, la souffrance. Colletta montre les jacobins de Naples, partisans des Français, hâtant, par leurs menées secrètes, la chute de la dynastie, le triomphe de l'étranger, qui apporte la liberté, mais qui est l'étranger pourtant. « Telles furent

les premières conjurations, coupables, si l'on regarde leur dessein de ruiner le gouvernement établi; nécessaires, si l'on songe que c'est seulement à travers ces ruines qu'ils entrevoyaient la vie et la liberté[1]. » Poussé par cette pensée secrète, que si chacun à ce moment décisif avait fait son devoir, il n'y aurait pas eu peut-être de violence, que les changements nécessaires se seraient faits progressivement, il stigmatise la monarchie, qui abandonne son poste lâchement, — et il fait un saisissant tableau de sa fuite, où se révèle le ton de toute l'œuvre, sa vive couleur, et ses allures moralisantes.

« Le roi parti, on découvrait les secrets de sa fuite, les intrigues de courtisans pervers pour vaincre les dernières hésitations de la famille royale, les instigations puissantes de Hamilton, de Nelson, de lady Hamilton; on apprit l'enlèvement des joyaux et du trésor de la couronne, des antiquités les plus précieuses, des chefs-d'œuvre des musées, des réserves des banques publiques, tant en monnaie qu'en lingots, bref le butin fait de tous les trésors de l'État : vingt millions de ducats : et on laissait la malheureuse nation en pleine guerre extérieure et intérieure, sans ordre, sans lois, pauvre, incertaine. Quels que soient les liens entre un roi et son peuple, qu'ils aient été conclus par les hommes, voulus par la raison, ou même prescrits par le ciel, dans toute hypothèse, de la plus libérale à la plus absolue, abandonner l'État avec les procédés et les allures de la trahison, c'est commettre un crime infini, que ni la fortune ni le temps ne peuvent effacer. — Retenus par le vent, les navires qui portaient le roi et sa suite restèrent trois jours dans le golfe; pendant ce temps la cité, les magistrats, l'aristocratie, le peuple envoyaient des députés

1. III, 39.

au roi, lui promettant, s'il revenait, un effort désespéré contre l'ennemi, et par l'union de tant de bras et de volonté, la victoire certaine. Seul l'archevêque de Naples, parmi ces députés, put parler au roi, les autres aux ministres; le roi déclara sa résolution irrévocable; les ministres répétèrent la même chose avec de plus dures paroles. Alors, le sentiment général changeant, les magistrats par prudence ou par dignité quittaient leurs charges, les amis de l'ordre attendaient craintivement l'avenir, les révolutionnaires espéraient; la populace, seule agissante, se livrait à tous les excès. Sur ces entrefaites on vit disparaître les navires royaux, et toute une flotte transportant une foule de personnages malhonnêtes, ou timides, ou ambitieux : les plus basses consciences du royaume. Quelques jours après vint la nouvelle qu'une violente tempête poursuivait les fugitifs, que les uns s'étaient réfugiés en Calabre, d'autres en Sardaigne ou en Corse, que d'autres couraient la mer encore; que le vaisseau du roi, conduit par l'amiral Nelson, un mât abattu, les vergues brisées, tenait la mer avec peine. La famille royale paraissait sûre de sa perte; lorsqu'on apprit à la reine que l'infant don Albert était mort, elle répondit seulement : nous irons tous bientôt le rejoindre; le roi récitait à haute voix des prières, promettant à saint Janvier et à saint François des offrandes généreuses, regardait avec colère son ministre et sa femme, comme pour leur reprocher leur politique passée, cause de cette faute et de cette angoisse. On s'étonnait, au milieu de la tempête, de voir naviguer avec aisance le vaisseau napolitain que commandait l'amiral Caracciolo; bien qu'il lui eût été facile de prendre les devants, il se tenait à petite distance du vaisseau royal, comme pour donner du courage à ses princes et au besoin du secours; et vous auriez dit que les autres navires obéissaient au vent, tandis

que celui de Caracciolo, libre et altier, leur commandait. Ce spectacle étonnant, observé et applaudi par le roi, plongea Nelson dans un accès de rage jalouse[1]... ».

Un réquisitoire contre l'acte malhonnête commis par le roi, une sentence sévère accompagnée d'une bonne formule de morale politique, le spectacle patriotique de toute une ville qui supplie en vain son roi lâche et traître à ses devoirs, — puis un autre spectacle d'angoisse, où se devine toutefois le plaisir innocent de voir la malhonnêteté punie par où elle a péché, — et surtout la joie de cette petite revanche de l'orgueil national, ce joli tableau du navire napolitain dansant allégrement sur les flots déchaînés aux côtés de l'anglais désemparé : nous voyons là, employés les uns après les autres, plusieurs des procédés dont Colletta aime à se servir pour émouvoir son public, l'indigner, l'effrayer, le flatter, lui donner la confiance en lui-même, la haine de ses ennemis, la notion de son devoir social.

Suit le tableau de Naples sans gouvernement, sans armée, devant l'armée française qui l'entoure, — l'exaspération de lazzari fanatisés, les pires déchaînements sur le point de se produire, les escarmouches aux portes de la ville : puis le calme soudain, l'entrée des Français au milieu de la population attentive, les discours du général Championnet, qui promet respect aux personnes et aux propriétés, vénération à la religion chrétienne, dévotion à saint Janvier; deux compagnies de grenadiers de la République allant monter la garde d'honneur autour du tombeau du saint : et voilà le peuple converti à l'alliance française, converti à la liberté, et tous les espoirs qui s'exaltent : « d'un bout à l'autre de la vaste cité, on se racontait les événements, on répétait les paroles de concorde; pendant

1. III, 40.

que sur les forteresses s'agitait au vent le drapeau tricolore, et que les musiques militaires françaises sonnaient des airs de fête; le ciel était resplendissant, comme il l'est à Naples en janvier. Les armes étaient tombées des mains du peuple : monstre furibond ou caressant selon son caprice; facile à la liberté comme à l'esclavage, moins porté à la révolte qu'à la patience[1]... ».

Aussitôt les difficultés commencent; Colletta les analyse, en étudie les causes avec un soin minutieux, car c'est là un important sujet de réflexions et d'enseignements. Il n'a pas de peine, il est vrai, à démontrer la fragilité de cette république née trop vite, qui commit ensuite la faute de vouloir grandir trop vite. Il répète, non sans intention morale, ni sans ironie non plus, les paroles qu'adressait à la foule impatiente, qui trouvait longue à venir l'amélioration de son sort, le chef des lazzaroni, Michel le Fou, devenu colonel de la république parthénopéenne[2] : « Le gouvernement d'aujourd'hui n'est pas la vraie république; la république, elle est en train de se faire; quand elle sera faite, nous, pauvres gens, nous la connaîtrons par le bien ou le mal qu'elle nous fera; les savants savent pourquoi les saisons changent; nous, nous savons que nous avons chaud ou froid. Nous avons souffert, sous le tyran, la guerre, la faim, la peste, les tremblements de terre; on nous dit que sous la république nous serons heureux : donnons-leur le temps pour tenir leur promesse. Celui qui veut faire vite sème son champ avec des raves, et ne mange que de la racine; qui veut manger du pain sème du grain et attend un an. Or, la même chose pour la république : pour faire des choses qui durent il faut du temps et de la peine : attendons ».

Cette patience ne fut pas mise à longue épreuve, puisque

1. III, 46.
2. IV, 6.

au bout de quelques mois Ferdinand de Bourbon était de nouveau maître de Naples. Colletta fait de la réaction de 1799 un récit épouvantable, dont on a lu plus haut un épisode; qu'on lise aussi le récit de l'exécution de l'amiral Caracciolo [1], qui donne le frisson. Il montre ensuite comment, entraînée par ses mesures de réaction, la monarchie des Bourbons devient, à ce moment, une véritable tyrannie, — comment le divorce se fait peu à peu entre elle, qui a redoublé de rigueur, et la population, qui vient justement de prendre pour la première fois conscience de ses droits : et il nous faut ainsi comprendre le caractère profond, fatal, des luttes qui vont se suivre. Survient, en 1806, Joseph Bonaparte à la tête d'une armée; nouvelle entrée solennelle dans la grande ville : vraiment, Colletta se sert habilement du décor et du personnel de figurants, il est vrai, tout à fait remarquables, que son histoire lui fournit. Puis, en deux cents pages pleines de faits, il fait le récit de l'installation du gouvernement français, de son œuvre, et de sa chute.

On sent bien qu'on est là au centre de son livre; pour lui, le règne de Joachim Murat est le moment capital de l'histoire de Naples, et peut-être de l'Italie, dans ce début du siècle; il montre la législation transformée, faite logique et humaine, les travaux publics poussés avec ardeur, le trésor rempli, l'instruction publique, encore que bien imparfaite et peu libre, — du moins fondée. Malgré les réserves et les critiques qu'il fait avec d'autant plus de franchise qu'il avait été lui-même un des principaux instruments du gouvernement de Murat, il laisse entendre que ce gouvernement lui paraît avoir été l'idéal, — idéal provisoire, mais dont à son avis l'Italie aurait pu se contenter

1. V, 2.

longtemps. Ce gouvernement avait un précieux avantage, selon Colletta : c'était qu'il était assez fort pour refréner les impatiences, les prétentions du parti démocratique. « D'ailleurs, ajoute-t-il, que notre orgueil ne s'en offense pas, nous n'étions pas alors bons pour de plus libres institutions ; il faut des mœurs, non des lois, pour faire un peuple libre ; la liberté ne vient pas par sauts révolutionnaires, mais par progrès de civilisation ; le sage législateur est celui qui aplanit le chemin au progrès, non pas celui qui pousse la société vers un bien idéal, qui est au-dessus des désirs réels, des habitudes de l'esprit et de la vie. Avouons-le, et espérons : il faut peu de chose à la majorité d'entre nous, Italiens : nous sommes trop civilisés, ou point assez civilisés pour les entreprises d'absolue liberté[1]... ».

Il touche ici aux principaux points du programme d'action pratique des libéraux, que nous étudierons maintenant, après que Colletta nous a montré comme le contenu émotionnel du libéralisme.

Nous n'avons pas à pousser jusqu'au bout l'analyse de son livre. Sa valeur dramatique reste jusqu'à la dernière ligne la même ; l'intérêt même grandit, à mesure que le récit entre dans la période immédiatement contemporaine. La chute de Joachim, la réaction de 1815, — la révolution de 1820, la réaction de 1821, plus sanguinaire que toutes les autres, tels sont les principaux moments du drame. La condamnation et l'exécution du roi Joachim sont un morceau de premier ordre, d'ailleurs célèbre. Le caractère particulièrement vexatoire, insupportable, sans parler des cruautés, absurde enfin, de la réaction, est finement analysé ; Colletta y fait sentir l'immense changement survenu : le public existe maintenant, il a une âme, il a des droits

1. VI, 17.

imprescriptibles[1]; la nation est jeune, — la royauté est décrépite; ce ne sont pas seulement les avancés, ce sont les modérés, ce sont les plus pacifiques qui ont dans leur cœur définitivement condamné un régime incompatible avec la vie moderne. Et cependant cette monarchie abhorrée a triomphé, elle est, là-bas encore, souveraine, tyrannique, — insulte perpétuelle à la dignité de la nation, au moment même où l'auteur écrit.... Colletta arrête son récit à l'année 1824, sur ces paroles découragées : « Puisque les souffrances du peuple à Naples, et les iniquités du gouvernement ont été, on l'a vu, constantes, pareilles, continuelles pendant toute la période que ce livre contient, imaginant maintenant l'état d'esprit de mes lecteurs d'après ma propre satiété, ma propre mélancolie, — et comme d'ailleurs ce que j'ai dit suffit à représenter le malheur de ces temps-ci, je renonce à raconter d'autres morts encore, d'autres exils, d'autres fruits, d'autres misères; calamités dont mon histoire est remplie, jusqu'à la monotonie ».

II. — LE PROGRAMME LIBÉRAL

Après la grande victoire réactionnaire de 1821, vers le même temps que le carbonaro Pellico, enfermé sous les plombs de Venise, attendait la condamnation définitive, — qu'un autre conspirateur illustre : Santarosa, languissait à Alençon ou à Bourges sous la surveillance de la police française, un agent de la police autrichienne, envoyé en mission secrète à Florence, adressait au gouvernement de Milan un rapport où il s'exprimait en ces termes : « J'ai observé dans cette ville une espèce de libéraux, que je n'avais pas remarquée dans nos pays. Non seulement ils

1. VIII, 3.

mettent leur espoir dans les révolutions et dans les guerres, mais ils cherchent aussi à faire tout leur possible pour éclairer le peuple, pour le préparer à goûter les bienfaits d'un régime constitutionnel libéral. A cette intention est spécialement destiné le journal l'*Antologia*, ainsi que le Cabinet littéraire, par lequel il est publié. M. Vieusseux (fondateur dudit cabinet et du journal) est le centre du libéralisme de Florence entière; il m'a semblé que lui et son établissement sont ce que dans une journée à Florence on peut voir de plus important ». Voilà une définition exacte du milieu ainsi que de l'œuvre qu'on y a entreprise. D'ailleurs ces libéraux de Florence, par leur caractère, et les circonstances le leur permettant heureusement, n'étaient pas gens à dissimuler volontiers; ils ne faisaient alors mystère ni de leurs réunions, ni des discours qu'on y tenait, ni de leur programme d'action réformatrice et pacifique.

Cependant le chef reconnu, vénéré, du groupe libéral n'était pas Vieusseux, mais le marquis Gino Capponi. Il est le plus représentatif de tous. Il a gardé quelque chose de l'homme de l'ancien régime, dans un esprit ouvert à toutes les nouveautés. Il est le point ferme que la réaction ne dépassera pas. Au delà de ce point, il y a ce que l'esprit moderne a définitivement acquis.

Capponi, florentin de vieille race, esprit naturellement fin et indépendant; nulle trace de naïveté chez lui; attitude réservée, facilement ironique, un peu hautaine, qui sent le grand seigneur. Les « Souvenirs[1] » qu'il a écrits, brefs, incisifs, spirituels, nous le montrent, dans sa première jeunesse, promenant à travers l'Europe son élégante personne de jeune noble curieux, sûr de lui, et

1. Gino Capponi, *Scritti editi e inediti*, Firenze, Barbèra, 1877, p. 1 et suiv

qui ne s'en fait pas accroire. Pour tout ce monde réactionnaire de la cour de Vienne, où il a vécu plusieurs années, il laisse voir un mépris sans colère, sans phrases, tout à fait écrasant. A Paris, où il va dans les derniers jours de l'Empire, il est présenté à Napoléon avec un groupe de députés italiens, et échange avec l'empereur un petit dialogue, qu'il raconte.

Napoléon (passant devant le groupe des Italiens et arrivant à Capponi) : « Capponi, député de Florence? — Capponi (une révérence). — Napoléon : Je connais votre famille, vous avez fait des révolutions. — Capponi : Autrefois, Sire. — Napoléon, souriant : Oh! oui,vous êtes maintenant fort tranquilles. Vous êtes les meilleurs sujets que j'aie[1].... »

On peut douter que le fier marquis ait trouvé le compliment de son goût : mais il n'en dit mot. On eut beaucoup de peine à lui faire quitter Paris, dont le spectacle le passionnait, à cette heure solennelle de 1814. A son retour, il voit, « à Chambéry, les rues et les hôtels encombrés de Français qui s'enfuyaient de Genève, alors occupée par les Alliés. Et de l'Italie d'autres Français commençaient à défiler : il y en avait tant, partout, dans la moitié de l'Europe, jouissant des fonctions publiques, et des fruits agréables de la conquête! Mais le fleuve alors rentrait dans ses rives[2] ».

Quand il revint, à ce moment, dans sa patrie, les gens qui le virent, et lui firent aussitôt, dans la société, la place à laquelle il avait droit par sa naissance, furent frappés de sa maturité précoce, de son savoir : il faut dire que dans l'aristocratie florentine, en général ignorante et légère, il faisait une éclatante exception. Il savait, avec les deux

1. *Scritti editi e inediti*, p. 19.
2. *Ibid.*, p. 28.

langues anciennes, le français, l'allemand et l'anglais. D'esprit très ouvert, s'intéressant à toutes choses, à l'art ou à l'industrie autant qu'à la politique, il arrivait dans son pauvre pays avec une connaissance précise de ses infériorités et de ses besoins, des points où l'imitation des pays étrangers pourrait lui être profitable, de ceux où elle était impossible, — bref, avec un programme d'action pratique, peut-être point le meilleur qu'on pût imaginer, du moins très réfléchi et très logique. Les pays dont l'organisation sociale l'avaient le plus frappé, et qu'il considérait comme des modèles, étaient la Suisse et plus encore l'Angleterre. Ce qu'il avait admiré surtout, chez les Suisses et chez les Anglais, c'était la forte moralité sociale de ces deux peuples ; il avait étudié chez eux, avec un intérêt particulier, le système scolaire, toutes les choses de l'enseignement et de l'éducation. Pour lui-même, il semble avoir rapporté de là-bas une certaine gravité dans la tenue, qui n'était pas fréquente sur les bords de l'Arno. Et il agit d'abord par son propre exemple, par son attitude seule, qui aurait été la plus habile du monde si elle ne lui avait pas été absolument naturelle : ne cherchant pas à se singulariser brutalement, vivant comme un noble et un riche qu'il était, même avec une élégance raffinée, faisant venir ses vêtements, en même temps que ses livres, de Paris ou de Londres, — mais en même temps ne perdant pas une occasion de laisser voir son libéralisme, toujours prêt, pour quelque bonne œuvre que ce fût, à payer de sa personne ou de son argent, — ne cachant pas non plus son dédain ou son mépris pour la sotte société où il lui fallait vivre, pour l'égoïsme et l'aveuglement de ces gens à qui les plus graves événements n'avaient rien appris. « Ces princes, ces cardinaux, raconte-t-il, étaient les mêmes que dans les temps paisibles de jadis, alors que le peuple

souffrait placidement : ils se disputaient très sérieusement pour des préséances, ou des questions de carrosses. S'ils invitaient la noblesse à une soirée, le lendemain ils lisaient dans les Gazettes que le seigneur Prince un tel avait montré sa grandeur d'âme... dans l'abondance des rafraîchissements. — On entendait aussi de braves gens, bonnes pâtes d'hommes et de femmes qui n'auraient pas fait de mal à une mouche, faire l'éloge de choses que de nos jours on aurait quelque peine à approuver, au moins entre gens cultivés. Un certain Monti, vieux patron de barque, était célèbre parmi les admirateurs de la réaction de 1799, qui le firent venir à Vienne, le fêtèrent et lui firent accorder une pension dont il continua à jouir après 1814. On aimait lui faire raconter, — je l'ai entendu moi-même, — comment il suivait, déguisé en paysan, la nuit, les soldats français, et à tous ceux qu'il trouvait, fourbus, ou malades ou endormis sur les routes, il coupait la gorge et les jetait dans les fossés : tels étaient les hauts faits du marinier Monti, qui étaient portés aux nues par les gens de notre cour, laquelle sans contredit était la plus humaine de toutes [1]. »

Cette sorte d'opposition tranquille, ironique où se maintenait Capponi, en imposait à tous, même à la police, qui jamais n'osa toucher à lui. En 1820, après l'arrestation de son ami et correspondant Confalonieri, le juge instructeur de Milan, le fameux Salvotti, demanda au gouvernement toscan que Capponi lui fût envoyé, et lui apportât toutes les pièces de sa correspondance avec Confalonieri : le Grand-Duc fit répondre qu'il n'obligeait pas ses gentilshommes à de pareils offices, — il aurait pu ajouter : encore moins Capponi que beaucoup d'autres.

Il semble d'ailleurs que Capponi n'ait jamais conspiré,

1. Ricordi, *Opere edite*, ecc., II, p. 8.

dans le sens précis du mot. On sait qu'il résista plusieurs fois à des sollicitations fort pressantes, venant de gens qu'il estimait; il est vrai qu'il ne paraît pas les avoir non plus désavoués ni découragés. On le savait de cœur avec les patriotes, de cela personne ne pouvait douter : c'était un grand appoint; cela valait mieux peut-être que s'il se fût aventuré et compromis dans quelque tentative périlleuse. Une seule fois, en 1830, il se trouva en désaccord ouvert avec le gouvernement. Comme le Grand-Duc revenait alors de Vienne, où l'on craignait qu'il n'eût trop prêté l'oreille aux suggestions de l'Autriche, Capponi, avec quelques-uns de ses amis, imagina une ruse destinée à le ramener dans le sens contraire, par surprise et malgré lui : on prépara pour son retour une solennité, manifestation à la fois loyaliste et libérale, à laquelle il semblait que le souverain ne pourrait pas se refuser, et qui le compromettait juste assez pour effacer l'impression fâcheuse produite par son voyage à Vienne. Le gouvernement se méfia, et au dernier moment interdit la manifestation. Capponi, se jugeant offensé, envoya, fait jusqu'alors sans exemple, sa démission de chambellan. Mais cet homme était décidément inviolable; le gouvernement en effet, usant de représailles, frappa, en leur envoyant un arrêté d'expulsion, dès le lendemain de cette démission scandaleuse, non pas lui, mais des réfugiés, ses amis : Colletta, Poerio, Giordani. Capponi en fut très marri; et puis, dit-il, « il me déplaisait de m'être attiré, par cette acte insolite et retentissant, la faveur des agiteurs les plus avancés, auxquels je semblais ainsi faire une invite; alors qu'au contraire j'avais horreur des conspirations ».

On le lui a reproché. Les relations, les amitiés de Capponi étaient cependant très nettement, à ce moment-là, celles d'un libéral avancé. Niccolini écrit de lui en 1829 : « Capponi n'a

plus de relations à Turin, parce que les personnes qu'il y connaissait sont ou dans le malheur ou en exil ». D'ailleurs il faut le prendre comme il est; son tempérament le pousse à l'action prudente, légale. S'il a fleureté avec les Carbonari, comme il semble, ce dut être parce qu'il lui était difficile de faire autrement, et sans enthousiasme, sauf quelques heures d'entraînement. On sait bien d'ailleurs que dans ces périodes d'agitation préparatoire, confuse, les modérés et les radicaux peuvent marcher d'accord, et qu'il arrive qu'on les distingue mal : c'est au moment de l'action, et une fois la révolution faite, qu'ils divergent et finissent par se combattre, comme il arrivera justement à Capponi et à Niccolini, qui pour l'heure collaborent étroitement.

Car il y avait à Florence, dans le groupe libéral, des tempéraments beaucoup moins amis de la mesure; il y avait des hardis et des violents; mais l'autorité du grand marquis refrénait et disciplinait presque tout le monde autour de lui. Il n'y avait pas jusqu'aux princes auxquels à l'occasion il n'enseignât la modération, si l'on en croit cette anecdote que lui-même nous a racontée. Dans l'automne de 1817, arriva à Florence le prince de Carignan (celui-là même dont les promesses et la défection devaient amener l'échec de la révolution piémontaise en 1821); il venait épouser la fille du Grand-Duc; et ce fut Capponi qu'on attacha à sa personne, dès son arrivée. Jeunes tous deux, nous fûmes vite assez intimes; nous parlions de l'Italie, de mettre à la porte les Allemands, et autres choses pareilles; et lui brandissait son épée. Il allait si loin dans sa haine de l'Autriche, qu'il me répétait combien peu volontiers il acceptait sa jeune épouse. Et moi, m'autorisant des cinq ou six ans que j'avais de plus que lui, je lui représentais que c'était une douce créature, jolie avec cela, et que s'il voulait l'aimer un peu, au bout de six mois il

ne s'apercevrait plus de quel sang elle était issue. Sur un autre point encore je le reprenais, bien que je n'en eusse guère le droit : sur les paroles inconsidérées qui lui échappaient en matière de religion.... Il est vrai qu'ensuite, après l'affaire de 1821, Capponi, retrouvant Charles-Albert à Florence, lui tourna carrément le dos, et qu'il fallut qu'on intervînt pour l'amadouer, et réconcilier l'Altesse penaude avec ce noble florentin, qui n'était pas un révolutionnaire, mais qui était un patriote, et un ardent ami de la liberté, et qui n'aimait pas les lâches.

Un des projets que faisait Capponi, à son retour d'Angleterre, était de créer, sur le modèle de la *Revue d'Édimbourg* une revue périodique indépendante, qui tiendrait le public florentin au courant des derniers progrès de la science et des lettres, secouerait sa torpeur, éveillerait en lui le goût du nouveau, et, insensiblement, l'instinct libéral. Nul n'était plus propre que Capponi à inspirer une publication de ce genre, à y maintenir à la fois la fermeté des principes, l'adresse et la dignité de la forme. Toutefois, rien n'aurait peut-être été fait, si Capponi n'avait rencontré un homme remarquable, qui avait toutes les qualités d'un parfait directeur de revue, à la fois entreprenant et habile, — avec cela profondément dévoué à la cause libérale, et, ce qui avait son importance, tout à fait indépendant, grâce à l'état de sa fortune. L'Italie doit beaucoup à Jean-Pierre Vieusseux, car l'*Anthologie* que nous allons voir naître, n'est pas sa seule entreprise heureuse dans le même genre. C'était un commerçant, originaire des environs de Gênes, qui, ayant dû beaucoup voyager pour ses affaires, avait beaucoup appris et beaucoup réfléchi. Il avait quarante ans lorsqu'il arriva à Florence, en 1819. Six mois après son arrivée, le 25 janvier 1820, il ouvrait au public

son fameux Cabinet littéraire[1]. Un an après, le 1er janvier 1821, paraissait le premier numéro de l'*Antologia* [2].

L'avis, par lequel les éditeurs annonçaient et expliquaient leur œuvre, était d'une extrême timidité. L'*Anthologie* y était présentée (tel était d'ailleurs le sens de son titre même) comme un simple recueil d'articles traduits des journaux étrangers : *Revue d'Édimbourg*, *Hermès* de Leipzig et surtout *Revue encyclopédique* de Paris : en somme il devait être entièrement écrit de main étrangère. Les lettrés italiens qui auraient fait ou feraient la traduction de quelque œuvre anglaise, française ou allemande intéressante, étaient prévenus que les colonnes du nouveau journal leur étaient ouvertes. « Toutefois, ajoutait la notice, bien que nous nous soyons proposés de ne pas admettre dans l'*Anthologie* les écrits originaux italiens, cependant, si quelqu'un de nos compatriotes croyait devoir combattre une assertion d'un auteur étranger, ou lui faire une réponse, il pourra nous remettre ses observations. » La notice finissait par un couplet un peu vague, où il était question de la nécessité de défendre la réputation littéraire des Italiens à l'étranger, et où se détachait cette déclaration : « nous n'oublierons jamais que nous sommes Italiens. »...

Ils l'oubliaient si peu qu'ils songeaient à cela plus qu'à toute autre chose : mais il fallait ne pas en avoir l'air. Un auteur à lui seul remplissait la moitié du premier numéro de ce journal qu'on devait supprimer quelques années plus tard comme étant l'organe du libéralisme italien, le drapeau de la rébellion : cet auteur, vraiment inattendu à cette place, est un Français, c'est le naturaliste Cuvier. Le

1. Voir chap. I.
2. *Antologia*. Firenze, al gabinetto scientifico e letterario di G.-P. Vieusseux; tipografia dei fratelli Jacopol Luigi Ciardetti, MDCCCXXI. Voir : Paolo Prunas : *le Origini del Antologia*, *Rassegna nazionale*, 1er et 16 juillet 1903.

fascicule contenait exactement ceci : plusieurs articles de Cuvier, dont son discours de réception à l'Académie française; — une étude sur le rôle de la science dans la civilisation, — une autre sur la situation politique de l'Angleterre, — une description de l'Apennin autour de Vallombreuse tirée des lettres sur l'Italie d'un Français, M. de Castellan, — une notice sur l'île de Ceylan, — un discours du professeur Pictet pour l'inauguration d'une Société suisse des Sciences. Sous la rubrique Littérature, on trouvait des comptes rendus : de la *Marie Stuart* de Lebrun, de deux traductions françaises de la *Marie Stuart* de Schiller; une traduction d'une Méditation de Lamartine : *l'Homme*; — l'analyse d'une série d'ouvrages d'historiens français, de livres de droit et de science. Dans les trois premiers fascicules, on ne trouvera pas mention d'un seul livre écrit en italien. Mais l'essentiel n'était-il pas d'arriver à lancer un journal de ce genre qui ne fût pas payé par le gouvernement, qui fût indépendant de lui, sauf les coups de griffe de la Censure? Les premiers numéros passèrent sans encombre, et aussitôt l'on commença à opérer, — avec quelles précautions! l'évolution désirée.

En tête du troisième fascicule se glissa un petit avis : cédant aux prières de nombreuses personnes animées de zèle pour la gloire de la patrie, l'*Anthologie* publiera désormais quelques articles italiens originaux; et on commence par une longue critique du livre de Perticari, le tome IV de la *Proposition de quelques corrections au dictionnaire de la Crusca*, — question de grammaire, qui toutefois à ce moment occupait fort l'opinion publique : derrière l'opposition entre les romantiques et le classique Perticari, gendre de Monti, sur cette matière du vocabulaire italien, il y avait une opposition plus profonde que tout le monde sentait. C'est le premier pas fait par l'*An-*

thologie sur le terrain de l'actualité italienne. Elle allait en faire d'autres. En juillet, nouvel avis : les périodiques français étant très répandus en Italie, on juge inutile de leur emprunter désormais des articles, et l'*Anthologie* se composera, autant que possible, de travaux originaux seulement. Le 1[er] janvier 1822, après un an, Vieusseux mettait en tête du numéro une lettre, dont le ton différait de la première : « Il n'est pas de mois ou je n'aie le bonheur d'acquérir quelque collaborateur nouveau, si bien que j'ai l'espoir que sous peu l'*Anthologie* deviendra toute nationale... je renouvelle à tous les écrivains italiens ma prière de considérer l'*Anthologie* comme un recueil national, toujours prêt à publier les produits de leur intelligence; il doit être comme un trait d'union entre eux tous, jusqu'à présent si isolés. »

Et les allures tendancieuses s'accentuent. Ce n'est pas sans intention, soyons-en sûrs, qu'on insère tel fragment inédit de Machiavel, qui se termine comme ceci : « En général on devient sage en voyant le danger d'autrui; mais vous, Florentins, n'êtes pas assagis par les vôtres même. Vous n'avez pas confiance en vous-mêmes; vous ne savez pas le temps que vous perdez. Les cieux mêmes ne voudraient pas, ne pourraient pas soutenir une chose qui veut s'écrouler à tout prix.... » Pourtant, Florentins, « votre liberté est dans vos mains; je crois que vous voudrez avoir pour elle le respect que lui ont montré toujours les peuples qui sont nés libres, et qui veulent vivre libres... ». Et ce n'est pas non plus pour autre chose que pour réveiller et flatter l'amour-propre national, que l'on publie deux lettres inédites de Voltaire, où il déclare que l'Italie est sa patrie intellectuelle, et offre très humblement ses écrits aux académies italiennes. A tout propos les mots d'Italie, de gloire italienne, de patrie italienne, reviennent et se font

écho : curieux procédé de suggestion lente, détournée.

Cependant le succès de l'*Anthologie* se décide; Vieusseux constate dans son avertissement, en tête de l'année 1823, que le nombre des abonnés augmente toujours (il arrivera à six cents, ce qui est extraordinaire pour l'époque, et pour l'Italie surtout). Il annonce, cette même année, qu'on insérera plus souvent encore qu'on ne l'a fait des articles sur l'enseignement mutuel et surtout, d'une manière générale, sur tout ce qui est propre à faire comprendre à la classe éclairée les dangers qui proviennent de l'ignorance des classes pauvres, et la nécessité de les instruire.... Ainsi s'ébauchait ce programme d'éducation sociale, que Capponi avait rapporté de ses voyages et de ses méditations et que l'*Antologia* allait développer méthodiquement, pendant douze ans. Il s'agit de former l'esprit public : « S'il pouvait se faire une opinion publique! » s'écriait en 1819 Giordani, qui croyait ferme, comme nous avons vu, à la force de l'opinion. Les collaborateurs de l'*Antologia* y croient comme lui; ils veulent, non seulement créer l'opinion, mais lui donner une nourriture substantielle. La composition de cette Revue est, après la première année, tout à fait significative : la partie de littérature pure y est presque nulle; on ne trouve, en fait de littérature, que des articles de critique, portant de plus en plus sur des œuvres italiennes. La plus grosse rubrique est celle des sciences morales et politiques.

Ces gens ne sont ni des philosophes, ni des orateurs, ni des historiens à grands systèmes. Sauf quelques idées générales, base de leur activité, et qu'ils ne perdent pas leur temps à approfondir, ils se tiennent éloignés de la spéculation, ils s'en méfient; Capponi reproche au parti philosophique français d'avoir été très ardent à détruire, mais sans force pour rebâtir[1]. Pour la même raison ils

1. *Scritti*, II, p. 375.

n'aiment pas trop la pure littérature, et d'une façon générale tout ce qui ne tend pas à l'action pratique; Vieusseux, à Mayer qui lui avait envoyé des vers pour l'*Anthologie*, répond tout droit que lui et ses amis les ont trouvés mauvais, qu'il y a bien assez de poètes, — qu'il fasse donc plutôt, puisqu'il le peut, un article sur l'organisation des études en Allemagne[1]. Ce n'est pas, encore une fois, que le travail de l'esprit leur paraisse d'importance secondaire, mais, — et c'est peut-être ce qu'ils ont de plus remarquable, — leur foi même dans la puissance sociale de la pensée fait qu'ils n'aiment pas penser pour penser seulement, que d'instinct ils s'arrêtent dès qu'ils sentent que le public qui les suit perdrait pied, qu'ils ne veulent avoir de pensée qu'immédiatement assimilable, transformable en opinion ou en volonté. Cette parfaite absence d'esprit « métaphysique » en même temps que de dilettantisme est une originalité. Le même caractère sérieux et pratique, modeste et ferme, et honnête, se retrouvera chez beaucoup d'Italiens de ce siècle, parmi ceux qui ont le mieux travaillé au relèvement national.

En 1806, Foscolo exhortait Pieri à abandonner la poésie et à écrire en prose, « parce que l'Italie en a besoin[2] ». En 1814 Niccolini écrit au même Pieri : « L'Italie a besoin d'écrivains en prose[3] ». A plusieurs reprises il reviendra sur ce besoin de sérieux, ce besoin d'idées[4]. D'autres, — ce sont presque tous les membres du groupe libéral, ont l'esprit rempli des grandes découvertes scientifiques de leur temps. On peut même dire que le goût pour les sciences est un des caractères essentiels du libéralisme.

1. Linaker, *Enrico Mayer*, I, p. 83.
2. *Epistolario*, I, p. 70; Fir., le Monnier, 1852.
3. Vannucci, *op. cit.*, I, p. 421.
4. *Ibid.*, p. 441, 457.

Ils disent volontiers : « nous vivons au siècle de la science ». Vieusseux écrit, dans l'Avertissement à la deuxième année de l'*Antologia* : « Il a paru à quelques-uns de nos lecteurs, qui s'attendaient à recevoir un recueil purement littéraire, que notre Revue contenait beaucoup d'articles d'un caractère trop scientifique.... Mais qui peut regarder avec indifférence les progrès que depuis un demi-siècle ont fait les sciences naturelles et exactes; sous le ciel qui vit naître Galilée, Torricelli, Volta, Spallanzani et tant d'autres!... La chimie, qui a réuni sous son égide tous les arts et toutes les industries, qui les guide, les corrige et les achemine à la perfection, est devenue aujourd'hui une science indispensable à la société humaine, — et même amusante, par la singularité des phénomènes qu'elle découvre chaque jour. »

Pour préparer un avenir qu'ils ont conscience de n'apercevoir qu'indistinctement, ils tâchent de rattacher le présent au passé, en prenant à ce passé, c'est-à-dire au XVIIIe siècle, philosophe et réformateur, dont les séparent maintenant la Révolution et la Réaction, tout ce qui leur paraît adaptable au temps présent, — de nature à remédier aux maux dont souffre la société. Et en même temps de renforcer certains éléments, que ce passé ne leur fournissait pas, et ce qu'ils considèrent comme répondant à des besoins nouveaux. Ce sont des gens qui après le tumulte se disent : recueillons-nous, réfléchissons à ce qui s'est passé, à ce qu'il faut faire maintenant, puis agissons fermement, mais doucement, car la récente expérience nous apprend qu'on peut tout perdre à vouloir aller trop vite; nous sommes à un moment grave où la société, sortant de maladie, a besoin d'être sagement reconstituée.... De là cette allure circonspecte et solennelle qu'ils ont, cette

façon de jeter de longs regards sur le passé et le présent, de se placer au-dessus des événements pour les juger comme en dehors du temps, — qui est si sensible chez Capponi, particulièrement dans le début de l'Histoire (inachevée) de Pierre-Léopold[1], où il passe en revue l'histoire politique de l'Europe, à grands pas, très intelligemment d'ailleurs. Mais en France, au même moment, Guizot, Villemain, Cousin ont même allure et même procédé. Une situation analogue les impose aux libéraux d'Italie comme à ceux de France, malgré des différences profondes.

Les libéraux florentins sont patriotes, nous l'avons vu, — ou, pour parler plus exactement, nationalistes. Le nationalisme n'est pas tout le libéralisme, tant s'en faut, mais il en est partie intégrante. Ils le sont, — ce qui est remarquable, jusqu'à repousser hautement la tendance cosmopolite, eux qui, pour la plupart, doivent tant à l'éducation cosmopolite qu'ils ont reçue, eux qui, dans leur conception et dans leur action, sont obligés d'invoquer à tout moment l'influence étrangère, l'exemple étranger, l'esprit européen. Enrico Mayer, un des plus fermes en même temps que des plus modérés parmi les collaborateurs de l'*Anthologie*, protestant, fils d'un Allemand, précepteur de princes allemands, en relation avec Cuvier, avec Byron, avec Gœthe, déclare sans ambage que « cosmopolitisme est un mot dangereux : le titre qu'ont pris tous les faux philosophes modernes, qui prétendaient aimer également tous les peuples, parce qu'ils étaient incapables d'en aimer un comme ils auraient dû[2] ».

Les libéraux se déclarent les ennemis du despotisme, de

1. *Opere*, etc., II, p. 347 et suiv.
2. Linaker, *Enrico Mayer*, I, p. 81.

la monarchie absolue telle que la Restauration l'a rétablie; ils sont constitutionnalistes évidemment, bien qu'il soit difficile de savoir pour quelle constitution ils ont des préférences. Capponi dit très clair que le « droit divin est un blasphème[1] »; que le temps des monarchies absolues est fini; que même des princes philosophes et réformateurs sont hors d'état de donner à l'humanité ce dont elle a besoin. Car même la liberté « octroyée » ne lui suffit pas; il ne veut plus de cette « justice qui vient d'en haut[2] »; il dit Rousseau plus grand que tous les philosophes du XVIIIe siècle parce que seul il a compris le peuple, senti que « dans le Peuple, réside l'essence de toutes choses[3] ». Il sait même et il dit que la constitution anglaise, tant exaltée par les libéraux du siècle dernier, est au fond une constitution d'ancien régime, bonne tout au plus comme transition[4]. Il veut que les peuples aient, non seulement la liberté, mais encore le sens, la volonté de la liberté. Ainsi le bouleversement social accompli par la Révolution française était juste et nécessaire; il faudrait que les résultats en fussent étendus à toute l'Europe, définitivement. Toute concession faite par le pouvoir despotique est un malheur : « car dans une maladie organique tout remède lénitif est nuisible, parce qu'il habitue les hommes à la supporter ».

Il est difficile d'être libéral d'une façon plus explicite que le marquis Capponi, à moins d'être démocrate, ce qu'il n'est cependant point, très explicitement aussi. Dans une Italie unifiée et constitutionnelle, Capponi, dès alors, aurait moins insisté sur le principe de liberté et davantage sur la nécessité de l'ordre social et du respect des traditions. Car il est,

1. *Scritti*, etc., II, p. 362.
2. *Ibid.*, II, 383.
3. *Ibid.*, p. 375.
4. *Ibid.*, p. 381.

encore une fois, par sa naissance, par son instinct, et par raisonnement, un modéré : il trouve que la Révolution a développé démesurément les espérances des hommes; il voit le grand problème des temps modernes dans une lutte « entre la peur des rois et les ambitions du peuple[1] ».... Mais c'est justement la force de ces libéraux : qu'ils apparaissent comme des hommes d'ordre, des conservateurs que les excès de la réaction ont transformés pour un temps en révolutionnaires. Ils sont résolus, tranquillement inébranlables dans leur désir d'un grand changement; mais sans qu'il y ait en eux rien d'excessif, d'inquiétant pour l'avenir; ils ont des idées saines, qui sont « au point », et immédiatement réalisables; ce n'est pas un programme d'attaque, c'est un programme de gouvernement.

Cette liberté, pour laquelle ils ont un culte à la fois passionné et réfléchi, est conçue par eux d'une façon très large, il faut même dire d'une façon profonde, et dans un sens plutôt social que politique, à proprement parler. Pour eux, la liberté n'est pas seulement le principe de garantie contre l'arbitraire, de légalité — d'égalité aussi et d'autonomie individuelle; c'est surtout, c'est bien plutôt la délivrance de tout l'organisme social, corps et âme, la remise en action des mille forces que le despotisme paralyse; la liberté n'est pas seulement un droit, elle est un devoir et elle est plus que cela : elle est une faculté, une puissance : elle est le mouvement, la vie sociale même. Vraiment, ceci est la grande idée de ces libéraux; on la retrouve, on la sent dans tout ce qu'ils disent, dans toutes les tentatives qu'ils font. La liberté commerciale, par exemple, à laquelle ils tiennent tant (et qui était d'ailleurs en Toscane traditionnelle), est pour eux une nécessité du même ordre que

1. *Scritti*, II, p. 347.

la liberté politique; ce sont deux formes de la grande Liberté, animatrice des peuples. Une mesure de liberté, c'est la limitation des biens de mainmorte, parce que c'est la mise en circulation, la libération de biens immobilisés. Quand, d'un bout à l'autre du corps social, depuis les sacs de blé et les pièces de monnaie jusqu'aux volontés et aux opinions, tout circule, tout vit, c'est la liberté [1].

Et parce qu'elle est mouvement, action, la liberté, dans le corps social, est nécessairement action commune, harmonie; l'initiative humaine a pour forme par excellence l'association : ainsi parle le marquis Ridolfi, dans un mémoire sur *l'Influence de l'esprit d'association*, que le journal des Géorgophiles [2] inséra. « O esprit d'association! tu sais secourir toutes les infortunes de l'industrie et du commerce! Tes bienfaits se répandent dans tous les rangs de la société, s'insinuent dans l'intérieur de toutes les familles; non seulement tu rends l'homme industrieux, mais encore tu fais de lui un administrateur... un magistrat... un financier : tu fais de lui le véritable ami de son semblable, et de sa patrie » Car les avantages de l'esprit d'association ne sont pas matériels seulement. « Pénétrons-nous enfin, dit encore Ridolfi l'année suivante (1822), de ce principe irréfutable, que plus les hommes s'associent entre eux, plus l'instruction progresse en force et en extension. » Plus la pénétration et l'échange y sont actifs, plus grande est la valeur d'une société. Aussi le libéral combat tout ce qui tend à diminuer cette harmonie, à séparer des individus de la société, à créer des groupements fermés : le despotisme, l'esprit de caste, et aussi le cléricalisme. Capponi, catholique, loue Pierre-Léopold d'avoir essayé de diminuer le nombre des prises de voiles, puisque

1. *Scritti*, p. 392.
2. *Atti dell' Academia dei Georgofili*, XI, p. 378; XII, 58.

c'étaient autant de femmes enlevées aux devoirs de famille, à la « vie sociale »[1].

Bien entendu, ils voient dans le développement de la coopération, matérielle et intellectuelle, un moyen encore de créer, par-dessus les frontières des États italiens, une opinion publique commune. Mayer, après avoir exposé les mérites de « l'Association des Médecins et naturalistes allemands » étendue à toute l'Allemagne, ajoutait : « l'Allemagne, divisée comme l'Italie en un grand nombre d'États, sent, comme nous-mêmes le sentons, le besoin d'une union étroite de ses diverses parties, et s'il ne lui est pas permis d'aspirer à l'unité politique, elle cherche du moins à obtenir ce qui dépend d'elle, ce que le malheur des temps ne peut détruire, l'*unité morale*[2] ».

C'est un singulier mérite de la part de ces gens pratiques, presque tous versés dans l'étude de l'économie politique, rurale, domestique, et qui attribuent à la prospérité matérielle d'une nation toute l'importance possible, d'en avoir attribué plus encore à sa vigueur intellectuelle. Nous savons que pour eux la liberté est l'épanouissement des esprits comme des corps. Mais décidément le premier de ces biens est le plus nécessaire, et c'est là-dessus qu'ils insistent, avec une sorte d'émotion. Un peuple peut être libre dans la misère, mais point dans l'abjection. D'ailleurs ils n'ont que trop bien vu de leurs yeux que l'inertie des peuples est la grande force du despotisme : ils le disent le plus haut qu'ils peuvent. Capponi a sur ce sujet de beaux accents. « Là où l'esprit est inerte, l'homme appelle du nom de paix l'habitude même de ses misères. Enfermé dans le cercle étroit de son intérêt particulier, il abandonne les affaires publiques comme si elles

1. *Scritti*, II, p. 394, 397.
2. *Antologia*, n° 101.

n'étaient pas les siennes; il craint, il déteste sur toute chose d'être dérangé. Alors les forces individuelles se taisent, paralysées par l'inertie universelle, les volontés isolées s'affaissent, tout cède à l'autorité du fait accompli, tout ce qui existe paraît nécessaire comme si c'était une loi éternelle[1] ». Cet esclavage, cette demi-mort des esprits, voilà le premier mal à combattre.

Ils pensent qu'on peut le vaincre, malgré l'obstacle qu'est l'absence de liberté politique. Ils ont même grande confiance dans les ressources de l'âme humaine, particulièrement de l'âme collective d'une nation. Ce ne sont pas de ces philanthropes sceptiques, qui demandent des libertés et des réformes par pitié pour le peuple, et sans grands espoirs. Comme les philosophes du siècle passé, mais sans développements éloquents et comme à une vérité acquise, ils croient à la valeur de la raison humaine, et au progrès. Mayer[2] dit que depuis qu'il a commencé à penser, la dignité de notre nature et son perfectionnement ont été le sujet favori de ses réflexions. Il croit, il espère que la société est déjà devenue et deviendra encore meilleure (il croit même que la philosophie de Herder y aura contribué sensiblement, montrant par là jusqu'où lui et ses pareils peuvent être entraînés par leur foi dans la force de l'idée). Et selon eux, il y a deux moyens principaux d'éveiller et de développer les esprits : un moyen direct, qui est l'instruction; un moyen indirect qui est la diminution de la misère et l'excitation de l'activité économique, laquelle est pour l'homme maîtresse d'énergie et d'initiative, comme dit Ridolfi[3] : d'où ces deux points essentiels de leur programme pratique : réformes pédagogiques et réformes

1. *Scritti*, II, 370, 377.
2. Lettre du 27 oct. 1824, dans Linaker, I, p. 65.
3. *Georgofili*, XII, p. 58.

économiques. Il n'est pas jusqu'à Giordani, le prince de l'éloquence, qui ne recommande, comme les plus importantes de toutes les sciences, la pédagogie et l'économie.

Mayer s'indigne un jour que le gouvernement ait interdit l'impression d'une poésie contre le jeu de lotto, en même temps qu'il voyait circuler d'un œil complaisant les *Cabales* et les *livres des Songes*[1]. Il y aurait un moyen pour que le peuple lui-même finît par désirer la suppression du lotto : *qu'on lui ouvre des Caisses d'épargne et qu'il s'instruise.* Ceci en 1829. Il y a déjà longtemps que Mayer et ses amis répètent cette double formule. Ils ne verront jamais la suppression du jeu de lotto. Mais leurs efforts pour développer l'enseignement élémentaire ne resteront pas sans résultats. Sur la question de l'instruction publique, les plus modérés d'entre eux sont pleins d'ardeur. Le prêtre Lambruschini déclare la guerre aux obscurantistes, dont il distingue deux espèces : les furieux, qui ne doivent être combattus que par le silence et la compassion, — et les bien intentionnés, qui veulent le bonheur du peuple et croient que l'instruction ne ferait que le rendre plus malheureux[2].... Il est vrai qu'après 1815 les partisans déterminés de l'obscurantisme pouvaient parler plus haut qu'ils n'avaient pu le faire depuis peut-être un siècle, se sentant soutenus par une masse de timides ou de désabusés. Il faut, dit Lambruschini, multiplier les bons livres à l'usage du peuple, qui font défaut; user de tous les moyens pour encourager le peuple à fréquenter les écoles; donner à l'enseignement, suivant l'exemple de l'Angleterre, un caractère technique, pratique; créer partout des écoles du soir où l'on enseigne les éléments du dessin, de la géométrie et de la mécanique.

1. Lettre du 3 mars 1829 (Linaker, I, p. 416.)
2. Lambruschini, *Sull' istruzione del popolo*, memoria letta nell' Accademia dei Georgofili il 4 dicembre 1831.

La « philosophie » du siècle passé avait là-dessus tout un programme dont les libéraux ne peuvent faire autrement que de reprendre une partie.

C'est grâce à l'Académie des Géorgophiles[1], et particulièrement à Ridolfi, que le système d'instruction mutuelle, dit lancastrien, fut introduit en Toscane, où il devait échouer à la fin, mais après avoir vivement intéressé l'opinion publique, et même inquiété le gouvernement, qui le combattit secrètement[2]. Le gouvernement autrichien considérait les écoles d'enseignement mutuel comme une œuvre révolutionnaire[3]. Ridolfi, Capponi, Lambruschini et d'autres se donnèrent beaucoup de mal pour cette entreprise, sur laquelle ils fondaient de grands espoirs; Ridolfi voyait déjà ces écoles répandues dans le monde entier, et le monde transformé par elles. Il y eut échange de vues entre le comité de Paris et celui de Florence. Parmi les souscripteurs toscans on voit les plus grands noms de la société florentine[4]. Les libéraux pensaient avoir trouvé là un moyen d'organiser sérieusement l'instruction primaire sans l'aide du gouvernement, qui s'y refusait, et hors de la surveillance de l'Église. Le programme de ces écoles n'avait rien de subversif, bien entendu; l'enseignement religieux y figurait au premier plan. Mais la conception essentielle du système : les meilleurs élèves transformés en répétiteurs des autres, la discipline quasi autonome, le monde de l'école organisé comme une petite république, — était de nature à développer chez les enfants l'esprit d'indé-

1. *Atti dell' Academia dei Georgofili* : IX, p. 255; X, p. 389; XI, p. 359, 441; XII, p. 41, 85, etc.

2. Voir le *Registre de Censure*, 14 nov. 1825, n° 11 248.

3. Luzio, *Processo Pellico-Maroncelli*, p. 147.

4. Cosimo Ridolfi, *Discorso intorno alla fondazione d'una scuola d'insegnamento reciproco da aprirsi in Firenze*, fatto all' Accademia dei Georgofili, il 3 gennaio 1819.

pendance et d'initiative, cher à Ridolfi et à ses amis[1].

Vers le même temps, Vieusseux, non content de tenir la classe éclairée, par l'*Anthologie*, au courant des progrès de la science et de la critique, songeait à l'instruction des paysans par le moyen d'un journal à leur usage, le *Journal des Paysans*. De celui-ci la Censure pensait du bien, parce que les encouragements à l'agriculture faisaient partie de la tradition gouvernementale; cependant elle était mise en défiance par une phrase du prospectus, où le rédacteur insinuait que les ouvrages mis jusqu'à présent entre les mains de la jeunesse étaient mal conçus et insuffisants : le père Bernardini trouvait que les libéraux montraient là le bout de l'oreille[2].

Dans la partie de leur programme qui touche à l'économie politique, les libéraux se trouvaient moins éloignés des vues d'un gouvernement qui cherchait très sincèrement à accroître la prospérité publique. Ils les dépassaient cependant sur plusieurs points, et de beaucoup, et plus qu'il ne paraissait, non pas tant parce qu'à une séance solennelle des Géorgophiles pouvait être prononcé un discours imprégné de l'esprit du XVIIIe siècle, comme la harangue de Collini en 1818 : c'est, dans l'ensemble de la production de la docte et sage société, une note exceptionnelle[3]. Mais d'abord, il y avait peut-être quelque malice à entonner à tout propos les louanges du grand Léopold, dont la politique avait été, sans conteste, plus libérale que celle de la Restauration. Puis, c'était une tradition et une gloire déjà ancienne de la Toscane, que l'étude approfondie de la science économique : il y avait des noms : Bandini,

1. Voir Ridolfi, *Annunzio della fondazione di una scuola d'insegnamento*, Firenze, Conti, 1819.

2. *Registro di Censura*, 24 déc. 1825, n° 11 398.

3. *Atti*, etc., IX, p. 175; XI, 378. — Voir aussi *ibid*, XIII, p. 120.

Fabbroni, qu'on aimait répéter, parce qu'ils flattaient la fierté nationale; cette science avait des racines profondes dans le sol, — dans les vieilles familles : c'était un des points les plus solides de l'intellectualité de ce petit pays : on servait l'esprit public en la cultivant avec la ferveur qu'y mirent les libéraux.

Le mot de philanthropie revient souvent dans la bouche des Géorgophiles. Mais c'est encore pour eux une occasion de montrer qu'ils préfèrent l'action à la théorie, et la philanthropie n'est pour eux qu'une des branches de l'économie politique. Voir une note de Ridolfi sur les soupes économiques, et sa courte étude sur l'Assistance publique en France et en Angleterre : il rêve d'une société où tous les malades seraient soignés, tous les indigents secourus. Rien à changer à l'ordre social, pas de vastes systèmes; le bonheur de l'humanité sera procuré par la charité intelligemment organisée.... La foi même qu'avaient les libéraux dans la science sociale, la persuasion où ils étaient que ses progrès n'auraient pas de fin, que le bonheur de l'humanité y était attaché, « qu'en apprenant aux hommes à mettre en valeur leurs propres ressources, à assurer leur propre bien-être en collaborant au bien-être universel, elle finirait par rendre impossibles les dissensions intestines et les guerres[1] », créait un état d'esprit spécial, où un grain de chimère se mêlait au sentiment des plus grandes réalités du temps présent.

1 *Georgofili*, IX, 429.

CHAPITRE VI

LE MORALISME

I

« Après 1815, dit Josué Carducci, les esprits se trouvèrent comme dans un désert plein de ruines, après le déchaînement d'une grande tempête qui a changé la face des lieux, — seuls avec eux-mêmes devant une nature, une vie, une société qui n'étaient plus celles d'autrefois et n'étaient pas encore les nouvelles. Ceux qu'avaient épouvantés les fureurs de la révolution, ceux qu'avait effarés l'écroulement de 1815, cherchèrent un refuge dans l'idéal d'autrefois, et à grand peine, avec les morceaux qui restaient, tentèrent de reconstruire les anciens temples et les anciens dieux ; — ceux qui sentirent de façon plus amère et plus cuisante la vanité, ou ce qui parut alors la vanité des efforts faits pour la libération de l'humanité, ceux-là invoquèrent le néant sur eux et sur les choses. De là le mysticisme et le scepticisme.... » Plutôt que : mysticisme, nous dirons : moralisme. Non pas qu'on ne rencontre des cas de religiosité passionnée. Mais ce qui est général et profond, c'est une préoccupation morale particulièrement forte. On la trouve chez les esprits les plus différents les uns des autres, ou même qui par ailleurs se combattent.

L'auteur de l'*Histoire du royaume de Naples*, et aussi l'auteur de *Foscarini*, auraient pu choisir comme épigraphe de leurs ouvrages le fameux axiome d'Alfieri : « la liberté est une vertu ». Presque tous les bons écrivains de l'époque (et c'est ce qui fait, pour une grande part, la beauté de leur œuvre) sont des professeurs d'énergie et de dignité. L'héroïsme sera une vertu d'usage courant, pendant toute la période du Risorgimento : il n'est pas produit seulement par la nécessité, par l'excitation de la révolte. Il répond à une conception de la vie, qui est, plus ou moins consciemment, celle de la plupart des « martyrs de la liberté ». Qu'on lise ces récits de vies et de morts sublimes que Vannucci[1] et d'autres ont recueillis avec une piété, et rédigés d'un style qui rappellent parfois les anciennes *Vies des saints*, ou la *Légende Dorée* de Jacques de Varazze. Foi dans la puissance des hautes vertus, culte du devoir et en particulier du devoir social, — croyance plus ou moins précise en un Dieu qui résume leurs tendances idéalistes et fortement moralisantes : voilà ce qui soutient les révolutionnaires, avec l'amour de la patrie et un grand désir de gloire; voilà ce qui les fait agir et mourir.

Il est impossible de démêler exactement ce qui, là dedans, provient de la philosophie du XVIII[e] siècle, de l'éducation classique et du souvenir exalté des vertus romaines, et du mouvement actuel de renaissance religieuse en Europe. On peut du moins y reconnaître d'abord un raffermissement de la moralité, — on dirait volontiers un raidissement, que certains disent avoir été préparé par la satire morale de Parini, et dont Alfieri avait donné le plus bel exemple. Les expressions alfiériennes (et fosco-

1. Vannucci, *I Martiri della Libertà italiana del 1794 al 1848.*

liennes) : « généreuses passions..., noble but..., forte volonté..., dignité humaine, etc. », reviennent à chaque instant sous la plume des gens de ce temps, non seulement dans leurs œuvres littéraires, mais dans leur correspondance, et à propos des plus petits faits de la vie quotidienne. Ils ont l'horreur de tout ce qui est faible ou médiocre ou vil. « Mettre mon âme assez haut pour que la fortune ne l'atteigne pas : voilà à quoi je travaille maintenant », écrit Niccolini en 1827[1]. Dès 1812 il disait : « J'écris pour obéir à mon génie, pour tromper l'ennui de la vie, et quel que soit le fruit que je recueillerai de mes travaux, je serai, dans ma vieillesse, plus satisfait de mon obscurité, que d'autres ne le seraient d'une renommée acquise en s'avilissant le cœur et l'esprit...[2] ». Je veux faire voir que je ne suis pas un lâche, répète l'académicien Giordani, chaque fois qu'il prépare un de ses coups d'éclat. Leopardi, toujours songeant à ses Anciens, célèbre le courage, et son influence sur le destin des individus et des peuples[3]. C'est une sorte de stoïcisme, souvent mélangé d'amertume, — un peu sec.

On sait qu'à cette époque les gouvernements avaient pris pour tâche de « moraliser » l'esprit public. En Toscane, l'autorité granducale, sous couleur de refréner la licence des mœurs, travaillait dans le sens des principes de la Sainte-Alliance. On voyait la police intervenir dans la vie privée; on voyait, dans un procès politique, quand les preuves manquaient, le juge se rattraper sur la prétendue immoralité de l'accusé, et le condamner de ce chef. Il semblait que le fait d'avoir des mœurs libres fût un délit connexe à celui d'opinions politiques subversives. Ce n'est

1. Vannucci, *Ricordi della vita e delle opere de B. Niccolini*, II, p. 19.
2. *Pensieri*, I, p. 144-145.
3. *Ibid.*, I, 425.

16

pas seulement le catholicisme qu'on voulait restaurer, mais encore un ensemble d'opinions traditionnelles sur la morale.

Les libéraux, qui pourtant n'avaient guère de sympathie pour la réaction catholique, inscrivirent aussi à leur programme, en même temps que la diffusion de l'instruction publique, l'amélioration de la moralité publique. Par opposition aux mœurs de la période révolutionnaire et napoléonienne, la décence dans le maintien et dans les paroles devint de bon ton, ainsi que cette allure réservée de la pensée, qui prend l'habitude de s'arrêter chaque fois qu'elle se heurte aux opinions établies. Capponi, en des termes qui nous peignent parfaitement cet état d'esprit, parlera plus tard, à propos de Fossombroni, de « cette espèce de cynisme qu'il avait dans la pensée, et qu'il étalait dans son langage avec une hardiesse dont heureusement nous avons perdu l'idée ». Il dit du mal des encyclopédistes, qu'il appelle la « secte philosophique ». Il déplore « l'aveugle amour de la nouveauté qui envahit les peuples, quand les croyances sont bouleversées et que les esprits ne savent plus où se fixer ». Ici perce le bout de l'oreille : pour la prospérité du pays, — qui leur tient tant à cœur, les libéraux voudraient que tout y fût régulièrement organisé, jusqu'aux croyances. Voir là-dessus plus d'un discours de Ridolfi, où il fait un singulier mélange de l'agriculture et de la morale. — Après cela, si on lit la correspondance familière de Capponi, pendant ce temps, on est surpris de constater que la préoccupation morale n'y paraît point, — que vous avez affaire à un esprit critique, très large, un peu sec, qui, en somme, sent fortement le XVIII[e] siècle philosophique. Le moralisme de ces libéraux est peut-être bien surtout en façade. Il a, du moins, un caractère pratique, calculé. Vieusseux se

désole, en voyant se quereller Niccolini, le libre penseur et Tommaseo, le catholique, tous deux collaborateurs à l'*Antologia* : cela nuit à la bonne marche du journal. « Il me faudrait à côté de moi, écrit-il à Mayer, quelqu'un qui pensât comme vous, comme moi, sur la tendance morale, religieuse, tolérante, libre et forte (que veut-il dire au juste?) qu'il conviendrait de donner à l'*Antologia*. Cousin et son néo-platonisme, les sectaires protestants et leur bigotisme, les Jésuites et leurs intrigues me gâtent tout. Je voudrais naviguer sur une ligne intermédiaire : à chaque instant je risque de me heurter sur Charybde ou sur Scylla. »

Sincère ou non, la morale se glisse partout. Pour beaucoup de gens, elle est la base nécessaire de toute œuvre de l'esprit. Ce Mayer, patriote, libéral, pédagogue, apôtre de la bienfaisance et de la bonne volonté, fondateur d'écoles et d'asiles, est un homme d'une haute moralité, — qui écrit, en parlant de Byron, des choses comme celles-ci : « On ne peut être religieux quand on se complaît dans le blasphème, ni vertueux quand on se plaît à traiter des sujets immoraux. Un homme qui excite l'enthousiasme général est responsable des effets qu'il produit : quel bien n'eût pas fait cet auteur, s'il s'était fait le champion de la religion et de la vertu! »

Botta, parlant de sa grande *Histoire d'Italie de 1789 à 1814*, dit en propres termes : « Les hommes n'y sont rien, je n'y ai vu que le bien ou le mal, la vertu ou le vice, l'innocence ou le crime, la justice ou l'injustice[2] ».

Les sociétés secrètes aussi tendent à propager une certaine moralité. Les statuts des Carbonari disent que leur ordre « a été fondé pour perfectionner les hommes.... Ne

1. Voir Linaker, *Enrico Mayer*.
2. Écrit en 1822. *Le Here ed Magini*.

pourront être reçues dans la société les personnes dont la conduite est immorale..., ni les personnes faibles d'esprit, ni les personnes sans caractère[1] ». Les principaux attributs symboliques de la société ont une signification morale : « La croix signifie que l'on ne parvient à la vertu qu'après de grandes souffrances, à l'exemple du Grand-Maître de l'Univers, qui par sa Croix nous a rapprochés du ciel.... La couronne d'épines signifie que les Bons Cousins Carbonari ne doivent pas concevoir de pensées contraires à la religion, à l'État, ni à la vertu. La robe blanche est le symbole de la pureté des mœurs nécessaire à tous les Bons Cousins. Dans le ruban tricolore, principal attribut de la Carboneria, le noir signifie la foi, qui doit être en nous aveugle et constante, — le bleu, l'espérance de nous voir un jour réunis dans le ciel des Vertueux, — le rouge, la charité, etc.[2] ».

Voilà qui n'est plus tout à fait du style d'Alfieri. Et pour beaucoup de jeunes conspirateurs, même alfiérisants, pour les Pellico et les Santarosa, il y a là autre chose qu'une phraséologie traditionnelle. Il est certain que le carbonarisme offrait un terrain favorable au développement du sentiment religieux. Santarosa a lu et relit Rousseau; dans les premiers temps de son exil, en 1821, il écrit, sur les bords du lac de Genève, des pages d'une naïveté étonnante, où il interpelle la nature et Dieu en pur disciple de Jean-Jacques[3]. Cet admirable personnage épique que fut Santarosa[4], le ministre de la guerre du Piémont révolutionnaire, l'humble maître d'école de Nottingham, le

1. Luzio, *Processo Pellico Maroncelli*, p. 297.

2. *Ibid.*, p. 326.

3. *Memorie e lettere inedite di Santorre Santarosa*, ed. Bianchi, Turin, 1877, p. 64, 66 et passim.

4. Voir l'article de V. Cousin, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er mars 1840.

soldat martyr de la libération grecque, nous est un échantillon de ce mélange moral, où l'on retrouve du Plutarque, du Tacite, de l'Évangile, de la Vie alfiérienne et de la *Nouvelle Héloïse*, avec un je ne sais quoi, qui fait que tout cela est parfaitement italien. « O Santorre! se dit-il à lui-même, les jours de l'homme mûr passent vite. Peu d'années encore, et tu commenceras ton déclin. Que veux-tu faire de ces années de force et d'énergie qui te restent encore? *Adorer Dieu, et le servir en servant la patrie et la liberté*.... Pense à te maintenir sain de corps et vigoureux d'esprit. Raffermis-toi dans tes principes, délivre-toi de toute crainte humaine. Considère Dieu et l'Italie, et ne te soucie pas du reste[1] ». Santarosa est catholique; le protestantisme lui paraît froid, dépourvu de mystérieux et de sublime. Il a des façons de penser, des gestes intérieurs qui sont d'un croyant : il écrit : « Je suis exilé, proscrit, loin de tous les miens.... O mon Dieu! votre sagesse et votre bonté dépassent l'intelligence humaine[2]! » Mais il est surtout spiritualiste, c'est-à-dire qu'il attribue une importance infinie aux choses de l'âme, à la vie intérieure : « Malheur à nous, si nous cessions de vivre moralement un seul jour! le fil une fois coupé ne se renoue plus. Nous serions morts avant de descendre au tombeau.... Plus je vis, plus je vois, plus je me confirme dans les principes qui ont été la règle et le salut de notre jeunesse : je méprise, plus que je ne l'ai jamais fait, la philosophie des impies, et la politique des malhonnêtes gens[3] ». Et il voit, en gros, dans les événements de son époque, « une lutte entre le principe du mal et le principe du bien ».

Ainsi, dans l'âme très simple de cet officier patriote, vit

1. *Memorie*, etc., p. 53.
2. *Ibid.*, p. 49.
3. *Ibid.*, p. 69.

un fort sentiment religieux, en même temps qu'une très forte moralité. Sens moral et sens religieux, qui ne sont pas une même chose, sont chez lui inséparables : le premier évidemment entraîne et alimente le second. Or ceci est peut-être le caractère essentiel du mouvement catholique qui se dessine en Italie à partir de 1815.

II. — MANZONI

Car tout n'est pas mode, ou basse dévotion, dans la réaction cléricale qui accompagne la Restauration, et dont nous avons signalé les effets sur la production imprimée. Non seulement on n'ose plus guère se déclarer anticatholique, à moins qu'on ne veuille se ranger dans l'opposition intransigeante, mais, dans les rangs des libéraux anticléricaux, en Toscane comme ailleurs, nombreux sont ceux qui vénèrent la religion catholique, ou y inclinent, ou s'y sont ralliés tout à fait. C'est à ce moment que grandit la génération qui soutiendra Pie IX, qui fera l'agitation néoguelfe.

L'exemple le plus instructif, en même temps que le plus célèbre, est assurément Manzoni, parce qu'en 1815 il a déjà trente ans, et qu'il a passé par des convictions fort éloignées du catholicisme, qu'il a même appartenu à un groupe de penseurs imprégnés de l'esprit du XVIIIe siècle. Et sa conversion est frappante, d'autant plus que Manzoni est un esprit très simple, malgré son extrême finesse, et que les raisons qui valaient pour lui valaient pour beaucoup d'autres en même temps. Il y a eu un état d'esprit manzonien, dû aux mêmes causes qui ont déterminé Manzoni. Dû aussi à Manzoni lui-même, grâce à la diffusion énorme de son œuvre, moins de ses *Hymnes* que de ses *Fiancés* : dès leur apparition, en 1827, outre l'extraordinaire succès

littéraire de ce roman, l'effet moral produit fut intense et singulier. « Je me sens devenu meilleur après cette lecture, s'écriait le vieux Monti. » — « C'est un grand livre de morale, écrivait un Toscan à Capponi, et je le croirais capable de faire une révolution, comme *Don Quichotte*, si un livre pouvait changer les instincts du cœur humain. » — Et Giordani aurait voulu « qu'il fût lu, relu et prêché dans toutes les églises, dans toutes les auberges ». Et, d'autre part, plusieurs critiques, anticatholiques convaincus, firent aussitôt, malgré leur admiration, toutes réserves sur les tendances à leur gré déplorables de l'auteur et de son roman.

La mère de Manzoni était la fille du célèbre Beccaria; et l'on peut bien trouver quelque parenté intellectuelle entre le grand-père et le petit-fils : d'esprit pareillement vif et clair, affligés tous deux d'une faiblesse nerveuse, qui avait arrêté net, après le livre des Délits, le brillant essor de Beccaria, et chez Manzoni devait diminuer grandement la faculté de produire, surtout dans la seconde partie de sa vie, et le rendre incapable d'aucune sorte d'activité publique. Dès sa sortie du collège, le nom de son grand-père procura à Manzoni de belles et utiles amitiés, comme celle de Monti. Il mena pendant quelques années, à Milan, la vie du jeune poète, qui étudie les maîtres anciens et modernes, et s'essaye à les imiter. Un certain poème sur le *Triomphe de la liberté*[1] composé à quinze ans, à l'occasion de la paix de Lunéville, où il nous représente, selon la méthode allégorique chère à Monti, la Liberté triomphante de la Tyrannie et de la Superstition, fait voir que l'esprit du jeune Alexandre était pour le moment accommodé à la mode du jour, c'est-à-dire à la

1. *Del Trionfo della Libertà*, poema inedito di Aless. Manzoni, con lettere dello stesso e note, preceduto da una studio di C. Romussi, Milano, Carrara, 1878.

façon de ces lettrés mondains de la fin du XVIIIe siècle, plus épris des mots que des idées, libéraux du bout des lèvres, incrédules par indifférence, et très libres de mœurs : la mère de Manzoni était séparée de son mari, et vivait avec son amant le comte Imbonati, lequel la laissa en 1805 héritière de tous ses biens, et dont Manzoni fils fit un éloge enthousiaste, dans son premier bon poème. Ces faits sont bien connus; mais il faut rappeler quel milieu moral a été le point de départ d'un homme dont le nom devait être plus tard le symbole de l'austérité dans les mœurs et de la gravité de pensée.

Toutefois, dès ses jeunes années, on note chez lui une prédilection pour le grand poète moraliste, Parini : chez la plupart, c'était affaire de mode; chez lui, c'est un trait de caractère; il laisse voir déjà un fort besoin de dignité et de sérieux. Le poème sur la mort d'Imbonati[1] est remarquable par un accent d'émotion profonde et tendre, que le poète n'a certainement pas emprunté à Monti, ni à Alfieri, ni même à Parini, qui est un peu grondeur et triste. Ce qui est sans doute imité de Parini, c'est l'allure moralisante de toute la pièce, les reproches aux vices du siècle : au scepticisme, à l'épicurisme grossier, à la corruption, à la légèreté générales. Le poète nous fait savoir que lui-même s'est écarté délibérément du tumulte et de la vanité du monde; entouré de quelques amis choisis, il suit son chemin à lui, et ne s'en laissera pas détourner. « Je t'en supplie, s'écrie-t-il en s'adressant aux mânes d'Imbonati, montre-moi le chemin qui mène aux cimes, qu'au moins, si je succombe à la montée, l'on dise de moi : il gît sur le chemin qu'il a choisi. — Sentir, répond l'autre, et méditer; de peu te contenter; du but jamais ne détourner les yeux,

1. *Le poesie di Al. Manzoni*, ed. Mestica, Firenze, Barbèra, 1899, p. 356 et suiv.

conserver tes mains pures et pur ton esprit.... Ne jamais te faire esclave... ne jamais trahir la sainte vérité, — ne dire jamais une parole qui encourage le vice ou ridiculise la vertu [1].... » Ce sont là de louables déclarations, un peu vagues et un peu banales, d'un jeune homme bien doué et bien intentionné.... Point si vagues, ni banales, pourtant, si l'on songe que la profondeur du sentiment, la méditation patiente, la modestie, l'observation silencieuse, la parfaite honnêteté, l'indépendance, le culte de la vérité et de la vertu seront précisément les qualités que Manzoni incarnera, aux yeux de ses contemporains.

D'ailleurs, au moment même où il traçait ainsi le programme de sa vie, d'une main encore légère, la nourriture substantielle dont il sentait le besoin, lui était tout à coup fournie en abondance : il venait en 1805, suivant sa mère, s'installer à Paris, et se trouvait introduit dans une des sociétés les plus éclairées et les plus vivantes, celle que dans sa maison d'Auteuil réunissait la veuve de Condorcet : Manzoni y connut Destutt de Tracy, Cabanis, et Fauriel [2] : un groupe d'idéologues convaincus, libres penseurs, cela va sans dire, mais d'une autre espèce que les Monti, — gens de grand savoir, et de fort caractère, esprits habitués à la fois à la précision scientifique et aux vastes généralisations; l'ombre de Condorcet était au milieu d'eux. La philosophie rigoureuse et sèche de Tracy, successeur de Condillac, n'était pas celle qui convenait au tempérament de Manzoni : l'auteur du livre sur les *Rapports du Physique et du Moral* était un esprit plus complexe; il avait des échappées imprévues, qui devaient à la fin l'entraîner assez loin de son sensualisme; avec cela, une chaleur, une

1. Vers 203 et suiv.

2. Voir *Manzoni e Fauriel studiati nelloro carteggio*, da Angelo de Gubernatis, Roma, Barbèra, 1880.

générosité, une pureté de cœur faites pour séduire Manzoni, qui eut une profonde sympathie pour l'angélique Cabanis, comme il l'appelait. Mais c'est surtout avec Fauriel qu'il se lia.

« Manzoni, a dit Sainte-Beuve[1], ne se peut bien connaître à fond que par Fauriel. Esprit précoce, sagace, infatigablement laborieux, Fauriel, sans faire éclat ni rupture, sans solution apparente de continuité, mais par voie de développement et de progression paisible, silencieuse, résuma presque tout le travail intérieur du XIXe siècle à son commencement.... Modeste, tout entier aux choses, indifférent à l'effet, il a été comme un organe profond intermédiaire entre des systèmes d'esprits différents. » On s'imagine Fauriel, par l'ascendant de son esprit profondément modéré, impartial et ferme, captivant la confiance de Manzoni, qui avait ces mêmes qualités en instinct, — les développant chez lui, puis, peu à peu, lui emplissant l'esprit du meilleur, par lui-même dégagé et trié, de la pensée du dernier siècle. Sur deux points en particulier, l'influence de Fauriel sur Manzoni est évidente. Fauriel unissait à une tendance philosophique chez lui primordiale, un goût très vif pour l'art, qu'il avait affiné par de longues études critiques : et c'est lui, sans nul doute, qui réforma le goût de Manzoni, lui donna la conception d'un art littéraire absolument sérieux, où la forme ne fait qu'obéir à l'idée, qui est tout juste l'expression de ce qu'on pense et de ce qu'on sent; c'est lui qui grâce à sa connaissance approfondie des littératures étrangères (il connaissait même les littératures sanscrite et arabe) élargit les idées de son ami en matière de technique littéraire, et fut, par conséquent, l'inspirateur de son romantisme. Mais Fauriel, plus

1. *Portraits littéraires*, IV, Fauriel

encore qu'un philosophe ou qu'un critique, était un historien; « en dehors de l'histoire, pour lui, tout le reste était moyen ou hors d'œuvre, dit encore Sainte-Beuve » : il n'est pas douteux non plus que Manzoni ne doive à Fauriel cet amour de la vérité historique qui fait, en partie, la valeur de son œuvre et sa singulière dignité, — que Manzoni, devait pousser jusqu'à répudier plus tard son roman même, parce que la fiction s'y trouvait mêlée à la réalité, jusqu'à renoncer même à toute œuvre d'imagination[1].

Ainsi, l'on voit tout ce dont Manzoni est redevable à ces cinq années passées à Paris, de 1805 à 1810, à la fréquentation des idéologues : non seulement l'acquisition d'une foule de connaissances et d'idées, la compréhension de la vie intellectuelle de l'époque dans toute son ampleur, mais encore une vraie réformation de sa propre intelligence, des opinions et des goûts tout contraires à ceux de son milieu d'origine; et d'autre part l'affermissement de plusieurs de ses qualités morales natives, sérieux, modération, fermeté...

Or, le terme de cette évolution allait être une conversion à un catholicisme, non pas fanatique, mais le plus strict du monde; et cette dernière étape, Manzoni la fit sans tarder, dès la dernière année de son séjour à Paris. Il la fit en dehors de l'influence de ses amis d'Auteuil, probablement malgré eux, certainement contre leur esprit, et c'est, au premier abord, un événement singulier que la décision prise par le petit-fils de Beccaria, ami de Cabanis et de Fauriel, époux de la protestante Henriette Blondel, de revenir à la religion catholique, qu'il n'avait jamais vraiment pratiquée. Ce que nous savons de Manzoni, et de la société où il avait vécu pendant cinq années, ne

1. Voir Graf, *Foscolo, Manzoni, Leopardi*, Torino, Loescher, 1898, p. 51.

permet pas de croire que ç'ait été une action faite à la légère, par caprice ou convenance mondaine; il est certain que dès le premier moment le catholicisme de Manzoni a été cette croyance profonde et entière où il dut persévérer toute sa vie. Comment en est-il venu là? La question dépasse la personne de Manzoni; car en même temps que la sienne se produisaient des conversions en somme pareilles : seulement la sienne, étant donnés ses antécédents, était plus remarquable que d'autres.

Notons d'abord que la conversion de sa femme a précédé, semble-t-il, la sienne propre; il est vraisemblable que les sollicitations d'une femme tendrement aimée ont eu une grande force sur l'âme très sensible aux influences affectueuses, très « conjugale » de Manzoni. Les exhortations du prêtre italien Dégola, qui avait converti sa femme, ne furent pas non plus sans effet sur lui : elles lui fournirent les raisons, les preuves dont il avait besoin pour justifier son évolution : mais pour qu'elles aient eu plus de force que l'exemple de Fauriel ou de Cabanis, il faut que les dispositions intérieures de Manzoni y fussent depuis quelque temps favorables. Or, s'il avait donné des marques d'une complète indépendance à l'égard de l'Église, s'il avait protesté en vers contre l'avarice du clergé, contre le célibat des prêtres, contre la tyrannie pontificale, s'il avait comparé Rome à un lieu de débauches et les cardinaux à une bande de loups, il n'y avait rien là qu'on ne pût trouver dans les écrits de très fervents catholiques, — ou c'était peut-être encore une façon de se conformer au goût du jour : mais en somme il n'avait pas montré les allures, et au fond n'avait eu rien du tempérament d'un sceptique : très épris de vérité et de sincérité, oui, mais aussi très désireux de solutions, de ces solutions complètes où l'âme se repose et s'épanouit.

Surtout, et voici le point important, et si tout le reste de la vie de Manzoni devait en donner la preuve, son retour au catholicisme en est l'indice éclatant, il était moraliste. Par exemple, tout fin lettré qu'il est, il ne pourra s'empêcher de mêler à la critique littéraire des considérations morales qui vraiment n'y ont que faire, et valent les étonnantes déclarations de Botta qu'on a lues plus haut[1]. Il avait le goût passionné de la vie intérieure, de ses pensées et de ses joies, de ses luttes et de ses victoires; tous les physiologistes et tous les historiens du monde auraient eu beau faire : les faits sociaux comme les faits naturels, la science comme la philosophie devaient rester au second plan de sa pensée, ou même être sacrifiés, si la morale l'exigeait. On peut croire qu'en suivant Cabanis dans ses recherches sur la nature de l'âme, ou Fauriel dans ses études sur l'histoire des sociétés, il cherchait, lui, une morale, qu'il n'y trouva point. Fauriel, pour son compte, s'était fait une sorte de stoïcisme[2], où Manzoni puisa peut-être un très vif sentiment de la dignité humaine; mais le stoïcisme de Fauriel ne put le retenir, sans doute parce que c'était encore, dans sa hauteur et sa pureté, une doctrine trop raide, trop abstraite. Peut-être, s'il avait connu à ce moment l'école spiritualiste, qui allait prendre bientôt un tel développement et une telle influence sur les esprits, aurait-il trouvé là une solution appropriée à sa nature; mais il ne connut Cousin que quelques années plus tard; et bien qu'ils se soient beaucoup plu, il était alors trop tard pour que le séduisant philosophe pût exercer quelque influence sur Manzoni, désormais catholique inébranlable. D'autre part, si Manzoni a un profond besoin

1. Voir la curieuse critique d'*Andromaque* dans la *Lettre à Chauvet sur les unités de temps*; — et la préface de *Carmagnola*.
2. Sainte-Beuve, *Fauriel*, p. 179.

de croire, et une grande force de tendresse, le sentiment religieux n'a pas chez lui la forme exaltée du mysticisme. Il n'est pas non plus un esthète; le catholicisme sentimental et artistique d'un Chateaubriand n'est pas son fait; il a lu le *Génie du Christianisme* et s'en est un peu moqué. Et puisque ce n'est pas par intérêt que Manzoni devient catholique, — ni par passion politique, bien au contraire, car son catholicisme et son patriotisme italien auront, à certains moments, quelque peine à s'entendre, — ni par mysticisme non plus, ni par sentiment artistique, ni non plus par esprit philosophique, ni enfin, par un retour spontané à une foi qu'il n'avait jamais eue, — il reste que ce soit par le désir d'avoir une morale, et la persuasion qu'en dehors du christianisme il n'y en avait pas d'assez cohérente, d'assez exacte, ni d'assez accessible à la généralité des hommes.

Car Manzoni, — c'est un des traits essentiels du « moralisme », et nullement particulier à Manzoni, — avait besoin de se sentir en accord avec les autres hommes, d'établir sa vie sur des principes qui lui pussent être communs avec tous : cette sympathie pour les humbles qui lui a dicté quelques-unes de ses plus belles pages, qui est une des idées directrices de son roman, c'est d'une part vraie charité et vraie pitié : mais c'est aussi persuasion que tous les hommes, grands et petits, sont une même matière morale, que leurs vies intérieures sont profondément solidaires : c'est par là qu'il était, d'instinct, tout le contraire d'un individualiste; tout en étant, d'autre part, le contraire d'un « social » exclusif à la façon des économistes du XVIIIe siècle : et ce n'est pas sa conversion au christianisme qui lui a donné tout cela : ce sont là plutôt les éléments dont a été formé son christianisme. Ainsi Manzoni, et toute une famille de consciences délicates et modestes,

frappées des insuffisances de la philosophie et des dangers de la complète liberté intellectuelle, dégoûtées du déisme à la Rousseau auquel le déisme à la Robespierre avait beaucoup nui, — inquiètes du déséquilibre évident des esprits et pressées de retrouver la paix et l'assurance intérieures, se laissèrent à ce moment, et après une période d'incrédulité absolue, ramener définitivement à la religion.

Reste à nous demander pourquoi Manzoni s'est fait catholique, et non pas protestant, lui qui avait écrit, lors de ses fiançailles, après avoir énuméré les qualités de celle qu'il venait de choisir : « Elle est de plus protestante, enfin c'est un trésor. » Probablement un certain protestantisme lui aurait convenu ; mais il paraît que ce n'était pas celui de la genevoise Henriette Blondel, sa femme, puisqu'elle aussi dut aller demander au catholicisme les satisfactions religieuses dont elle avait besoin. Le protestantisme à la Necker, beaucoup plus rationaliste que religieux, convenait à des gens d'action, et non à des silencieux, à des retirés, comme était Manzoni. Puis l'absolutisme intellectuel et moral de la religion catholique satisfaisait, mieux que tout, son âme timide ; il allait volontiers, après une période de scepticisme, à la doctrine qui commandait le plus fort, le privait le plus complètement de cette initiative dont il avait mesuré le danger. Enfin, c'était la religion de sa famille et de son pays, raison non point décisive, car, ayant été lui-même élevé, pendant son enfance, dans le catholicisme formaliste de la bonne société de son pays, il en avait senti les défauts ; et la connaissance de la corruption et des opinions rétrogrades de la cour romaine, du mal qu'elle avait fait à l'Italie, et qu'elle lui faisait encore, aurait été faite pour le détourner ; — raison très forte cependant, puisqu'une des choses que Manzoni cherchait instinctivement, c'était de rentrer dans le courant de la

pensée commune : or tout ce qu'il voyait depuis quelques années, le Concordat, la réouverture des églises dans tout l'immense territoire où la France révolutionnaire les avait fermées, la restauration splendide du culte dans ce Paris qui avait été le foyer de l'irréligion dans le monde, tout cela lui indiquait clairement la route à prendre.

La joie et la paix d'être de cœur avec les humbles! Une fois que Manzoni l'eut goûtée, il n'y put plus renoncer. Il aurait voulu la faire partager à son grand ami Fauriel : « vous me permettrez bien, mon cher Fauriel, lui écrivait-il en 1810[1], d'espérer que vous vous en occuperez aussi [de la question religieuse]; il est bien vrai que je crains pour vous cette terrible parole : *abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis*; mais non, je ne les crains point, car la bonté et l'humilité de votre cœur n'est pas inférieure ni à votre esprit ni à vos lumières. Pardon du prèche que le « parvulus » prend la liberté de vous faire ». Le prêche du « parvulus » resta sans écho; et quoique la conversion de Manzoni n'ait pas arrêté sur le coup ses relations affectueuses ni ses relations intellectuelles avec Fauriel, il échappait du moins, sur un point capital, à l'influence de ses amis de Paris; et lorsqu'il se fut, après 1810, retiré dans sa campagne de Brusuglio, aux environs de Milan, menant entre sa femme, ses enfants, ses domestiques et les travailleurs de ses terres, la vie patriarcale qu'il aimait, il se fit de plus en plus doux et humble, et de plus en plus catholique : car, en fin de compte, il semble bien que son « humilisme », si l'on peut dire, soit l'essentiel de son catholicisme.

Et c'est par là que le catholicisme de Manzoni était une chose toute nouvelle dans la société cultivée; par là que sa conversion était un événement moral et social considérable,

1. De Gubernatis, *op. cit.*, p. 295.

puisque c'était, en somme, l'essai très réfléchi et très franc d'une résurrection du christianisme ramené à la pureté primitive, ne renonçant pourtant à aucune des positions prises le long des siècles par le catholicisme, — un christianisme qui ne voulait être ni une doctrine révolutionnaire ni une mystique, qui ne s'enveloppait pas d'ombre, d'images fulgurantes ni de tonnerres, un christianisme tranquille, tenace, qui faisait voir qu'il tenait au plus profond et au plus simple du cœur de l'homme, et se présentait comme la formule la plus large à la fois et la plus pratique qui fût offerte aux temps nouveaux.

Nous comprenons maintenant ce que signifiait l'apparition, en cette année fatidique 1815, des premiers Hymnes sacrés d'Alexandre Manzoni. Poésies remarquablement appropriées à ce que pouvait être le sentiment catholique du plus grand nombre, au XIX[e] siècle. D'abord, par le choix des sujets (je ne sais si Manzoni est seul responsable de ce choix, ou si le conseiller des premiers temps de sa conversion, le prêtre Dégola, ne le lui a pas indiqué) ces Hymmes sont on ne peut plus précisément chrétiens : la Vierge, la Résurrection, la descente de l'Esprit saint sont parmi les points cardinaux du dogme ; il est impossible de confondre cette poésie-là avec les productions de ce lyrisme spiritualiste, dont la France allait être si féconde. Les grandes scènes de l'histoire du Christ, ou encore les épisodes principaux du drame rituel qui perpétue le souvenir de ces scènes, en somme, le grand décor imaginaire où vivaient les âmes catholiques depuis dix-neuf cents ans, nous le retrouvons dans les Hymnes, peint par grandes touches vigoureuses, souvent belles, mais inspirées de très près par la tradition ; et telles strophes du « Noël » :

> La mère admirable en de pauvres
> linges installa son enfant,

et dans l'humble étable
doucement le posa.
Puis l'adora : bienheureuse!
prosternée devant le Dieu
qui ouvrit son sein virginal.
Et autour de lui, dans l'ample nuit
descendus par bataillons,
mille esprits célestes arrêtèrent
leur vol flamboyant,
et brûlant d'un doux amour,
comme l'on chante dans le ciel,
chantèrent gloire à Dieu.

ou bien celle-ci, de la Résurrection :

C'était l'aube; le visage baigné,
Madeleine et les autres femmes
se lamentaient sur le Sacrifié :
mais voici que de Sion
les pentes furent ébranlées,
et la garde insultante
d'épouvante s'évanouit.
Un jeune homme inconnu
se posa sur le monument.
Son aspect était de foudre,
de neige son vêtement.
A la désolée qui l'interrogea
ce doux être répondit :
Christ est ressuscité : il n'est plus ici....

ou d'autres encore, ne sont pas en vérité autre chose que de la très bonne imagerie catholique, à la manière de Fra Angelico ou de Filippo Lippi. Quant aux sentiments que cette poésie exprime, ils sont aussi traditionnels que le décor : tendresse et respect pour les personnes divines, enthousiasme vertueux et indignation contre le mal, prières, élans de confiance et d'espoir, tout cela est fort et sincère : mais ce qui frappe surtout, c'est un caractère d'impersonnalité, de généralité; pas une fois (sauf une seule exception) Manzoni ne se nomme lui-même, pas une fois on n'entend l'écho de ses troubles, de ses regrets, de la

crise même dont ces Hymnes sont pourtant le résultat immédiat; l'interlocuteur de Dieu, c'est un « nous », une collectivité indéterminée :

Nous t'implorons! dans les languissantes
pensées du malheureux
descends (ô Saint-Esprit) comme une haleine agréable,
comme un zéphyr consolateur :
descends comme une tempête
dans l'âme du violent,
souffle en elle une épouvante
qui le ramène à la piété;
respire dans l'ineffable
sourire de nos petits enfants;
répands la chaste pourpre
sur le visage des jeunes filles;
envoie aux vierges recluses
les pures joies mystérieuses :
sanctifie des épousées
la tendresse retenue :
tempère des fiers jeunes gens
l'intelligence présomptueuse;
conduis les volontés viriles
au but qu'on ne peut pas manquer;
adoucis la vieillesse chenue
de sereins et saints désirs;
brille sous le regard vacillant
de celui qui meurt et espère ...

Ainsi finit le chant de la Pentecôte, dans une solennelle et vaste et très chrétienne prière, où se mêlent les voix de l'humanité tout entière, de toutes les conditions et de tous les âges. Dans l'hymne célèbre : le *Cinq mai*, écrit en 1821, en trois jours, sous l'émotion de la grande nouvelle : la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, hymne que Gœthe jugeait un des plus beaux morceaux de poésie qu'il connût, et qu'on a mis, peut-être avec raison, au-dessus de toutes les poésies d'inspiration napoléonienne, Manzoni se nomme une fois, en des accents même assez fiers :

Sur son trône environné d'éclairs
mon âme le vit, et s'est tue.

Vierge de louanges serviles
comme de lâches outrages....
elle se lève, soudain émue,
en voyant s'éteindre une telle lumière :
et devant l'urne laisse échapper un cantique
qui sera peut-être immortel.

Mais c'est la fierté du chrétien qui fort de l'appui de son Dieu, s'est tenu à l'écart et a résisté à la séduction des gloires terrestres. On a rangé souvent le *Cinq mai* parmi les poésies politiques de Manzoni : l'inspiration religieuse y est pourtant aussi clairement exprimée que dans les Hymnes sacrés. L'étonnante majesté de cette pièce consiste dans l'opposition entre la grandeur éblouissante de Napoléon, et la grandeur infinie de Dieu, entre les mains de qui Napoléon n'a été qu'un instrument pour flageller les nations. Cela est dit et pensé très sérieusement, de même que cette autre idée, qui remplit la fin de la pièce, pour laquelle même il est visible qu'elle est faite tout entière : c'est que l'amertume de la chute et l'horreur de la mort ont été adoucies, chez le héros captif, par une tardive conversion à la foi chrétienne; si bien que la leçon que le siècle doit retenir de l'immense épopée par laquelle il a débuté, est celle-ci : le plus grand capitaine et le plus grand homme d'État de tous les temps, l'homme fatal qui a tenu le monde entre ses mains :

Il se nomma : deux siècles,
l'un contre l'autre armés,
domptés vers lui se tournèrent,
comme attendant leur destin;
il fit silence, et, arbitre,
s'assit au milieu d'eux....

— même cet homme, symbole de la force et de l'orgueil de l'humanité moderne, a dû courber la tête devant la Croix. Qu'on relise ces dernières strophes, qui sont si

naïves et si belles, et qui font sentir admirablement la renaissance impétueuse de la conception chrétienne, l'assaut enthousiaste qu'elle donne à l'esprit du XVIIIe siècle, et la foi des combattants dans la victoire finale :

Oh! combien de fois, quand, dans le silence,
mourait une pesante journée,
abaissant ses yeux flamboyants,
les bras croisés sur sa poitrine,
il resta debout, tandis que des jours passés
l'envahissait le souvenir!

Il revoyait les tentes légères,
les retranchement sous la mitraille,
et l'éclair des bataillons,
et la houle des chevaux,
et la fièvre de commander
et la hâte d'obéir.

Hélas, sans doute, à ce souvenir cruel
son âme épuisée succombait,
et il désespérait.... Mais vigoureuse,
une main est venue du ciel
et dans un air plus respirable,
pieuse, l'a transporté.

Elle l'a mené, par les sentiers
fleuris de l'espérance,
aux champs éternels, à la récompense
qui dépasse les désirs;
là où n'est plus que silence et ténèbres
la gloire éphémère de ce monde.

Belle Immortelle! bienfaisante
Foi accoutumée aux triomphes,
inscris encore ceci; réjouis-toi!
Car une plus superbe majesté
devant l'humiliation de la Croix
jamais ne s'est inclinée.

Et vous, à ces cendres lasses
épargnez toute parole mauvaise.
Le Dieu qui abat et relève,
qui épouvante et qui console,
sur l'oreiller solitaire
à côté de lui reposa.

Trois ans après l'apparition des Hymnes sacrés, en 1819, Manzoni publiait, sous la même inspiration et pour les besoins de la même cause, un ouvrage intitulé : *Observations sur la Morale catholique*. L'ouvrage n'est pas de première valeur, Manzoni s'étant borné, ou à peu près, à exposer, en excellente forme, il est vrai, les arguments traditionnels à l'appui de l'enseignement de l'Église; et il fit très peu de bruit. Il est d'ailleurs, de par sa conception même, incomplet, fragmentaire, puisqu'il ne veut pas être autre chose que la réfutation d'un passage de Sismondi où l'historien avait réuni un certain nombre d'objections à la doctrine catholique, tirées en partie des ouvrages des polémistes du XVIII[e] siècle, en partie des réflexions que lui avait suggérées à lui-même son étude de l'histoire sociale et morale de l'Italie. Mais justement une pareille polémique, entre ces deux hommes, est chose instructive. On verra bientôt paraître de grands ouvrages, qui essaieront de démontrer que patriotisme, libéralisme et catholicisme réunis constituent la formule qui doit sauver l'Italie. Manzoni pense ainsi; mais plus modeste, ou plutôt, comme nous l'avons vu, plus exclusivement moraliste, il se limite, dans le petit livre dont nous parlons, à l'étude de la question morale. Il reconnaît que le moment est grave; car il ne s'agit pas là d'une controverse théorique : à cette heure, le monde hésite : il s'agit qu'il prenne un parti [1]. L'auteur des Hymnes discute, comme on pouvait s'y attendre, avec une modération et une courtoisie parfaites; quoiqu'il soit très convaincu, et visiblement ému, on sent qu'il n'y a pas trace de haine dans son cœur, qu'il désire seulement défendre la vérité et convaincre; et comme l'autre part les propositions de Sismondi sont établies

1. *Morale cattolica*, prefazione, VI.

d'une façon froide et sérieuse, avec une égale conviction tranquille, cela fait à tout prendre un assez beau spectacle. Même, Manzoni, en commençant, fait un sincère éloge de Sismondi; ce n'est pas seulement le libéral qu'il aime en lui, et le savant consciencieux; il le remercie surtout d'avoir su envisager le côté moral de l'histoire, d'avoir dans son livre réparé beaucoup d'injustices, et flétri le vice; et bien que sa morale ne soit pas celle de l'Église, c'est-à-dire la bonne, il en a une et il est pour cela digne d'estime[1].

La thèse de Sismondi, — qui n'est pas, bien entendu, propre à Sismondi, mais qu'il avait renforcée d'arguments particuliers à l'Italie, — est en résumé celle-ci : « la philosophie morale est une science absolument distincte de la théologie, elle a ses bases dans la raison et dans la conscience, elle porte avec elle sa propre conviction. C'est abusivement que l'Église s'est emparée de la morale, qui a eu ainsi le grand malheur d'être placée sous la dépendance d'une théologie : par là, la vraie dignité morale de l'homme a été abaissée, puisqu'on ne lui demandait plus de chercher et de vouloir, mais de croire et d'obéir; l'Église a habitué l'homme à considérer sa raison, son intelligence comme les ennemis de sa vertu; elle a émoussé la finesse de son instinct moral, en établissant des règles trop fixes et trop générales; elle a faussé plus gravement cet instinct même en l'éloignant de ce qui devait être sa plus solide base : le sentiment de la solidarité humaine, en isolant chaque individu en face de son Dieu; elle l'a faussé plus gravement encore en renversant l'échelle normale des délits, en assimilant, par exemple, le blasphème aux crimes les plus horribles, en comptant parmi les

1. *Morale cattolica*, prefazione, IX.

plus grands crimes l'hérésie ou le schisme, c'est-à-dire des manifestations légitimes de la pensée. Enfin l'Église, par le lent travail des casuistes, a fini par compromettre l'existence même de toute morale dans les âmes simples, c'est-à-dire dans la majorité des âmes humaines, en leur permettant de remplacer l'effort intelligent de la conscience par les pratiques d'une piété formaliste et mécanique. « Aussi, conclut Sismondi, serait-il impossible de dire à quel degré une fausse instruction religieuse a été funeste à la morale en Italie. Il n'y a pas en Europe un peuple qui soit plus constamment occupé de ses pratiques religieuses, qui y soit plus universellement fidèle : il n'y en a pas un qui observe moins les devoirs et les vertus que prescrit ce christianisme auquel il paraît si attaché. Chacun y a appris non pas à obéir à sa conscience, mais à ruser avec elle; chacun met ses passions à leur aise, par le bénéfice des indulgences, par des réservations mentales, par le projet d'une pénitence et l'espérance d'une prochaine absolution; et loin que la plus grande ferveur religieuse y soit une garantie de la probité, plus on y voit un homme scrupuleux dans ses pratiques de dévotion, plus on peut à bon droit concevoir contre lui de défiance[1] ». Sismondi établit ainsi que le problème moral est plus grave en Italie que chez toute autre nation, que pour les Italiens le choix entre la moralité catholique et la moralité laïque est une question de vie ou de mort.

Manzoni le prend bien ainsi; et il commence par déclarer solennellement l'opinion contraire : l'abandon du catholicisme serait pour ses compatriotes le plus grand des malheurs. Contre l'assaut de la libre pensée, la position qu'il prend est tout à fait nette, et, encore une fois, rigoureusement religieuse et morale; Chateaubriand n'est pas cité une fois, dans un ouvrage consacré à la défense du

catholicisme, fait quinze ans après l'apparition du *Génie du Christianisme*; les sources de Manzoni sont, non pas il est vrai, les Pères de l'Église latine ou grecque, avec lesquels il est peu familier, — mais les grands écrivains catholiques français du XVIIe siècle, Pascal, Nicole, Bossuet, Bourdaloue, et encore Massillon. Et si l'on en juge par la façon dont Manzoni, en 1819, montre le chemin à Gioberti, à Rosmini, à Tommaseo qui vont venir, on s'aperçoit, d'une façon plus précise encore que dans les Hymnes, que ce qui renaît là, c'est le catholicisme le plus authentique. Vous nous reprochez, dit Manzoni à Sismondi, de ramener toute notre vie morale à l'exécution des volontés supposées de Dieu? mais ces volontés ne sont pas supposées : elles sont certaines, puisqu'elles ont été révélées. Ceci posé, je veux bien répondre à vos attaques, et prouver par des arguments humains, que la morale catholique est la meilleure de toutes, qu'il ne peut y en avoir d'autre. D'abord, la plupart des reproches que vous faites à l'Église ne tombent pas sur elle-même, mais sur les hommes qui l'ont mal servie, qui l'ont trahie; ensuite le mal n'est pas si grand que vous le dites; pour ma part cette corruption des esprits, je la vois tout à fait exceptionnelle, je vois dans notre Italie une masse d'humanité fraîche et pure à laquelle notre doctrine assure la paix intérieure et la force. »

Il y a peu d'expressions aussi pleines de la pensée manzonienne que celle-ci : « une masse d'humanité fraîche et pure ». Manzoni ne veut pas avouer, peut-être ne s'avoue-t-il pas à lui-même, qu'il oppose aux attaques de Sismondi et à l'idéal adverse, non pas la moralité catholique des siècles précédents, mais cette moralité renouvelée, rafraîchie. En réalité, bien qu'il obéît là au besoin, commun à presque tous les catholiques, essen-

tiel peut-être au catholicisme, de défendre le catholicisme tout entier, dans toute son extension et dans toute sa durée, — ce qui lui importait, ce n'est pas ce que le catholicisme avait été, c'est ce qu'il était, ce qu'il pouvait être actuellement. Il entend formuler une morale moderne, qui est justement la morale catholique. Il démontre que cette morale est appropriée à tous les besoins et à toutes les tendances de l'homme moderne. On peut même dire : il entend établir la morale comme le ressort vital de l'humanité moderne. Ou plutôt : il sent, il exprime une humanité dont la morale est le ressort. Après une orgie de pensée : le XVIIIe siècle, après une orgie d'action : la Révolution et l'Empire, l'humanité « fraîche et pure » veut vivre sous la loi d'amour et la loi d'obéissance. La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, répète Manzoni après l'Ancien Testament; et d'autre part il a proclamé, dès les premières lignes de son livre, la supériorité de la vie du sentiment sur celle de la raison : « le sentiment de bonté qui s'élève dans le cœur d'un sot est plus noble et plus important que le plus large et le plus sublime concept qui puisse naître dans l'esprit d'un grand penseur... ». — Or, ceci est l'idée maîtresse des *Promessi Sposi*.

On a parlé à tort du « bigotisme » des *Promessi Sposi*. C'est plutôt « berquinade » qu'il faudrait dire, si l'on voulait être méchant. Un très grand respect pour les choses de la religion, — très grand aussi, mais non pas dénué de clairvoyance, pour ses représentants : assurément, mais ce n'est pas l'essentiel. Ce qui frappe, et ce qui agace à la longue, c'est le rappel fréquent, constant, aux lois de la morale; ce qui est exagéré, c'est moins la dévotion que la vertu de certains personnages, lesquels nous sont évidemment proposés pour modèles. Ce qui a fait du tort au roman, ce sont des personnages comme

Lucie, qui, pour dire qu'elle aime Renzo, son fiancé, croit devoir employer des circonlocutions comme celle-ci : « Ce jeune homme qui me parlait, c'est de ma propre volonté que je l'avais accepté… Pardonnez-moi si je parle avec cette impudence ». Du reste, Manzoni ne cache pas que pour l'amour, en particulier, il est du devoir d'un écrivain honnête d'en parler le moins possible, car « il y en a, de l'amour, au bas mot six cents fois plus qu'il n'est nécessaire à la conservation de notre respectable espèce. Je crois donc imprudent d'aller encore l'exciter par les livres ; j'en suis tellement persuadé que si un jour, par miracle, m'étaient inspirées les plus éloquentes pages d'amour qu'un homme eût jamais écrites, je ne prendrais pas la plume pour en mettre une ligne sur le papier… ». Voilà qui est clair.

Aux mœurs faciles et souriantes du siècle précédent, Manzoni oppose une conception de la vie toute de pureté et de sévérité. Mais la leçon ne s'adresse pas seulement à la société cultivée à laquelle l'auteur appartient, et dont il se tient éloigné le plus possible dans sa vie privée. Ce n'est pas pour des lettrés que ce littérateur écrit, c'est pour tout le monde ; c'est lui qui réalise cette littérature populaire que Leopardi concevait, mais qu'il était bien incapable de créer. C'est un roman populaire qu'il faut que le peuple puisse comprendre entièrement, où il doit se retrouver lui-même, et où on ne lui montre les individus de la classe supérieure que tels qu'il les voit, tels qu'ils sont pour lui. C'est une chose extraordinaire, que le « point de vue peuple » de ce roman, si l'on peut dire. Voilà ce que signifie le choix de ces deux humbles héros : l'ouvrier Renzo et la paysanne Lucie ; ce n'est pas seulement une étude de peuple, faite par quelqu'un placé au dehors ; c'est le peuple qui vit, qui sent, qui parle, qui réfléchit. De là vient cette sorte de naïveté du roman ; de là vient qu'on n'y voit guère que

des âmes très simples; ou, quand Manzoni nous présente des personnages plus raffinés, il ne nous fait voir que leur côté le plus simple, le plus accessible. Lui-même, que l'on sent d'autre part si intelligent, si artiste, s'est fait à tel point une âme populaire! ce n'est pas à dire une âme médiocre, mais une âme simple. Lorsque le cardinal Borromée, dans sa fameuse scène avec le curé don Abbondio, lui a démontré la faute qu'il a commise et lui a reproché sa lâcheté, après sa longue et éloquente semonce, le pauvre prêtre confus et honteux murmure en lui-même : « il m'a tout juste dit les raisons de Perpétue [1]! » Ce que dit un cardinal, et ce que dit une gouvernante de curé qui a du bon sens et du sens moral, ce ne peut être, à la forme près, que la même chose.

Ce qui revient à dire que le Manzoni des *Promessi Sposi* est le même que le Manzoni des *Hymnes* et des *Observations sur la morale catholique*, que ce beau et vaste roman, ce roman national, appartient étroitement au mouvement néo-catholique, qu'il est en somme une œuvre de propagande, — moins toutefois pour une religion que pour une morale. Manzoni proteste quelque part qu'il n'y a fait de la morale qu'occasionnellement, « j'ai donné, dit-il, un bal pour les pauvres » : c'est assez spirituel, mais un bal pour les pauvres donné par une société catholique, ou par une société protestante, ou par un groupe socialiste révolutionnaire, ce n'est pas le même bal, on n'y voit pas le même public, on n'y entend pas les mêmes choses : or le bal de Manzoni est on ne peut plus catholique. Ce n'est pas qu'il ne s'y prenne très adroitement; cette ironie souriante de Manzoni, qu'on a tant vantée, et qui est en effet délicieuse, c'est son meilleur moyen pour faire passer, presque

1. *Promessi Sposi*, p. 385.

à notre insu, des leçons de morale, ou des exhortations religieuses [1]. Et dans la longue trame de ce roman admirablement objectif, il y a une doctrine morale très déterminée : c'est la doctrine qui a pour ennemis mortels l'esprit de violence et l'esprit d'orgueil, qui cherche à tempérer la force d'expansion individuelle, bien plutôt qu'à l'exciter; celle qui donne la moindre place à l'intelligence, qui place avant toutes les autres vertus la pureté, la douceur, la modestie, la charité et l'amour de Dieu. Voilà l'âme que Manzoni voulait faire au peuple italien.

III. — PELLICO, ROSMINI.

S'il a failli peut-être la lui faire telle, si les manzoniens du moins furent légion, ce n'est certes pas la faute du seul Manzoni, quelque grande qu'ait été son influence, à partir de 1827. C'est qu'il y avait dans l'Italie d'alors un ensemble d'éléments moraux qui prédisposaient dans ce sens une foule d'esprits. Voici un autre cas, tout à fait exempt d'influence manzonienne, puisqu'il s'agit d'un homme qui fut séparé du monde des vivants précisément entre 1820 et 1830; et c'est dans le silence d'une prison que s'accomplit une évolution analogue à celle de Manzoni. Les libéraux florentins, amis du prisonnier, quand ils saluèrent la libération de Pellico, dans l'*Antologia*, en 1831, ne savaient pas encore le grand changement qui s'était fait dans l'âme du conspirateur de 1820. Le livre de *Mes prisons* l'apprit au monde. Plus d'un, comme Niccolini, en resta médiocrement satisfait, et malgré le succès énorme du livre, et le bien qu'il fit à la cause italienne, ne put se tenir d'y

1. Voir, par exemple, la fin de l'épisode de la conversion de fra Cristoforo, p. 59-60.

dénoncer, comme on avait fait pour les *Fiancés*, une tendance à ses yeux suspecte et nuisible à l'esprit public [1].

« Pendant ma jeunesse, dira Pellico un jour, — et, bien qu'à ce moment-là il soit devenu très peu indulgent pour ses opinions anciennes, l'analyse qu'il fait du Pellico d'autrefois est évidemment juste, — dans ma jeunesse, j'ai douté; j'ai cherché la sagesse là où n'est pas la sagesse. Pourtant, dans la religion que je suivais fort mal, même alors j'entrevoyais une beauté charmante, une vérité adorable. J'étais souvent tourmenté d'accorder ensemble Christianisme et Philosophie, mais mille distractions, et un sot respect humain m'en détournaient. Cette faiblesse d'esprit, ce mélange (qu'il appelle maintenant indigne et honteux) de foi et d'hésitation, jusqu'à quand auraient-ils duré? peut-être toute ma vie, si Dieu dans sa bonté n'y avait porté remède, par un malheur qui me séparât des hommes, et m'appelât à lui avec plus de force [2]. » Confession d'une incertitude intellectuelle qui, dans la jeunesse italienne, ne devait pas être particulière à Pellico, loin de là. On avait perdu la foi catholique, mais point les habitudes d'esprit, les attaches sentimentales à la forme religieuse; on professait l'incrédulité, mais on cherchait vaguement une foi nouvelle, il y avait de la religion dans l'air. Pellico n'étaient pas de ceux qui, comme Mazzini, pouvaient se faire une doctrine personnelle, indépendante; il était comme le plus grand nombre : c'est par là que son cas est intéressant. Il est probable que les allures à la fois philosophiques et religieuses du carbonarisme lui parurent, un instant, être la solution cherchée; mais il est à croire surtout qu'il n'avait pas, avant son malheur, un très pressant besoin de trouver cette solution; il se laissait volontiers

1. Voir Silvio Pellico, *Epistolario*, l. 63.
2. *Ibid.*, l. 65.

distraire, comme il l'avoue. Jusqu'au moment où la police autrichienne, instrument d'un Dieu miséricordieux, le mit pour quinze années en prison, le déséquilibre intellectuel de Pellico, son mysticisme, si ce n'est pas abuser du mot, semblent avoir trouvé une expression suffisante dans cette fièvre à la fois littéraire et patriotique où vivaient les rédacteurs du *Conciliateur*. Après la catastrophe, changement complet. Mis en prison pour cause politique, il était, sinon dès le lendemain, du moins peu de temps après, en pleine crise religieuse; on avait arrêté un conspirateur : c'est un piétiste qu'on retrouva dans le même cachot.

Il ne serait pas juste de prendre au mot les lettres qu'il écrivait à sa famille dans les premiers mois de son emprisonnement, lettres qui passaient sous les yeux de l'administration, et sans doute étaient rédigées de façon à ne pas l'indisposer, ou même à attirer sa bienveillance. Voici pourtant ce que ce patriote écrivait, un an et demi après son emprisonnement, quelques jours après sa condamnation, à Venise, au moment de partir pour le Spielberg : si c'était de l'ironie, elle serait charmante; mais il est difficile d'imaginer à quel point le bon Silvio est incapable d'ironie! « La solitude, inappréciable bienfait que j'ai toujours aimé et appelé de mes vœux dans l'ennuyeux tumulte du monde, la solitude et la réflexion m'ont fait comprendre combien sont périlleuses pour la société humaine les idées exaltées de patriotisme, auxquelles j'ai participé dans la pureté de mon cœur, mais dont la prudence aurait dû me tenir éloigné. Je respecte le pouvoir qui me fait sentir mon erreur [1]. » Et quelques jours après, ayant appris que chaque jour de ses quinze années de prison serait compté de douze heures seulement, ce qui

1. *Epistolario*, I. 30.

réduisait sa peine à sept années et demie, il s'écrie : « Cette grâce m'a paru si grande, qu'il me semblerait offenser la Providence si j'osais soupirer encore de mon destin. Unissez-vous à moi, mes chers parents, pour bénir ce souverain magnanime, à qui il en coûte tant de punir et que je bénis et bénirai toujours à toutes les heures de ma vie [1] ». Il n'y a pas seulement là une défaillance de caractère, excusable après le long martyre de Venise. Rien de plus sincère et de plus profond, que cette disposition nouvelle à l'obéissance, à l'humilité, au repliement sur soi-même. Chose curieuse : le patriotisme de l'auteur de *Mes Prisons*, d'un livre qui fut pour l'Autriche, a-t-on dit, plus qu'une bataille perdue, le patriotisme de Pellico, bien longtemps avant qu'il songeât à écrire son livre, ne lui apparaissait plus à lui-même que comme une effervescence de jeunesse, un accès de fièvre; et cet accès de fièvre ne produisit son effet contagieux sur le public d'Italie et d'Europe que plus de dix ans après que Pellico en était lui-même parfaitement guéri, et, par l'intermédiaire d'un livre où il avait voulu mettre tout autre chose.

On sait comment et pourquoi il écrivit *Mes Prisons*. En juillet 1831, quelques mois après sa libération, Pellico avait fait part à son ami, l'oratorien Boglino, de son désir d'écrire un jour une limpide, large, claire, complète exposition de la doctrine catholique, où il démontrerait le parfait accord de cette doctrine avec les progrès de la raison, et tâcherait ainsi de prévenir des erreurs, comme la malencontreuse séparation du saint-simonisme d'avec le catholicisme. Et c'est au lieu et place de cette apologie de la religion catholique qu'il écrivit le livre de *Mes Prisons*, sur le conseil de son confesseur.

1. *Epistolario*, I. 35.
2. *Ibid.*, I. 47.

Assurément Pellico n'avait pas ce qu'il fallait pour marcher sur les brisées de Pascal. Il n'en est pas moins intéressant; au contraire. On ne peut savoir à combien de milliers d'exemplaires la mentalité « type Pellico » a été reproduite alors, et le sera pendant de longues années encore. Son livre : *Des Devoirs des Hommes*, dont il sera dit un mot plus bas, était encore recommandé aux écoles du royaume par une circulaire ministérielle en 1888. Il faut connaître la pensée d'un Pellico. Écoutons d'abord le récit de sa conversion : elle n'est pas sans intérêt, comparée à celle de Manzoni.

Peu d'heures après son arrestation, au sortir d'un court sommeil, il ouvre les yeux, se rappelle où il est, frémit, songe à ses parents qui ne savent pas encore la catastrophe (c'est un très bon fils, et ce n'est pas lui qui aurait dit avec Leopardi qu'il n'est pour faire de grandes choses que les gens qui ont perdu leurs parents de bonne heure). « En cet instant, ils dorment encore tranquillement.... Fortunés, si Dieu voulait les retirer de ce monde avant que la nouvelle de mon malheur n'arrive à Turin ! Qui leur donnera la force de soutenir le coup? — Alors une voix intérieure sembla me répondre : Celui que tous les affligés invoquent et aiment et sentent en eux-mêmes. Celui qui donnait à une mère la force de suivre son fils au Golgota, et de rester au pied de la croix.... Tel fut le premier instant où la religion triompha dans mon cœur : je dois ce bienfait à l'amour filial. » Voilà le coup de la grâce. Suit, pour fonder cette conversion en raison, une rapide, — très rapide discussion. « Voici [1] longtemps que mon âme cherche, en dehors du christianisme (entendez, n'est-ce pas, le catholicisme) une doctrine qui encourage sa perpé-

1. *Le mie Prigioni*, chap. III.

tuelle aspiration à la vertu. Mais qu'est-ce autre chose que le Christianisme, si ce n'est cette perpétuelle aspiration? Il est extraordinaire qu'alors que le principe du Christianisme apparaît si pur, si inattaquable, si philosophique, il soit venu une époque où la philosophie a osé lui dire; je vais me substituer à toi.... Et de quelle façon le remplacerez-vous? En enseignant le vice? non, certainement. En enseignant la vertu? Eh bien, cette vertu, ce ne peut être autre chose que l'amour de Dieu et du prochain : c'est justement ce que le Christianisme enseigne.... » Ce qu'il fallait démontrer : ce n'est pas plus difficile que cela. Et voici la conclusion : « Sois donc chrétien! ne te scandalise plus des abus commis (citation textuelle), ne subtilise pas non plus sur quelques points incompréhensibles de la doctrine, puisque le point essentiel est celui-ci, et il est très clair : aime Dieu et ton prochain ».

Aimer Dieu avant tout, aimer aussi son prochain, mais sans zèle intempestif; éviter de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, et consacrer tous vos soins à ce qui vous regarde essentiellement : le salut de votre âme. Le grand devoir de l'homme, c'est le souci de son amélioration personnelle[1], la lutte contre les passions. Quant à la vie intellectuelle, il lui est assigné un domaine soigneusement délimité, dont elle ne peut sortir[2] : pas de philosophie sans Dieu, pas de Dieu hors du catholicisme; pas de sagesse humaine hormis celle que Dieu a révélée[3]. Il n'y a pas non plus de complète beauté sans le concours de la morale et de la religion; Pellico, un jour, ne trouvera rien à reprendre dans une tragédie d'un de ses compatriotes, sinon qu'il avait négligé, le pouvant, d'y introduire un beau trait de la

1. *Epistolario*, l. 51.
2. *Ibid.*, l. 62.
3. *Ibid.*, l. 80.

vie de saint Antoine de Padoue[1]. Bref, la valeur d'une âme ne consiste pas dans son intelligence, sa finesse ou sa force, elle est dans sa pureté et dans sa douceur. « Mon pauvre Ugo[2] (c'est de Foscolo qu'il s'agit) avait un peu la manie de nier que le mérite fût assez abondamment disséminé sur la terre; je le lui reprochais souvent, et lui en m'embrassant me disait : « Sot que tu es, tu regardes le « monde avec la lunette trompeuse du désir! » Ce n'était pas méchanceté chez lui, mais une mauvaise habitude de se défier de tous, excepté de ses amis intimes. Son cœur formait une espèce d'aristocratie avec ceux qui l'aimaient, et quelques autres : tout le reste était du fumier. La manie foscolienne est un défaut qui séduit facilement les jeunes gens; elle a un certain air dédaigneux et superbe qui ressemble à de la grandeur. J'ai connu de bons garçons qui se croyaient des héros parce qu'ils s'efforçaient de vibrer toujours à la manière d'Ugo. Faiblesse, dont les grands esprits ne sont pas exempts; il faut les en plaindre. »

Combien cette opposition de caractère, entre ces deux anciens amis, est significative, et profonde! Non pas que Pellico ne soit pessimiste aussi à ses heures; mais ce n'est pas le pessimisme du poète, à la fois aristocrate et philanthrope, qui a des sursauts de dégoût et d'indignation, entre deux élans d'enthousiasme : c'est le pessimisme de l'ascète qui se désintéresse de l'humanité, qui n'aspire qu'à la solitude et à la paix[3]. Il s'est trouvé que tous deux, dans la dernière partie de leur vie, ont abandonné la cause italienne : chez Foscolo, ce fut excès d'orgueil et instabilité d'humeur. Chez Pellico : humilité et piété. Dans cette voie, Manzoni n'a pas été si loin que lui. « Bien que pendant

1. *Epistolario*, I. 57.
2. *Ibid.*, I. 49.
3. *Ibid.*, I. 52.

un temps, dit Pellico, j'aie cru possible un concours de circonstances qui délivrât la nation italienne de la domination étrangère, je n'ai jamais favorisé (ceci n'est, au fait, pas vrai) les tentatives sacrilèges des ennemis de l'ordre. Maintenant je ne m'occupe plus de politique, et je trouve plus simple d'abandonner à Dieu le soin de sauver les peuples. Lui sait quand il doit les éprouver, les diviser, les réunir, les relever, et souvent les peuples dont la puissance est la moins remarquable ne sont pas les plus vils ni les plus malheureux. Dieu se sert des calamités humaines comme de la prospérité pour le bien de ceux qui cherchent à se perfectionner, de ceux qui le cherchent, Lui... ».

Pellico a résumé ses idées, en vue de leur application pratique, dans son livre *Des devoirs des hommes*. Ce petit livre, on ne peut plus simple et clair, est adressé, sous forme d'exhortations, à un jeune homme de bonne famille : on ne peut nier que la morale de Pellico ne convienne bien à la bourgeoisie aisée, qu'elle ne lui convienne même tout spécialement. Il commence par des déclarations générales, formules de la réaction de l'esprit nouveau contre l'esprit du XVIIIe siècle : contre l'irréligion à la mode, contre l'indifférence en matière de religion, plus condamnable encore[1]. Puis viennent les préceptes. Dans le chapitre sur l'Amour de la Patrie : « le cynique (pour Pellico, tout ce qui n'est pas le christianisme, c'est le cynisme), qui a tant de sophismes à sa disposition pour déprécier les sentiments généreux, a coutume d'exalter l'amour de l'humanité pour l'opposer au patriotisme : mon ami, ne t'y laisse pas prendre : le cynisme retient l'homme dans la boue ; la vraie philosophie, c'est celle qui veut l'en tirer : cette philosophie est religieuse, et elle honore le patriotisme[2] ». Inver-

1. *Doveri degli uomini*, chap. V.
2. *Ibid.*, VIII.

sement, mépriser la religion et les bonnes mœurs, et aimer dignement sa patrie, sont choses incompatibles : « Si un homme décrie le culte catholique, la fidélité conjugale, la décence, la probité (remarquer l'alliance des termes et l'habile gradation) et qu'avec cela il crie : patrie, patrie! ne le crois pas; c'est un hypocrite du patriotisme[1] ». Au chapitre XV, sur le choix d'une carrière : « Nos pères disaient que pour bien faire ce choix il fallait invoquer l'inspiration divine : je ne vois pas pourquoi nous ne dirions pas la même chose aujourd'hui. Consulte donc Dieu, obéis-lui, et prends le ferme propos d'accomplir tous les devoirs de la fonction que tu auras ainsi choisie : à cette condition, tous les états sont également excellents. » Tous, c'est-à-dire : « le sacerdoce... la vie monastique... la toge... le noble métier des armes ». — Au chapitre sur les Richesses, le jeune bourgeois apprend : qu'un homme peut être riche et avoir cependant un mérite égal à celui du pauvre vertueux; que toutes les conditions humaines sont honorables, y compris par conséquent la richesse; que l'inégalité des fortunes est inévitable; que d'ailleurs celui qui maudit le riche voudrait bien se mettre à sa place, qu'il est donc plus simple que celui qui est dans l'opulence y reste. Honneur au pauvre aussi, pourvu qu'il applique sa disgrâce à l'amélioration de lui-même, pourvu qu'il n'en vienne pas à détester la dépendance où il se trouve : suivent plusieurs pages où l'on enseigne au jeune bourgeois à supporter avec bonne humeur les rebuffades du pauvre aigri par la misère. — On trouve enfin, sur ce sujet : quel degré d'instruction faut-il donner au peuple, — de prudents conseils : qu'on évite ces drames et romans vulgaires, où toujours les gens de la plus basse classe sont dépeints comme

1. *Doveri degli uomini*, IX.

des héros, et les grands comme des scélérats, où le savetier vertueux est celui qui dit des insolences au seigneur, et le seigneur vertueux celui qui épouse la fille du savetier. « Les idées à répandre dans la masse ignorante sont celles qui la préservent de l'erreur et de l'exagération; celles qui lui inspirent une noble disposition au respect, à la bienveillance, à la gratitude; celles qui l'éloignent des furieuses et sottes idées d'anarchie et de gouvernement populaire.... »

L'état d'esprit des Manzoni et des Pellico n'est pas le néo-guelfisme. Le néo-guelfisme est un ensemble d'opinions religieuses, philosophiques, historiques, politiques surtout. Il ne se développe qu'après 1830. Mais le moralisme en est comme la racine, poussée dans la masse publique bien avant cette date. Déjà quelques penseurs commencent à philosopher dans ce sens. Dans les *Opuscules philosophiques*[1] de Rosmini, parus en 1828, on retrouve l'inspiration des *Hymnes*, des *Fiancés*, de *Mes Prisons*, qui essaye de se systématiser.

Rosmini, dans cet ouvrage, s'attaquait rudement à Gioia, qui répondit avec une égale violence. Leur duel passionna le public restreint qui suivait ces sortes de polémiques. Mais il y avait là bien autre chose encore qu'une dispute de philosophes. Avec Gioia, c'est tout ce qu'on appelait alors l'esprit du XVIIIe siècle, que Rosmini veut étouffer. Il l'avait très profondément analysé, et le poursuit jusque dans ses créations les plus solides encore. Par exemple, ses attaques contre l'Économie politique sont fort significatives. Manzoni et lui échangent des lettres sur cette question : la science économique est-elle, ou non, propre à favoriser

1. *Opuscoli filosofici*, 2 vol., Milano, Pogliani, 1882.

les progrès de la morale[1]? C'est que, pour Rosmini philosophe comme pour Manzoni romancier, la préoccupation morale est la première de toutes. Pour eux, l'économie politique est la science du matérialisme.

On peut, après lecture des *Opuscules philosophiques*, dresser une petite table d'oppositions, qui toutes reviennent, au fond, à celle-ci : le moralisme contre le matérialisme. Rosmini trouve qu'on a abusé de l'étude des sciences exactes et naturelles, et veut qu'on revienne à la métaphysique, aux vues générales, à ce qu'il appelle : la « Totalité ». A la méthode analytique, il préfère la synthèse, « l'Unité ». L'étude de l'antiquité classique lui est suspecte, il demande qu'on n'étudie le paganisme qu'à travers le christianisme. Au sensualisme, il oppose les doctrines spiritualistes. Il trouve qu'on s'est trop occupé des choses pratiques, et qu'on doit maintenant se soucier avant tout de la vie intérieure. A l'idéal de force il oppose un idéal de douceur, — à l'orgueil de l'esprit humain, l'humilité du cœur. Jusque dans la manière de parler ou d'écrire, il propose une attitude nouvelle : plutôt que démontrer et affirmer rationnellement, il faut persuader, « s'insinuer avec suavité ».

Il oppose un optimisme fondé sur la foi morale au pessimisme qui depuis un quart de siècle désole tant d'âmes, pessimisme engendré, d'après lui, par le doute, — et encore par quelques autres causes, comme nous allons voir.

1. *Carteggio fra Alessandro Manzoni e Antonio Rosmini*, ed. Bonola, Milano, 1901, p. 2.

CHAPITRE VII

LE PESSIMISME

Quinet a observé qu'une grande tristesse est répandue dans l'œuvre des plus célèbres écrivains italiens, au début du XIXe siècle. Après Alfieri et Foscolo, Giordani, Leopardi, Botta, Niccolini, presque tous ceux dont nous avons cité les noms, déclarent à plus d'une reprise, solennellement, qu'ils désespèrent de leur patrie et du monde. Chez certains cette tristesse se développe à l'extrême, devient un élément moral prépondérant, qui semble grouper tous les autres autour de lui.

C'est une tristesse nationale. Elle provient de la conscience de l'abaissement présent de l'Italie, à laquelle s'ajoute le souvenir de ses longs malheurs. Elle est intimement liée au patriotisme. Berchet exprime un sentiment général et profond, lorsqu'il lance les vers fameux :

> ... Maudit soit
> Qui s'approche sans pleurer
> De la terre de douleur!
> .... Comme la mer où elle s'étend,
> infinis sont les maux de l'Italie,
> inépuisable sa douleur [1].

Le découragement national prend parfois des formes inattendues; ainsi la mort de Monti, en 1828, fut pour

1. *Il Romito del Cenisio.*

plusieurs patriotes l'occasion d'une accès de mélancolie, non qu'ils estimassent l'homme, ni que son talent même leur fût sympathique; mais il était une des gloires littéraires de l'Italie : et ils croyaient voir s'abattre sur leur pays une sorte d'obscurité intellectuelle, s'ajoutant à ses autres misères. Guerrazzi écrit : « Il me semble... que l'Italie soit entrée dans un automne éternel : l'un après l'autre tombent les fruits de l'arbre de la science; je n'y vois ni feuilles ni fleurs nouvelles qui soient un gage d'avenir; et ce n'est pas sans raison que nos sculptures ne cessent de la représenter en pleurs sur les monuments funéraires[1]... »

Mais il y a autre chose encore. L'Empire d'abord, 1815 ensuite ont ruiné chez beaucup de gens non pas seulement leurs espoirs patriotiques, mais tout un optimisme moral et social, œuvre du XVIIIe siècle. Dix ans avant 1815, Foscolo le déplorait déjà; mais la Restauration établit une atmosphère, dont certains ne s'accommodent décidément pas : ce sont ceux qui ne sont ni des stoïques ni des croyants, ceux qui sentent le besoin d'une assiette morale nouvelle, et se retournent douloureusement, sans pouvoir la trouver. Sans doute la tristesse patriotique propre à l'Italie, et le « mal du siècle » dont l'Europe était alors atteinte sont en soi deux choses distinctes; mais il se trouve qu'en fait, chez la plupart des Italiens qui souffrent de pessimisme, elles se mélangent indissolublement. Nous dirons : pessimisme, et non pas : scepticisme, comme écrit Carducci : ce qui importe, ce n'est pas que ces gens soient sceptiques : c'est que, l'étant, ils souffrent vivement de l'être, — ce qui revient d'ailleurs à dire qu'ils ne le sont pas tout à fait.

1. Guerrazzi, *Lettere*, ed. Martini, I, p. 9.

I. — GUERRAZZI

Le grand organe clérical, la *Civiltà cattolica*[1], disait dernièrement que Guerrazzi a été, sans aucun doute, un des facteurs de l'Italie contemporaine, et non des moins actifs. S'il a été cela, ce fut surtout par sa virulence extraordinaire, par une sorte de ferment âcre et fort qui émanait de sa personne : il a été redouté, peu aimé; a fait beaucoup de mal en même temps que beaucoup de bien; et ne pouvait faire l'un sans l'autre. Le plus fort de l'influence exercée par ce terrible homme est postérieur à l'époque dont nous nous occupons; cependant il a publié, trois ans avant 1830, son bruyant roman : *La Bataille de Bénévent*; et, d'autre part, il nous a laissé lui-même, sur sa jeunesse, la formation de son esprit et ses opinions d'alors, des renseignements très instructifs.

Qu'on se figure[2] un jeune homme dont les études ont consisté à apprendre d'abord et uniquement le latin, cinq années durant, puis la philosophie dans les *Elementa philosophiae* du P. Altieri, puis la littérature italienne de Pétrarque à Bembo; pas d'histoire, ni de géographie, ni d'aucune science; pas un mot de ce qu'on a pensé et senti dans son propre pays depuis le xvie siècle. Il fait ensuite son droit[4], dans un milieu où la science est abhorrée, la politique interdite, où l'on ne vit que de mots et de chicane. Mais, aux intervalles des heures d'école, son père lui a quelquefois parlé : c'est un homme grave et tran-

1. Quad. 1302.
2. *Memorie di F.-D. Guerrazzi scritte da lui medesimo*, Livorno, Poligrafia italiana, 1848; — *Note autobiografiche de F.-D. Guerrazzi*, ed. Rosolino Guastalla, Firenze, Lemonnier, 1899.
3. Voir *Note autobiografiche*, p. 43, 48 n., 53, 66, 67, 69; p. 144.
4. *Memorie*, p. 52.

quille, qui a vu l'Italie libérale de la fin du XVIIIe siècle, l'Italie révolutionnaire, l'Italie napoléonienne, qui croit à la « philosophie », aux « lumières » avec la ferveur des gens de son temps [1], qui a le culte de l'antiquité laïque et démocratique, a vécu en intimité avec les héros de Plutarque et rappelle leur exemple à tout propos [2]; pour qui la religion est un mot vide de sens, et qui répond à son fils qui lui parlait de Dieu, des merveilles de la création et de la vie future : « Tu es un poète, et, comme les peintres, il te faut toutes les couleurs sur ta palette ». C'est un simple marchand, qui n'est pas un pédagogue; un jour, il ouvre tout d'un coup devant son fils une caisse où se trouvent pêle-mêle les œuvres de Voltaire, Montesquieu, Bacon, — et Ossian, et les *Mille et une Nuits*, et des collections de Voyages et d'Histoires naturelles. En ce temps, où deux civilisations ennemies subsistaient côte à côte, ou plutôt l'une couvrant l'autre et cherchant à l'étouffer, de pareilles révélations brusques étaient possibles. On en peut supposer l'effet sur une intelligence jeune et très vive. Guerrazzi nous raconte qu'il lut alors et relut Voltaire, jusqu'à se l'assimiler complètement [3].

Puis, vers le même temps, autre secousse profonde, lorsqu'à Pise, où il faisait sa première année d'Université, vient s'établir Georges Byron, précédé de sa formidable réputation de génie merveilleux et malfaisant [4]. Toutes les jeunes têtes s'enflamment, Guerrazzi plus que les autres; il voit le héros, il dévore ses œuvres. Trente ans plus tard il écrira, — de ce style qui s'est à jamais ressenti de l'influence du même Byron : « Je n'ai pas vu les chutes du Niagara,

1. *Memorie*, p. 31.
2. *Ibid.*, p. 24. — Voir Rosolino Guastalla : *La Vita e le opere di F.-D. Guerrazzi*, vol. I, Rocca S. Casciano, Capelli, 1903, p. 8.
3. *Memorie*, p. 41.
4. *Ibid.*, p. 44.

ni les avalanches des Alpes, et je ne sais ce que c'est qu'un volcan; mais j'ai contemplé de furieuses tempêtes et la foudre a éclaté près de moi : cependant tous les spectacles connus et inconnus n'ont rien d'égal à l'épouvante que produisit en moi la contemplation de cette âme immense.... La sagesse antique et moderne, Dieu à côté de Satan et paraissant pâle en comparaison, des douleurs, des angoisses sans nom, des mystères insoupçonnés, d'insondables abîmes du cœur, et des larmes et des rires, tout cela jeté à pleines mains dans ces pages immortelles : voilà la poésie que j'avais rêvée.... Pendant de longues années je n'ai plus vu, je n'ai plus senti qu'à travers Byron[1].... »

Quand on sort du collège des Barnabites, la mémoire encombrée, par force, de discours latins et de sonnets, qu'on sent sur soi l'œil de l'autorité ecclésiastique et de l'autorité policière, autour de soi les mille liens d'un système social suranné, et l'air étouffant d'une petite ville qui somnole, — et qu'avec cela on est un jeune homme ardent, qui a fréquenté Philopœmen et Timoléon, qui s'est chauffé au foyer des Encyclopédistes, et qui voit dans Byron un grand frère, combien doit-on éprouver d'impatience et de rage! avec quelle violence accentuer la différence entre un présent tyrannique et l'avenir qu'on croit porter en soi! Tendance naturelle aux jeunes gens, que les circonstances poussèrent à l'extrême chez Guerrazzi, et chez plusieurs Livournais, ses compatriotes et ses amis, qui plus tard auront leur rôle dans la grande mêlée[2]. Un véhément désir de liberté et de vie, une sensation d'éveil, l'opinion instinctive que le sentiment, la passion sont incomparablement supérieurs à la prudence et à la raison et à l'ordre qui sont les principes du régime actuel, le culte de l'énergie, de

1. *Memorie*, p. 45.
2. *Note autobiografiche*, p. 145, 146.

l'audace, voilà quelques-uns des traits les plus saillants de Guerrazzi jeune, tel qu'il nous apparaît dans les *Notes autobiographiques* et dans les *Mémoires*. Les mots de « feu », de « flamme[1] » reviennent si souvent sous sa plume, quand il parle de lui, qu'on le verrait volontiers sous l'apparence symbolique d'une torche ardente, promenant partout l'incendie....

« Cependant un autre sentiment se développa en moi avec les années : ce fut l'amer scepticisme, dont Voltaire, Byron, Gœthe fournirent la formule, et qui prit aliment de tout, livres et événements; le germe en existait, tout-puissant, bien avant que je n'eusse trouvé la formule pour l'exprimer : il avait été semé par le malheur[2]. » De cette amertume, Guerrazzi fut imprégné; on la sent dans ses écrits, dans ses rapports avec ses contemporains, jusque dans son action politique. Elle colore toute sa pensée.

Prédisposition, d'abord : Guerrazzi était un nerveux, dès son jeune âge sujet aux pressentiments, sensible au mystère[3]. Il y a eu de tout temps des natures pareilles : mais alors tout contribue à les exciter : des événements formidables, de grands changements sociaux, suivis d'un malaise général, un avenir très sombre, une profonde incertitude morale, l'influence d'œuvres énervantes, comme celles de Foscolo ou de Byron, ou qui agissent fortement sur l'imagination, comme ces romans fantastiques d'Anna Radcliffe, dont Guerrazzi avoue qu'il avait la cervelle hantée[4]. Il n'est pas étonnant qu'en ces conditions la sensibilité de certaines natures devînt excessive, sans compter, chez ces jeunes intellectuels, avides de nouveauté, le désir de suivre la mode, qui n'était pas à l'épicurisme et à la gaîté, dans les

1. *Memorie*, p. 46.
2. *Note autobiografiche*, p. 60.
3. *Ibid.*, p. 78.
4. *Ibid.*, p. 56.

alentours de 1820. Comme Werther, comme René, comme Ortis, le jeune Guerrazzi sent peser lourdement sur lui le poids de la vie : ses passions comprimées, ses illusions déçues, il languit et il étouffe, comme eux. Comme Leopardi, il pense que le siècle est froid et sec, sans passions, un siècle de calculateurs[1]. Quand il pense et quand il écrit, il a une tendance à cueillir au passage, parmi les aphorismes d'usage courant, les plus amers et les plus décourageants[2].... Tout cela n'est rien d'original : mais, encore une fois, c'est précisément cette petite monnaie du pessimisme qui est intéressante à étudier chez Guerrazzi.

Bien entendu, on chercherait vainement un fondement métaphysique à cet ensemble d'opinions désolantes, plus ou moins coordonnées. Guerrazzi est un incroyant; il est même violemment anticatholique[3]. Mais aucun système philosophique n'est venu remplacer la foi disparue; il n'a pas ce rationalisme simplet,ou ce scepticisme tranquille où beaucoup d'esprits, au siècle dernier et encore autour de lui, ont trouvé leur assiette : la foi disparue l'a laissé dans une douloureuse incertitude au sujet de la nature de l'homme et de sa destinée : c'est un des principaux éléments du malaise moral dont il souffre. Dans ce roman bizarre, la *Bataille de Bénévent*, où à chaque instant, entre deux catastrophes, l'auteur s'échappe en digressions semi-philosophiques, il est impossible de reconnaître s'il croit, ou non, à Dieu, à la providence, à l'immortalité de l'âme; par endroits il les affirme, à d'autres il se dément; il va même, en sa détresse, jusqu'à parler sérieusement d'un Dieu méchant, tourmenteur des humains (nous voici loin de Voltaire!)[4]. Mais ailleurs il s'écrie : « Le malheur est

1. *Note autobiografiche*, p. 187, 188.
2. *Ibid.*, p. 175, 184 et passim.
3. *Ibid.*, p. 128 à 136.
4. *Battaglia di Benevento* (Milano, Guigoni, 1890), p. 25

notre héritage, et fou celui qui met son espérance ailleurs que dans le ciel![3] » Avec cela, il croit à la fatalité, au destin. En vérité, il ne croit fermement à rien, et il ne peut en prendre son parti : d'où déséquilibre et tristesse. Il dit quelque part : « Bien que tout le monde s'accorde à dire que l'âme est quelque chose de beaucoup plus grand et noble que le corps, elle n'en est pas moins soumise à l'influence de toutes les humeurs de ce corps, et même de ses excréments » ; — et il met en note : « Voyez le *Dictionnaire philosophique*, article EXCRÉMENTS[1] ». L'auteur du *Dictionnaire* aura composé le dit article en souriant : Guerrazzi le répète avec une profonde mélancolie, ce qui est ridicule : mais surtout, il est impossible d'être moralement plus distant d'un écrivain dont on s'approprie les paroles et dont on se croit imprégné. Il pourrait faire le personnage d'une comédie intitulée : « le Matérialiste malgré lui ».

Comme il convient quand on est de cette humeur, il relève avec acrimonie toutes les imperfections de la nature et de l'homme. La faiblesse de l'homme devant les éléments, la brutalité de la matière, la cruauté du hasard hantent sa pensée et son imagination, et se traduisent, dans son roman, par une accumulation de tempêtes, de coups de foudre, de naufrages, de chutes dans les précipices, et de toute espèce d'accidents extraordinaires. Jeunesse et force fauchées par la mort, intelligences détruites par la folie, l'innocence persécutée et le crime favorisé par le sort : voilà le genre de spectacles où il se complaît amèrement. Il est vrai que ses invectives à la nature sont des douceurs à côté de celles qu'il adresse à l'homme[3]. La sau-

1. *Battaglia di Benevento* (Milan, Guigoni, 1890), p. 60.
2. *Ibid.*, p. 182.
3. *Ibid.*, p. 16, 25, 54, 82, 182, 183, 191, etc.

vagerie, la méchanceté, la lâcheté humaines sont, tout le long de son roman, le sujet favori de ses réflexions, et lui inspirent les scènes les plus atroces. En fermant le livre, le lecteur a l'impression d'avoir assisté, cinq cents pages durant, à un combat de bêtes féroces, dans un décor ténébreux.

Si grande que soit là-dedans la part de l'artifice littéraire, nous y avons bien cependant l'expression sincère d'un état d'esprit, qui se manifestera plus tard chez Guerrazzi agitateur, chez Guerrazzi dictateur. L'un surtout de ses thèmes de tristesse est, chaque fois qu'il y revient, et c'est souvent, — écrit avec le sang de son cœur : c'est le malheur et l'abjection de sa patrie. Alfiérisme et foscolisme ont donné là un de leurs plus purs produits. Honte de la lâcheté italienne, qui supporte l'expropriation et la tyrannie[1], haine de l'étranger, de l'oppresseur, souvenir cuisant des calamités qui depuis tant de siècles accablent l'Italie, désespoir de l'avenir, et en général pessimisme touchant le progrès politique et social de l'humanité : ce sont là des motifs que nous connaissons bien. Ils poussent la douleur, chez Guerrazzi, jusqu'à l'exaspération. Le héros de son roman, Ruggiero, amant malheureux et patriote désespéré (voyez Ortis) a des accès de rage qui le mettent aux limites de la folie, et le font songer au suicide. Croyons que Guerrazzi lui-même a passé par de pareils états, et qu'il n'est pas le seul. Qu'on lise dans les *Mémoires*[2] le récit des derniers mois de son cousin Pietro Guerrazzi qui se tua, par dégoût et mélancolie, le 27 juillet 1830, et dont il paraît bien qu'il ne l'eût plus fait, s'il avait attendu quelques jours. L'auteur de la *Bataille de Bénévent* était alors en prison, par mesure de police ; son ami Carlo Bini, un autre livournais patriote,

1. *Battaglia di Benevento* (Milan, Guigoni, 1890), p. 6, 7, 60, 72, 76, 225, etc.
2. P. 60 à 70.

lui annonçait en ces termes la nouvelle, d'ailleurs prévue, car le pauvre Pietro avait révélé longtemps à l'avance sa décision : « Trois jours avant qu'il ne mourût, je l'ai trouvé dans la rue, si changé de figure et de manières, que j'eus peine à le reconnaître... Je n'eus pas le cœur de lui dire un mot : cela m'eût semblé un crime de violer, de mes vaines paroles, l'isolement solennel d'un homme voué à une mort imminente. La plupart des gens, qui ne peuvent comprendre ce qu'avait de sublime et de nécessaire une telle action,... ont traité de fou le pauvre jeune homme : moi, j'ai pleuré sur lui, sur moi-même, et enfin je l'ai admiré.... » Qu'on se rappelle le suicide de Benedetti, — et que les parents de Mazzini ont craint un instant qu'il n'imitât lui aussi l'exemple d'Ortis, — et la colère de Niccolini, et le désespoir de Leopardi : il y a, dans cette jeunesse, une disposition douloureuse et tragique, dont les causes principales et les traits essentiels sont communs à tous.

Mais remarquons que le premier livre de Guerrazzi, rempli de tristesse et de terreur, l'est plus encore de violence. Il est un sentiment qui est le constant mobile du personnage principal, — et qui anime aussi plusieurs des figures les plus importantes : c'est un furieux désir de vengeance. La *Bataille de Bénévent* n'est qu'un enchevêtrement de *vendette* sauvages. Le livre est semé d'encouragements à peu près directs à la révolte nationale, d'excitations au combat, au mépris de la souffrance physique et de la mort. Le personnage central, le plus sympathique, le plus patriote, et le plus désespéré, est en même temps le plus violent de tous; et l'on sent partout cette idée, qu'une cause

1. *Battaglia di Benevento*, p. 324.

sainte justifie tous les excès [1]. Le pessimisme guerrazzien est furieux et agressif. Il fait de Guerrazzi, un révolutionnaire radical intransigeant : « détruire d'abord; on reconstruira après : malheur à qui veut mettre un morceau neuf à un vieux manteau ! [3] » — un de ces enragés qui ne trouvent jamais qu'on a été assez loin, qui dès 1830 repousseront l'idée d'une monarchie constitutionnelle parce qu'elle est pour eux un compromis, et l'expression du principe du juste milieu. Intellectuellement, Guerrazzi aime les destructeurs, Heine, Görre : il déteste les philosophes optimistes, et d'une façon générale tous les spéculatifs, qui détournent les esprits de la contemplation des maux présents, c'est-à-dire les détournent de l'action. Pessimisme, horreur de l'optimisme : ce n'est pas une tautologie : Capponi et les modérés florentins sauront quelque chose, quand Guerrazzi se lèvera contre eux (déjà il ne les aime guère) : le pessimisme sera alors à la base d'une doctrine politique.

Haine de la résignation, haine de la servitude, haine de toute sorte de concessions, y compris l'hypocrisie [5] : toutes ces négations contiennent une direction positive assez énergique. Il est aisé de remarquer chez Guerrazzi, à côté de ses éclats de rage et de misanthropie, de ses déclamations à la gloire de la violence et du crime, un enthousiasme, presque naïf, pour les hautes vertus. Nous relèverons quelque chose d'analogue chez Leopardi, à la naïveté près. On voit bien que cela n'a rien de contradictoire. Cette misère consciente et sans espoir de compensation cherche la seule consolation qui lui soit permise : l'orgueil. Presque tous les personnages de la *Bataille de Bénévent*, même les pires bandits, ont une qualité que l'auteur leur reconnaît

1. *Note autobiografiche*, p. 167.
2. *Ibid.*, p. 163, 165.
3. *Memorie*, p. 27.

et qu'il exalte : le courage, et souvent une sorte de dignité farouche, jusque dans le crime. La force d'âme est la vertu des pessimistes : il y a là une relation naturelle, que Guerrazzi a trouvée tout seul, bien qu'il fût un pauvre philosophe. Ne fût-ce que ceci : renoncement à la joie, mépris de la vie, défi à la souffrance, culte de la fierté et de la force : voilà encore un apport du pessimisme à la constitution de l'esprit public.

II. — LEOPARDI

Leopardi est un philosophe. Il a approfondi, systématisé le pessimisme dont un Guerrazzi présente une forme spontanée, presque rudimentaire. Il n'y a pas de commune mesure à leurs deux intelligences. Il y en a peut-être à leur souffrance. Le malaise qui ronge Guerrazzi à Livourne ressemble à celui dont Leopardi languit à Florence. Du moins il n'est pas impossible de trouver, dans cette pensée puissante et solitaire, le fil par où elle se rattache au fonds commun, de sentir en elle le même mouvement qui entraîne alors l'Italie à ses destins. Le développement de la philosophie léopardienne fut une progression régulière, rigoureuse d'un pessimisme qui devint à la fin une conception générale, ainsi que l'a montré M. Zumbini dans un beau livre[1], vrai modèle pour l'étude chronologique d'une pensée. Mais justement, ce qu'il y a de logique, de strictement intellectuel dans cette philosophie nous invite à chercher, en elle ou en dehors d'elle, les éléments instinctifs qui ont subsisté parfois en dépit d'elle, et par lesquels Leo-

1. Auquel je renvoie, n'ayant pas ici, bien entendu, la prétention de faire une analyse complète de l'œuvre philosophique de Leopardi. Je tiens seulement à dire que tout ce qui, dans le présent livre, concerne Leopardi, était écrit avant que j'eusse pris connaissance du livre de M. Zumbini.

pardi ne fut pas seulement Leopardi. En lisant les pages qui suivent, qu'on ait présentes à l'esprit, dans leur ensemble, toutes celles qui les ont précédées, depuis le commencement de ce livre : on sentira l'étroite parenté qui relie Leopardi à sa génération et à son peuple; on apercevra, non pas l'accessoire, mais peut-être l'essentiel, du moins comme la matière première de sa pensée.

Nous savons comment, dans la forme particulière du patriotisme de Leopardi, se reconnaissait l'influence de ses chers Anciens, dont il ne passait pas un jour sans lire et annoter quelque bel endroit. Mais ce n'est pas assez dire : ils ont place dans tous les coins de sa pensée. Platon, Aristote, Lucien, Cicéron sont ses premiers maîtres, et ceux auxquels il revient le plus souvent. Après ceux-là, ceux qu'il connut le mieux et consulte volontiers, ce sont quelques-uns de nos auteurs du XVIII[e] siècle, Voltaire, Rousseau, d'Holbach, Helvétius, Montesquieu; Alfieri, Foscolo et Monti lui sont familiers; il ne semble pas avoir mis à profit les philosophes et sociologues italiens du XVIII[e] siècle, Filangeri, Beccaria, ni Vico. Il n'aime pas et ne comprend pas les Allemands, qui depuis Leibniz jusqu'à Kant n'ont fait, à son avis, que fantastiquer; au contraire il connaît et apprécie quelques Anglais, Locke, Newton, Yung. Parmi les écrivains contemporains, il lira Chateaubriand et Lamennais, mais pour les critiquer et les contredire; il lit avec un vif intérêt Mme de Staël, et aime bien discuter avec elle. D'ailleurs, la question de l'éducation philosophique de Leopardi, des influences qu'il a subies, est d'une importance secondaire; car les livres qu'il lisait lui servaient moins de modèles et de maîtres, que d'une excitation à développer sa propre pensée; il est vraiment indépendant de tous, ne fût-ce que pour cette raison qu'il a très capri-

cieusement lu, et en somme moins lu qu'on ne pourrait croire, le plus souvent obsédé par ses propres idées [1] : il est difficile de faire avec plus d'audace et, si l'on veut, de naïveté, table rase de toutes les solutions traditionnelles, de se lancer plus volontairement seul et désarmé à l'assaut des plus difficiles problèmes. Qu'on dise, par exemple, qu'il a pris à Pascal quelque chose de ce scepticisme passionné qui s'attache à détruire les illusions que l'homme se fait sur lui-même, et son orgueil : soit, mais il est à mille lieues de le suivre dans la conclusion mystique et catholique où aboutit le livre des *Pensées*; et, d'autre part, s'il doit certainement à Voltaire ou à Montesquieu, ou à Helvétius, l'assurance tranquille avec laquelle il repousse tous les préjugés religieux et sociaux, il va beaucoup plus loin qu'eux dans l'incrédulité, n'accepte pas leur foi, qu'il trouve naïve, dans la puissance irrésistible des « lumières » et le progrès indéfini de l'humanité : là il se retourne contre tout le XVIIIe siècle encyclopédiste, de même qu'il refusait de s'entendre avec le XVIIe siècle catholique : ajoutons qu'il fait aussi, de cette antiquité païenne qu'il aimait tant, des critiques où l'on voit bien qu'il en sait les points faibles. Quant à son siècle, nous verrons, en même temps qu'il en connaît la grandeur, comme il le juge, comme il le déteste pour certaines choses; et, en somme, il n'est pas un de ses contemporains avec lesquels il s'entende, même ceux qui paraissent lui ressembler le plus; ainsi, dans la mélancolie et la farouche indépendance de Byron, il démêle, très finement, une affectation qui lui déplaît [2]; et Vigny lui-même, si pareil à lui cependant par sa réserve dédaigneuse et son culte de la pensée, lui aurait semblé sans doute, s'il l'eût

1. Observation faite aussi par M. Zumbini, *Studi leopardiani*, I, p. 341-342.
2. *Pensieri di varia filosofia e di bella letteratura di Giacomo Leopardi* (Firenze, Le Monnier, 1898-1900), vol. VI, p. 206.

connu, avoir l'esprit trop étroit et trop raide : la *Bouteille à la mer* et la *Pensée dominante* sont l'un et l'autre de purs chefs-d'œuvre : mais il y a loin, de toutes façons, du maigre *Journal d'un Poète* au touffu, monumental recueil des *Pensées* léopardiennes.

On sait le moment précis ou commença ce travail philosophique, auquel la mort devait seule mettre fin : ce fut en 1819, Leopardi avait vingt et un ans : n'oublions pas qu'il vit deux fois vite comme les autres hommes, que son intelligence est déjà active depuis plusieurs années, et qu'il n'en a plus que dix-huit à vivre. Cette année-là fut pour lui terrible. Il s'aperçoit que sa santé est à jamais perdue, et en même temps l'empoisonnement à Recanati lui est devenu tellement odieux, qu'il essaye de s'enfuir secrètement; la tentative échoue; et ses lettres à Giordani nous le montrent en proie à une rage et à une amertume effrayantes. Puis il se calme, mais il est désormais mort à la joie et à l'enthousiasme. « C'est alors, dit-il, que s'opéra en moi le changement total, le passage de l'état ancien au moderne; privé momentanément de l'usage de mes yeux et de la distraction continuelle de la lecture, je commençai à renoncer à toute espérance et à réfléchir profondément sur les choses (en effet, j'ai écrit en une année deux fois plus de Pensées que je n'en avais écrit précédemment en un an demi, et sur des sujets touchant surtout à la nature humaine, au lieu que les premières étaient presque toutes de littérature); c'est alors que je devins philosophe de profession, de poète que j'étais; je *sentis* l'infélicité essentielle de ce monde, que je ne faisais que concevoir intellectuellement; je m'éloignai de l'état d'âme des anciens pour me rapprocher de celui des modernes; mon imagination s'affaiblit tandis que ma faculté de sentir augmentait; j'avais perdu la fantaisie, j'étais devenu insensible aux beautés de la nature,

j'étais voué tout entier à la raison et à la vérité [1]. » Déclaration frappante, qui non seulement nous décrit exactement le nouvel état d'âme de Leopardi, le flétrissement brusque de la jeunesse de son cœur et de son esprit, sa maturation douloureuse, mais nous permet de faire ces remarques essentielles : qu'il a lui-même conscience d'une évolution profonde par laquelle il est enlevé à son attitude première de philologue et de littérateur, et entraîné dans le courant tumultueux de la pensée contemporaine, que sa retraite mélancolique n'est point le mouvement de recul du lettré que les agitations présentes effrayent, et qui voudrait cultiver en paix sa personne et son art, mais une occasion de se recueillir, pour examiner les problèmes qui tourmentent l'humanité. Secondement, — et ceci encore est tout à fait important, — que non seulement sa souffrance personnelle est en partie la cause de son pessimisme, ceci est évident, mais qu'elle est cause aussi de sa vocation de penseur, que sa tristesse et sa philosophie sont nées ensemble et sont logiquement inséparables, que s'il est malheureux parce qu'il est philosophe, il est plus vrai encore qu'il est philosophe parce qu'il est malheureux : ce qui revient à dire d'une part que la douleur lui apparaît dans son principe comme l'élément qui intensifie la vie, exalte l'individu et accroît infiniment sa valeur : voilà qui fait comprendre la continuité du désespoir chez Leopardi et son allure majestueuse et fière ; — d'autre part, que tout de suite et dans leur essence ses pensées, quelque ironiques et décourageantes qu'elles puissent être, sont cependant orientées dans le sens des nécessités présentes, que malgré leur allure sceptique et négative elles contiennent toutes un germe d'organisation, un désir de conclusion positive. C'est pourquoi le pessimisme léopardien n'ap-

1. *Pensieri*, I, p. 250.

paraît pas, quoi qu'en ait dit son auteur, — et nous verrons qu'il ne l'a pas toujours dit, — comme une doctrine d'absolu désespoir; il y a quelque chose là qui attire et qui retient; sous l'angoisse et sous l'amertume souvent terrifiantes, on sent que la pensée cherche le remède instinctivement et parfois l'espère; du moins, Leopardi, tout en développant longuement et inflexiblement son pessimisme, ne s'y complaît pas, essaye malgré lui de se débattre et doit faire des efforts pour rester inflexible, et n'est jamais impassible : quelque force philosophique qu'ait sa pensée, on ne sent pas ici décidément, le « philosophe dans son poële ».

Bien que son éducation soit toute classique, qu'il ne lise pas Ossian, qu'il n'aime pas Byron, qu'il ne soit pas suspect de pose romantique, Leopardi aussi a le mal du siècle. On retrouve chez lui les symptômes connus; mieux que cela, il les reconnaît lui-même et les proclame, sans songer que ces romantiques dont il se moquait n'auraient pas parlé autrement que comme ceci : « L'ennui est en un sens le plus sublime des sentiments humains.... Ne pas pouvoir se satisfaire d'aucun bien terrestre, ni, si j'ose dire, de la terre entière; considérer l'étendue incalculable de l'espace, le nombre et l'énormité merveilleuse des mondes, et trouver que tout cela est peu de chose, que tout cela est petit, pour la capacité de notre âme; imaginer le nombre des mondes infini, l'univers infini, et sentir que notre âme et nos désirs seraient plus grands encore qu'un tel univers; accuser toujours les choses d'insuffisance et de nullité, souffrir d'une sensation de manque et de vide, souffrir en un mot d'ennui, me paraît le plus grand signe de grandeur et de noblesse qui se puisse voir dans la nature humaine[1] ». Et voici encore qui est byronien : « Il

1. *La prose morali* (Firenze, Sansoni, 1890), p. 240 (*Pensiero* LXVIII).

y a des hommes qui, ayant l'âme grande, et née pour la vertu, après avoir connu le monde, en avoir éprouvé l'ingratitude, l'injustice, l'infâme acharnement des hommes contre les gens de bien, prennent le parti d'être méchants, volontairement, pour se venger des hommes, et leur rendre la pareille en employant contre eux leurs propres armes. La méchanceté de ces personnes est d'autant plus profonde qu'elle vient de ce qu'elles ont essayé la vertu, d'autant plus formidable qu'elle est jointe, chose extraordinaire, à de la grandeur, à de la force d'âme, à une espèce d'héroïsme[1] ».

Il prononce quelque part que depuis le XVIe siècle on ne sait plus en Italie ce que c'est que la vraie poésie, celle du cœur et de l'imagination, qu'Alfieri n'est qu'un raisonneur, et Monti un lettré de goût très fin, mais qu'aucun d'eux n'est poète comme il l'entend. Mais ceci est un thème littéraire à la mode du jour; nous l'avons trouvé dans la bouche même du très peu romantique Niccolini[2]. Dailleurs ces traits de moralité romantique : la sublimité de l'ennui, la beauté de la méchanceté, ne sont chez Leopardi qu'accessoires; ou plutôt sa forte intelligence est entraînée à creuser et systématiser ces états d'âme un peu rudimentaires; le mal du siècle n'est que la forme première, instinctive, insuffisante pour lui et qu'il dédaignera, de son pessimisme. Car voici qu'il déclare en 1821[3] : « L'ennui est le plus stérile des états humains; de même qu'il est fils de la nullité, il est père du néant; non seulement il est stérile en lui-même, mais il rend tel tout ce qu'il touche ». Voilà qui est se contredire; Leopardi l'a fait cent fois; et il est trop facile de le lui reprocher.

1. *La prose morali*, p. 308 (*Pensiero* XVI).
2. Voir Graf, *Foscolo, Manzoni, Leopardi*, Torino, Loescher, 1898, p. 200, 317.
3. *Pensieri*, III, p. 383.

Cela est même injuste, car il n'a jamais fait un livre où il prétendit faire une exposition rationnelle de son système; il n'aurait jamais eu la force physique de le faire; mais surtout cela lui était intellectuellement impossible; et il a fait plus d'une fois fausse route en essayant de coordonner diverses parties de sa pensée, qui sont inconciliables. Car les contradictions qu'on relève en rapprochant les formules éparses dans le vaste recueil des *Pensieri*, ces contradictions sont aussi dans sa pensée : et c'est là encore un des caractères qui font son œuvre vivante; par là elle reflète l'intellectualité aiguë du siècle qui commence, le pêle-mêle des doctrines et des expériences, héritage de tous les siècles, la complexité nouvelle de la vie morale, et le désarroi général.

L'égoïsme profond de l'homme, la petitesse de son âme, sa dureté et sa méchanceté quand son intérêt est en jeu : voici un mal constaté dans tous les temps, par tous les moralistes. Leopardi y insiste, s'y acharne, il en souffre avec une acuité exceptionnelle. Qui donc peut nous faire croire que l'amour est au fond du cœur de l'homme? l'amour n'est qu'une forme de l'égoïsme, et ce qui est au fond de nous tous, c'est la haine comme chez tous les autres animaux [1]. La vraie bonté, si parfois elle se trouve chez quelques-uns, par suite d'une singulière déformation de l'instinct, inspire aux autres hommes une espèce de pitié ironique, on sait ce que veut dire en français le mot débonnaire, ou le mot bon garçon, en italien le mot *dabbenaggine*, en grec εὐήθεια : il n'y a que les sots pour être bons [2]. Le monde n'aime pas l'amour, il n'aime que la force : « A l'égard des hommes en qui éclate une extraor-

1. *Prose morali*, p. 331 (*Pensiero* XLIX).
2. *Ibid.*, p. 330 (*Pensiero* XLVI).

dinaire virilité, le monde est comme une femme; il ne les admire pas seulement, il les aime : leur force l'enamoure. Souvent, comme chez les femmes, son amour pour ces hommes est en proportion du mépris qu'ils lui montrent, des mauvais traitements qu'ils lui font, de la crainte même qu'ils inspirent[1]... » et, naturellement, il cite Napoléon, dont le souvenir le hante et le trouble : dans une étude de l'influence de la personne de Napoléon sur l'état moral de son temps, il ne faudrait pas oublier Leopardi. — Quant à la morale que l'homme s'est fabriquée, d'abord elle est différente, contradictoire selon les temps et les pays, ce qui veut dire qu'elle n'est pas la morale, mais un ensemble de précautions inspirées par les nécessités présentes et par l'égoïsme, ensuite il est facile de voir qu'elle n'est jamais appliquée, que, dans la pratique, on va souvent juste au rebours de la théorie, parce qu'au fond, dans la conduite humaine, pratique et théorie n'ont rien à voir ensemble. Il y a des gens vertueux, des gens qui ne font point le mal; il y en a même beaucoup; « il y a une foule de gens qui aiment, qui prêchent, qui encouragent et qui pratiquent eux-mêmes exclusivement la justice, l'honnêteté, l'ordre, l'obéissance aux lois, la droiture, l'accomplissement de tous les devoirs envers tout le monde, l'exacte distribution des récompenses et des peines, la haine du crime : mais non pas par vertu ni en tant que vertus, non pas par finesse ou grandeur, ou force ou sérénité d'âme, non pas par inclination ni par passion, mais par bassesse et pauvreté de cœur, par apathie, par incapacité, par faiblesse extérieure ou intime, parce que ne pouvant (faiblesse), ou ne voulant (paresse), ou n'osant (lâcheté) pourvoir à eux-mêmes, se

1. *Prose morali*, p. 344 (*Pensiero* LXXIV).

défendre eux-mêmes, ils veulent que la loi et la société veillent à leur place, prévoie pour eux et les défende sans qu'ils prennent de peine; parce que la voie du droit est la moins dangereuse, la seule qui dans ce monde soit officiellement permise...; parce qu'ils craignent le châtiment, ou le blâme public, parce qu'ils se laissent tromper par le mensonge de l'opinion qui affecte d'estimer les bons et de haïr les méchants, parce qu'ils n'ont pas de souffle pour aspirer aux grandes choses, pour rien tenter en dehors de la tradition et de la règle. Ces gens-là, bien qu'incapables de faire du mal (au moins volontairement) sont de profonds égoïstes, fermés à la compassion, ignorants de la véritable bonté. Il y a aussi des gens qui ne sont ni vertueux ni lâches, mais désabusés, et qui ne demandent qu'à être tranquilles : c'est pour cela qu'ils sont amis de la règle : et ce sont des égoïstes aussi [1]. »

La constatation de l'égoïsme universel (ceci n'est qu'un exemple entre cent de la façon dont Leopardi le pourchasse dans tous les coins et recoins de la scène humaine), et de l'inanité de la morale traditionnelle (remarquons, mais nous reviendrons là-dessus, à quel point ce pessimisme est destructif des traditions et des conventions sur lesquelles reposait le régime social), doivent avoir pour conséquence le mépris absolu de l'humanité, et par suite l'indulgence générale et le parti pris de ne plus rien mépriser, qui est le signe suprême du mépris. Vraiment c'est un signe de l'extrême abjection de ce monde; qu'à le fréquenter on finisse par ne plus avoir la force du mépris [2]. Il n'y a rien de plus sot, ni de plus intolérable, que l'intolérance [3]. Donc, plus d'emportements, plus de saintes indignations, comme en ont les idéologues optimistes à la

1. *Pensieri*, V, p. 313.
2. *Prose morali*, p. 319 (*Pensiero* XXXII).
3. *Ibid.*, p. 321 (XXXVII).

façon de Diderot ou de Mme de Staël : c'est bon pour des jeunes gens, ou pour des gens qui ne sont pas aussi intelligents qu'il est possible.

Mais ce n'est pas par sa faute que l'homme est malheureux ; il lui est essentiellement impossible d'être heureux, pour les deux causes que voici : d'abord il est doué de la raison, qui le rend conscient de son infortune et l'augmente mille fois, — de la raison qui a tiré l'homme de la tranquille apathie où vivent les bêtes, et où sans doute il vivait lui-même dans les premiers temps. Là-dessus Leopardi est d'accord, d'une certaine façon, avec la tradition judéo-chrétienne : la chute de l'homme, la perte de son bonheur date du jour où il a mangé le fruit défendu, où il a voulu savoir et réfléchir. Mais il se sépare tout de suite de la grande école des philosophes chrétiens qui depuis saint Paul jusqu'à Pascal ont abaissé la raison pour exalter la foi : il ne croit pas du tout que la raison soit un instrument faible et défectueux, cause de toutes les erreurs des hommes et de leur faux orgueil : le principal défaut de la raison humaine n'est pas d'être impuissante, c'est d'être au contraire trop puissante, presque toute-puissante : est-ce qu'elle ne pénètre pas dans l'essence de toutes les choses existantes, et d'elle-même? est-ce qu'elle ne monte pas jusqu'au trône de Dieu, et n'arrive pas jusqu'à analyser d'une certaine façon la nature de l'Être Suprême? — Et ceci assurément est un signe des temps, une preuve de l'œuvre accomplie par le XVIIIe siècle rationaliste, qu'un penseur aussi profondément sceptique, qui déteste et qui condamne aussi impitoyablement les efforts de la raison humaine, ne puisse plus cependant refuser de reconnaître sa grandeur. Non, non, continue Leopardi, dans une page d'une originalité de pensée et d'expression étonnantes, écrite en juillet 1823, « la raison n'est pas faible, mais elle est

dangereuse; si elle est toute-puissante, elle rend impuissant celui qui s'en sert, plus elle se perfectionne, plus l'être raisonnant devient imparfait; elle rapetisse, elle avilit tout ce qu'elle touche, elle suprime le grand, le beau et, pour ainsi dire, l'existence elle-même, elle est la vraie mère du néant. Elle voit tout, et par conséquent elle voit peu de chose; car si sa vue s'étend à l'infini, et si elle est infiniment aiguë, plus elle s'étend et plus elle perce, plus l'espace et les choses lui apparaissent petits, et finalement, c'est le néant qu'elle voit[1].... » Aussi n'y avait-il de bonheur pour l'homme que dans l'état de nature, c'est-à-dire dans l'état d'irréflexion, dont il est imprudemment sorti. Voilà en quel sens (ce n'est pas celui de Rousseau, c'est même tout le contraire) Leopardi a exalté la nature, et regrette la vie primitive de l'humanité, l'âge d'or : ce n'est pas parce que c'était la vérité, mais parce que c'était l'illusion.

Et voici la deuxième raison du malheur humain; après avoir passé par une contradiction qui n'était qu'apparente, nous sommes au fond du pessimisme : l'instinct est mauvais, la raison humaine est mauvaise, mais la nature, où s'est développé l'instinct dans l'homme, et où se débat sa raison, la nature est bien plus mauvaise encore, c'est elle qui est la source de tout le mal. C'est le point où Leopardi et Vigny se rencontrent, où ils rivalisent d'éloquence amère et de majesté. De même que, dans la maison du Berger, le poète et Eva, réfugiés dans les hautes solitudes que tapisse la bruyère, contemplent l'humanité dans sa fiévreuse et brutale et vaine agitation,

— Il est sur une montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger; —

de même, dans la *Ginestra*[2], Leopardi, seul

1. *Pensieri*, V, p. 91.
2. *Poesie*, ed. Mestica (Fir., Barbèra, 1897), p. 162 et suiv.

Sur l'aride échine
de la montagne formidable,
du Vésuve exterminateur,
qu'aucun arbre, qu'aucune fleur ne réjouit,
sauf tes bouquets solitaires,
ô genêt odorant,
qui vis content au désert....

songe aux villes antiques recouvertes par la lave inexorable,

au blondissement des épis, aux sonores
mugissements des troupeaux,
aux jardins, aux palais,
des oisifs puissants
délicieux refuge, — aux fameuses cités
que les torrents que l'altière montagne
vomit de sa bouche enflammée avec des éclairs,
ensevelirent avec leurs habitants...

Viennent donc ici les optimistes, ceux qui croient à la puissance de l'homme, et à la bénignité de la nature! Qu'on se rappelle la fin de la *Mort du Loup* :

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse
Gémir, pleurer, prier est également lâche...

et la prosopopée de la nature dans la *Maison du Berger* :

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant le nom des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe, etc.

De même Leopardi s'écrie : « Voyez comme

De notre race elle a soin,
l'amoureuse Nature!
Une âme noble est celle
assez hardie pour lever
ses regards mortels et contempler en face
la destinée, et qui franchement,
sans rien cacher de la vérité,

confesse le malheur qui est le nôtre
et notre sort si vil et fragile ;
celle qui grande et forte se montre
dans la souffrance...
... et qui accuse
la vraie coupable, la mère
des hommes et leur marâtre à la fois,
et qui l'appelle l'Ennemie....
... Ignorante de l'homme et de ce qu'il appelle
les siècles, et de l'indéfinie succession
des fils venant après leurs pères,
la Nature est toujours jeune, et marche
d'un pas si lent,
qu'elle semble immuable. Et cependant s'écroulent les royaumes,
et passent les nations et les langages, sans qu'elle s'en aperçoive...

C'est le même thème, ce sont presque les mêmes expressions. Ainsi la souffrance est au fond de toutes choses, elle est inévitable, elle est notre destinée même; toute l'œuvre de Leopardi est comme obsédée de la souffrance universelle et fatale : ses Poèmes, ses Dialogues moraux, et une foule de ses Pensées quotidiennes, où se rencontre, jetée à la hâte, dans un style laconique qui est ici saisissant, cette formule qui résume sa philosophie et son expérience : « Trois périodes de la jeunesse : 1° espérance, peut-être la plus affreuse; 2° désespoir furieux et révolté; 3° désespoir résigné. Bologne, 3 juin 1826[1]. » Il avait vingt-huit ans, et devant lui, onze ans encore de désespoir résigné, et de souffrance continue.

Puisque la nature et l'homme sont foncièrement mauvais, la société, même si l'on croit qu'elle est autre chose qu'une laide combinaison des égoïsmes individuels, et en réalité elle n'est pas autre chose, la société est condamnée dès son origine même[2] : elle ne pourra jamais combattre le vice, la misère, la barbarie : elle n'en est d'ailleurs pas

1. *Pensieri*, VII, p. 110.
2. *Prose morali*, p. 319 (*Pensiero* XXXI).

la cause non plus, puisque barbarie, misère et vice sont, non pas accidentels, mais essentiels. Donc [1] tout effort est inutile; il y aura toujours, par exemple, des oppresseurs et des opprimés; et en général, pour comprendre à quel point l'idée du progrès social est une chimère, il suffit de considérer cette complète confusion, dont Leopardi s'amuse fort, du bien et du mal dans les faits sociaux, toute parcelle de bien achetée au prix de peines infinies, et aussitôt étouffée sous la masse des inconvénients qu'elle-même a causés, et quelquefois, rencontre plus ironique encore et plus désolante, le mal ou le crime produisant inopinément le bien [2], — un bien d'ailleurs illusoire et passager comme toujours. Et trop souvent il se trouve que ce qui est, au point de vue de la société, une vertu, est en bonne morale tout le contraire; l'état de société engendre de fausses, de laides vertus, par exemple l'audace, parfois l'héroïsme qu'inspire la passion du gain, l'esprit mercantile, à la fois nécessaire et pernicieux à la vie des sociétés [3]. Bref, presque toutes les contradictions que contient le principe même de la société, Leopardi les analyse, ou au moins les soupçonne; et, fort de sa constatation fondamentale, l'égoïsme instinctif et indéracinable de l'homme, il détruit toutes les illusions par lesquelles les hommes ont voulu embellir et sanctifier l'idée sociale : patriotisme, religion, philanthropie, amour de la gloire, respect de la loi, justice, honneur, ne peuvent pas être autre chose et ne sont pas autre chose que des manifestations de l'égoïsme, essayant de se duper lui-même, y parvenant quelquefois [4].

Il y parvenait surtout dans ces temps anciens, où Leopardi reportait si souvent sa pensée, — dont il juge l'état

1. *Prose morali*, p. 317 (*Pensiero* XXVIII).
2. *Ibid.*, p. 177 (*Detti memorabili di Filippo Ottonieri*, V).
3. *Ibid.*, p. 303 (*Pensiero* VII).
4. *Pensieri*, II, p. 235-236.

social si supérieur au moderne, justement parce que la solidarité sociale y était incomparablement plus forte, parce que ces illusions dites vertus sociales y étaient beaucoup plus vivantes. Toutefois il ne se dissimule pas que le patriotisme des citoyens antiques ne pouvait subsister que par une haine aveugle et féroce des nations voisines, que leur liberté avait pour condition indispensable l'esclavage, et il reconnaît que ces républiques de Grèce et de Rome, à tout prendre, offrent un spectacle assez dégoûtant. Mais hélas! la société moderne est tombée bien plus bas encore[1]. Elle a perdu le sens patriotique; nous avons vu combien Leopardi s'en affligeait comme Italien : mais le mal est commun, selon lui, à toute l'Europe, et c'est un mal mortel, car « les sociétés ne peuvent subsister sans le patriotisme, c'est-à-dire (car c'en est la vraie définition) sans la haine des sociétés voisines », pour cette raison que, l'égoïsme et la haine étant le fondement des sentiments humains, on peut concevoir l'existence d'un égoïsme collectif dirigé contre une collectivité semblable; mais un égoïsme qui unirait toute l'humanité, un égoïsme universel est une conception contradictoire; par conséquent on ne peut supposer l'humanité en marche vers une fédération totale[2], et alors enfin, le patriotisme disparaissant, il ne reste plus d'autre hypothèse que celle d'une dissolution progressive de toutes les sociétés dans la marée montante de l'égoïsme individuel. Or voici longtemps qu'on peut voir les symptômes de cette évolution : qu'est-ce en effet que la monarchie absolue d'un Louis XIV, si ce n'est l'installation d'un énorme égoïsme individuel sur les épaules d'un peuple dénué de vertus sociales[3]? et ce que nous prenons pour les

1. *Pensieri*, II, 243.
2. *Ibid.*, p. 246.
3. *Ibid.*, p. 256.

progrès modernes, ce sont d'autres symptômes du même mal; par exemple, les guerres modernes sont moins acharnées que chez les Anciens, moins meurtrières : mais ce sont les rois qui les font aujourd'hui, et non le peuple entier comme autrefois : affaiblissement de l'esprit social. Le peuple vainqueur n'égorge plus le vaincu, respecte les propriétés privées : même signe. Il ne peut y avoir un droit international que le jour où il n'y a plus de nations. Et, en effet, on peut déjà presque dire qu'il n'y en a plus. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y aura plus de violences, plus de guerres : car s'il n'y a plus de nations, c'est-à-dire de collectivités organisées, animées, elles subsistent, à l'état de fantômes, de masses brutes que des intérêts individuels continueront à jeter les unes contre les autres. Au contraire, la loi de l'égoïsme humain fait prévoir que les gouvernements se méfieront toujours plus les uns des autres, et que moins les peuples auront d'intérêt à se battre, plus les gouvernements les tiendront prêts à le faire [1] (Leopardi prophétise l'extension indéfinie des armements, et la paix armée).

Mais ce n'est là qu'une des faces de la décrépitude sociale, sa face brutale et sanglante; l'égoïsme envahissant a d'autres aspects plus vils encore. Selon Leopardi, le XIXe siècle est et devait être le plus immoral de tous, parce qu'il est le plus civilisé : la corruption est le résultat nécessaire de la civilisation, son seul résultat possible; civilisation et corruption, c'est exactement la même chose. On croirait encore entendre Rousseau; mais c'est encore par un tout autre chemin que Leopardi est arrivé là : puisque les vertus sont des illusions, possibles seulement dans un état social point trop éloigné de la naïveté primitive, les soi-disant progrès qui détruisent ces illusions sont des pro-

1. *Pensieri*, p. 247.

grès à rebours : argument semblable à celui qu'il emploie contre la raison humaine en général. Aujourd'hui les passions sociales, absurdes, mais nobles, sont remplacées par le calcul; on n'agit plus, on additionne; voyez ce que font les gouvernements, depuis que Napoléon n'est plus là : ils comptent : je puis employer tant d'hommes, mon adversaire tant, donc c'est lui qui est le plus fort, ou c'est moi; et aussitôt l'un ou l'autre cède, sans qu'on en soit venu aux mains[1].... Voilà que Leopardi est presque disposé à regretter la guerre, parce qu'au moins c'était l'action, c'était la vie, et qu'il lui semble qu'aujourd'hui aucun cœur ne bat plus, que l'égoïsme a tout refroidi, que tout est mort. Il maudit le développement moderne de l'industrie et du commerce, où il ne voit que le progrès de l'amour du lucre et des basses jouissances; et, se rencontrant (rencontre imprévue!) avec Rosmini, il n'a pas assez de sarcasmes contre les professeurs ou amateurs d'économie politique, qui pour lui sont les plus dangereux ennemis de la morale politique[2].

Cette impression de froid et de silence et d'inanité, que son époque lui produit, et le mépris qu'elle lui inspire, sont exprimés d'une manière frappante dans son Dialogue entre Hercule et Atlas, qui n'est pas un des meilleurs, mais un de ceux justement où Leopardi se montre proche d'un état d'esprit fréquent chez ses contemporains : la sensation du monde froid, du monde sans cœur. Hercule aborde Atlas : « Père Atlas, Jupiter veut que je te salue, et que je t'offre, si tu es fatigué du poids que tu portes, de le prendre sur mon dos un instant. — Atlas : je te remercie mon petit Hercule, et j'en suis très obligé à sa majesté Jupiter. Mais, vois-tu, le monde est devenu si léger, que ce manteau que j'ai là

1. *Pensieri*, p. 333.
2. *Prose morali*, etc., p. 328 (*Pensiero* n° XLIV).

pour me protéger de la neige, me pèse plus que lui; et si la volonté de Jupiter ne m'obligeait pas de rester ici à mon poste, et de tenir cette petite boule sur mon échine, je me la mettrais sous le bras, ou en poche, ou je la suspendrais à un poil de ma barbe, et je m'en irais à mes affaires. — Hercule intrigué la soupèse, et reste confondu : « Foi d'Hercule, si je n'avais pas essayé, je n'y aurais pas cru. Mais qu'est ce que je découvre encore? la dernière fois que je l'ai portée, elle battait fortement sur mon dos, comme le cœur des animaux; et elle faisait entendre une sorte de ronflement continu, qu'on aurait dit un guêpier. Mais maintenant elle ressemble à une montre dont le ressort est cassé; et je ne l'entends pas faire un soupir ». Les deux amis ont une idée; pour réveiller la terre inerte, ils vont jouer au ballon avec elle... A toi la balle! attention, elle ne va pas droit! elle est trop légère! elle ne rebondit pas plus qu'une courge! Tout d'un coup Hercule la manque, elle tombe! Tous deux se précipitent : hélas, dans quel état elle doit être! Mais non, elle est inerte et muette comme avant. Et Hercule gouailleur rappelle une ode d'Horace, où le poète dit que le juste ne s'émeut jamais, même s'il voit tomber le monde : Il faut donc croire qu'aujourd'hui tout les hommes sont justes, puisque le monde est tombé, et qu'aucun ne s'est ému[1].

La conclusion pratique de tout cela, c'est qu'il n'y a rien à faire pour cette société moderne insignifiante et antipathique; toutes les tentatives pour la sauver ou l'améliorer sont d'avance condamnées, surtout celles qu'on fait pour la rendre plus intelligente et plus instruite, qui vont tout juste à l'opposé du but. Dans une lettre de 1831, Leopardi exprimait violemment les dispositions où il était à l'égard de toutes les formes contemporaines de l'action :

1. *Prose morali*, etc., p. 21 et suiv.

« Je ne suppose pas que vous attendiez de moi des nouvelles du monde. Vous savez que j'abomine la politique, parce que je crois, parce que je vois que les individus sont malheureux sous toutes les formes de gouvernements, par la faute de la nature qui a destiné les hommes au malheur, et je ris quand j'entends parler de bonheur public, car ma faible cervelle ne conçoit pas un public heureux composé d'individus malheureux. Beaucoup moins pourrais-je vous donner des nouvelles littéraires; j'avoue que je risque fort en ce moment d'oublier jusqu'à l'abc, tant j'ai perdu l'habitude de lire et d'écrire. Mes amis se scandalisent; ils ont raison de désirer la gloire et de vouloir faire du bien aux hommes; mais moi, qui ne crois pas pouvoir faire de bien à personne, et qui n'aspire pas à la gloire, je n'ai pas tort de passer mes journées sur un canapé, sans même remuer les paupières. Et je trouve raisonnable cette façon des Turcs et des autres Orientaux, qui sont heureux de rester assis sur leurs jambes tout le long du jour, regardant stupidement en face cette ridicule existence. »

Cependant, nous n'avons vu que la partie négative de sa pensée. Ce pessimisme destructeur est gros de conséquences, au point de vue social, — conséquences pratiques, que Leopardi a lui-même aperçues, et en partie développées. Ici, il faut le suivre avec plus d'attention que jamais, car, bien qu'il reste d'accord avec lui-même, il se fait dans sa pensée un renversement surprenant.

Ni action politique, ni action littéraire, ni désir de gloire, ni volonté de bien faire ni même croyance à la possibilité de bien faire : est-ce la condamnation de tout le mouvement moral et social qui entraînait alors la meilleure partie de l'Italie, tout ce groupe libéral avec lequel Leopardi était en relation, auquel il appartenait en somme?

On ne voit pas que personne autour de lui ait tiré de ses écrits cette conclusion. On ne voit pas non plus que ces écrits aient eu une action démoralisante, nuisible à l'éveil national. C'est que, malgré sa clairvoyance impitoyable et par cette clairvoyance même, la pensée de ce solitaire, de ce contempteur, de cet empêcheur d'illusions revenait à servir l'action commune, à encourager la marche en avant.

D'abord il est évident que la force négative de cette pensée, si elle s'attaque à la conception même du progrès social, est aussi, sur quelques points importants, hostile à l'ordre établi; et nous savons que Leopardi, dans sa superbe indépendance, ne ménage rien ni personne. Quand il divise l'humanité en trois classes : la foule sans volonté ni pensée, — les hommes adroits et souples, qui s'accommodent et qui profitent, — et les rebelles, c'est à ces derniers seuls qu'il accorde son estime, et quand il distingue les rebelles forts et les rebelles timides, c'est parmi ceux-ci qu'il se range évidemment. Et c'était de la rébellion qualifiée, à cette époque, qu'une pensée aussi absolument libre que la sienne; il s'en fallait qu'il pût la dire toute; ses Poésies, ses Opuscules moraux, celles de ces Pensées dont il avait préparé la publication ne contiennent que la partie la moins directement agressive de sa doctrine; il n'y dit pas sa haine de l'oppression, sa haine du mensonge officiel, son mépris des gouvernements et des rois; il y dit cependant des choses assez vigoureuses et précises, où parfois l'on sent le souvenir de ses souffrances personnelles et sa rancune, comme cette critique de la puissance paternelle, véritable esclavage des enfants, organisé par la loi, — et plus généralement du système d'éducation alors en honneur, et qui était, nous l'avons vu, une des meilleures armes des gouvernements réactionnaires. « Parcourez, dit-il[1] de cette

1. *Prose morali*, etc., p. 299 (*Pensiero* n° II).

façon aiguë qui lui est propre, parcourez les vies des hommes illustres, vous aurez peine à en trouver de vraiment grands à qui leur père n'ait pas manqué dès leur enfance. L'éducation que reçoivent, spécialement en Italie, ceux qui sont éduqués (il est vrai, cela veut dire très peu de gens) est une formelle trahison ourdie par la faiblesse contre la force, par la vieillesse contre la jeunesse. Les vieux viennent dire aux jeunes : fuyez les plaisirs naturels à votre âge. Soyez obéissants, souffrez, prenez de la peine le plus que vous pouvez; vous vivrez plus tard, — quand il ne sera plus temps. Il est vraiment étonnant que parmi les éducateurs, qui font profession cependant de chercher le bien de leurs semblables, il s'en trouve tant qui cherchent à priver leurs élèves du meilleur bien de la vie, qui est la jeunesse. »

L'amour et le respect de la jeunesse, souvent exprimés dans son œuvre, surprennent d'abord chez cet infirme et ce pessimiste; ils sont profonds chez lui, et se rattachent d'ailleurs à sa théorie cardinale : l'opposition de l'illusion et de la raison; la vieillesse, c'est la raison, c'est le dessèchement, — la jeunesse, c'est la spontanéité, la fraîcheur, la poésie. Ne touchez pas à ce charmant épanouissement de l'illusion humaine, qui fait que chacun de nous, dans ses premières années, trouve en lui-même un reflet de la félicité de l'âge d'or! Voilà pourquoi sans doute Leopardi est en somme, et surtout dans les dernières années de sa vie, anti-chrétien. En 1820 encore, il essayait d'insister sur les rapports qu'il découvrait entre son pessimisme et la doctrine chrétienne[1]; mais il semble y avoir peu après renoncé. Il remarque que le christianisme n'a pas changé grand'chose au fond du cœur humain; il remarque que son dogme

1. *Pensieri*, I, 441-446.

inspire en somme la terreur plus que l'espérance, qu'il attriste plutôt qu'il ne réjouit, ce qui est pour Leopardi un grand défaut, car d'après lui la faculté qu'a l'homme de se distraire, de s'amuser, est un de ses biens les plus précieux. Il trouve que le christianisme est une école d'isolement et de silence, et que par là son influence est antisociale[1]. Toutes critiques que Leopardi n'a pas formulées le premier, bien loin de là ; mais il est curieux de les entendre de la bouche d'un homme pour qui la société est une institution viciée dans son essence, d'un homme qui anathématise la raison humaine, et se moque de Mme de Staël parce qu'elle croit naïvement au progrès social par la diffusion des lumières.

Il est donc un sujet qui l'attire sans cesse, le passionne, qui seul semble parfois faire mollir la raideur de sa négation : le problème social. Il suffit de parcourir les Pensées pour voir la place qu'y tiennent les questions de philosophie politique : les plus fréquentes et les plus longues discussions s'y rapportent. Il regrette le temps où, avant que le Christ eût déclaré que son royaume n'était pas de ce monde, vie vertueuse et vie sociale étaient considérées presque comme expressions synonymes[2] ; et il pense que, bien que la morale soit une chose plus importante, plus générale que la politique, elle n'est cependant qu'une science purement spéculative, quand on la sépare de la politique : la vie, l'action, la morale pratique, enfin, dépendant étroitement de la nature des institutions sociales[3] ; bref, la morale ne peut rien sans l'appui de la science politique. Malgré les innombrables arguments qu'il invoque pour et surtout contre tous les systèmes, il n'est pas difficile de

1. *Pensieri*, V, 429 ; — *Prose morali*, etc. (*Pensiero* n° LXXXV), p. 351.
2. *Pensieri*, II, p. 91.
3. *Ibid.*, I, p. 383.

découvrir dans son œuvre les éléments épars et incomplets d'une doctrine politique : Leopardi est instinctivement un libéral, presque un démocrate. C'est le pessimisme qui lui fait dire qu'étant donnée la mauvaise nature humaine, une tyrannie intelligente est le meilleur des régimes; mais il se hâte d'ajouter qu'une telle tyrannie n'est pas possible, et qu'en fait tyrannie veut dire injustice et surtout corruption[2]. Par contre, république veut dire : vertu[1]; Leopardi semble très persuadé de la vérité générale de cet axiome, qui lui vient évidemment de ses chers souvenirs classiques, en même temps que d'une vive antipathie pour la présente réaction monarchique. Et voici comment il le raisonne : l'égoïsme est au fond de tout homme; or l'égoïsme de tout homme le pousse à complaire à celui qui est au-dessus de lui et peut quelque chose pour lui, si bien qu'à la fin ce sont ceux qui sont à la tête de la nation qui décident de l'opinion de la nation et de sa moralité. Si ces gens sont des despotes, ils n'ont aucun intérêt à comprimer leur propre égoïsme; ils le satisfont et l'étalent : d'où générale immoralité. Si ceux qui gouvernent sont l'émanation du grand nombre, ils ont intérêt à complaire au grand nombre aussi bien que le grand nombre à leur complaire; or ils n'ont qu'un seul point d'entente possible : ce sont ces grandes illusions : générosité, courage, honnêté, justice, etc.; car si chaque individu en particulier est vicieux, la foule au contraire est vertueuse, cela a été constaté souvent, elle l'est parfois inintelligemment, stupidement, mais elle l'est; même quand elle est cruelle ou lâche, c'est au nom d'une vertu, qu'elle croit fermement défendre, justice, ou dignité, par exemple : autant l'égoïsme est, par définition, isolant, anticollectif, autant la vertu est une

1. *Pensieri*, I, p. 377.
2. *Ibid.*, III, p. 236.

attitude contagieuse, un vêtement qui va à tout le monde; elle est la forme même de l'âme commune des foules : il en résulte, ce qu'il fallait démontrer, que la morale a intérêt à ce que le fondement du pouvoir social soit l'opinion populaire : la démocratie, c'est le gouvernement de la vertu. C'est aussi pour la même raison, le régime de grandes principes, des vastes conceptions, tandis que la monarchie, c'est le triomphe des petites causes et de petits intérêts[1].

Aussi, la seule chose qui le console de la tristesse des temps présents, c'est la lumière de liberté, que la Révolution française a apportée au monde, et que la réaction n'a pas pu éteindre tout à fait; il y a même une nuance claire d'espérance dans cette déclaration qui lui échappe un jour. « Notre siècle, qui s'intitule sottement le siècle civilisé par excellence, est cependant en sérieux progrès sur le siècle précédent; c'est une époque de réveil : réveil qui date de la Révolution française, réveil faible, imparfait, mais un réveil en somme : les hommes ont été rapprochés de la nature, les passions grandes et fortes ont été excitées, les nations ont repris, je ne dis pas de la vie, mais une sorte de palpitation, une apparence, un signe précurseur de la vie[2].

Vraiment ne semble-t-il pas que, par instants, malgré sa triste opinion de la nature humaine, Leopardi n'ait pas cru tout à fait impossible qu'un jour le problème social reçût une solution satisfaisante? du moins il l'a posé comme le grand problème de tous les siècles, et particulièrement des temps modernes. Et il semble qu'il en ait vu la solution dans un retour à la spontanéité, à l'ardeur, à l'enthousiasme de l'humanité primitive, dans une surexcitation générale de la

1. *Pensieri*, II, p. 144.
2. *Ibid.*, II, p. 388.

vie[1]. Sa conception optimiste de la civilisation antique a eu beau céder au travail incessamment destructeur de sa réflexion philosophique : il y avait là chez lui un instinct qui persiste, et qui de temps en temps triomphe de ses doutes et de son amertume. Voilà pourquoi il s'adresse souvent aux jeunes gens, dépositaires de cette flamme de vie qui peut-être ne s'éteindra pas ; il leur donne des conseils de dignité et d'orgueil, il les félicite de prendre la vie au sérieux comme ils font, et oppose leur attitude grave et émue au scepticisme et à la frivolité des hommes mûrs ; il les supplie de ne pas céder à l'exemple démoralisant, de rester eux-mêmes[2]. Il a beau dire, pour s'excuser, que lorsque lui, pessimiste, encourage les gens à croire et à agir, c'est simplement pour leur procurer cette distraction, sans laquelle l'amertume de vivre serait insupportable : on sent qu'il ne pense pas toujours ainsi, que jusqu'à un certain point il se ment à lui-même, qu'au fond il est souvent près de prendre au sérieux conviction et action chez les autres et chez lui-même. Car enfin, pourquoi écrit-il, et pourquoi imprime-t-il, ce pessimiste? Nous savons bien que c'est un peu par amour de l'art d'écrire, un peu par ambition littéraire, un peu aussi pour gagner quelque argent ; mais nous sentons, quoi qu'il en dise, que ce ne peut pas être pour cela seulement. Or voici son aveu formel, fait en juillet 1821, alors que son pessimisme est déjà formé et formulé.

Cherchant à définir son œuvre écrite, il dit que dans ses Dialogues il a voulu « mettre en comédie les vices des grands, les principes fondamentaux des calamités et des misères humaines, les absurdités de la politique, les antinomies de la morale universelle et de la philosophie, la marche et l'esprit général du siècle, le vice et l'infamie non

1. *Pensieri*, I, p. 226.
2. *Prose morali*, etc., p. 242 (*Pensiero* n° CXXI), 359, 360 (n^os C, CI).

pas des hommes mais de l'homme... » C'est bien cela qu'il a fait, dans ces Dialogues, et dans ces Pensées qui sont comme le brouillon cent fois développé de ces Dialogues. « Ainsi je me trouverai avoir employé, dans mes poésies, les armes du sentiment, de l'éloquence, de l'imagination, — dans mes traités philosophiques les armes de la raison et de la logique; dans mes dialogues, l'arme du ridicule... — » A quoi ces « armes » sont-elles destinées? « A secouer ma pauvre patrie et mon siècle[1]. » Rappelons-nous Foscolo.... Voici donc que Leopardi considère son œuvre tout entière: philosophie, poésie et satire, comme un instrument de rénovation sociale. Il ne la verra pas toujours ainsi; cependant, plus tard, dans plus d'un passage encore, il contredit pleinement ses déclarations sur le mal essentiel et l'inutilité de l'action, revient aux théories dont il se moquait sur la mission morale de la littérature, esquisse encore des projets d'une littérature populaire[2]. A la fin du dialogue intitulé *De la gloire*, il fait dire par le poète Parini à un jeune homme imaginaire, qui ressemble beaucoup à Leopardi, ces paroles à la fois mélancoliques et consolantes : « J'estime que cette finesse et cette force admirables de ton intelligence, cette noblesse, cette chaleur et cette fécondité de ton cœur et de ton imagination, sont, de toutes les qualités que la destinée accorde aux hommes, les plus dangereuses et les plus déplorables pour celui qui les reçoit. Mais une fois que tu les a reçues, tu ne peux éviter le mal qu'elles te font; et, d'autre part, dans les temps où nous sommes, le seul bien qu'elles puissent faire aux autres hommes, c'est cette gloire que tu retires d'elles en les appliquant aux lettres et aux sciences. Fais-leur donc produire ce peu de bien, si mince et si incertain qu'il soit. Que les autres

1. *Pensieri*, III, p. 133.
2. *Ibid.*, IV, p. 279. Voir aussi Graf, *op. cit.*, p. 336.

s'occupent d'agir, dans la mesure où les temps le permettent et à jouir, autant que le comporte notre condition mortelle. Les grands écrivains, incapables, par nature ou par habitude, de goûter la plupart des plaisirs humains, privés de beaucoup d'autres par leur propre volonté, souvent négligés par la société, sauf par quelques initiés, sont destinés à mener une vie semblable à la mort, et à ne vivre, si même cela leur est accordé, qu'une fois dans la tombe. Mais nous devons d'une âme forte et grande suivre notre destinée, où qu'elle nous entraîne. »

Ainsi Giordani écrivait à un jeune pessimiste, en 1821 : « On ne peut nier que les temps ne soient horribles, que la race humaine ne soit très corrompue, et bien lointaine pour nous l'espérance de faire du bien et de goûter le bonheur. Cependant un jeune homme ne doit pas s'abandonner si vite, mais s'efforcer de se rendre tel, que l'occasion, si elle se présentait, de faire quelque bien en particulier ou dans la vie publique, ne le prenne pas au dépourvu. »

Il apparaît qu'il y a, dans l'Italie de ce temps-là, un état d'esprit qu'on peut appeler : pessimisme, qui est plus qu'une attitude sentimentale à la mode, — autre chose bien entendu, que la doctrine philosophique qui porte le même nom, bien qu'il en soit probablement l'origine ou au moins l'aliment. Il est, dans l'analyse de l'esprit public, l'élément le plus difficile à définir, mais peut-être le plus profond : essentiellement sentimental, cependant apte à produire les plus rares floraisons intellectuelles; — contradictoire dans son principe, car qui dit pessimisme, dit regret et désir de l'optimisme en même temps que haine de l'optimisme; — forme négative qui contient une matière morale peut-être exceptionnellement

vivante et féconde. — Il semble être le résultat d'une sorte de faillite du philosophisme de l'époque précédente, des illusions et des espoirs qu'il avait répandus dans la société : il est une singulière angoisse intime des cœurs, atteints dans des régions qui semblent alors nouvelles, — il est un effort douloureux, chez certains désespérés, mais très sensiblement un effort vers un renouvellement profond de la vie morale et sociale.

CHAPITRE VIII

LES APPROCHES DE 1830

I

Le 24 mars 1830 on inaugurait le monument de Dante dans l'église de Santa-Croce. Le projet en était fait et la souscription lancée depuis 1818, et le public y attachait une extrême importance. Leopardi avait écrit là-dessus son deuxième Chant politique, dont la seconde strophe n'est que le développement poétique d'une des phrases du manifeste imprimé à cette occasion[1]. D'ailleurs, l'idée de rendre à Dante des honneurs publics remontait à plusieurs années avant 1818. Monti, dont l'œuvre a tant contribué au renouveau de la popularité du vieux poète, avait organisé en son honneur une grande fête commémorative à Ravenne, en 1798, pendant la période révolutionnaire[2]. Ainsi, dès la première heure, le culte de la *Divine Comédie* se trouva lié aux revendications libérales; bientôt même les partis commenceront à tirer chacun à soi le témoignage du poète sacré; déjà l'étude de Troya[3] sur le fameux *Veltro* fait froncer le sourcil aux gibelins qui trouvent l'interprétation trop favorable à l'Église.

1. Leopardi, *Canti*, ed. Scherillo (Milan, Hœpli, 1900), p. 109, 248.
2. Vannucci, *Ricordi della vita e delle opere di G.-B. Niccolini*, I, p. 45.
3. Carlo Troya, *Il veltro allegorico*, Firenze, 1826.

Cependant, c'est après 1830 seulement que les commentaires tendancieux foisonneront. Mais dès lors Dante est devenu le chef mystique du mouvement national; on se plaît à retrouver dans sa personne et dans sa pensée les principaux points du programme. Dante, le plus grand poète des temps modernes, est l'orgueil de la nation, le gage de l'éternité intellectuelle. Par ses théories littéraires et ses théories politiques, il a été l'apôtre profond de l'unité matérielle et morale de l'Italie. Par son respect de la pensée, par le haut sentiment qu'il a de sa valeur sociale, il encourage tous ceux qui travaillent en ce moment à la régénération de l'Italie par le travail de l'esprit[1]. Dante, moraliste puissant, à essayé au XIV[e] siècle d'opérer cette virilisation de sa patrie, qui est à l'heure qu'il est le premier bien à lui souhaiter. Passionné de science et de vérité, il est le symbole qui s'oppose à toutes les forces d'erreur; et l'on fait remonter à lui, par Vico et Bacon, cet instinct

Ch'al sommo pinge noi di collo in collo[2].

Enfin, par les traits les plus accentués de son caractère : fierté, courage, passion, fanatisme, il est le meilleur modèle que puissent se proposer les Italiens.... Il semble que tout le travail intellectuel fait pendant ces années autour de l'idée nationale, tout ce que ce grand mouvement contient d'idéal se concentre sur Dante et son œuvre, et y puise la dignité qui émane de tout texte sacré[3].

« Aujourd'hui la Divine Comédie est notre Palladium à

1. Niccolini, *Dell' Università e Nazionalità della Divina Commedia*, discours prononcé le 14 sept. 1830. (*Opere de G.-B. Niccolini*, Firenze, Le Monnier, t. III, p. 260).

2. *Ibid.*, p. 253.

3. Raffaelle Ricci, *la Divina Commedia nella Rivoluzione italiana* (Rassegna Nazionale, 16 nov. 1900, vol. CXVI).

tous », écrit Carlo Bini en 1829[1], dans son *Essai sur la Littérature*. — Confuse et caractéristique élucubration, comme tous les écrits de ce personnage intelligent et médiocre (ce sont les meilleurs miroirs de l'esprit public), — où l'on trouve pêle-mêle : une définition de l'homme, « composé d'un peu de raison et de beaucoup de passion », — de la littérature, qui doit exprimer à la fois le plus profond de l'âme, et les tendances générales de la société ; — la Pensée opposée à la Forme, l'inspiration à la critique, la nature à la règle, le génie à la raison ; — des éloges enthousiastes de Foscolo et d'Alfieri ; de l'ironie à la Sterne, de l'éloquence à la Byron ; — des déclarations socialistes à la Saint-Simon[2], et l'expression, répétée cent fois, d'un individualisme qui va jusqu'à la glorification du suicide ; — des appels à l'Italie endormie, au souvenir de la gloire romaine, — des sermons de morale et des encouragements aux passions ; des diatribes contre la « philosophie », et des applaudissements à l'œuvre réformatrice et éducatrice des libéraux : tout cela jeté dans une sorte d'accès de fièvre, avec des élans d'enthousiasme optimisme et des accès de désespoir ; et lui-même exprime assez bien son état d'esprit et celui de beaucoup de ses contemporains en disant : « Dans notre âme bouillonne une inquiétude continuelle, qui est l'expression principale de notre vie[3], » et encore ceci, qui pourrait servir d'une formule, non point complète, mais singulièrement juste, du pessimisme léopardien : « Il y a dans notre douleur une force qui nous pousse à espérer[4] ».

1. *Scritti*, éd. Le Monnier, Firenze, 1900, p. 29.
2. Voir l'article de G. Andriulli dans la *Critica sociale* de mai 1906.
3. *Scritti*,, etc., p. 3.
4. *Ibid.*, p. 7.

II

Nul pays, on le sait, n'a été plus tranquille que la Toscane pendant ces quinze années, mieux abrité du contrecoup des événements extérieurs. Cependant il semble que déjà, à chacun des congrès où, à partir de 1815, les grandes puissances agitèrent à nouveau les destins de l'Europe, l'opinion publique ait eu, dans ce petit coin paisible, quelques tressaillements. Puis, d'année en année, des révolutions voisines ou lointaines causent un trouble, difficilement appréciable, mais qui semble, malgré l'attitude paisible du public, avoir été chaque fois plus profond.

Au lendemain des événements de 1821, les ministres Fossombroni, Corsini et Frullani adressaient au Grand-Duc leur rapport sur l'effet produit en Toscane par les récents soulèvements et l'état de l'esprit public. Suivant la police, les adhérents aux sociétés secrètes sont peu nombreux ; mais on cherche à préparer les esprits, à faire des prosélytes en vue d'une révolution en Toscane, lorsque la Révolution sera bien établie dans le reste de l'Italie. La police aurait pu laisser faire les propagandistes, tout en les surveillant, pour voir jusqu'où ils voulaient aller : mais un tel procédé répugne aux habitudes honnêtes du Gouvernement : mieux vaut prévenir que punir. On s'est donc contenté, jusqu'à présent, de faire quelques arrestations isolées, de renvoyer un certain nombre de jeunes gens dans leurs familles. On a effrayé les gens, on a eu ainsi des révélations, d'où il résulte que rien de précis n'était tramé contre le gouvernement, qu'il y avait seulement chez certains adhésion à la théorie

1. Zobi, *Memorie*, p. 433.

générale de la secte révolutionnaire : l'indépendance italienne, la transformation des gouvernements monarchiques absolus en monarchiques constitutionnels. — Les ministres concluent qu'il n'y a pas lieu à s'inquiéter, ni à poursuivre les coupables et les suspects; car on risquerait ainsi d'émouvoir la compassion publique en faveur des accusés, d'atteindre un bon nombre de personnes et de familles... Ainsi, de l'aveu des autorités, le mal est circonscrit, et bénin, mais pourrait devenir grave, si l'on y remédiait d'une main trop lourde. C'est qu'on a affaire moins à quelques têtes chaudes, qu'à un mouvement d'opinion, à peine sensible, mais général, ou plutôt à une disposition de l'opinion. Mal contre lequel un gouvernement n'a pas de bonnes armes : car si l'on sévit, l'opinion publique s'émeut, alors que c'est elle justement qui est dangereuse; — et si on n'étouffe pas le mouvement, il grandit et peut devenir irrésistible plus ou moins vite, selon les circonstances.

Après 1821, on peut donc dire qu'il n'y a rien de changé en Toscane, et que cependant il y a quelque chose de changé. En même temps, l'agitation européenne fait plus fortement sentir ses effets. Il paraît bien que plus on approche de 1830, plus le public italien se fait attentif au combat que le parti libéral français mène contre le gouvernement de Charles X[1]. De Sanctis a signalé l'importance croissante des influences allemande et anglaise à partir de 1815[2]. La renommée de Byron[3] s'étend pendant les années qui précèdent immédiatement 1830. Les Italiens l'aiment, parce qu'il déclare hautement sa sympathie pour l'Italie en même temps que son amour pour

1. Revue des Deux Mondes, mars 1841, p. 249.
2. *Letteratura italiana nel sec.* XIX, p. 469.
3. Guido Muoni : *La fama del Byron e il byronismo in Italia*, Milano, 1903.

la liberté. Sa personne et son œuvre sont un encouragement au nationalisme et au libéralisme : c'est la meilleure raison de la popularité de celui que Niccolini appelle : le Tyrtée anglais.

Et il meurt pour la Révolution grecque, qui est, en Italie, un événement considérable. Ce qui se passe de l'autre côté de l'Adriatique intéresse passionnément les Toscans [1], sans qu'ils puissent le dire trop haut, car leur gouvernement en prend ombrage. Il y a à Florence un groupe de philhellènes, qui comprend naturellement presque tous les libéraux. La question grecque suscite, en Toscane seulement, toute une littérature. Niccolini traduit l'hymne grec. La résurrection de la nationalité grecque est une grande raison d'espoir, et une consolation de la grande déconvenue de 1821.

Car à ce moment le découragement avait été profond, chez beaucoup de gens. Le 26 avril de cette année, Capponi avait écrit à Confalonieri une lettre amère [2]. Les deux points principaux du programme libéral : constitutionnalisme, instruction publique, lui apparaissaient inefficaces : seule l'indépendance nationale aurait permis l'application du programme : et l'on tournait dans un cercle. Puis, en somme, sauf les cas isolés, l'énergie avait manqué, et surtout la solidarité.... Confalonieri avait répondu [3] qu'en effet il apparaissait bien que les « lumières » ne pourraient pas faire à elles seules la révolution, qu'elle ne pouvait être faite qu'avec l'aide de la masse, et que la masse, pour l'heure, était peu sensible à l'idée constitutionnelle.

1. Voir : *Documents officiels sur les secours envoyés en Grèce par M. Eynard*, Genève, 1826. — Pieri : *Compendio della Storia del Risorgimento della Grecia dal 1740 al 1824* (1725, chez Piatti, avec la date Italie). — Ciampolini, en 1827 : *la guerra dei Sulliotti contro Ali bascià de Janina*, etc.

2. Capponi, *Epistolario*, ed. Le Monnier, tome I.

3. *Ibid.*

On avait pu compter sur un puissant mouvement de haine contre l'étranger. Il ne s'était produit, en réalité, ni à Naples ni à Turin ! Il fallait donc reconnaître cette cruelle vérité : que les Italiens étaient encore incapables de se sauver eux-mêmes. Confalonieri comptait maintenant sur le grand mouvement libéral européen ; il y voyait une force invincible qui devait tôt ou tard renverser les vieilles barrières.... — Cet accès de désespoir n'empêcha pas Capponi de se remettre bientôt à l'œuvre éducative qu'il avait entreprise[1] ; et Confalonieri, de son côté, à Milan, aurait repris la sienne avec plus d'ardeur encore s'il n'avait pas à ce moment disparu dans les prisons autrichiennes. Et dans les constatations amères qu'avaient échangées les deux grands libéraux, se formulaient d'utiles principes, acquis par une dure expérience, dont on tirera profit : la masse n'est pas encore secouée, la passion révolutionnaire n'est pas encore assez forte ; les Italiens des différentes provinces sont encore étrangers les uns aux autres ; enfin l'Italie libérale ne doit pas s'enfermer en elle-même, mais s'unir à ceux qui, au delà des Alpes, travaillent dans le même sens.

Or il y avait là les points principaux d'un programme que venait développer, quelques mois avant 1830, dans la remuante Livourne, un jeune agitateur, dont le nom symbolisera bientôt le nouvel essor de l'Italie.

III. — LES DÉBUTS DE MAZZINI

Il tient un peu de chacun des grands écrivains dont il a été question ici. Mazzini est patriote, avec une ferveur qui égale celle d'Alfieri ; Mazzini est orateur solennel et prophétique à la façon de Foscolo, — Mazzini, comme Manzoni,

1. Capponi, *Epistolario*, ed. Le Monnier, p. 124.

réagit contre le scepticisme, le sensualisme, l'anti-idéalisme que toute une partie de sa génération avait héritée du XVIIIe siècle, — comme Niccolini, d'autre part, il est l'ennemi déclaré du pape et en somme du catholicisme; comme Guerrazzi, il romantise, s'agite et conspire.... Cependant il est profondément différent de tous; il a déjà des idées qu'aucun d'eux n'a eues, dont quelques-unes seront fécondes; surtout il a une intelligence vaste, synthétique, qui tend à rassembler les divers éléments de vie sociale qu'il sent épars autour de lui, à en faire un système rénovateur.

Mazzini, dit un de ses compagnons de jeunesse, était le jeune homme le plus séduisant qu'il fût possible de voir. La tête bien faite, la chevelure ondoyante, le front large et bombé, des yeux noirs qui lançaient des éclairs, le teint brun; le visage presque toujours grave, souvent sévère, éclairé parfois d'un sourire infiniment doux. Beau et fécond parleur, quand il s'échauffait, il était d'une éloquence irrésistible; mais ce qui frappait surtout les jeunes gens qui l'entouraient, c'était l'austérité de sa vie, toute retirée et studieuse, qui n'avait pas d'autre plaisir que des promenades solitaires, faites de préférence la nuit, au clair de lune, — austérité nullement farouche, toutefois; il n'y avait pas chez Mazzini jeune homme trace de misanthropie, tout au contraire, il était bon, généreux, amical; son amour de la solitude n'avait rien d'une mélancolie à la Rousseau ou à la Chateaubriand; ce n'était que le besoin de penser longuement, et son sérieux n'est pas autre chose qu'une instinctive préparation, qui sera de bonne heure consciente, à l'action vers laquelle il est attiré de toute son âme. Il était de ceux pour qui la vertu est plus qu'un besoin, pour qui elle est une vocation, de ceux qui vivent de leur vertu, et qui sont irrésistiblement entraînés à l'imposer aux autres. Dès son adolescence il

était, par la force de cet instinct d'apôtre encore sans objet, le chef incontesté de toute la jeune bande qui l'entourait : et ce sera ainsi toute sa vie : il inspirera une sorte de respect mystérieux, comme un être exempt d'une partie des bassesses humaines, et qu'anime une flamme incorruptible ; il subjuguera, il entraînera tous ceux qui se seront laissés une fois prendre à la persuasion impérieuse de son regard ou de sa voix ; il sera aimé comme peu d'hommes l'ont été, avec ferveur, avec mysticisme. Il est vrai qu'inversement ceux qui ne l'aimeront pas le haïront, verront en lui une sorte de monstre incompréhensible et dangereux ; ce singulier mélange de manières douces, tendres, féminines et d'une volonté inébranlable, — le contraste apparent entre son culte passionné des sentiments les plus nobles et les plus purs, et les procédés du conspirateur qui ne recule pas devant l'incitation à la révolte et même au meurtre selon les besoins de la sainte cause, — paraîtront à beaucoup une abominable hypocrisie ; et cette cause, qu'il aura illustrée par un des plus beaux essors d'enthousiasme et d'idéalisme qu'on ait jamais vus, Mazzini lui fera du mal, d'autre part, par l'effroi, par le scandale que produira son attitude — on dira surhumaine, ou inhumaine, suivant la façon dont on le juge. Singulier produit de ce sol latin, où depuis quelques années se mélangeaient tant d'éléments disparates : jacobinisme et catholicisme, carbonarisme et romantisme, — sources de rêve et sources d'action jaillissant à la fois.

Son esprit se développe dans la lecture de Dante, d'Alfieri et de Foscolo, de Shakespeare et de Byron, de Gœthe et de Schiller ; de très bonne heure en effet il fut initié aux littératures étrangères ; et il faut faire remonter jusque-là l'origine de cette tendance cosmopolite qui devait prendre chez lui plus tard de si curieuses formes. Cependant —

comme d'ailleurs, on a pu le remarquer, presque tous ses compatriotes alors, c'est aux grands Italiens qu'il s'attache avec le plus d'amour; parmi les contemporains, il apprécie peu Manzoni, dont l'esprit profondément modéré, dont l'art tout en mesure et en finesse lui sont choses incompréhensibles ; au contraire la sainte fureur d'un Foscolo le transporte; de même que Foscolo alfiérisait, Mazzini, avec Berchet, avec Guerrazzi, foscolise; c'est ainsi que le flambeau de l'enthousiasme et de la colère patriotiques se transmet de main en main, jusqu'à celle-ci, qui doit le lever plus haut que tous. Mais c'est à Dante que Mazzini se rattache avant tous, comme à son père spirituel, c'est à lui qu'il consacre son premier écrit : *Du patriotisme chez Dante*, de même qu'il passera plus tard ses veillées d'exil, à Londres, à préparer la publication du commentaire de la *Divine Comédie* trouvée dans les papiers de Foscolo : — « Dante, redoutable unité, individualité qui renferme, comme en germe, l'unité et l'individualité nationales; sa vie, ses écrits s'enchaînent en une seule idée, et tout Dante est une pensée unique, suivie, développée, prêchée pendant les cinquante-six ans de son existence terrestre avec une constance supérieure aux craintes et aux séductions mondaines, qui suffirait à consacrer son génie, alors même que cette pensée eût été une utopie à jamais invérifiable », — un Dante, comme on le voit, fortement transfiguré : Mazzini ne s'aperçoit pas que c'est ici, sous la figure de Dante, son propre portrait qu'il trace, ou plutôt le modèle idéal auquel il voudrait ressembler....

C'est par la critique littéraire qu'il débute, à vingt deux ans, dans la vie active : car ses articles sont déjà des manifestes, œuvres d'une pensée encore incertaine, mais ardente, virulente. Ce fut dans l'*Indicateur Génois*, qui n'était autre qu'un journal d'annonces commerciales :

sous le prétexte d'annoncer les ouvrages nouvellement parus en librairie, Mazzini insère, en dernière page, des notices, qui deviennent bientôt des articles de plusieurs colonnes. Malgré cette précaution, le journal fut supprimé, au bout de peu de temps; lui et ses amis fondèrent alors l'*Indicateur de Livourne* qui eut également courte vie. Du moins Mazzini y avait essayé sa plume, y avait émis quelques idées originales; il y avait parlé des *Promessi Sposi*, de l'*Histoire de la Littérature* de Schlegel, des poésies patriotiques de Berchet, du *Faust* de Gœthe, du fameux drame : *Trente ans ou la Vie d'un Joueur* — du *Discours* de Foscolo à Bonaparte, bref, d'œuvres fort diverses, mais qui toutes occupaient sa pensée au même titre : en tant qu'elles avaient une valeur et pouvaient avoir une action morale ou sociale. Il se mêle impétueusement à la lutte entre classiques et romantiques; prend parti pour le romantisme, et d'ailleurs posait le problème en des termes fort simples : pour lui, c'est la lutte engagée entre la littérature de réaction ou de *statu quo*, et la littérature progressiste ou révolutionnaire; être romantique, c'est combattre la double tyrannie politique et religieuse qui opprime l'Italie et la démembre; il le dit d'ailleurs en propres termes : ses articles dans l'*Indicateur de Gênes* et dans celui de Livourne, c'est la première lutte engagée par lui contre les gouvernements; c'est dans cette escarmouche qu'il prend conscience de sa force, et de sa mission sociale. Non pas qu'il ne s'intéresse pas à l'art littéraire, tout au contraire; seulement l'art n'existe pour lui que par son utilité sociale, et point autrement[1]. Il pense que la mission de l'art est d'exciter les hommes à traduire leur pensée en action; l'art saisit la pensée enfouie

1. Voir Borgese, *Storia della critica Romantica in Italia*, Napoli, 1905, p. 202.

dans l'intelligence (pour lui, tant qu'une pensée n'est que dans l'intelligence elle est « enfouie », stérile, inutile), la verse dans le cœur, la convertit en passion, et transforme l'homme de contemplateur en apôtre.

Tout ce travail de critique et de théoricien littéraire, travail précoce, insuffisant, qui cache un défaut de connaissance et de réflexion sous des phrases grandiloquentes, — où cependant on peut découvrir un instinct puissant qui cherche sa formule, et la trouvera bientôt ailleurs, ce travail de ses vingt-deuxième et vingt-troisième années se résume dans un remarquable article, que l'*Anthologie* publia dans deux numéros, en novembre et décembre 1829. Il portait en épigraphe cette parole de Gœthe : « J'entrevois l'aurore d'une littérature européenne : aucun peuple ne pourra dire qu'elle est sienne ; tous auront contribué à la fonder ». Par là, Mazzini entend d'abord qu'on est à la veille de voir naître, en Europe, une littérature entièrement différente de celle qu'on a connue jusqu'alors, — qu'une vie intellectuelle et morale toute nouvelle commencera bientôt pour tous les peuples. Il est de ceux pour qui l'héritage du passé n'est qu'un poids mort et qui sans hésiter le jettent par-dessus bord, — et font recommencer l'histoire au moment présent, afin qu'elle se fasse sur le plan qu'ils ont conçu. C'est un vrai révolutionnaire. Cette sensation d'un « souffle de vie nouvelle » à travers l'Europe, que nous avons vu d'autres éprouver, est une de ses inspirations essentielles. Et nul mieux que lui n'était fait pour la propager. Il ne se demande point s'il n'y a pas là-dedans une part d'illusion ; d'ailleurs, pour lui, l'utopie est sainte, et plus que cela : puissante, — elle est la meilleure façon qui soit de préparer les réalités futures : il dit à peu près cela dans ce même manifeste. Il y affirme encore sa foi dans la force de l'âme humaine, quand elle est échauffée d'enthou-

siasme, et dans la souveraineté du génie : il semble qu'il se représente le progrès de l'humanité sous l'aspect d'une troupe immense d'âmes cheminant à la suite de quelques-unes plus vibrantes et plus lumineuses. Il énonce, ci et là, les principes moraux qui doivent, selon lui, sauver le monde : avant tout, l'amour de l'humanité, qui est fait d'une pitié universelle et d'un immense désir du beau et du bien, et qui a pour conditions une absolue pureté d'âme, une vie austère, toute de dévouement à l'idée, — un enthousiasme jamais défaillant. Avec cela, le culte de ces deux principes : la vérité, une et éternelle, que Mazzini, point idéaliste à demi, appelle la *vérité universelle*, et la liberté, sans laquelle il n'y a point de vie, — de vie morale, s'entend : mais celle-là seule compte pour lui.

Tout cela à propos de la littérature? Oui. On voit bien que Mazzini a une conception du monde fort simpliste, et que pour lui tout est un, tout se tient. Mais il y a, dans sa pensée, des rapports particuliers entre la littérature, la vertu et la liberté. On est un peu surpris de le voir, dans le début de son opuscule, revenir plusieurs fois sur cette idée contestable : que dans les temps passés ce sont les institutions des peuples qui ont créé leurs littératures, « que les différences qui séparent les unes des autres sont le résultat naturel des conditions civiles et politiques, qui éveillent, endorment, poussent en avant ou retiennent les esprits ».... Mais, tout d'un coup, on découvre où il veut en venir : la littérature telle qu'il la conçoit pour l'avenir sera au contraire animatrice et libératrice : au lieu d'obéir aux institutions, c'est elle qui les transformera, le jour où se sera élevée, « sur les ruines de l'autorité, la puissance de l'opinion publique ». L'opinion publique, voici la force de demain, qui va contrebalancer l'effet des institutions. Bien entendu, Mazzini en a une conception quasi mys-

tique : « Lente et prudente à se former, forte d'une infinité de ressources, pure dans ses intentions, appuyée sur le temps et sur la justice », on ne pourra plus la détruire; elle deviendra tôt ou tard l'arbitre de toutes choses. — En même temps, « le rôle de la littérature change : au lieu d'exprimer et de suivre, elle précède et elle devine; les écrivains explorent les besoins des peuples, descendent dans le cœur de leurs frères et en révèlent le vœu secret ... ils prévoient et accélèrent les grands changements sociaux.... »

Seulement, — et nous voici à la fin logique de la conception, cette activité bienfaisante de la littérature n'est possible que si elle s'exerce chez tous les peuples à la fois et de la même façon. Mazzini ne voit à cela aucun obstacle intrinsèque, puisque la vérité est une, et qu'il y a donc une pensée universelle. Il consacre trente pages de son opuscule à démontrer, — de quelle façon sommaire, on se l'imagine, — que depuis que l'Europe existe, ses peuples tendent à se rapprocher intellectuellement, et que depuis quelque temps surtout cette unité rêvée s'accentue, qu'elle sera bientôt faite. De ce cosmopolitisme littéraire, qui avait été une des nouveautés les plus saillantes de la seconde moitié du XVIIIe siècle, Mazzini s'empare pour en faire la clef de voûte de son système moral, social, politique. On sait ce que ce même principe sera plus tard pour lui, sur le terrain de l'action révolutionnaire. En attendant se pressent les déclarations ardentes, les adjurations, les prophéties : « Il y a un esprit d'amour, qui parle à tous les habitants de l'Europe, confusément.... L'intelligence et l'enthousiasme ne pouvant plus désormais cheminer séparément.... L'écrivain européen sera un philosophe, qui aura entre les mains la lyre du poète.... Aimons nous.... Unissons-nous... Il existe en Europe un accord

de besoins et de désirs, une pensée commune, une âme universelle, qui mènent les nations par des routes parallèles, au même but.... » Et voici le corollaire attendu : « Il y a encore des différences entre les peuples, mais plus légères qu'on ne pense ; il y a des nations pour lesquelles la lumière de la civilisation a brillé plus tardivement : mais en s'aidant des trésors accumulés ailleurs elles s'élèveront rapidement, avec l'énergie de la jeunesse, au rang occupé par les autres. Il y a des contrées, où les détestables institutions empêchent les progrès voulus par le temps : mais les obstacles s'évanouiront un jour ou l'autre, parce que le tribunal de l'opinion publique a prononcé, et la conscience du genre humain fera pencher la balance.... »

On ne peut nier que tout cela n'ait grand air, et qu'il n'y brille de belles lueurs prophétiques. Et c'était une habile et superbe façon de réunir dans le même programme la grande revendication nationale des Italiens et leurs aspirations politiques, leur besoin d'un rafraîchissement intellectuel et leur besoin d'une rénovation morale, et enfin d'unir tout cela au mouvement libéral et révolutionnaire qui animait alors l'Europe, — au réveil général de l'esprit public.

TABLE DES CHAPITRES

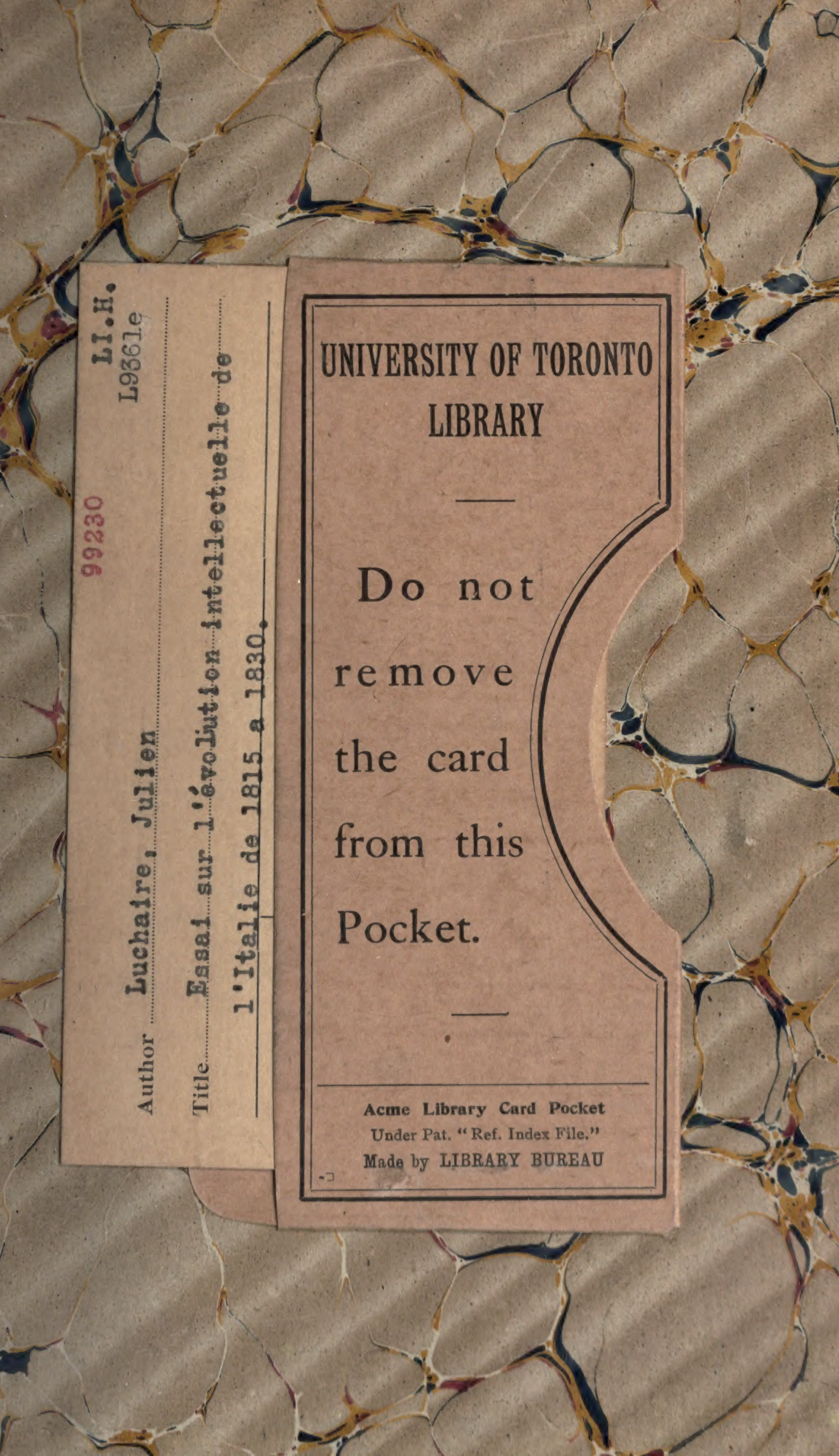
ERRATUM

---

	au lieu de :	lire :
Page 16, ligne 19,	Frédéric III	Ferdinand III
— 26, — 19,	Guillaume Pepe	Frédéric Pepe
— 42, — 12,	on remarqua	on a remarqué
— 82, note 3,	*Epistolaris*	*Epistolario*
— 119, ligne 13,	1880	1830
— 136, note 5,	Chap. vi	Chap. v
— 137, ligne 6,	des nouvelles conceptions	de nouvelles conceptions
— 139, — 15,	subtance	substance
— 159, — 1,	*Odes sur les maux*	*Ode sur les maux*
— 186, — 14,	des deux tendances	les deux tendances
— 214, — 17,	d'autres fruits	d'autres crimes
— 219, — 28,	agiteurs	agitateurs
— 303, — 25,	la maison du Berger	la Maison du Berger
— 320, — 6,	chez certains désespérés	chez certains désespéré

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
LI.H.
L9361e
99230
Author Luchaire, Julien
Title Essai sur l'évolution intellectuelle de
l'Italie de 1815 à 1830.

